This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. II A. 235

Ce Livre appartient

à

Audinot

1772

20,00

PG

419

HISTOIRE

DE PIERRE TERRAIL,

DIT

LE CHEVALIER *BAYARD,*

Sans Peur & ſans Reproche.

Par M. G. de Berville.

A PARIS,

Chez Pierre-Laurent Giffart, Libraire, rue Saint Jacques, à Sainte Thereſe.

M. D C C. L X.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 3 APR 1963
OF OXFORD
LIBRARY

A MESSIEURS

LES GENTILSHOMMES

Eléves de l'Ecole Royale Militaire.

MESSIEURS,

C'EST particulierement à vous que j'ai consacré mon temps en travaillant à faire revivre un Héros dont les faits doivent être immortels comme son nom. Toutes les grandes actions qui l'ont rendu l'honneur de son siécle, toutes ses vertus vous appartiennent.

Bayard, sorti d'une Maison plus illustre par son ancienneté, ses alliances & les grands Hommes qu'elle a produit, que distinguée par les faveurs de la fortune, est exactement l'image d'une gran-

de partie de la jeune Nobleſſe. Il a marché ſur les traces de ſes ancêtres, & les a tous ſurpaſſés. Sa ſituation a été la vôtre, MESSIEURS. *Vous avez tous l'avantage de la naiſſance comme lui ; vos ayeux, comme les ſiens, ont dû leur nobleſſe à leurs vertus, vous travaillez à les imiter, & les leçons que vous recevez dans cette excellente Ecole, où la magnificence & l'amour paternel de votre Roi vous a raſſemblés, ne permettent pas de douter que vous ne ſoyez un jour l'honneur des Maiſons dont vous ſortez, que vous n'ajoûtiez même à la gloire de votre ſang, & qu'enfin, comme Bayard, pluſieurs d'entre vous ne ſoient un jour des modéles pour la poſtérité.*

Son hiſtoire ne peut, MESSIEURS, *qu'exciter dans vos cœurs cette noble émulation, & en vous la préſentant, je n'ai moi-même d'autre objet que d'y contribuer, & de vous donner ce témoignage public du profond reſpect avec lequel je ſuis,*

MESSIEURS,

Votre très-humble
& très-obéiſſant
Serviteur D. B.

PRE'FACE.

UN Ecrivain du dernier siécle (*), en parlant avec éloge du Chevalier Bayard, termine son discours par ces mots: » Je conseillerois volontiers aux » Nobles, qu'au lieu de tant de » livres fabuleux, ils fissent lire » son histoire à leurs enfans, » d'autant que sans y prendre » rien de vain, ils y trouveront » de quoi cultiver & fortifier les » semences de vertus que Nature » a mis en eux ». Combien ne sommes-nous pas mieux fondés à reprocher, avec tous les gens qui pensent bien, à tant d'Ecrivains de nos jours, cette multitude d'ouvrages, les uns frivoles, les au-

(*) Mauroy, Histoire de la Valette.

tres dangereux, dont ils y inondent le Public ? Ceux-là ne tendent qu'à amollir les cœurs, ceux-ci à corrompre la morale ; d'autres respirent la révolte contre toute subordination, & d'autres attaquent la Divinité jusques sur son trône : ouvrages cependant recherchés, & lûs avec tant d'avidité, que leurs Auteurs en deviennent tous les jours plus hardis, au point même de se faire une gloire de la flétrissure.

Combien ces Auteurs, la plûpart nés avec des talens réels, n'auroient-ils pas plus d'honneur de faire revivre une quantité de productions de l'esprit humain, en tous genres & en toutes langues, que le temps a fait presque disparoître, ou qu'il a au moins reléguées dans le fond des Bibliothéques, & d'autres composées en notre langue, lorsqu'elle étoit encore bien loin de la perfection où elle est parvenue, & qui par

cette raison sont à peine intelligibles, & devenues très-rares, qui cependant n'en seroient pas moins utiles & agréables au Public, & avantageuses aux Ecrivains.

De ce nombre est l'Histoire que je présente à la Noblesse Françoise, & à tous ceux qui se destinent à la profession des Armes. Ils y trouveront un modele de toutes les vertus Civiles, Militaires & Chrétiennes. « Je veux, » disoit le sieur Fortin de la Hoguette à son fils (*), que ce » soit la premiere Histoire que » tu lises & que tu me racontes; » tâches de l'imiter en ce que tu » pourras, il ne se peut faire de » copie qui ne soit bonne sur un » si merveilleux original. Si tu » ne peux arriver à sa valeur, qui » est hors d'exemple, sois fidele

(*) Fortin de la Hoguette, Avis d'un bon Pere à son Fils.

» à ton Prince, & débonnaire » comme lui ». Que de leçons en ſi peu de mots !

Dès ma plus tendre enfance j'ai oui parler du Chevalier Bayard comme d'un des plus grands hommes des derniers ſiécles. Son portrait, dans la Gallerie du Palais Royal à Paris, m'inſpira le deſſein de connoître ce Héros. Je lûs, je m'inſtruiſis, & bientôt ce que j'en appris ſurpaſſa de beaucoup ce que j'avois entendu. Quelques affaires m'ayant conduit à Grenoble, j'y trouvai la mémoire de Bayard preſque auſſi récente que s'il ne fût mort que depuis vingt ou trente ans; j'y ſûs que ſa vie avoit été imprimée; mais ma ſurpriſe fut extrême de ce que dans la Patrie même de ce Héros, dans la Province dont il avoit fait la gloire, ſon Hiſtoire n'étoit plus dans les mains de perſone, enſorte que j'eus une peine extraordinaire à en acquérir un

exemplaire, grand in-12, fort épais, imprimé à Grenoble chez Nicolas, 1650, qui n'eſt qu'une nouvelle édition de celle de Godefroy de 1619, dédiée au Roi Louis XIII.

Je ne puis exprimer avec quelle avidité & quelle ſatisfaction je lûs cette Hiſtoire, quoique très-mal écrite, & d'un ſtyle ſi vieux pour ſa date, qu'il eſt évident que l'Editeur n'a fait que copier les originaux de l'année 1527; mais elle n'en eſt pas moins eſtimable, tant pour ſon exactitude, que pour une quantité de notes inſtructives tirées des Auteurs contemporains.

L'admiration que je conçûs pour un homme ſi merveilleux, m'inſpira l'idée de lui donner une nouvelle vie, & de mettre dans les mains de la jeuneſſe militaire un livre auſſi utile que curieux, & un modéle de toutes les vertus qui doivent la diſtinguer du peuple.

On n'écrit point la vie des hommes ordinaires. Il importe peu à un siécle de savoir que tel homme a vécu dans le siécle précédent, si cet homme n'a fait que ce que mille autres ont fait comme lui. A de tels hommes l'Histoire ne doit tout au plus que la conservation de leurs noms, & de quelques faits, s'ils l'ont mérité. Mais les Héros, les hommes extraordinaires en tous genres, ceux qui ont réunis toutes les vertus, & qui les ont possédées dans un degré supérieur, ceux-là ont un droit singulier à l'Histoire, & la Nation qui les a produits a un intérêt personnel de conserver leur mémoire, & leurs faits recueillis en corps.

De tous les Héros dont la vie a été écrite, Bayard est peut-être le seul qui puisse être loué généralement & sans exception. Tels ont eu telles vertus, tels en ont eu d'autres, mais il y en a-t-il un

ſeul qui n'ait eu quelque vice ? Bayard n'en a eu aucun, & il a été doué de toutes les vertus humaines. La bonté jointe à la valeur ; l'intrépidité à une prudence extraordinaire ; le ſang froid dans le péril, & une préſence d'eſprit admirable pour s'en tirer ; une ſageſſe & une juſteſſe de point de vûe qui, dans les Conſeils, ramenoient toujours tous les avis au ſien, avec un talent pour l'exécution que perſonne ne poſſéda à un plus haut dégré. Son attachement pour ſes Rois, pour ſa Patrie, pour tous ſes devoirs : ſon zéle pour le ſervice, qui ne lui a jamais permis de ſe refuſer à rien, & qui au contraire le plaçoit toujours le premier aux attaques, & le dernier dans les retraites : ſa piété au milieu du tumulte des armes, ſa charité inépuiſable, ſa libéralité, ſur-tout envers les troupes qu'il commandoit, qui partageoient toujours

entr'elles les rançons de ſes priſonniers; ſa généroſité & ſa grandeur d'ame dans la victoire, ſa vigilance dans les petites occaſions comme dans les grandes, &c. &c. Telles ont été les vertus qui lui ont acquis la confiance des Rois qu'il a ſervis, & celle des troupes qu'il a commandées, leſquelles ſe ſont toujours eſtimées invincibles ſous ſes ordres; l'eſtime enfin des Souverains, même étrangers, qui lui en ont prodigué les témoignages: vertus qui l'ont rendu la terreur des ennemis de la France, que ſon nom ſeul effrayoit. Enfin, & pour abréger un éloge qui pourroit paroître outré, ſi tous les Hiſtoriens ne l'avoient confirmé, Bayard a été le ſeul guerrier que ſon ſiécle même ait décoré du ſurnom de Chevalier ſans peur & ſans reproche, qui ait eu l'honneur d'armer ſon Roi Chevalier, & celui de recevoir une députation du Par-

lement de Paris ; peut-être encore eſt-il le ſeul qui ait vû en mourant les larmes ſinceres des mêmes ennemis qu'il faiſoit trembler quelques heures auparavant, & le ſeul qui après ſa mort ait reçu de leur part les honneurs funébres réſervés aux Rois.

Cette Hiſtoire a encore un grand avantage que je ne puis me diſſimuler. Il ſemble que le ſiécle de mon Héros a été celui des grands Hommes, & que l'on ne ſait après Bayard lequel ſeroit le plus digne de notre admiration. Tel fut un Duc de Nemours, un Chaumont-d'Amboiſe, un Lautrec, un Clermont-Montoiſon, un Louis de la Trimoille, des Chabannes, des de Foix, des Trivulces, un Louis d'Ars, un Molart, des d'Alegres, & tant d'autres dont l'énumération eſt ſuperflue pour ceux qui liront l'Hiſtoire même, & qui y trouveront une multitude d'hommes,

même parmi les inférieurs, dignes, comme les Chefs, d'être loués & imités.

Quant à mon travail, je suis bien éloigné de m'ériger en Auteur; je n'ai eu que deux motifs en écrivant: le zéle d'un bon Citoyen qui a en vûe le bien & l'honneur de sa Patrie, & le regret de ne pas voir dans les mains & sous les yeux de tout le monde, & sur-tout de la jeunesse, l'Histoire d'un Héros digne de l'immortalité. Je n'ai donc fait que la traduire, pour ainsi parler, en style plus supportable que l'ancien, & présenter au Public & à la Noblesse un maître de vertus plus capable de les rendre sensibles, & pratiquables par ses exemples, que ne le feroient des instructions verbales.

Je ne me suis point attaché à un style fleuri & académique, qui à mon avis n'est pas celui de l'Histoire; j'ai écrit tout naturel-

lement, ne me piquant d'autre chose que d'une grande exactitude dans les faits, & de la pureté du langage, autant que j'en suis capable. Tout ce que j'ai ajouté à l'original se réduit à quelques notes & anecdotes relatives à mon sujet, que j'ai tirées des Auteurs les plus fidèles. J'ai aussi conservé quelques phrases des originaux, les unes pour leur singularité, d'autres pour leur énergie, & je les ai distinguées par le caractere italique. Mais j'ai écarté une quantité de minuties, de petits détails, dont les anciens se picquoient, & que le bon goût de notre siécle ne supporteroit pas. Je crains seulement que le Lecteur ne me reproche de n'en avoir pas assez retranché.

Je dois faire une observation pour l'intelligence de quelques dates; tout le monde ne comprendra pas que les mois de *Février* & de *Mars* paroissent

en quelques endroits les derniers de telle ou telle année ; mais on doit ſavoir qu'alors l'année ne commençoit qu'au jour de Pâques, à quelque jour qu'il ſe trouvât, & que l'on n'a commencé à cotter l'année du premier Janvier qu'à pareil jour de l'année 1564 par Ordonnance de Charles IX. J'ai répété cette obſervation ſeulement une fois dans mon ouvrage, pour en rafraîchir la mémoire à mes Lecteurs.

Pour ne point interrompre la narration par des notes, ni détourner l'attention, j'ai crû devoir indiquer par des lettrines les notes, chacune à leur place, & les réunir en corps, immédiatement à la ſuite de l'Hiſtoire.

Il me reſte à prier les perſonnes qui auront fait quelques obſervations ſur cet ouvrage, qui y auront trouvé quelques fautes d'exactitude, de chronologie, ou autres, ou bien qui auront quel-

ques notes à me fournir, de vouloir bien les adreſſer au Libraire chez qui mon Livre ſe diſtribue: je profiterai avec empreſſement des lumieres que je recevrai, pour une autre édition, ſi celle-ci a du ſuccès.

Et ſi mon zéle eſt récompenſé par l'applaudiſſement du Public, & ſur-tout de ceux à qui j'ai eu principalement deſſein de plaire & d'être utile, je ne différerai pas long-temps à leur préſenter un ſecond Ouvrage auſſi intéreſſant, & auſſi inſtructif que la Vie de Bayard.

Enfin, & pour finir cette Préface par où je l'ai commencée, mes vœux ſeront comblés, ſi j'ai la ſatisfaction de voir l'exemple que je donne, de faire revivre les morts dignes de mémoire, ſuivi par des gens plus capables que moi de fournir la même carriere. Alors je me féliciterai d'avoir été

Auteur une fois en ma vie, & de pouvoir dire comme Horace sur ſes vieux jours : *Non omnis moriar !*

GÉNEALOGIE

DU CHEVALIER BAYARD.

LA Province de Dauphiné, auſſi féconde qu'aucune autre du Royaume en grands Hommes, étoit dans ſon origine un démembrement du Royaume de Bourgogne. On tient que lors de l'extinction de ce Royaume, vers l'an 1130, un nombre de Seigneurs du pays ſe rendirent maîtres des Cantons ou petites Provinces où ils ſe trouvoient puiſſans. La Savoye ſe donna à un Prince dont la poſtérité y regne encore. La Province connue depuis près de 500 ans ſous le nom de Dauphiné, fut d'abord diviſée en ſept ou huit petites Souverainetés. Les Seigneurs de la Tour-du-Pin, de Clermont, de Saſſenage, & autres, avoient chacun leur reſſort indépendans les uns des autres, avec tous les droits de Souverains. Le tout enfin ſe réunit en une ſeule Province en faveur d'un Seigneur de la Tour-du-Pin, qui lui donna le nom de Dauphiné, en l'honneur de ſa femme nommée Delphine, & qui prit pour lui & pour ſes

ſucceſſeurs le titre de Dauphin de Viennois.

Le dernier de ces Princes, Humbert II. devenu veuf, & n'ayant plus d'enfans, par la perte qu'il fit de ſon fils unique, âgé de trois ans, lequel, ſuivant une tradition du pays (contredite par de bons Auteurs) il laiſſa tomber dans le Rhône d'une fenêtre ou balcon de ſon Palais à Vienne, ſe dégoûta du monde, traita de ſon Etat avec Philippe de Valois, Roi de France en 1343, & continua d'en jouir juſqu'en 1349, que par une derniere tranſaction du mois de Mars, il délaiſſa ſans retour ſa Province au Roi, en inveſtit lui même au mois de Juillet ſuivant le Roi Charles V. alors nommé le Duc de Normandie, âgé de douze ans, en lui mettant en main l'Epée Delphinale, la Banniere de Saint George, un Sceptre & un Anneau. Cela fait, il ſe retira dans l'Ordre de Saint Dominique, y fit profeſſion en 1351 à Avignon, entre les mains du Pape, & mourut le 13 Mai 1355 à Clermont en Auvergne, d'où ſon corps fut apporté au grand Couvent de Paris, dont il avoit été Prieur, & inhumé ſous une grande tombe de cuivre qui ſe voit encore au pied du grand-Autel. Il fut

aussi Patriarche d'Alexandrie, & Administrateur de l'Archevêché de Rheims. (On peut voir le détail de la donation, & les piéces originales rapportées tout au long par André Ducheſne, en ſon Hiſtoire généalogique des Dauphins).

La Maiſon Terrail, ou du Terrail, (comme bien des Ecrivains l'ont nommée) de laquelle eſt ſorti le Héros dont nous donnons l'Hiſtoire au Public, étoit, ſuivant l'opinion commune, établie dès la diviſion du Royaume de Bourgogne dans la partie ſupérieure du Dauphiné qui confine à la Savoye, à l'extrêmité de la Vallée de Grayſivodan, environ à ſix lieuës de Grenoble vers l'Orient, & elle jouiſſoit de temps immémorial de la Seigneurie de Grenion. Elle fut dès-lors féconde en guerriers, & s'allia aux plus nobles Maiſons, étant de celles que les Auteurs ont nommées *Noble & ancienne Chevalerie*, & depuis (*) l'*Ecarlatte de la Nobleſſe*.

(*) [L'Ecarlatte de la Nobleſſe]. Il paroît que cette expreſſion doit ſon origine en Dauphiné au temps de l'invaſion de Louis XI, & que l'on a prétendu par là mettre une différence eſſentielle entre la Nobleſſe d'origine, & celle qu'il créa par Lettres Patentes. *Voyez* la note ſuivante.

Comme cette Maiſon eſt éteinte, nous ne croyons pas devoir en donner ici une généalogie auſſi étendue que le Préſident Expilly l'a donnée dans un temps où elle ſubſiſtoit encore ; nous nous bornerons à indiquer les Maiſons avec leſquelles elle a eu des alliances directes & indirectes. Telles ſont celles des Allemans de Laval, des Allemans de Mont-Martin, (dont Madame la Maréchale de Ballincourt, actuellement vivante, eſt la derniere) la Rochefoucault, par Gilberte (mere de celle qui a fait la ſubſtitution en faveur de l'aînée des filles de la Maiſon d'Eſtaing.) Simiane d'Eſparron, Boiſſieu, Beaumont-de Saint-Quentin, de la Tour & des Adrets, Romanieu, la Tour-du-Pin, Morges, Saſſenage, Virieu, Montlezun, la Chau, Dagoût, Maugiron, Hoſtun, &c. &c.

Nous venons de dire que Gilberte de la Rochefoucault eut une fille à qui les biens & titres de la Maiſon, avec la Seigneurie & Château du Terrail, ſitués près de la Mure en Dauphiné, étoient échus, & qu'elle les a ſubſtitués en faveur de l'aînée des filles de la Maiſon d'Eſtaing-Saillant. La ſubſtitution s'eſt effectuée en la perſonne de Dame

Marie-Claire d'Eſtaing du Terrail, fille aînée du feu Marquis d'Eſtaing, Chevalier des Ordres du Roi, laquelle, aux clauſes & conditions de ladite ſubſtitution, a tranſmis ſes droits, à la charge de porter le nom & les armes du Terrail, à ſon fils Joſeph Durey, Chevalier, Marquis du Terrail, Baron de Saint André, Seigneur de la Duché-Pairie de Damville, Maréchal des Camps & Armées du Roi, Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de Saint Louis, Lieutenant Général pour Sa Majeſté des Ville & Evêché de Verdun & du Verdunois, &c.

Quant à la Terre, Seigneurie & Château de Bayard, ils ont paſſé par ſucceſſion dans la Maiſon de Simiane, & ſont actuellement poſſédés par Pauline de Simiane, Dame de Noinville, dont les enfans ſont, Alphonſe Durey de Noinville, Cornette au Régiment de Bourgogne Cavalerie, & Dame N. Durey de Noinville, Marquiſe de Prulay.

Morery au mot Bayard, édition de 1698, & autres ſubſéquentes, a donné un précis de généalogie de cette Maiſon aſſez exact, auquel nous renvoyons le Lecteur pour abréger celle que nous lui préſentons. Nous ajoutons ſeule-

ment que tous les ayeux de notre Héros furent des guerriers illustres. Aubert son cinquiéme ayeul fut blessé mortellement à la bataille de Varey ou Varces (A).

Robert son fils, & quatriéme ayeul, servit long-temps les Dauphins Guigues V. (B) & Humbert I. & fut tué au service du dernier dans une action contre les Savoyards.

Philippe, fils de Robert, & troisiéme ayeul, se signala dans les guerres contre les Anglois & les Flamans, & mourut aux pieds du Roi Jean, à la bataille de Poitiers le 19 Septembre 1356, laissant d'Aloyse Cassard (C) deux fils, Pierre I. qui suit, & Jean, lequel fut tué à la bataille de Verneuil le 17 Août 1424, avec trois cens Gentilshommes Dauphinois.

Pierre I. bisayeul de Bayard, étoit mort avant son frere à la bataille d'Azincourt en 1415, laissant entr'autres enfans,

Pierre II, ayeul, qui se rendit si illustre dans les guerres de Charles VI. & Charles VII. qu'on l'avoit honoré du surnom de l'*Epée Terrail*. Nous ne pouvons nous refuser un peu de détail sur ce grand homme. Il fut particuliere-

ment

ment aimé & estimé de Charles VII. qui récompensa sa valeur & ses services en Roi. Pierre se trouva sous son regne à toutes les occasions contre les Anglois & contre les Flamans, & contribua plus que personne au gain de la bataille d'Anton le 11 Juin 1430, où Louis de Châlons, Prince d'Orange, fut défait si complettement, que de son armée composée de Savoyards & de Bourguignons, & du double plus nombreuse que celle du Roi, tout fut tué, pris ou noyé, & que le Prince, pour en échapper, n'eut d'autre ressource que de se jetter dans le Rhône à cheval & armé de toutes piéces, & de le passer à la nâge. Pierre II. soutint le parti du même Roi pendant les troubles excités en Dauphiné par le Dauphin Louis (*),

(*) [Le Dauphin Louis]. Tout le monde sait que le Dauphin, fils de Charles VII. qui fut depuis le Roi Louis XI. prétendit que le Dauphiné étoit pour lui un appanage à titre de souveraineté, aux termes de la donation. Il s'y retira, s'empara de l'autorité, fit rendre la Justice en son nom, saisit tous les deniers Royaux, mit des impôts, &c. Et pour se défendre contre les troupes que le Roi son pere envoya pour le soumettre, l'argent lui manquant, il distribua des Lettres de Noblesse, sans choix & sans discernement, à quiconque avoit de quoi les payer.

lequel ayant succédé à la Couronne sous le nom de Louis XI. employa utilement ce brave Capitaine dans la guerre du bien public qui menaçoit tout le Royaume d'une division intestine. Enfin il mourut glorieusement comme ses ancêtres sur le champ de bataille à celle de Montlhéry le 16 Juillet 1465. (Ce fut lui qui acquit la Terre & Château de Bayard, dont Pierre III. son petit-fils, & notre Héros, a immortalisé le nom). Il laissa huit enfans, dont l'aîné,

Aymond, pere de Bayard, servit toute sa vie, jusqu'à la journée de Guinegâte (D), où il reçut quatre blessures, dont l'une le priva pour toujours de l'usage d'un bras, & le força de se retirer âgé de soixante-cinq ans au Château de Bayard dans sa famille, où il mourut en 1496. D'Hélene Alleman, ou des Allemans (E), il laissa quatre fils & quatre filles, Georges qui suit, Pierre III. Seigneur de Bayard, dont nous donnons l'Histoire, Philippe & Jacques. Ces deux derniers prirent le parti de l'Eglise ou du Cloître. Philippe prit l'habit de Saint Benoît en l'Abbaye d'Ainay (F), sous son oncle qui en étoit Abbé, & mourut Abbé de Josaphat à Chartres. Jacques fut élevé par l'Evêque

de Grenoble ſon oncle maternel, qui le fit Chanoine de ſon Egliſe, où il fut enſuite Doyen (G), & enfin mourut Evêque de Glandèves. Les quatre filles furent, Marie femme de Jacques du Pont, Seigneur d'Aly en Savoye, mere de Pierre du Pont, dit le Capitaine Pierre-Pont, illuſtre dans cette Hiſtoire; Claude, femme d'Antoine de Theys, Seigneur de la Blayette, dont eſt ſortie la branche d'Herculeys qui eſt éteinte; Catherine, Chartreuſe à Premol (H) près de Grenoble, & Jeanne, Bénédictine à l'Abbaye des Hayes près de la même Ville.

George, frere aîné de Bayard, fut le ſeul qui ſe maria; il épouſa Jeanne d'Arvillars, de laquelle il eut une fille unique, & mourut en 1535. En lui s'éteignit la branche de Terrail-Bayard, qui étoit l'aînée de la Maiſon. Françoiſe ſa fille mourut jeune & ſans enfans, & fit ſa mere, Jeanne d'Arvillars, ſa légataire univerſelle. C'eſt par celle-ci que les biens ont paſſé par ſucceſſion dans la Maiſon de Simiane, & de cette Maiſon à Gilberte de la Rochefoucault, mere de celle qui a fait la ſubſtitution dont nous venons de rendre compte.

Il ſubſiſtoit encore une branche ca-

dette, qui étoit celle des Tertail, Seigneurs de Bernin, dont l'un étoit Gaſpard qui ſuivit, comme on le verra, notre Héros dans toutes ſes expéditions, & qui ſe montra digne d'être du même ſang; François ſon fils fut tué à la Saint Barthelemy par la perfidie d'un parent contre lequel il plaidoit au Parlement de Paris, laiſſant deux fils, François & Thomas, en qui s'éteignit entierement cette Maiſon illuſtre, qui avoit produit pendant pluſieurs ſiécles conſécutifs tant de grands Hommes, auxquels on peut appliquer avec juſtice ces vers d'Horace:

Fortes creantur fortibus, ...
nec imbellem feroces
Progenerant Aquilæ columbam.

Les Armes de cette Maiſon étoient d'azur au chef d'argent, chargé d'un Lion naiſſant de gueulles, à la cotice ou trait d'or, brochant ſur le tout.

NOTES

Sur la Généalogie de Bayard.

(A) [BATAILLE de Varey ou de Varces]. L'édition de 1650 dit Varey ; mais je crois que c'eſt une faute. On ne connoît point en Dauphiné de bataille de Varey, ni de Ville ou Village de ce nom ; mais bien le Village de Varces, à une lieuë & demie de Grenoble, près de Vif, où il eſt encore mention d'une ancienne bataille, & le lieu où elle s'eſt donnée s'appelle encore *le Champ de la Guerre*. Les Laboureurs en travaillant la terre y ont trouvé pendant plus de deux ſiécles de groſſes balles de plomb du poids de quatre onces, que l'on nommoit alors pierres d'arquebutes.

(B) [Guigues V]. Ce Prince fut tué le 25 Août 1333 d'un coup de garrot (fléche d'arbalêtre), dont ſa Nobleſſe fut ſi irritée, qu'elle donna le lendemain l'aſſault au fort de la Perriere avec tant de fureur, qu'elle l'emporta, paſſa tout au fil de l'épée, raſa le fort & le Bourg de maniere qu'il n'en reſta pas de veſtiges.

(C) [Aloyſe Caſſard]. Cette famille eſt éteinte. Elle a donné à l'Egliſe le Cardinal Caſſardi (comme on parloit alors), Archevêque de Tours, dont on voit l'épitaphe ſur la porte de la Sacriſtie des Dominiquains à Lyon, où il mourut en 1237.

(D) [La journée de Guinegâte]. Moréry a fait une faute de Chronologie incroyable,

en disant qu'Aymond, pere de Bayard, avoit été blessé à la journée des Eperons ou de Guinegâte. Il y en a eu deux dans l'Histoire de France, l'une en 1479, sous Louis XI. l'autre en 1513 sous Louis XII. à trente-quatre ans l'une de l'autre : C'est dans la premiere qu'Aymond fut blessé, & il étoit mort dix-sept ans avant l'autre. Toutes les deux furent données contre l'Empereur Maximilien I. Il étoit à la seconde allié de Henri VIII. Roi d'Angleterre, dont il recevoit une solde de 300 livres par jour, dit M. de Voltaire.

(E) [Alleman, des Allemans]. L'une des plus anciennes Maisons du Dauphiné & des plus distinguées, tant par ses alliances que par le nombre des Guerriers qu'elle a produits dans tous les temps. Du vivant de Bayard il est mention de plus de douze Seigneurs de ce nom, Capitaines d'Hommes-d'Armes, ou de gens de pied, de différentes branches, & surtout de Soffrey Alleman, Seigneur de Molart & d'Uriage, dont il sera fait de fréquentes & honorables mentions dans cette Histoire, Barachin Alleman, Seigneur de Rochechinard, Charles son neveu, Chevalier de Rhodes, & Grand-Prieur de Provence. Toutes ces branches sont éteintes, excepté celles de Champier & de Montmartin, dont nous avons dit plus haut que Madame la Maréchale de Balincourt est la derniere. Celle de Champier subsiste en la personne du Marquis de Champier en Dauphiné, & de ses deux freres Comtes de Lyon, dont la mere étoit de la Maison de Beaumont.

Il y a eu du nom des Allemans quatre Evêques de Grenoble, Sibon Alleman vivoit en 1457 ; Laurent I. & Laurent II. l'un oncle de

l'autre cousin-germain de Bayard, étoient des Allemans-Laval, & N. Alleman de Montmartin mort en 1725.

Le plus ancien de cette Maison dont l'Histoire ait conservé le nom, est Guigue Alleman, Chevalier, qui testa en 1275, & donna cinq cens livres à partager entre cinq Chevaliers qui feroient le voyage de la Terre-Sainte pour le salut de son ame.

(F) [L'Abbaye d'Ainay]. Abbaye considérable près de Lyon, aujourd'hui dans la ville, autrefois le Temple d'Auguste, en latin *Athenaeum*, parce que ce Prince de son vivant y avoit établi une Académie à l'instar de celle d'Athenes. Horace en parle en ce vers :

Aut Lugdunensem Rhetor dicturus ad Aram.

C'étoit alors une Abbaye de l'Ordre de Saint Benoît, sécularisée depuis, & mise en Commande : Elle est aujourd'hui Collégiale & Paroisse.

(G) [Où il fut Doyen]. On voit encore les armes de Terrail sur la porte de sa maison, qui est devenue le Doyenné. Il y a des Auteurs qui disent qu'il ne fut Evêque de Glandèves qu'après Jacques son frere, Abbé de Josaphat.

(H) [Prémol]. Monastere de filles de l'Ordre de Saint Bruno. Il est à trois lieuës de Grenoble.

HISTOIRE

HISTOIRE
DU CHEVALIER
BAYARD,
DIT
LE CHEVALIER SANS PEUR
ET SANS REPROCHE.

LIVRE PREMIER.

SOMMAIRE.

Naiſſance du Chevalier Bayard. Il ſe détermine à treize ans pour le parti des armes. Préſage de ce qu'il doit être un jour. Il eſt préſenté au Duc de Savoye, qui le reçoit en qualité de Page. Il ſe fait aimer de ſon Maître & de toute la Cour. Le Duc de

Savoye va visiter Charles VIII. à Lyon. Réception que le Roi lui fait. Le Duc offre son Page au Roi, qui le reçoit avec satisfaction. Le surnom de Picquet est donné à Bayard, & à quelle occasion. Le Roi le donne au Comte de Ligny, & le lui recommande. Le Seigneur de Vauldrey publie un Tournoi à Lyon. Bayard s'engage à y combattre. Il attrape de l'argent à l'Abbé d'Ainay son oncle. Autres tours qu'il lui fait. Il combat au Tournoi, & en sort victorieux à l'âge de dix-sept ans. Il est fait Homme d'Armes dans la Compagnie du Comte de Ligny. Il prend congé du Roi, qui le comble de bienfaits. Tendresse du Comte & sa générosité pour Bayard. Il part pour sa Garnison avec un équipage de Seigneur. Réception que lui fait toute la Compagnie du Comte de Ligny. Il donne un Tournoi aux Dames de la Ville. Il en remporte les prix, & les distribue à deux des Combattans. Charles VIII. part pour la conquête du Royaume de Naples. Il fait son entrée dans Rome en Souverain. Bataille de Fornoue gagnée par le Roi. Bayard lui présente une Enseigne de cinquante

hommes, & en eſt récompenſé. Le Roi rentre en France, & apprend tout auſſi-tôt la révolte de Naples La mort l'empêche d'y retourner. Il meurt ſubitement à Amboiſe.

BAYARD nâquit au Château dont il porta le nom, en l'année 1476, ſous le regne de Louis XI. L'Archevêque d'Ambrun, Guillaume d'Avançon, qui long-temps après acquit cette Seigneurie, faiſant faire des réparations au Château, voulut que la Chambre où Bayard étoit né, fût conſervée par reſpect pour la mémoire d'un ſi grand homme.

Quoique l'hiſtoire de ſa vie que nous préſentons au Public paroiſſe ſingulierement conſacrée à la Nobleſſe & à l'Etat Militaire, elle n'en eſt pas moins digne d'être miſe dans les mains de la jeuneſſe de tous les états : un homme qui a poſſédé toutes les vertus, eſt un modele en tous genres, que chacun doit & peut s'efforcer d'imiter. La bonté & la droiture de ſon cœur, ſa généroſité, ſa charité lui ont acquis le ſurnom de bon ; ſa valeur & ſon intrépidité, celui de Chevalier ſans peur ; enfin ſa fidéli-

té à tous ſes devoirs l'a fait connoître ſous le nom de Chevalier ſans reproche. Toutes les circonſtances de ſa vie ont juſtifié ce glorieux témoignage de ſon ſiecle, & la poſtérité ne la lui refuſera pas.

Les Hiſtoriens qui ont écrit ſa vie, ne nous apprennent rien de ſes premieres années, qu'il paſſa ſans doute dans les amuſemens de ſon âge, & à recevoir les premieres inſtructions de ſes parens.

A peine eut-il atteint l'âge de treize ans, qu'Aymond Terrail ſon pere, accablé d'années & de bleſſures reçues à la guerre, ſe ſentant près de ſa fin, fit venir ſes quatre fils devant lui en préſence de leur mere, pour ſavoir d'eux quel parti ils vouloient embraſſer : l'aîné déclara vouloir vivre auprès de ſes parens tant que Dieu les conſerveroit, & enſuite jouir tranquillement de ſon bien. Bayard, ſecond fils, parla après ſon frere, & dit avec une vivacité au-deſſus de ſon âge, que tenant de ſon pere & d'une longue ſuite d'ayeux un nom illuſtre dans les armes, & de grands exemples de vertus guerrieres, il le prioit de trouver bon qu'il les imitât, que c'étoit là ſon inclination, & qu'il

espéroit, avec l'aide de Dieu, ne point déroger de la gloire de ceux de sa Maison, dont il lui avoit souvent entendu citer les hauts faits. A ce discours le pere ne put retenir ses larmes, & il lui dit : Mon fils, Dieu t'en fasse la grace : tu as déja la taille & la ressemblance de ton ayeul, qui fut un des plus accomplis Gentilshommes de son temps : ta résolution me comble de joye, & dans peu je la seconderai en te plaçant dans quelque Maison de Prince, où tu puisses faire ton apprentissage des Armes.

Il lui tint parole dès le lendemain ; & pour cela il envoya un de ses gens à l'Evêque de Grenoble son beau-frere, le prier de se rendre chez lui. Le Prélat qui aimoit tendrement sa famille, vint le jour même, & trouva au Château beaucoup de Gentilshommes, parens ou amis, que le pere avoit invités dans le même dessein ; le jour suivant l'Evêque leur dit la Messe, & on dîna. Bayard servoit à table ses parens avec une modestie & des graces qui lui attirerent les yeux & les louanges de toute la compagnie.

Après le repas le vieillard prit la parole en ces termes : Je vous ai invités, Messieurs, à m'honorer de votre pré-

ſence, pour vous conſulter comme bons parens & amis, ſur le ſort de mes enfans, avant que Dieu diſpoſe de moi, ce que j'attends tous les jours, vû mon âge & mes infirmités. Enſuite il leur rendit compte de ce qui s'étoit paſſé entre lui & ſes enfans, & parlant de Bayard, il dit : Pierre mon ſecond fils, m'a cauſé une joye inexprimable en me déclarant ſon goût pour la guerre : il reſſemble trop à feu mon pere, pour n'être pas un jour comme lui un bon & brave Gentilhomme, & je crois que vous en concevez la même eſpérance que moi : je vous prie donc de me conſeiller en quelle Maiſon de Prince ou de Seigneur je dois le placer pour qu'il prenne de bonnes leçons, & qu'il puiſſe s'avancer, avec le temps, dans le parti des armes. Chacun en dit ſon avis : l'un opinoit pour le mettre Page chez le Roi de France, un autre dans la Maiſon de Bourbon : mais l'Evêque de Grenoble parlant au pere, lui dit : Vous ſavez que le Duc de Savoye nous honore de ſon amitié, & nous regarde comme ſes bons ſerviteurs ; je me charge de lui préſenter mon neveu en qualité de Page. Le Prince eſt à Chamberry, je peux dès demain y conduire votre fils, & je fais

mon affaire de l'équiper & de lui donner un cheval. Toute la compagnie applaudit, sur-tout le pere, qui les larmes aux yeux, remit à l'instant le jeune Bayard entre les mains du Prélat, en lui disant; je vous le donne, & prie Dieu que quelque part que vous le placiez, il vous fasse honneur.

Alors l'Evêque envoya commander à Grenoble des habits de velours, satin & autres pour l'enfant, avec ordre que tout fût prêt dès le lendemain, ce qui fut exécuté; en sorte que Bayard tout équipé & sur son petit cheval, se présenta devant la compagnie d'aussi bonne grace, que s'il eut été en présence du Duc de Savoye.

Le cheval accoutumé à une plus grande charge, & sentant les éperons, fit trois ou quatre sauts qui allarmerent la compagnie; mais Bayard bien loin de s'effrayer, se raffermit en selle, redoubla les coups d'éperons, & fournit devant tout le monde sa carriere, & réduisit le cheval comme auroit fait un homme de trente ans. Son pere charmé de voir tant de hardiesse dans un enfant qui ne faisoit que sortir de l'école, & qui montoit pour la premiere fois, lui demanda, en riant, s'il n'a-

voit pas eu peur : Bayard avec la même aſſurance lui répondit qu'il eſpéroit, avec l'aide de Dieu, manier autrement ſon cheval avant qu'il fût peu, & lui faire voir de près les ennemis du Prince qu'il ſerviroit. Enſuite l'Evêque lui ordonna de prendre congé de la compagnie, ce qu'il fit, ſans mettre pied à terre, adreſſant d'abord la parole à ſon pere, à qui il ſouhaita que Dieu le conſervât aſſez long-temps pour qu'il reçût de lui des nouvelles ſatisfaiſantes, comme il l'eſpéroit. Le vieillard lui donna ſa bénédiction, ne lui recommandant qu'une choſe : Mon fils, lui dit-il, quelque Prince que vous ſerviez, ſouvenez-vous que votre Prince naturel eſt le Roi de France, & que vous ne devez jamais porter les armes contre lui, ni contre votre patrie ; après quoi Bayard fut embraſſé de tous les aſſiſtans, & prit ſon congé.

La Dame Terrail, ſa mere, voyoit de ſon appartement ce qui ſe paſſoit, & fondoit en larmes : on alla l'avertir de venir voir ſon fils pour la derniere fois ; elle vint, l'embraſſa, & lui dit : Mon fils, vous ſavez avec quelle tendreſſe je vous ai élevé, vous n'en devez jamais perdre le ſouvenir ; je n'aurai

plus occaſion de vous en donner de nouvelles marques ; mais j'exige pour toute reconnoiſſance, que vous vous ſouveniez toute votre vie de ce que je vais vous dire : je vous recommande trois choſes, & ſi vous les accompliſſez, ſoyez aſſuré de vivre honorablement en ce monde, & que Dieu vous bénira. La premiere, c'eſt de craindre Dieu, le ſervir & l'aimer, ſans jamais l'offenſer, s'il vous eſt poſſible : c'eſt lui qui nous a tous créés, qui nous fait vivre & nous conſerve : c'eſt lui qui nous ſauvera, ſans lui & ſans ſa grace nous ne ſçaurions faire la moindre bonne œuvre : ſoyez exact à le prier tous les jours le matin & le ſoir, & il vous aidera. La ſeconde, c'eſt que vous ſoyez doux & civil envers la Nobleſſe, & que vous ne témoigniez ni hauteur ni orgueil à perſonne : ſoyez toujours prêt à obliger tout le monde, évitez la médiſance, le menſonge & l'envie, ce ſont des vices indignes d'un Chrétien : ſoyez ſobre, fidele à votre parole, & ſurtout charitable pour les pauvres, & Dieu vous rendra abondamment ce que vous donnerez pour l'amour de lui : ſoulagez particuliérement les veuves & les orphelins autant que vous le pourrez : enfin fuyez

les flatteurs, & gardez-vous bien de l'être vous-même, c'eſt un caractere également odieux & pernicieux. La troiſiéme choſe que je vous recommande, c'eſt encore une fois la charité; elle n'appauvrit point, & apprenez de moi que telle aumône que vous ferez pour l'amour de Dieu, vous ſera infiniment profitable pour le corps & pour l'ame. Voilà tout ce que j'avois à vous dire: votre pere & moi n'avons pas encore long-temps à vivre, Dieu veuille qu'avant de mourir nous apprenions de vous des nouvelles qui nous faſſent honneur & à vous, & je vous recommande à ſa bonté divine.

Bayard répondit modeſtement: Madame, je vous rends graces de tout mon cœur des bonnes leçons que vous venez de me faire, & j'eſpere, moyennant la grace de celui à qui vous me recommandez, d'en conſerver cherement le ſouvenir, & de les pratiquer ſi exactement que vous en ſerez ſatisfaite, & je vous ſupplie, en prenant congé de vous, de me continuer vos bonnes graces. Alors la Dame lui donna une bourſe où il y avoit ſept écus d'or (*a*) qui valoient alors trois livres dix ſols chacun, & elle chargea un Domeſtique de l'Evêque

de deux autres écus d'or pour les présenter de sa part à l'Ecuyer du Duc de Savoye qui seroit chargé du Chevalier, avec une petite malle pleine de linge à son usage. Cela fait, l'oncle & le neveu partirent, & prirent la route de Chamberry, où ils arriverent le même jour, Bayard n'ayant de sa vie ressenti tant de joye qu'il en avoit de se voir à cheval.

Cette Ville est de toute ancienneté du Diocèse de Grenoble, & l'Evêque y tient un Official & une Jurisdiction Ecclésiastique. Le Prélat attendit le lendemain pour se rendre à la Cour du Duc, qui apprit avec plaisir son arrivée, l'estimant & l'honorant comme l'un des plus vertueux & des plus respectables Prélats de son siécle. Ce Prince (*b*) tenoit une Cour très-brillante, & fut toute sa vie fidele allié de la France. Le lendemain donc, qui étoit un Dimanche, l'Evêque se rendit de bonne heure chez le Duc, duquel il fut reçu avec toutes les démonstrations possibles de bonté & d'amitié : il l'accompagna & l'entretint jusqu'à l'Eglise où ils entendirent la Messe, pendant laquelle l'Evêque lui présenta, suivant l'usage, l'Evangile & la Paix à baiser. En sortant

de l'Egliſe, le Duc lui tendit la main, & le retint à dîner avec lui. Pendant le repas, Bayard ſervoit ſon oncle de ſi bonne grace, que le Prince en fut frappé; il demanda à l'Evêque qui étoit cet enfant qui lui donnoit à boire avec un air ſi ſage & ſi modeſte pour ſon âge: Monſeigneur, répondit le Prélat, c'eſt un jeune Gentilhomme, mon neveu, que j'ai amené pour vous le préſenter, ſi ſes ſervices vous ſont agréables, mais ce ne ſera qu'après le dîner de votre Alteſſe, & dans un état où il puiſſe lui plaire; je l'accepte dès à préſent, repartit le Duc, je l'ai déja pris en amitié, & je ſerois bien difficile ſi je refuſois un tel préſent de votre main. Le Chevalier charmé de ce qu'il venoit d'entendre, & inſtruit par ſon oncle de ce qu'il avoit à faire, ne s'amuſa pas à dîner: il ſortit dans l'inſtant, & alla ſe mettre en état de paroître avantageuſement devant le Duc; il fit ſeller & parer ſon cheval, & vint au petit pas au Palais, où ce Prince appuyé ſur une fenêtre le vit entrer dans la cour, faiſant bondir ſon cheval, & le maniant comme auroit fait un Ecuyer de profeſſion. *Monſeigneur de Grenoble*, dit le Duc, *je crois que c'eſt-là votre petit Mignon*

qui monte si bien à cheval? Oui, Monseigneur, répondit l'Evêque, c'est mon neveu lui-même, il sort de bonne race, & sa famille a produit de braves Gentilshommes & *de vaillans Chevaliers :* son pere accablé de vieillesse, & couvert de blessures, n'a pû avoir l'honneur de vous le présenter lui-même, & m'en a donné la commission Je le reçois dès ce moment à mon service, dit le Prince, le présent m'est cher, & je prie Dieu qu'il marche sur les traces de ses ancêtres, dont je connois le nom & la bravoure. Aussi-tôt il fit appeller celui de ses Ecuyers en qui il avoit le plus de confiance, le chargea du jeune Bayard, & le lui recommanda comme un enfant dont il concevoit les plus grandes espérances. L'Evêque remercia le Prince en homme pénétré de ses bontés, & prit congé de lui. Le Duc passa encore quelque temps à Chamberry, d'où il se proposa d'aller dans peu à Lyon rendre ses devoirs à Charles VIII. Roi de France, qui y étoit alors.

Cependant Bayard, installé en sa qualité de Page, acquit en peu de temps l'estime & l'amitié de toute la Cour de Savoye : il s'attacha aux devoirs & aux exercices de son état avec tant d'appli-

cation & de ſuccès, qu'il l'emporta bientôt ſur tous ſes camarades à la danſe, à la lutte & au fait des armes, mais ſurtout à monter à cheval : il ſe rendit ſi officieux, ſi prévenant, il obligeoit avec tant de grace les Seigneurs & les Dames, que le Duc & la Ducheſſe conçurent pour lui en peu de temps une amitié vraiement paternelle.

Six mois après ce qui vient d'être dit, le Duc de Savoye partit de Chamberry & prit la route de Lyon. Charles VIII. y étoit depuis un an avec ſa Cour, & s'y amuſoit entr'autres choſes à donner des Tournois, des Carrouſels & des Bals aux Dames de la Ville, qui aſſez généralement ſont belles, & aiment le plaiſir ; il leur faiſoit même l'honneur de les admettre à ſa table. Le Roi fut averti de l'arrivée du Duc de Savoye, & qu'il étoit déja à la Verpilliere, (troiſiéme poſte du Dauphiné). Il envoya au-devant de lui le Comte de Ligny (*c*), l'un des principaux Seigneurs de ſa Cour, avec nombre de Gentilshommes, & un détachement des *Archers* de ſa Garde, qui le rencontrerent à deux lieuës de Lyon. Le Prince fit grand accueil au Comte de Ligny, au Seigneur d'Aveſnes (*d*), & à tous les autres Seigneurs,

& ils continuerent la route en causant ensemble. Le Comte apperçut le jeune Bayard parmi le cortege, & fut si charmé de sa bonne grace à cheval, qu'il ne put s'empêcher d'en faire compliment au Duc : c'est, répondit ce Prince, un jeune Dauphinois, neveu de l'Evêque de Grenoble, qui me l'a donné il y a environ six mois encore tout enfant, mais je n'en ai jamais vû de plus adroit à ses exercices, & de plus hardi pour son âge à dompter un cheval, ni qui ait plus de grace à tout ce qu'il fait : il est d'une des meilleures Maisons de sa Province, & des plus fécondes depuis plusieurs siécles en grands hommes de guerre, & je ne doute pas qu'il ne fasse honneur à son nom : en même temps il ordonna au Page de fournir une carriere ; picquez, Bayard, lui dit-il, picquez : Bayard, qui ne demandoit autre chose, la fournit, & au bout de la course il fit faire à son cheval quatre ou cinq courbettes, dont le Comte de Ligny & toute la Compagnie furent charmés. Ce Seigneur en fit au Duc de nouveaux complimens, & ajouta que le Roi recevroit avec plaisir à son service un Gentilhomme qui donnoit déja de si belles espérances. Je suivrai votre avis, mon Cousin, repar-

tit le Duc, je ne puis donner à mon Page une plus grande marque de mon affection que de le placer dans une ſi bonne école, & dans la plus brillante & la plus glorieuſe Cour du monde.

Sur ces entrefaites ils arriverent à Lyon, où les rues étoient pleines de peuple, & les fenêtres de Dames, pour voir le Prince, qui méritoit bien cet empreſſement, étant beau, jeune, & plein de graces & de majeſté; il retint à ſouper avec lui le Comte de Ligny, le Seigneur d'Aveſnes, & avec eux les autres Seigneurs & Gentilshommes François qui étoient allés à ſa rencontre.

Le lendemain le Duc étant prêt à ſortir pour aller faire la révérence au Roi, reçut la viſite du Comte de Ligny, du Seigneur d'Aveſnes & du Maréchal de Gié (*e*), qui le conduiſirent chez le Roi; ils le trouverent au moment qu'il ſortoit pour aller à la Meſſe à un Couvent de Cordeliers que lui & la Reine Anne de Bretagne ſa femme, avoient fondé depuis quelques années au Fauxbourg de Vaize (*f*). Le Duc en abordant le Roi voulut s'incliner profondément, mais le Roi le prévint, & l'embraſſa: ſoyez le bien arrivé, *mon Couſin*, *mon Ami*, lui dit-il, je deſirois le plaiſir de vous

voir, & si vous n'eussiez pas pris la peine de venir jusqu'ici, j'étois résolu d'aller vous voir chez vous, où je vous aurois peut-être causé de l'embarras : *Monseigneur*, repartit le Duc, vous ne sçauriez me causer de l'embarras, si ce n'est que je n'eusse pû faire à Votre Majesté une réception digne d'un si grand Prince ; mais je vous prie de croire que moi & mes Etats sommes à votre service, & que je me regarde comme le moindre de vos Sujets : le Roi rougit un peu du compliment, & lui répondit avec beaucoup d'amitié. Ensuite ils sortirent ensemble à cheval, en s'entretenant jusqu'à l'Eglise où ils entendirent la Messe ; à l'Offrande, le Duc présenta au Roi une piece d'argent qu'il offrit à l'Autel, suivant l'usage de ce temps-là. Les deux Princes s'en retournerent ensemble, & le Roi retint le Duc à dîner, avec le Comte de Ligny & le Seigneur d'Avesnes.

Pendant le repas la conversation roula sur la chasse, les chevaux & les chiens ; on y parla de Tournois, de guerre & de galanterie : le Comte de Ligny en prit occasion de dire au Roi que le Duc de Savoye avoit dessein de lui faire présent d'un Page qui n'avoit

pas encore quatorze ans, & qui à cet âge-là étoit auſſi hardi Cavalier qu'il en eut jamais vû, & que ſi Sa Majeſté vouloit en avoir le plaiſir, elle le verroit en allant à Vêpres à l'Abbaye d'Ainay. Le Roi y conſentit, & demanda au Duc qui étoit ce joli Page : Monſeigneur, répondit le Duc, je le tiens de l'Evêque de Grenoble, ſon oncle; c'eſt un de vos ſujets, & il ſort d'une Maiſon de votre Province de Dauphiné, qui a donné aux Prédéceſſeurs de Votre Majeſté de grands Capitaines; mon Couſin de Ligny l'a vû avec plaiſir, & vous en jugerez.

Bayard n'étoit pas préſent à cette converſation, mais elle lui fut bien-tôt rapportée : il en reſſentit plus de joye, dit ſon Hiſtorien, que ſi le Roi lui eut donné ſa ville de Lyon. Il courut auſſi-tôt vers l'Ecuyer du Duc de Savoye, & lui dit, je viens d'apprendre, *mon cher Maître*, *mon Ami*, que Monſeigneur a parlé de moi au Roi, & que Sa Majeſté veut me voir aujourd'hui ſur mon cheval; je vous prie en grace de le faire mettre en état de paroître devant les Princes; en même temps il lui préſenta quelque argent, que cet Officier refuſa : il aimoit Bayard, comme ſon enfant :

allez seulement, lui dit-il, vous mettre en état de paroître, & quant à votre cheval, c'est mon affaire; je souhaite que vous ayiez le bonheur de plaire au Roi, il ne peut vous rien arriver de plus heureux, & avec l'aide de Dieu, vous pourrez devenir assez grand Seigneur pour me rendre service à moi-même. N'en doutez pas, mon cher Maître, répondit Bayard, j'ai reçu de vous de trop bonnes leçons, depuis que je suis à son Alteſſe, pour en être ingrat, & si jamais j'ai du bien vous vous en appercevrez.

Il alla tout de suite s'habiller & se parer de son mieux, en attendant l'heure de monter à cheval, & que le premier Ecuyer vint le prendre. Celui-ci, qui prévoyoit que le Chevalier alloit changer de Maître, lui dit avec amitié, mon cher Bayard, quelque satisfaction que je ressente de votre avancement, je n'en ai pas moins de regret de vous perdre de vûe; j'apprends que vous allez passer au service du Roi de France, vous ne pouvez souhaiter rien de plus avantageux, ni de plus belle occasion de vous faire un nom & une fortune: Dieu le veuille, répondit Bayard, & qu'il me fasse la grace de pratiquer les leçons

de vertus que j'ai reçu de vous depuis que je ſuis ſous votre gouvernement : j'eſpere qu'avec ſon aide vous n'aurez jamais de moi que de bonnes nouvelles ; & ſi je ſuis un jour en état d'être reconnoiſſant, je n'en perdrai pas l'occaſion.

L'heure de partir venue, ils monterent à cheval, celui de Bayard étant paré & ajuſté comme pour le Roi même, ils ſe rendirent dans les Prairies d'Ainay. Les Princes & leurs Cours y arriverent par eau un moment après, & le Roi eut à peine mis pied à terre qu'il apperçut l'Ecuyer & le Page à cheval. Page, mon ami, s'écria-t'il, donnez de l'éperon, ce que Bayard fit à l'inſtant avec la grace d'un homme qui auroit eu trente ans d'exercice, & au bout de la carriere il lui fit faire trois ou quatre ſauts, & revint vers le Roi à bride abbatue, & s'arrêta tout court devant lui avec une adreſſe admirable. Le Roi en fut charmé, ainſi que toute la compagnie, & Sa Majeſté voulant en avoir encore le plaiſir, lui cria, *pique*, Page, *pique*. (Les autres Pages répéterent piquez, piquez, de-là le ſurnom de *Piquet* lui eſt reſté fort long-temps.) Cette ſeconde courſe fournie, le Roi dit au Duc de Savoye, mon Couſin, il eſt impoſſible de manier

mieux un cheval ; je vois que le Comte de Ligny ne m'a rien dit de trop de votre Page, je n'attends pas que vous m'en faſſiez préſent, c'eſt à moi à vous demander le Page & le cheval : *Monſeigneur*, répondit le Duc, le Maître eſt à vous, le Page doit bien vous appartenir, je ſouhaite qu'il ait un jour le bonheur de vous rendre de bons ſervices : il eſt impoſſible, reprit le Roi, qu'il ne devienne homme de bien : Comte de Ligny, je vous le remets, à la charge que ſon cheval ſera à lui, & nourri avec les vôtres. Le Comte jugeoit trop bien des rares qualités de Bayard, pour ne pas le recevoir avec plaiſir, & ne prévoir pas l'honneur qu'il en auroit par la ſuite. Il le plaça parmi ſes Pages, & à meſure que les vertus de l'enfant ſe développoient, le Maître conçut tous les jours plus d'amitié & de tendreſſe pour lui. Enfin après trois ans de ſervice, Bayard ayant atteint ſa dix-ſeptiéme année, le Comte le fit Homme d'Armes dans ſa Compagnie, & Gentilhomme de ſa Maiſon, aux gages de trois cens livres.

Le Duc de Savoye paſſa encore quelques jours à Lyon en plaiſirs & en fêtes avec le Roi & toute la Cour, enſuite il

prit congé de Sa Majeſté, & retourna dans ſes Etats. Le Roi ne s'en ſépara pas ſans peine, & ſuivant ſon humeur généreuſe, il le combla de magnifiques préſens. Peu après il quitta lui-même la ville de Lyon, pour continuer la viſite de ſon Royaume, à quoi il employa près de trois années, & termina ſon voyage par ſe rendre dans la même Ville.

Pendant le ſéjour qu'il y fit, un Seigneur de la Comté de Bourgogne, nommé Claude de Vaudrey, bon Officier, & qui aimoit les exercices militaires, demanda au Roi, & obtint la permiſſion de donner un Tournoi pour occuper la jeune Nobleſſe. Ce Tournoi devoit conſiſter en courſes de chevaux, & en combats à pied & à cheval, à la lance & à coups de haches. Le Roi qui aimoit tout ce qui étoit l'image de la guerre, l'ayant accordé, le Seigneur de Vaudrey fit attacher à un poteau ſes Ecuſſons (*g*), où tout Gentilhomme qui vouloit entrer en lice devoit mettre la main, & enſuite donner ſon nom au Roi d'Armes du Tournoi. Bayard, fait Homme d'Armes depuis quelques jours, vint à paſſer avec un de ſes Camarades devant ces Ecuſſons, & s'arrêta tout penſif, & vio-

lemment tenté de paroître dans la carriere : Hélas ! disoit-il, si je savois où prendre de quoi me mettre en état de combattre ici, je toucherois bien volontiers à ces Ecussons. Ce Camarade, nommé Bellabre (*h*), Gentilhomme comme lui du Comte de Ligny, surpris de son action & de le voir rêver, lui en demanda la cause : Ah ! mon ami, répondit Bayard, la main me démange de toucher-là, mais quand je l'aurai fait, qui me fournira des chevaux & des équipages convenables ? Bellabre un peu plus âgé que lui, & plus avisé, lui dit, te voilà bien en peine, Camarade, n'as-tu pas ici ton oncle, ce gros Abbé d'Ainay (*i*) ? Si tu veux m'en croire, nous l'irons voir ensemble, & s'il te refuse de l'argent, je me charge de prendre Crosse & Mître, & tout ce que je pourrai attraper. Non pas, mon ami, dit Bayard, respectons l'Eglise & ses Ministres ; j'espere, reprit Bellabre, n'être pas à la peine d'en venir-là ; quand ton oncle saura ton dessein, & que tu es aimé du Roi, il fera les choses généreusement. Bayard, rassuré par son ami, ne balança plus, & du même pas alla toucher aux Ecussons.

Le Roi d'Armes Mont-Joye, qui étoit

prépoſé pour recevoir les noms des Combattans, fut ſurpris de la hardieſſe du jeune homme, & lui dit, comment, *Picquet*, vous n'êtes encore qu'un enfant, & vous voulez vous jouer au Seigneur de Vaudrey, qui eſt un des *plus rudes Chevaliers* de la Chrétienté? Mont-Joye, reprit Bayard, ſi j'ai touché-là, croyez que ce n'eſt ni par orgueil, ni par fauſſe gloire, c'eſt pour apprendre le métier des armes de ceux qui peuvent m'en donner des leçons, & Dieu aidant, j'eſpere m'en tirer à la ſatisfaction des Dames. Le Roi d'Armes ſourit, en admirant tant de réſolution & de ſageſſe dans un homme de dix-ſept ans. Bien-tôt toute la Ville ſçut que Bayard avoit touché aux Ecuſſons du Tournoi : le bruit en alla au Comte de Ligny, qui ne pouvant contenir ſa joye, courut en faire part au Roi : ce Prince n'en fut pas moins charmé, & répondit : *mon Couſin, je vous ai donné-là un Eleve qui vous fera de l'honneur, le cœur me le dit.* Je ſouhaite, Sire, répliqua le Comte, qu'il ſe tire bien de cette affaire-ci, mais il eſt bien jeune pour ſe meſurer avec le Seigneur de Vaudrey.

Toucher aux Ecuſſons n'étoit pas le plus

plus difficile, l'embarras étoit d'avoir de l'argent pour paroître avec éclat. Je ne sçais, disoit Bayard à Bellabre, comment aborder l'Abbé d'Ainay, si tu ne me sers d'introducteur; je suis bien assuré que si mon oncle l'Evêque de Grenoble étoit chez lui, je pourrois compter sur sa bourse, mais il est à son Abbaye de Saint Saturnin à Toulouse; quand je lui écrirois, jamais la réponse ne pourroit venir à temps. Ne t'inquiete pas, répondit Bellabre, nous irons demain chez l'Abbé, & je fais mon affaire d'en tirer de l'argent. Le lendemain les deux amis se firent conduire à Ainay par la Saône, & à peine furent-ils débarqués, que le premier homme qu'ils apperçurent dans la prairie, fut l'Abbé lui-même qui disoit son Office avec un de ses Religieux. Ils l'aborderent respectueusement; mais l'Abbé déja instruit que son neveu avoit touché aux Ecussons, & qui sentit ce que cette visite signifioit, ne leur fit pas grand accueil, & portant la parole à Bayard: qui vous a rendu si téméraire, lui dit-il, que d'aller toucher aux Ecus de Messire Claude de Vaudrey? Il n'y a que trois jours que vous étiez encore Page, à peine avez-vous dix-sept ou

dix-huit ans, il vous conviendroit mieux d'avoir encore le fouet à l'école, que de montrer tant de vanité. Mon cher oncle, répondit modeſtement le Chevalier, je vous proteſte qu'il n'entre point de vanité dans mon action, je n'ai point d'autre deſſein que de me montrer digne de l'honneur que j'ai de vous appartenir, & d'être d'une maiſon où la vertu eſt depuis long-temps héréditaire; ainſi, *Monſeigneur*, je vous ſupplie, autant que je puis le faire, de m'aider de quelque argent, d'autant que je n'ai ici ni parent ni ami à qui je puiſſe m'adreſſer, que vous ſeul. Ma foi, repartit aſſez bruſquement l'Abbé, cherchez qui vous en prêtera, les biens d'Egliſe ont été donnés pour faire prier Dieu, & non pas pour être diſſipés en Tournois. Alors Bellabre prenant la parole, repartit, *Monſeigneur*, ſans le mérite & les vertus de vos ayeux, vous ne ſeriez pas Abbé d'Ainay; vous en avez obligation à la gloire qu'ils ont acquiſe & à leur nom que vous portez; vous leur en devez de la reconnoiſſance, & vous ne ſçauriez mieux la témoigner qu'en faiſant du bien à votre neveu: juſqu'ici il vous a fait honneur, il a les bonnes graces du Roi & celles du Comte no-

tre Maître, qui l'a déja fait Homme d'Armes dans sa Compagnie; le Roi même sait qu'il doit combattre, & vous devez être ravi de lui voir de l'émulation, & contribuer à son avancement; peut-être vous en coûtera-t'il deux cens écus pour le mettre en équipage, & vous en aurez de l'honneur pour dix mille. L'Abbé ne manqua pas de repliquer, ni les Gentilshommes de lui répondre, si-bien que l'oncle se rendit enfin, & consentit d'aider son neveu.

Il les conduisit chez lui, & ayant ouvert une armoire, il y prit une bourse de laquelle il tira cent écus qu'il remit à Bellabre, en lui disant: mon Gentilhomme, chargez-vous de cet argent, & d'acheter deux chevaux à ce brave Gendarme, il a encore la barbe trop jeune pour que je m'en fie à lui, & je vais écrire un mot à Laurencin pour qu'il lui fourniſſe les habillemens dont il pourra avoir besoin. Je vous remercie pour lui, & en mon particulier, dit Bellabre, comptez sur notre reconnoissance, & que nous publierons vos bienfaits.

L'Abbé écrivit donc au Marchand de fournir au jeune homme les étoffes qui

lui ſeroient néceſſaires pour paroître honorablement au Tournoi, comptant que le tout ne paſſeroit pas cent francs, mais il ſe trompa étrangement à ſon calcul. Les deux amis prirent congé de l'Abbé, emportant ſon argent & ſon Billet d'ordre, & fort contens du ſuccès de leur voyage. A peine furent-ils dans leur batteau, que Bellabre dit à Bayard ; ſur mon ame, Camarade, il me vient une bonne penſée : c'eſt que quand Dieu nous envoye une bonne fortune, c'eſt à nous d'en profiter ; tu ſçais que ce que l'on attrape à Moines porte bénédiction ; nous tenons le Billet de l'Abbé, il n'a point limité l'ordre qu'il donne à Laurencin : crois-moi, doublons le pas avant que ton oncle ſe raviſe, & prends des habits pour ce Tournoi-ci, & pour quatre Tournois encore, car auſſi-bien tu n'en auras autre choſe de ta vie.

Bayard rit de bon cœur de la ſaillie de ſon ami ; tu as raiſon, lui dit-il, faiſons diligence, car ſi le bonhomme fait ſes réflexions, nous ne tenons rien, il ne manquera pas d'envoyer ſes ordres, & de fixer la ſomme qu'il veut dépenſer. L'évenement juſtifia leur prévoyance. Ils hâterent donc leur conduc-

teur, & dans un moment ils se rendirent chez Laurencin, à qui Bellabre porta la parole : nous venons, dit-il, de chez l'Abbé d'Ainay, oncle de mon Camarade, qui a fait une action bien généreuse ; il a sçu que son neveu a touché aux Ecussons du Seigneur de Vaudrey, & il a été charmé de le voir marcher sur les traces de ses ancêtres : comme il sçait que nous logeons ensemble, il nous a envoyé chercher ce matin, & après nous avoir bien régalés, il a donné à son neveu trois cens beaux écus pour avoir des chevaux, & afin que personne ne paroisse avec plus d'éclat que lui au Tournoi, il lui a encore remis cette lettre adressée à vous, pour que vous lui donniez tout ce qu'il lui faut pour l'habiller ; mais de grace ne perdons pas un moment, car l'heure nous appelle à notre devoir. Laurencin prit la lettre, la lut, & leur dit, soyez les bien-venus, Messieurs, tout est ici à votre service, & à celui de M. l'Abbé ; sa générosité ne m'étonne pas, je n'ai jamais connu d'homme plus raisonnable, ni plus judicieux : j'ai eu affaire à lui pour de bonnes sommes sans jamais aucunes difficultés.... Il alloit étendre la conversation, lorsque Bellabre qui n'é-

toit pas venu pour écouter les éloges de l'Abbé, l'interrompit : nous vous avons dit que nous ſommes très-preſſés, lui dit-il, ne nous retardez pas : alors le Bourgeois, pour ſervir leur impatience, leur fit préſenter tout ce qu'il avoit de plus beau & de meilleur goût en velours, ſatins & étoffes d'or & d'argent, dont ils choiſirent avec toute la diligence poſſible pour ſept à huit cens livres, & les mirent entre les mains des Tailleurs, avec ordre d'y mettre les ciſeaux à l'inſtant même.

Cependant l'Abbé s'applaudiſſoit de s'être défait de ſon neveu à meilleur marché qu'il n'avoit cru. Il ſe mit à table avec bonne compagnie qui dînoit chez lui, & pendant le repas il raconta l'aventure : j'ai eu ce matin, dit-il, une terrible étrenne : mon petit étourdi de neveu Bayard n'eſt-il pas allé toucher aux Ecuſſons de Meſſire Claude de Vaudrey, & ne m'a-t'il pas fallu lui donner de l'argent pour ſe monter, & un ordre à Laurencin de lui fournir tout ce qu'il lui faudra pour *s'accoutrer :* vous avez fait-là une fort bonne action, *Monſeigneur*, lui dit ſon Secretaire ; votre neveu, tout jeune qu'il eſt, veut ſe diſtinguer comme ont fait tous ſes ancêtres, &

sut-tout votre ayeul ; mais une chose me choque ici, c'est que votre ordre à Laurencin est illimité, & que si votre neveu veut des étoffes pour deux mille écus, Laurencin les lui donnera. L'Abbé, après avoir un peu rêvé, s'écria ; vous pensez juste, je n'ai pas borné la somme : appellez bien vîte le Maître-d'Hôtel. Celui-ci venu, l'Abbé lui dit, il faut que vous alliez tout à l'heure chez Laurencin lui dire de ma part que j'ai donné ce matin un Billet d'ordre à mon neveu pour prendre chez lui des étoffes pour paroître au Tournoi, mais que je ne veux pas qu'il en donne au-delà de cent ou cent vingt livres : allez vîte, & revenez de même. Le Maître-d'Hôtel partit à l'instant, fit diligence, & s'acquitta de sa commission. Cela est déjà fait, dit le Marchand, sans lui donner le temps d'achever ; je vous assure que le neveu de M. l'Abbé est un aimable Gentilhomme, & que je lui ai donné de quoi faire honneur à son oncle. Et pour combien d'argent en a-t'il pris, repliqua le Maître-d'Hôtel ? Je vais vous le dire, reprit Laurencin. Aussi-tôt il ouvrit ses Livres, & il trouva qu'il y en avoit pour près de huit cens livres : *Par Notre-Dame*, s'écria l'autre, *vous avez*

tout gâté ; je venois vous dire de n'en pas donner pour plus de cent ou de cent vingt livres. L'ordre ne porte pas cela, repartit Laurencin, au contraire il porte de donner ce que le jeune homme demandera, & s'il en eut voulu le double, je n'en aurois pas fait de difficulté. Le mal eſt fait & ſans remede, dit le commiſſionnaire, & il reprit le chemin de l'Abbaye, où il trouva l'Abbé avec ſa compagnie où il les avoit laiſſés, c'eſt-à-dire à table. Quand ſon Maître le vit arriver, il lui demanda compte de ſa commiſſion. Je ſuis allé bien vîte, répondit-il, mais j'étois parti trop tard, *votre neveu avoit déja fait ſa Foire, il n'en a pris que pour huit cens livres. Sainte Marie*, pour huit cens livres, s'écria l'Abbé, en élevant les bras par-deſſus ſa tête ! courez chez lui, & lui dite de reporter chez Laurencin ce qu'il a pris au-delà de cent vingt livres, autrement qu'il n'aura jamais rien de moi.

Bayard de ſon côté prévit ce qui pouvoit arriver ; il ne ſe tint pas chez lui, & chargea ſes gens de donner de l'exercice à quiconque viendroit de la part de ſon oncle ; enſorte que quand le Maître-d'Hôtel revint, on lui dit que Bayard étoit chez le Comte de Ligny :

ne l'ayant pas trouvé-là, il revint sur ses pas, & on lui dit que le Chevalier étoit allé essayer des chevaux au-delà du Rhône; enfin on le fit courir pendant deux heures par-tout où Bayard n'étoit pas. Voyant donc qu'on se mocquoit de lui, il prit son parti de s'en retourner rendre compte à son maître de son voyage & de son succès. C'est un petit fripon, dit l'Abbé, il s'en repentira. Cependant tout le mal qui lui en arriva, fut d'avoir des habits, des chevaux & de l'argent, & de laisser à son oncle le temps de s'en consoler.

Les deux amis, Bayard & Bellabre, ayant fait leur coup à leur grande satisfaction, eurent chacun trois habillemens uniformes pour le Tournoi; car Bayard voulut que son ami y parut avec ses livrées, n'ayant rien l'un & l'autre qu'ils ne partageassent.

Il ne s'agissoit plus que d'avoir des chevaux; l'occasion s'en présenta d'elle-même. Un Gentilhomme Piémontois, arrivé à Lyon depuis peu de jours, s'étoit cassé une jambe par une chûte : il avoit deux chevaux de maître qu'il se détermina à vendre pour ne les pas nourrir à rien faire. Bellabre en fit la découverte, en parla à son ami, & le conduisi-

ſit chez le Gentilhomme malade, avec lequel le marché fut aiſé à conclure : il les leur donna à eſſayer, après quoi le prix fut accordé à cent dix écus pour les deux chevaux ; l'argent fut délivré, avec deux écus pour ſes Valets, qui conduiſirent les chevaux au logis de leurs nouveaux Maîtres.

Le Tournoi étant indiqué à trois jours de-là, les deux Gentilshommes employerent cet intervalle à faire panſer & orner leurs chevaux avec tout le ſoin & la recherche poſſible, comme firent tous ceux qui devoient combattre.

Suivant le ban qui avoit été publié avec la permiſſion du Roi, le Tournoi commença le Lundi 20 Juillet 1494. Le Seigneur de Vaudrey, qui en étoit l'auteur, entra le premier dans la carriere, & s'eſſaya contre pluſieurs braves Gentilshommes de la Maiſon ou des Troupes du Roi, entr'autres Jacques Galyot de Genouillac, Seigneur d'Aſter, Sénéchal d'Armagnac, qui fut depuis Grand-Ecuyer de France, & Grand-Maître de l'Artillerie ; Germain de Bonneval, Louis de Hédouville, Seigneur de Sandricourt, le Seigneur de Châtillon, de la Maiſon de Coligny, le Seigneur de Bourdillon, & nombre

d'autres, la plûpart honorés de l'amitié particuliere du Roi, & qui firent des merveilles. Or le Ban portoit, qu'après que chacun auroit fait sa charge, il feroit le tour de la lice à visage découvert, pour que les spectateurs jugeassent qui auroit bien ou mal combattu.

Le Chevalier Bayard, alors dans sa dix-huitiéme année, encore foible & délicat en apparence, se mit en rang à son tour, & fit là son coup d'essai, que l'on jugea un peu téméraire pour son âge. Cependant, soit que par cette même raison le Seigneur de Vaudrey voulût le favoriser, soit par son adresse & sa force, il emporta les suffrages, & tout le monde convint que personne n'avoit si bien fourni la carriere, tant à pied qu'à cheval. Les Dames sur-tout se récrierent d'admiration, & quand il passa devant elles à visage découvert, elles le louerent dans leur patois en termes singuliers : *Vey vos ceſteu malotru, il a mieux fay que tous los autres.* Toute cette belle assemblée lui rendit le même témoignage, auquel le Roi voulut bien ajouter le sien propre, en disant au Comte de Ligny pendant son souper : » *Par la foi de mon corps*, mon Cou» sin de Ligny, Picquet a montré au-

» jourd'hui pour ſon coup d'eſſai, ce » qu'il doit être un jour ; c'eſt le plus » beau préſent que je vous aye fait de ma » vie. Sire, répondit le Comte, c'eſt à » votre Majeſté que l'honneur en re- » viendra, & c'eſt à l'ardeur de lui » plaire qu'il doit la gloire du Tour- » noi ; je ne ſuis inquiet que d'une » choſe, c'eſt de ſçavoir la part que » l'Abbé d'Ainay prendra au ſuccès de » ſon neveu. » Le Roi qui ſçavoit déja l'aventure, & qui en avoit ri de bon cœur, s'en divertit encore avec toute ſa Cour.

Environ un an après ce Tournoi, le Comte de Ligny prit Bayard en particulier, & lui dit : Picquet, mon ami, vous avez trop bien commencé le métier des armes, pour ne le pas continuer, ce métier veut être exercé : ainſi quoique je vous aye fait Gentilhomme de ma Maiſon avec trois cens livres de gages, & trois chevaux entretenus, je vous ai encore mis dans ma Compagnie d'Ordonnance, mon avis eſt que vous alliez joindre vos Camarades : vous trouverez d'auſſi braves hommes qu'il y en ait en France, & qui s'exercent journellement aux Armes, Joutes & Tournois, pour le plaiſir des Dames ; vous ne pouvez être mieux qu'avec eux

en attendant qu'il y ait de la guerre.

Bayard qui ne souhaitoit rien avec plus d'ardeur, l'en remercia comme de la plus grande grace qu'il en eût reçu de sa vie : Monseigneur, lui dit-il, vous me prévenez, j'étois dans le dessein de vous demander la permission de me rendre à la Compagnie, dont j'ai entendu parler avec éloge, & mon empressement est tel, que si vous le trouvez bon, je partirai dès demain, & *j'espere en valoir mieux toute ma vie.* J'y consens, répondit le Comte, mais je veux auparavant vous mener prendre congé du Roi après son dîner. Il l'y conduisit en effet au moment que le Roi sortoit de table : Sire, lui dit le Comte, voici votre Picquet qui vient prendre congé de Votre Majesté, il va joindre ses Compagnons en Picardie. Bayard se mit à genoux devant le Roi avec un air modeste & assuré. Ce Prince le regarda gracieusement, & lui dit : *Picquet, mon ami, Dieu veuille continuer en vous ce que j'ai vû du commencement, & vous serez prud'homme ; vous allez dans un pays où il y a de belles Dames, faites tant que vous acquériez leurs bonnes graces, & adieu mon ami.* Bayard rendit graces au Roi avec res-

pect, & enſuite prit congé des Princes & Seigneurs, qui tous l'embraſſerent, & lui témoignerent le regret qu'ils avoient de le perdre, pendant que de ſon côté il n'avoit jamais reſſenti tant de plaiſir, & qu'il eût voulu être déja rendu à ſon quartier.

Le Roi fit appeller un de ſes Valets de Chambre qui gardoit ſa Caſſette, & lui ordonna de compter au Chevalier trois cens écus, & lui fit encore préſent d'un de ſes plus beaux chevaux. Bayard en reconnoiſſance donna trente écus au Valet de Chambre, & dix à celui qui lui amena le cheval; & ce premier trait de généroſité augmenta encore l'eſtime de tous ceux qui en furent inſtruits.

Le Comte le remena chez lui, & le ſoir il lui donna des conſeils avec la tendreſſe d'un pere, ne lui recommandant autre choſe que la Religion, l'honneur & la vertu. Et l'embraſſant enfin les larmes aux yeux, il lui dit: adieu mon ami, vous partirez demain avant que je ſois levé, je vous ſouhaite toute proſpérité & bon voyage. Bayard un genouil en terre, & lui baiſant la main qu'il mouilloit de ſes pleurs, prit ſon dernier congé, & ſe retira, ſuivi de

tous les Gentilshommes & Officiers de la Maiſon, qui l'embraſſerent tendrement, & l'aſſurerent du regret qu'ils avoient d'être ſéparés de lui. Dans le moment le Tailleur du Comte lui apporta de ſa part deux riches habillemens complets, & un de ſes gens lui apprit que ce Seigneur lui avoit envoyé par un Palefrenier le plus beau cheval de ſon écurie tout harnaché. Le Chevalier ſurpris de tant de bienfaits ajoutés à ceux dont le Comte l'avoit déja comblé, chargea le Tailleur de lui en faire ſes très-humbles remercimens, puiſqu'il ne pouvoit s'en acquitter lui-même, lui donna vingt écus pour lui, & dix pour le Palefrenier. Enſuite il fit ſes malles pour que rien ne retardât ſon départ.

Dès qu'il fût jour, il fit partir ſes meilleurs chevaux au nombre de ſix, beaux par excellence, après eux ſes équipages, & lui-même ſuivit avec cinq ou ſix autres bons chevaux qu'il avoit encore. Bellabre ſon ami & ſon compagnon, ne put être du voyage, parce qu'il attendoit une couple de beaux chevaux qui lui venoient d'Eſpagne, mais il le conduiſit quelques lieuës, & lui promit de le rejoindre dans peu.

Bayard marcha à petites journées

pour ne point fatiguer ſes équipages ; & quand il fut à trois lieuës d'Aire en Picardie, où étoit la Compagnie du Comte de Ligny, il envoya un de ſes gens pour lui préparer ſon logis. Dès que ſes camarades le ſurent ſi proche, ils monterent à cheval au nombre de cent vingt Gentilshommes, & vinrent à ſa rencontre, croyant ne pouvoir faire trop d'honneur à un homme chéri du Roi & de leur Capitaine, & que depuis long-temps ils deſiroient poſſéder, ſur la réputation qu'il s'étoit faite. Ils le joignirent à demie-lieuë de la Ville, & l'abord ſe fit de part & d'autre avec de grands témoignages de joye, d'eſtime & d'amitié, & ils le conduiſirent à la Ville, où ſon entrée avoit l'air d'un triomphe, & où les Dames déja aux fenêtres étoient impatientes de voir ce jeune Gentilhomme, dont on leur avoit tant vanté les vertus, la ſageſſe & la grandeur d'ame.

Tout ce beau cortege étant arrivé au logis du Chevalier, le ſouper ſe trouva près, ſuivant les ordres qu'il avoit donnés ; une partie de la compagnie y reſta, & la converſation roula toute ſur le Chevalier, particu-

ſierement ſur ſon ſuccès au Tournoi du Seigneur de Vaudrey, & ſur les bonnes graces du Roi.

Meſſieurs mes compagnons, répondit modeſtement Bayard, je n'ai pas encore eu le temps de mériter les louanges que vous me donnez, mais avec l'aide de Dieu, & ſur vos traces, j'eſpere valoir quelque choſe un jour. Un de la compagnie, nommé Tardieu, homme de bonne humeur, & aimant le plaiſir, interrompit la converſation, & s'adreſſant au Chevalier: Camarade, lui dit-il, vous n'êtes pas venu à la Garniſon ſans avoir la bourſe bien garnie; je vous apprends que les Dames de cette Ville effacent toutes celles de la Province, & qu'en particulier celle chez qui vous êtes logé eſt une des plus belles, elle ſera ici demain, vous en jugerez. Je ſuis d'avis que pour votre bienvenue vous faſſiez parler de vous, & que vous donniez aux Dames un Tournoi dans huit ou dix jours: il y a longtemps qu'elles n'en ont vû, elles vous en ſçauront gré, & moi en particulier je vous aurai obligation de la premiere grace que je vous aurai demandée. Quand vous auriez ſouhaité de moi choſe plus difficile, répondit Bayard, ſoyez

aſſuré que je ne vous l'aurois pas refuſée, à plus forte raiſon une choſe qui me fait plus de plaiſir qu'à vous-même ; chargez-vous ſeulement d'en avoir la permiſſion de notre Commandant, & de m'envoyer le Trompette. Ne vous inquiétez pas de permiſſion, repliqua Tardieu, le Capitaine Louis d'Ars (*k*) nous l'a donnée pour toujours : dans trois ou quatre jours il ſera ici, & s'il y a du mal, je le prends ſur moi. Cela étant, dit Bayard, vous ſerez ſatisfait dès demain. Cependant l'heure de ſe ſéparer vint, chacun ſe retira avec promeſſe de ſe rejoindre le lendemain de bonne heure au même endroit. Tardieu y arriva le premier, & débuta par dire : Camarade, voici notre Trompette que je vous amene, il n'y a plus à s'en dédire.

Quoique le Chevalier fatigué d'une longue marche eût eu beſoin de repos, cependant la propoſition que Tardieu lui avoit faite de donner un Tournoi, ne lui avoit pas permis de dormir un moment ; il avoit paſſé toute la nuit à en diſpoſer l'ordonnance, qui ſe trouva déja dreſſée quand Tardieu entra : elle portoit que « Pierre de Bayard, Gen-» tilhomme de Dauphiné, nouvelle-» ment initié au métier de la guerre,

» des Ordonnances du Roi, sous les » ordres de Haut & Puissant Seigneur, » Monseigneur le Comte de Ligny, » faisoit crier & publier un Tournoi au » vingt de Juillet, hors & tout proche » les Murs de la ville d'Aire, à tous » venans, pour y combattre à trois » coups de lances sans lice, à fer émou- » lu, & armés de toutes pieces, & dou- » ze coups d'épée, le tout à cheval; » dont le prix pour le mieux faisant » sera un Brasselet d'or émaillé de sa » livrée, du poids de trente écus. Que » le lendemain seroit combattu à pied, » à la lance, à une barriere de hauteur » d'appui, & qu'après la lance rompue, » il y auroit assaut à coups de hache » à la discretion des Juges & Gardes » du Camp; dont le prix pour le mieux » faisant seroit un Diamant de la va- » leur de quarante écus ». Quand Tardieu eut lû cette Ordonnance, il s'écria: Mon compagnon, jamais Lancelot, Tristan, ni Gauvain ne l'eussent mieux dressée: Trompette, vas crier cela par la Ville, & d'ici à trois jours dans toutes les Garnisons de la Province, pour que tous nos amis en soient instruits. Or il y avoit alors en Picardie plusieurs Compagnies faisant ensemble

ſept à huit cens hommes d'armes, celles du Maréchal de Cordes (*l*), des Ecoſſois, du brave & illuſtre Seigneur de la Palice (*m*), & pluſieurs autres, qui toutes apprirent par le Trompette l'indication du Tournoi à Aire, à huit ou dix jours de-là. Tous ceux qui voulurent ſe mettre ſur les rangs, hâterent leurs équipages, & malgré la briéveté du terme, ils s'y rendirent au nombre de quarante ou cinquante.

Dans cet intervalle arriva le vaillant Capitaine Louis d'Ars, qui fut charmé d'être venu à temps pour aſſiſter au Tournoi. Dès que Bayard le ſçut arrivé, il alla lui rendre ſes devoirs, & en fut accueilli avec toutes les démonſtrations de joye poſſibles, comme un homme attendu, & comme un compatriote, & même un proche voiſin. Pour ſurcroît de ſatisfaction au Chevalier, ſon bon ami Bellabre arriva auſſi le jour d'après le Commandant, & eut de tout le monde une réception digne d'un ami de Bayard, & d'un camarade annoncé. Alors ce ne fut plus que plaiſirs, fêtes & bals pour les Dames, en attendant le jour deſiré. Bayard fit voir partout tant de graces, de ſageſſe & de généroſité, que les Dames de la Ville

& celles de la Province, venues pour la Fête, ne pouvoient se lasser de le louer, ni s'empêcher de lui donner unanimement la préférence, sans que pour cela il conçût aucune vanité, ni ses compagnons aucune jalousie.

(C'est une observation que le lecteur a déja pû faire, & qu'il aura lieu de faire en toute occasion dans cette Histoire, que Bayard préféré par-tout, loué par tout, même par les Rois de France, & par d'autres Souverains, & sortant de toutes les actions avec plus d'éclat & plus d'éloges qu'aucun autre, ne s'en est jamais enflé, & qu'il n'a jamais excité l'envie de personne; au contraire il sembloit devenir plus modeste par les louanges, & plus estimable par sa simplicité).

Enfin le jour indiqué arriva. On disposa l'ordonnance du Tournoi, & chacun se présenta en état de combattre. Les deux Juges du Camp furent le Capitaine Louis d'Ars, & le Seigneur de Saint-Quentin, Capitaine des Ecossois. Le nombre des combattans se trouva de quarante-six, que les Juges du Camp partagerent au sort en deux bandes de vingt-trois contre vingt-trois. Cela fait, & les combattans étant prêts d'entrer en

lice, la Trompette ſonna, & publia diſtinctement l'Ordonnance du Tournoi:

Suivant cette Ordonnance, le Chevalier parut le premier dans la Barriere, & celui qui ſe préſenta pour combattre contre lui, fut Aymond de Salvaing, Seigneur de Boiſſieu (*n*), ſon couſin, ſurnommé par ſobriquet *Tartarin*, comme Bayard avoit celui de *Picquet*, ſuivant la coutume de ce temps-là. Ils coururent l'un à l'autre ſi vivement, que Boiſſieu rompit ſa lance à demi-pied du fer, & Bayard l'atteignit au haut du garde-bras, & mit la ſienne en cinq ou ſix pieces. Auſſi-tôt deux Trompettes ſonnerent pour annoncer ce bel aſſault. Ils retournerent à la ſeconde charge, & Tartarin atteignit Bayard ſi rudement au coude, qu'il fauſſa ſon garde-bras, & que tous les aſſiſtans crurent qu'il lui avoit percé le bras de part en part. Le Chevalier frappa Tartarin au-deſſus de la viſiere, & lui enleva un bouquet de plumes qu'il portoit. Enfin la troiſiéme charge fut auſſi belle que les deux premieres.

Après eux parut Bellabre qui combattit contre un Capitaine des Ecoſſois, nommé David de Fougas; ils rompirent auſſi chacun trois lances avec

toute l'adreſſe poſſible, & à la ſatisfaction des ſpectateurs.

Enſuite le Chevalier Bayard revint au combat à l'épée, ſuivant l'ordre du Tournoi. Dès la premiere botte il fit trois morceaux de la ſienne, & du tronçon il fournit le nombre des coups ordonnés avec un ſuccès admirable. Les autres aſſaillans fournirent auſſi leur aſſault chacun à leur tour, de ſorte que tous les aſſiſtans, & même les deux Juges du Camp avouerent que l'on n'avoit jamais vû pour un jour mieux courir la lance, ni combattre à l'épée; & les ſuffrages ſe réunirent en faveur de notre Chevalier, de Tartarin, de Bellabre, du Capitaine David, du Bâtard de Chimay, Homme d'Armes dans la Compagnie du Maréchal de Cordes & de Tardieu (*o*).

La journée faite, & chacun ayant rempli ſa carriere glorieuſement, on ſe rendit au Logis du Chevalier, qui avoit fait préparer un grand ſouper pour les Combattans & nombre de Dames invitées, & que le bruit du Tournoi avoit attirées de dix lieuës à la ronde. Le repas fut ſervi magnifiquement & délicatement, & ſuivi de danſes & de plaiſirs juſqu'à une heure du matin,

que chacun ſe retira. Tout le monde combla de louanges l'auteur de la Fête, & convint qu'il n'avoit point d'égal dans les exercices, & qu'on ne pouvoit voir un Gentilhomme plus accompli.

Suivant l'Ordonnance du Tournoi rapportée ci-deſſus, on ſe prépara le lendemain à recommencer. Tous les Combattans ſe rendirent de bonne heure chez le Capitaine Louis d'Ars, où le Chevalier ſans peur & ſans reproche étoit déja arrivé pour l'inviter à dîner avec le Seigneur de Saint-Quentin, & les mêmes Dames de la Ville; le Capitaine le promit, & comme il étoit jour de Dimanche, ils allerent enſemble à la Meſſe, au retour de laquelle, chaque Cavalier donnant le bras à ſa Dame, on ſe rendit chez le Chevalier, où le dîner ſe trouva prêt, & où l'on fit encore meilleure chere que la veille. Le repas ne fut pas long, car à deux heures ſonnantes la Trompette appella les Combattans à la Carriere pour fournir la ſeconde journée, ceux qui n'avoient pas remporté le prix du premier jour eſpérant être plus heureux le ſecond.

Les Juges du Camp, les Seigneurs & les Dames étant placés, Bayard entra

tra le premier comme la veille, & eut pour adverſaire un Gentilhomme du Haynault, eſtimé fort brave, nommé Hannotin de Suker. Ils ſe porterent par-deſſus la barriere de ſi terribles coups, qu'en un inſtant leurs lances furent en pieces; enſuite ils firent aſſaut à la hache, qu'ils avoient apportée pendue à la ceinture, & leurs coups furent tels qu'il ſembloit qu'ils ſe batiſſent à mort: enfin Bayard en porta un à ſon homme ſur l'oreille avec tant de force, qu'il le fit d'abord chanceler, puis tomber ſur les genoux, & d'un ſeul coup par-deſſus la barriere lui fit baiſer la terre. Alors les Juges crierent: *Hola! hola! c'eſt aſſez; qu'on ſe retire.*

Après eux, entra en lice Bellabre contre un Gentilhomme de Gaſcogne, nommé Arnaulton de Pierreforade; ils firent des merveilles, & dans un moment mirent leurs lances en éclats; enſuite ils en vinrent à la hache ſi rudement, que celle de Bellabre fut rompue, & les Juges les ſéparerent. Ce fut le tour de Tardieu avec ſon adverſaire David de Fougas, qui ſe firent admirer comme la veille, & après eux tous les combattans parurent, & firent tous des prodiges de force & d'adreſſe, enſorte

qu'il étoit plus de ſept heures quand le Tournoi finit, & toute la Compagnie avoua que pour un petit Tournoi on n'avoit jamais vu tant & de ſi habiles Athletes raſſemblés.

Chacun ſe retira pour ſe déſarmer ; après quoi ils ſe rendirent tous chez le Chevalier pour ſouper, où étoient déja le Capitaine Louis d'Ars, le Seigneur de Saint-Quentin, & toutes les Dames. Le repas ſurpaſſa les deux précédens ; & comme on peut bien le penſer, la converſation roula ſur les faits d'armes des deux journées ; chacun en dit ſon avis, & après le ſouper, il fut queſtion d'adjuger les deux Prix. Les Juges allerent aux opinions ; d'abord aux Dames, les ſommant de dire franchement & ſelon leur conſcience qui avoit le mieux fait, *ſans favoriſer l'un plus que l'autre.* Tout le monde, tant les Gentilshommes que les Dames, convint qu'en général on n'avoit jamais vû ſi bien faire ; mais les avis ſe réunirent en faveur du Chevalier Bayard, & les Prix des deux journées lui furent adjugés & remis pour les donner à qui bon lui ſembleroit. Les deux Juges conteſterent poliment à qui prononceroit, mais le Capitaine Louis d'Ars en défera ſi abſolument l'honneur

au Seigneur de Saint-Quentin, qu'il ne put s'en défendre, & la Trompette ayant sonné pour faire faire silence; Messeigneurs, dit-il, qui êtes ici présens, tant ceux qui ont combattu, que ceux qui ont été spectateurs du Tournoi dont Messire Pierre de Bayard a donné les Prix pour les deux journées, nous vous déclarons & faisons savoir qu'après nous être bien consultés & délibérés, Monseigneur Louis d'Ars & moi, en qualité de Juges par vous délégués pour adjuger les deux Prix, & après avoir recueilli les avis des braves & illustres Gentilshommes & des belles & nobles Dames qui ont assisté au Tournoi, nous avons trouvé que chacun a très-bien & vaillament fait son devoir: mais que sans faire tort à aucun, toutes les voix sont que le Seigneur de Bayard a été *le mieux faisant des deux journées:* c'est pourquoi les Seigneurs & Dames lui déférent l'honneur de disposer des deux Prix; ainsi, Seigneur de Bayard, c'est à vous à les distribuer à qui vous jugerez à propos. Le Chevalier rougit & demeura un peu interdit, puis prenant la parole: Monseigneur, dit-il, je ne pense pas avoir mérité cet honneur, & je crois que beaucoup d'autres l'ont

mieux mérité que moi : cependant puiſque les Seigneurs & les Dames veulent bien me l'accorder, je ſupplie tous mes Compagnons, qui ont mieux combattu que moi, de trouver bon que je donne le Prix de la premiere journée au Seigneur de Bellabre, & celui de la ſeconde au Capitaine des Ecoſſois, le Seigneur David de Fougas, & en même temps il les leur délivra, ſans que perſonne s'en plaignit, & auſſi-tôt les danſes & les plaiſirs commencerent comme la veille.

Il ſe paſſa deux années depuis l'arrivée de Bayard en Picardie juſqu'au départ du Roi pour le Royaume de Naples. Pendant ces deux années le Chevalier donna fréquemment des Tournois, dans la plûpart deſquels il demeura vainqueur : il s'acquit l'eſtime & l'amitié de tout le monde, & ſur-tout des Dames, qui ne pouvoient ſe laſſer de louer ſa ſageſſe, ſa généroſité, & ſes autres vertus.

Deux ans après ce qui vient d'être rapporté, Charles VIII. ſe réſolut de paſſer au Royaume de Naples, & d'en faire la conquête : tous les Hiſtoriens rapportent les droits que ce Prince avoit ſur cette Couronne : jamais ſi gran-

de expédition ne se fit avec tant de promptitude, d'éclat & de succès. Le Roi en y allant entra dans Rome avec son armée à la lueur des flambeaux, & la lance en arrêt, & y exerça toutes les fonctions de la souveraineté; il y planta ses Justices, y fit faire quelques exécutions de Criminels, donna à d'autres ses Lettres de graces, & cela, dit un Auteur, pour contredire & anéantir la Bulle de Boniface VIII. *Unam Sanctam*, qui porte ces mots, *gladius uterque in potestate Ecclesiæ, spiritualis scilicet & materialis*, & pour faire voir que les Rois de France ses prédécesseurs en donnant à l'Eglise la Ville de Rome & son territoire, avoient conservé pour eux & leurs successeurs autant de Jurisdiction temporelle, que les Papes même qui la tenoient d'eux. Alexandre VI. qui siégeoit alors, voulut s'opposer à l'entrée du Roi, mais ne l'ayant pu, il se retira dans le Château-Saint-Ange, pour ne pas être témoin de cet événement & de ses suites: le Roi le fit venir à composition, & le força à le couronner Empereur de Constantinople & Roi de Naples; ensuite il partit pour soumettre ce Royaume, où il laissa pour Viceroi Gilbert, Comte de Montpensier, Prince

du Sang. Le Comte de Ligny, qui ſuivit le Roi dans ce voyage, s'y fit accompagner par le Chevalier Bayard, tant pour avoir auprès de lui un jeune homme ſi brave, & qui lui étoit ſi cher, que pour lui donner occaſion de ſe ſignaler. (Puffendorff rapporte un trait de ce voyage qui mérite ſa place ici. Il dit que le Roi paſſant par la Toſcane, voulut s'en rendre maître, qu'il s'empara d'une partie des Places de ce Duché, & qu'il tenta d'avoir le reſte : qu'après beaucoup de conférences avec les Etats, où on ne pût convenir des conditions, un Seigneur nommé Pierre Capponi, prit en préſence du Roi le Cahier des propoſitions, le déchira, & dit fiérement : *Puiſque Sa Majeſté nous demande l'impoſſible, Elle n'a qu'à faire battre le tambour, & nous ferons ſonner le tocſin ;* le Roi étonné d'un diſcours ſi hardi, rabattit beaucoup de ſes demandes, & à la fin ſe déſiſta totalement.)

En paſſant à Grenoble, ce Prince avoit choiſi un nombre de gens du Parlement pour s'en faire un Conſeil dans ſon voyage ; Jean Palmier, Préſident à Mortier, Antoine Purod, Jean Fléard & Jean Rabot, Conſeillers ; il nomma

Fléard, grand & ſavant Perſonnage, Chancelier du Royaume de Naples, par Lettres du 20 Mai 1495. (Ce grand homme mourut le 29 Octobre de l'année ſuivante à Revero, proche de Mantoue, repaſſant en France avec tous ſes Confreres, après la révolte de Naples dont nous parlerons bien-tôt.)

Le Roi après ſa glorieuſe campagne, laiſſa une bonne partie de ſon armée pour la garde de ce Royaume, & reprit le chemin de la France avec moins de dix mille hommes, (quelques-uns diſent ſeulement ſept mille); étant proche de Fornouë, il fut inopinément attaqué par une armée de ſoixante mille hommes, tant des troupes du Pape, qui étoit l'auteur de l'entrepriſe, que des Vénitiens, du Duc de Milan, & d'autres Princes d'Italie. Leur deſſein étoit de le ſurprendre, le défaire, & l'enlever lui-même : il y avoit un prix de cent mille Ducats pour celui qui le rapporteroit au camp mort ou vif, & ſix Ducats pour chaque tête de François; mais le Ciel qui protége ſinguliérement nos Rois, en diſpoſa autrement. Charles forcé de combattre avec ſi peu de forces, & comptant ſur la valeur de ſes troupes & de ſes bons Officiers, rem-

porta une victoire complette, mit dix mille des ennemis ſur la place, ſans perdre plus de ſept cens des ſiens, & le carnage auroit encore été plus grand ſans la crûë ſubite d'une petite riviere qui empêcha le Roi de profiter de ſon ſuccès. (*q*) Les ennemis y perdirent preſque tous leurs Chefs, ſur-tout ceux des Vénitiens ; pluſieurs Seigneurs de la Maiſon de Mantouë y périrent ; & le Marquis lui-même ne dut ſon ſalut qu'à ſes éperons & à la bonté de ſon cheval. Bayard ſe trouva dans l'armée du Roi avec la Compagnie du Comte de Ligny, il s'y diſtingua plus que perſonne, & eut deux chevaux tués ſous lui : il prit une Enſeigne de cinquante Hommes d'Armes, & la préſenta au Roi, qui déja inſtruit de l'ardeur avec laquelle il s'étoit comporté, lui accorda une gratification de cinq cens écus. Il ſe trouva encore à cette bataille un Gentilhomme Dauphinois nommé Jacques de Cize de Chambaran, âgé de 19 ans, dont toute la famille, tant les femelles que les mâles, étoient de taille giganteſque. Celui-ci étoit alors dans la Garde du Roi, & ſa famille s'eſt éteinte ſous le régne de Henri IV.

Charles après cette glorieuſe Journée

de Fornouë, s'avança jusqu'à Verceil, où il trouva un corps considérable de Suisses venus à son secours : il fit lever le siége de Novarre, où Ludovic Sforce, se prétendant Duc de Milan, tenoit assiégé Louis, Duc d'Orléans, qui fut depuis le Roi Louis XII. La Noblesse Dauphinoise, qui avoit fait tant de merveilles à la derniere bataille, se signala encore devant Novarre ; mais elle y perdit trois grands hommes, Pierre de Sassenage, Charles Allemand, oncle de Bayard, & Barachin Allemand, son cousin germain, Seigneur de Rochechinard, Chevalier de Malthe, & Grand-Prieur de Provence. (Ce fut à lui que fut remis par Alexandre VI. Zizime, frere de Bajazet II. Empereur des Turcs, qui s'étant sauvé à Rhodes, & de là en France, avoit été confié au Pape Innocent VIII. après avoir passé bien du temps dans le Château de Rochechinard. On assure qu'avant qu'Alexandre le remit, il lui avoit donné un poison lent.)

Le Roi après ses expéditions faites, repassa en France, & se rendit à Lyon, où se trouverent la Reine Anne sa femme, & la Duchesse de Bourbon sa sœur, (*r*) venues au-devant de lui. De Lyon

il alla avec toute sa Cour à Paris, & passa par Saint Denis, où il visita les sépultures de ses ancêtres, comme s'il eut prévu qu'il ne devoit pas tarder à les rejoindre, quoiqu'il n'eut alors que vingt-six ans; ensuite il passa encore deux années à visiter son Royaume, pratiquant & donnant l'exemple de toutes sortes d'actes de vertus & de Religion: enfin il se rendit à Amboise, où il apprit la révolte générale du Royaume de Naples, la rentrée triomphante de Frédéric, la mort du Comte de Montpensier, & le retour forcé de ses troupes: il se résolut à retourner en personne pour réduire ce Royaume, & partit au mois de Septembre 1497 pour Lyon, mais il ne passa pas Tours: il revint sur ses pas à Amboise passer l'hyver, & il y mourut subitement au mois d'Avril suivant, en regardant jouer à la Paulme, âgé de vingt-huit ans. (*s*) Il avoit eu d'Anne de Bretagne sa femme quatre enfans morts avant lui.

Fin du Livre premier.

HISTOIRE
DU CHEVALIER
BAYARD,
DIT
LE CHEVALIER SANS PEUR
ET SANS REPROCHE.

LIVRE SECOND.

SOMMAIRE.

Louis XII. succede à Charles VIII. Il répudie la Reine Jeanne, & épouse la Reine Douairiere. Il rend quelques Offices venaux. Il part pour la conquête du Duché de Milan. Il s'en rend maître en peu de temps, & y fait son entrée. Naissance de Mada-

me Claude. Bayard va à la Cour de Savoye. Honneurs qu'il y reçoit. Il y donne un Tournoi à la priere d'une Dame qu'il y avoit aimée autrefois. Il remporte le Prix du Tournoi. Ludovic Sforce rentre dans Milan. Bayard avec 50 hommes en défait 300. Il les poursuit jusques dans la Ville, & est fait prisonnier. Honneurs qu'il reçoit de Ludovic qui le renvoye sans rançon. Ludovic, se sauve de Milan, & est pris. Sa mort. Milan se soumet au Roi. Désintéressement admirable de Bayard. Le Roi envoye une armée à Naples. Mort du Comte de Ligny. Bayard défait un parti Espagnol, & prend Sotomayor, qu'il traite trop généreusement. Cet Espagnol se sauve contre sa parole, & est repris. Il parle mal de Bayard qui l'appelle en duel, & le tue. Combat de treize François contre autant d'Espagnols, où Bayard & d'Oroze seuls soutiennent contre treize. Il surprend un Trésorier des ennemis, & lui enleve son trésor. Distribution qu'il en fait. Grand trait de sa générosité. Allarme donnée au Camp François. Bayard défend seul un Pont contre 200 Es-

pagnols. Il eſt ſecouru, pris & délivré. Expédition en Rouſſillon. Mort de la Reine Jeanne, premiere femme du Roi. Maladie de Louis XII. Sa guériſon. Mort de Fréderic, Roi de Naples, de la Reine Iſabelle de Caſtille (& ſon éloge), & de Philippe d'Autriche, ſon gendre. Ferdinand épouſe Germaine de Foix, niece du Roi. Caractere de cette Reine. Bologne ſoumiſe au Pape par les troupes du Roi. Ingratitude de Jules II.

(1498.) PAR la mort du Roi Charles VIII. ſans enfans, Louis, Duc d'Orléans, ſon beau-frere (*a*), lui ſucceda, comme le plus prochain héritier de la Couronne. Il ſe fit ſacrer à Rheims le 27 Mai 1498, & prit la Couronne à Saint Denis le premier Juillet ſuivant.

Il avoit épouſé Jeanne de France, ſœur de Charles, & fille de Louis XI. C'étoit un mariage forcé, & qui ne s'étoit fait que par la volonté abſolue de ſon redoutable beau-pere, & mariage conſéquemment nul, d'autant plus qu'il paroiſſoit conſtant qu'elle ne pouvoit être mere. Louis ordonna que les

procédures pour leur ſéparation fuſſent commencées, & le Pape nomma des Commiſſaires (*b*) qui inſtruiſirent le procès, & déclarerent le mariage nul. Le Roi lui donna le Duché de Berry pour appanage: elle ſe retira à Bourges, y vécut encore ſept ans, & mourut en 1505, en odeur de ſainteté; & même il fut fait par André Fremyot, Archevêque de cette Ville, un Procès-verbal de ſa vie, de ſa mort, & de quantité de miracles opérés à ſon Tombeau, pour parvenir à ſa béatification, dont le Roi Louis XIII. a long-temps ſollicité le Pape Urbain VIII. & qui a été enfin accordée en 1743 par le Pape Benoît XIV.

Cette affaire terminée, le Roi ſe maria le 18 Janvier 1499 à la Reine Douairiere, Anne de Bretagne (*c*); & ce fut alors qu'il rendit venaux tous les Offices Royaux qui n'étoient pas Offices de Judicatures; & en retira des ſommes conſidérables, ne voulant point fouler ſon peuple par des augmentations de Tailles, ou par de nouveaux Impôts.

(1499.) Dans ce temps-là le Duché de Milan étoit, comme nous l'avons dit, dans les mains de Ludovic Sforce, qui en jouiſſoit au préjudice du Roi,

auquel il appartenoit du chef de son ayeule paternelle, Valentine Visconti, femme de Louis, Duc d'Orléans, son ayeul, frere de Charles VI. mariée en 1386, à condition que faute de mâles de la Maison de Viscomti, le Duché tomberoit à elle ou à sa postérité.

Louis conçut donc le dessein de rentrer dans ses droits, négligés tant à cause des guerres contre les Anglois, que par les divisions des Maisons d'Orléans & de Bourgogne ; l'occasion s'en présentoit, & il étoit en état de chasser l'Usurpateur. Il se rendit à Lyon, où il fit son entrée le premier Juillet 1499, & envoya son armée par l'Astesan, sous la conduit de Jean-Jacques Trivulce (*d*) & du Seigneur d'Aubigny, tous deux grands Capitaines. Louis commença par s'assurer des Vénitiens, & leur abandonna Cremone, & tout le territoire compris entre les rivieres d'Adda & de Serio, quoiqu'il ne fût encore le maître ni de l'une ni de l'autre. L'armée débuta par le saccagement de deux petites Places, *Nona & la Rocca* (*e*), dont il ne resta plus de vestiges ; de-là elle mit le siége devant Alexandrie, qui fut bien défendue par ceux qui la tenoient pour Ludovic, mais qui fut en-

ſin priſe. Si-tôt que la garniſon de Pavie en fut avertie, elle remit ſa Place à l'armée du Roi. Ludovic abandonné de ſes ſujets, & ayant déja perdu une partie de ſes Villes, quitta Milan, emportant avec lui tous ſes tréſors, & s'enfuit en Allemagne auprès de l'Empereur Maximilien premier, qui le reçut comme un ancien ami & allié. Après ſon départ, la garniſon de Milan imita celle de Pavie, & abandonna la Ville à l'armée Françoiſe. Le Roi en ayant reçu la nouvelle, s'y rendit en diligence, & y fit ſon entrée, & peu de jours après fut maître de la Citadelle par la lâcheté du Gouverneur pour Ludovic, qui ſe laiſſa corrompre. C'étoit la derniere reſſource de Sforce, qui eſpéroit qu'elle lui ſerviroit un jour à recouvrer les Places qui s'étoient ſoumiſes à la France : mais ſa reddition entraîna toutes celles qui lui reſtoient encore, enſorte que tout le Duché fut auſſi-tôt réduit à l'obéiſſance du Roi, & peu après la Seigneurie de Genès, dont fut fait Gouverneur Philippe de Cleves, Seigneur de Raveſtein, proche parent de Louis XII.

Le 14 Octobre de la même année, nâquit Madame Claude, fille du Roi & de la Reine Anne, qui fut dans la ſuite

Reine de France, & femme de François I. Peu après que Louis en eut eu la nouvelle, il partit de Milan pour retourner dans son Royaume, laissant pour Gouverneur de ses conquêtes le Seigneur Trivulce, la garde de la Citadelle au Seigneur d'Espi (*f*), & celle de la Roquette à un Ecossois parent du Seigneur d'Aubigny. Avant de quitter Milan, Louis retrancha plusieurs impôts, en modera quelques autres, & partit chargé de lauriers & des bénédictions des peuples, qui venoient tous les jours en foule se soumettre à ses loix. Il se rendit à Lyon, de-là à Orléans, où il termina l'ancienne querelle des Ducs de Gueldres & de Juliers, & les réconcilia pour toujours. (*g*)

Après le départ du Roi, les garnisons Françoises demeurées dans la Lombardie sans ennemis à combattre, passoient le temps dans les plaisirs, entr'autres à se donner des Fêtes & des Tournois, selon l'usage de ces temps-là. Bayard profita de ce loisir pour aller voir ses amis en Savoye, dans la Maison du Duc, où il avoit été Page.

Charles I. son ancien Maître, dont le souvenir lui étoit encore cher, étoit mort. Sa veuve, Blanche Paleologue,

héritiere de Montferrat, (fille de Guillaume VI. & d'Eliſabeth Sforce) ſe tenoit à Carignan en Piémont, qui lui avoit été donné pour ſon douaire. C'étoit une Princeſſe très-vertueuſe & très-généreuſe, & qui n'avoit pas eu pour Bayard moins d'amitié que le feu Duc ſon époux. Sa Cour étoit auſſi brillante qu'aucune autre de l'Europe, & les étrangers y étoient reçus avec une magnificence royale. Elle avoit alors auprès d'elle un Seigneur, Surintendant de ſa Maiſon, appellé le Seigneur de Fluxas, dont la femme avoit été avant ſon mariage, & étoit encore favorite de la Princeſſe. Cette Dame étoit auprès d'elle en qualité de Demoiſelle, lorſque le Chevalier entra Page du Duc, il y avoit alors environ dix ans. Elle étoit belle, ſpirituelle, vertueuſe & de bonne Maiſon: Bayard ſe trouvoit doué des mêmes avantages, & cette conformité avoit fait naître entr'eux une inclination qui devint bien-tôt amour, enſorte que s'il eut dépendu d'eux, ils ſe ſeroient volontiers mariés; mais le voyage du Duc à Lyon, dont nous avons parlé, & l'entrée de Bayard au ſervice du Roi de France les ſépara, de façon que juſqu'au temps dont nous

parlons, ils n'avoient eu nouvelles l'un de l'autre que par lettres. Dans cet intervalle la beauté & le mérite de cette Demoiſelle lui procurerent l'alliance du Seigneur de Fluxas, qui étoit riche & puiſſant, quoiqu'elle n'eut point de biens. Quand elle vit le Chevalier à la Cour de la Ducheſſe, elle le reçut avec tous les témoignages d'amitié que la bienſéance pouvoit lui permettre : elle avoit été inſtruite de toutes les occaſions où il avoit acquis de l'honneur, du Tournoi du Seigneur de Vaudrey, de celui d'Aire, & de tous ceux qui les avoient ſuivis, ſur-tout de la Journée de Fornouë, où il avoit été loué par le Roi même, & dont le bruit avoit été grand en France & en Italie : Elle l'en félicitoit, & ils ſe rappelloient encore avec plaiſir leurs anciennes amours ; enfin, lui dit-elle, puiſque vous trouvez tant de plaiſir & d'honneur dans les Tournois, je voudrois que vous en donnaſſiez le plaiſir à la Princeſſe chez qui vous avez commencé à en apprendre le métier : Madame, lui répondit Bayard, vous ſavez que mes premiers ſentimens ont été pour vous, que je vous ai toujours porté reſpect & obéiſſance, & que j'ai été auſſi reconnoiſſant de l'amitié

que vous avez eue pour moi, que de celle de la Ducheſſe même; vous n'avez donc qu'à ordonner ce qui ſe pourra faire pour votre plaiſir & pour le ſien, & pour celui de toute ſa Cour. Cela étant, mon cher Chevalier, dit la Dame de Fluxas, vous obligerez beaucoup la Princeſſe & moi, de lui donner un Tournoi; vous êtes dans ces environs tant de braves Officiers François, qu'il eſt impoſſible que la fête ne ſoit belle: je vous le promets, repartit Bayard, & dans peu de jours: & comme vous êtes la perſonne du monde dont les bonnes graces me ſont les plus précieuſes, je vous honore trop pour vous demander d'autre faveur que votre main à baiſer, & ſeulement un de vos braſſelets; la Dame le lui donna, & il le reçut gracieuſement ſans lui dire ce qu'il avoit deſſein d'en faire, & l'heure du ſouper étant venue, il eut l'honneur de s'aſſeoir à la table de la Ducheſſe, où il avoit autrefois fait le ſervice. Après le ſouper on danſa, & cette bonne Princeſſe lui fit encore l'honneur de s'entretenir avec lui, de lui faire raconter tout ce qui lui étoit arrivé depuis qu'elle ne l'avoit vû, & de lui témoigner ſa ſatisfaction de ſon avancement.

Bayard retourné chez lui ne pensa plus qu'à son Tournoi ; c'étoit pour lui un plaisir, ou plutôt une passion ; il ne s'occupa toute la nuit qu'à en rédiger l'ordonnance, ensorte que dès le lendemain matin, il envoya un Trompette en faire la publication dans toutes les Villes voisines où il y avoit garnisons, & déclarer aux Officiers & Gentilshommes qui voudroient s'y trouver armés de toutes pieces, qu'à quatre jours delà, qui seroit un Dimanche, le Chevalier Bayard donneroit dans la ville de Carignan un Tournoi, dont le Prix seroit un brasselet de sa Dame, où pendroit un Rubi de la valeur de cent Ducats, qu'il *délivreroit au mieux faisant à trois coups de lance sans lice, & douze coups d'épée.*

Le Trompette fit la publication, & rapporta les noms de quinze Gentilshommes qui avoient promis de s'y rendre. La Duchesse apprit avec beaucoup de joye la galanterie de Bayard, & ordonna que les Echaffauts fussent prêts dans la Place d'armes pour le jour indiqué.

Le jour venu, le Chevalier s'y rendit avec le Seigneur de Mondragon, & deux autres, tous armés de pied en

cap, & bien-tôt tous les Combattans y arriverent. Les premiers qui entrerent en lice furent Bayard contre le Seigneur de Rouaſtre, adroit & vigoureux Gentilhomme, & Porte-Enſeigne du Duc régnant, Philibert II. Il débuta par un beau coup dont il mit ſa lance en trois ou quatre pieces, mais Bayard lui porta un ſi grand coup ſur le haut de ſon grand buffle, qu'il l'abbatit percé à jour, & mit ſa lance en cinq ou ſix éclats. Ils coururent la ſeconde lance, & firent au moins auſſi-bien qu'à la premiere: Bayard lui porta la ſienne ſi violemment à la viſiere qu'il lui enleva ſon pannache, & fit chanceler le Cavalier ſans cependant le déſarçonner. A la troiſiéme lance, Rouaſtre croiſa la ſienne fort adroitement, & le Chevalier mit la ſienne en pieces. Après eux combattirent les Seigneurs de Mondragon & de Chevron, qui furent admirés de tous les ſpectateurs; tous les autres combattans parurent à leur tour, & tous firent des merveilles.

L'aſſaut à la lance fini, on en vint aux épées. Bayard au ſecond coup rompit la ſienne, & fit voler celle de ſon adverſaire: enſuite les autres fournirent chacun leur carriere, & on convint que

tous avoient parfaitement bien fait, & le Tournoi finit avec le jour. Alors la Ducheſſe ordonna au Seigneur de Fluxas d'inviter tous les Gentilshommes à ſouper avec elle, & comme elle étoit magnifique en tout, le ſouper ſe trouva digne d'elle & d'eux. Après le repas, & avant que les plaiſirs & la danſe commençaſſent, les Trompettes & Hautbois annoncerent qu'il étoit temps de donner les Prix du Tournoi à qui ſeroit jugé l'avoir gagné. Les Seigneurs de Grammont & de Fluxas, Juges du Camp, prirent la voix de la Princeſſe, & enſuite des ſpectateurs, des Dames, & des Combattans mêmes, qui tous unanimement adjugerent le Prix au Chevalier. Ce fut donc à lui que les deux Juges le préſenterent; il rougit, & le refuſa, mais ne pouvant s'en défendre, il déclara que c'étoit à la Dame de Fluxas que l'honneur en appartenoit; que l'ayant gratifié d'un de ſes braſſelets, c'étoit à elle à délivrer le Prix. Le Seigneur de Fluxas, aſſuré de la vertu de ſa femme & de celle de Bayard, ne ſe formaliſa point de la déclaration; il joignit cette Dame avec le Seigneur de Grammont, & celui-ci porta la parole: Madame, lui dit-il,

Monſeigneur de Bayard, à qui toute la Compagnie a déféré le Prix du Tournoi, déclare que c'eſt vous qui l'avez gagné, par la faveur que vous lui avez faite de votre braſſelet, qu'ainſi c'eſt à vous à en diſpoſer, & je viens vous le préſenter pour cela. La Dame reçut cette nouvelle galanterie du Chevalier avec ſes graces ordinaires, & le remercia de l'honneur qu'il lui faiſoit. Puiſque vous dites, ajouta-t'elle, que mon braſſelet vous a rendu vainqueur, je le garde pour moi, & le conſerverai toute ma vie pour l'amour de vous, mais le rubis qui vous appartient comme vainqueur, puiſque vous le refuſez, je crois devoir le remettre au Seigneur de Mondragon, qui a les voix après vous. Le Prix fut donc délivré, & le choix fut généralement applaudi. Après le Prix donné, le Bal commença, ſuivant l'uſage de cette Cour, où les plaiſirs ne manquoient pas; la Nobleſſe Françoiſe les fit durer encore cinq ou ſix jours, après leſquels chacun rejoignit ſa garniſon.

La Ducheſſe ne pouvoit contenir ſa joye, de voir ſon ancien Page aimé, eſtimé & honoré ſi généralement, qu'il ne faiſoit pas même de jaloux. Bayard alla prendre congé d'elle, l'aſſurant qu'après

qu'après le Prince qu'il ſervoit, perſonne au monde n'avoit plus d'empire qu'elle ſur lui, & qu'il ſeroit toute ſa vie à ſon commandement. De l'appartement de la Ducheſſe, il paſſa dans celui de ſes premieres amours la Dame de Fluxas, de qui les adieux ne ſe firent pas ſans larmes verſées de part & d'autre. Cette belle inclination ne fut interrompue qu'à leur mort, ſans que leur vertu en reçut la moindre atteinte, & ils conſerverent toute leur vie l'habitude de s'envoyer des préſens chaque année.

Pendant long temps on ne parla à la Cour de la Princeſſe que du mérite de Bayard, & de ſes rares qualités : en un mot il y étoit honoré comme s'il eut été l'héritier de la Couronne. Il y donna deux marques de ſa reconnoiſſance, qui étoit en lui une vertu dominante, l'une à Piſon de Chenas, dont nous avons parlé, & l'autre à l'Ecuyer ſous lequel il avoit commencé ſes exercices. Il donna au premier un beau cheval, & le chargea d'envoyer au ſecond une belle mule à Montcallier où il s'étoit retiré & marié : leur donnant à tous deux cette marque du ſouvenir qu'il conſervoit de l'amitié qu'ils lui avoient portée.

Peu de temps après ce qui vient d'être

rapporté, Ludovic Sforce, qui s'étoit retiré en Allemagne, & qui avoit emporté beaucoup d'argent, y avoit levé des troupes dont il forma une armée compoſée d'un bon nombre de Lanſquenets, de Suiſſes & de Bourguignons, & d'un beau corps de Cavalerie Allemande. Avec cette armée, il rentra en Lombardie, & le troiſiéme jour de Janvier il ſurprit la ville de Milan, par le moyen de quelques intelligences qu'il y avoit conſervées, & il en chaſſa les François, la Citadelle tenant toujours pour le Roi. A l'exemple de la capitale, la plûpart des Villes conquiſes par Louis, ſe ſoumirent à Sforce, & particuliérement celles de la route de Genes, comme Tortone, Voghere, & autres Places fortes. Quand le Roi eut appris cet évenement, il réſolut de réduire de nouveau ces rebelles, & leva une puiſſante armée qu'il y envoya ſous les ordres du Comte de Ligny & de Trivulce. Cette armée s'aſſembla encore dans les environs d'Aſti, comme celle de l'année précédente, & prit ſa marche vers le Milanès, dont elle fit la conquête, comme nous allons le rapporter, après avoir raconté quelques exploits du Chevalier dignes de l'hiſtoire.

Pendant le peu de temps que Ludovic occupa Milan, depuis qu'il l'eut surprise, jusqu'à ce qu'il en fut chassé de nouveau, Bayard étoit resté en Italie après le départ du Roi, & avec le congé du Comte de Ligny. Il ne doutoit pas que la fuite de Ludovic auprès de l'Empereur Maximilien ne fût une feinte, & qu'il ne revint bien-tôt avec des forces ; qu'ainsi son retour occasionneroit plus d'affaires qu'à la premiere campagne, où il ne s'étoit passé aucune action. L'ardeur qu'il avoit pour exceller dans le métier des armes, le tenoit continuellement au guet pour chercher des occasions de se signaler & de servir son Prince. Il étoit en garnison alors à vingt milles de Milan, où il passoit le temps avec ses Camarades dans tous les exercices militaires. Il fut informé un jour qu'il y avoit dans Binasco trois cens chevaux qu'il seroit facile de défaire ; il en parla à ses compagnons qui aimoient trop ce jeu-là pour refuser la partie : ils sortirent donc de grand matin au nombre d'environ cinquante Maîtres pour tenter l'aventure. De l'autre côté le Capitaine qui commandoit dans Binasco étoit brave & alerte, nommé Jean Bernardin Cazache. Il sut par ses espions

qu'un parti François devoit venir l'attaquer, ſi-bien que pour n'être pas ſurpris, il vint à leur rencontre, à la portée d'une carabine en deçà de ſes barrieres. Ce fut un plaiſir pour lui de voir ſi peu de monde, comptant par l'avantage du nombre en avoir bon marché. Dès que les deux troupes s'apperçurent, elles fondirent l'une ſur l'autre, criant d'un côté, *France*, *France*, & de l'autre *More*, *More*. La charge fut vive, & il en fut de part & d'autre renverſé à terre un grand nombre qui eurent bien de la peine à ſe remonter. Mais Bayard ſembloit un lion furieux; il faiſoit voler des têtes & des bras avec une intrépidité ſans pareille. Mais voyant qu'après une heure de combat, la victoire n'étoit pas encore décidée en ſa faveur, il s'écria: comment, mes Compagnons, cette poignée de gens nous tiendra-t'elle ici tout le jour? Si ceux qui ſont dans la place en étoient avertis, nous ſerions tous perdus! Courage, mes Amis, redoublons nos coups, & les renverſons. Ces paroles ranimerent ſa troupe, chacun ſe ſentit une nouvelle ardeur, & criant encore, *France*, *France*, ils tomberent ſur leurs ennemis avec une telle impétuoſité, qu'ils leur firent

quitter la place, & reculer, en faisant cependant toujours bonne contenance. Les François les suivirent de cette sorte quatre ou cinq milles vers Milan; mais les Lombards se voyant près de la Ville, tournerent bride, & s'y sauverent à toutes jambes, & les François les chassoient toujours. Quand ceux-ci furent presque à la vûë des murs, un des principaux & des plus expérimentés voyant le danger, s'écria: *Tourne, Homme d'Armes, tourne.* Chacun obéit, excepté Bayard, qui étoit trop échauffé pour l'entendre; il poursuivoit les fuyards avec tant d'ardeur, qu'il entra dans Milan avec eux, & les chassa jusqu'au Palais du Prince. Les Croix blanches qu'il portoit le firent bien-tôt reconnoître pour un François, & tout le peuple cria après lui, *Piglia, Piglia:* il fut environné dans un moment, & fait prisonnier par Cazache, qui l'emmena chez lui, & le fit désarmer. Il fut surpris de voir un homme de vingt-quatre ans, qui avoit donné des marques d'une force & d'une bravoure si extraordinaires. Ludovic entendant le bruit que cette aventure faisoit, en demanda la cause; on l'instruisit de la déroute du Capitaine Cazache, & de ce

qu'un François d'une valeur merveilleuse, quoique très-jeune, avoit suivi les fuyards jusques sous ses fenêtres. Il fut curieux de le voir, & commanda qu'il lui fût amené. On alla aussi-tôt dire au Capitaine Cazache d'envoyer son prisonnier. Cazache qui étoit brave & généreux, craignant que Ludovic ne se livrât à sa fureur, & ne fît un mauvais parti au jeune François, voulut le conduire lui-même au Palais, après l'avoir fait revêtir d'un de ses habits, & mis en état de paroître. Ludovic ne fut pas moins étonné de son air de jeunesse, que des louanges qu'il lui avoit entendu donner. Mon Gentilhomme, lui dit-il, approchez-vous, & me dites ce qui vous a amené en cette Ville : Bayard, qui de sa vie ne s'étoit étonné de rien, lui répondit librement : en vérité, Monseigneur, je ne pensois pas y être entré seul, je croyois être suivi de tous mes Camarades, mais ils sont plus sages & plus au fait de la guerre que moi, sans cela ils seroient prisonniers comme je le suis ; cependant dans ma disgrace, je loue le Ciel de ce que je suis tombé en aussi bonnes mains que le Capitaine à qui je me suis rendu. Ludovic lui demanda de combien étoit l'armée Françoise :

Monseigneur, repartit Bayard, je vous jure que je ne pense pas qu'il y ait plus de quatorze ou quinze cens hommes d'armes, & seize à dix-huit mille hommes de pied, mais ce sont tous gens d'élite, & résolus à soumettre cette fois, & pour toujours la Duché de Milan au Roi notre Maître; & pour vous, Monseigneur, je vous assure que vous seriez aussi-bien & plus en sûreté de votre personne en Allemagne qu'ici; car vos gens ne sont pas capables de nous résister. Le Duc feignit de prendre plaisir à l'assurance avec laquelle Bayard parloit, mais elle ne laissa pas de lui donner à penser; néanmoins pour lui montrer que le retour des François ne l'étonnoit point, il lui dit en raillant: ma foi, mon Gentilhomme, je souhaite que l'armée du Roi de France & la mienne se rencontrent, pour que le sort d'une bataille décide entre lui & moi de la possession de cette Duché, car je ne vois pas qu'il y ait autre moyen de nous accorder. Bayard lui répondit sur le même ton: & moi, Monseigneur, je voudrois que ce fût plutôt demain que dans trois jours, pourvu que je fusse hors de prison. Qu'à cela ne tienne, dit le Prince, je vous rends

libre dès ce moment, & demandez-moi tout ce que vous voudrez, je vous l'accorde. Le Chevalier qui ne s'attendoit pas à tant de généroſité, mit un genou en terre pour l'en remercier : toute la grace que je vous demande, dit-il, Monſeigneur, c'eſt de me faire rendre mes armes & mon cheval, & de me faire conduire à ma garniſon qui eſt à vingt milles d'ici : voilà le plus grand bien que vous puiſſiez me faire, & dont je ſerai tellement reconnoiſſant, que *hors le ſervice du Roi mon Maître, & mon honneur ſauf, je ſerai toujours à votre commandement.* Je vous l'accorde, reprit le Prince, vous allez être content. Capitaine, ajouta-t'il, en ſe retournant vers Cazache, faites-lui rendre ſon cheval, ſes armes & tout ce qui lui appartient. Rien n'eſt plus aiſé, dit Cazache, tout eſt chez moi, & en même temps il ordonna à deux ou trois de ſes gens d'apporter à l'inſtant les armes de Bayard, & d'amener ſon cheval ; ce qui étant fait, Ludovic le fit armer en ſa préſence, & le Chevalier, ſans mettre le pied à l'étrier, ſe jetta en ſelle, enſuite il ſe fit donner une lance, & levant ſa viſiere, je vous rends graces de tout mon cœur, dit-il au Prince, du

bienfait que je reçois de vous, & je regrette d'être incapable de le reconnoître.

Comme cela se passoit dans une cour fort spacieuse, Bayard fit faire quelques courbettes à son cheval, & en suite fournit une carriere qu'il finit par rompre sa lance en cinq ou six pieces. Ludovic ne fut pas à beaucoup près réjoui de ce qu'il venoit de voir, au contraire il ne put taire ce qu'il en pensoit : si tous les Hommes d'Armes de France, dit-il, ressembloient à celui-là, j'aurois un mauvais parti. Cependant il lui tint parole, & lui donna un Trompette pour le conduire à sa garnison ; mais il n'alla pas si loin : dans ce jour-là même l'armée Françoise s'étoit rapprochée de sept à huit milles, & savoit déja que la vivacité de Bayard lui coûtoit sa liberté, mais chacun excusoit sa jeunesse & son ardeur.

A peine fut-il au Camp, qu'il se rendit chez le Comte de Ligny, son Général, qui fut bien étonné de le voir. Eh ! comment, Picquet, lui dit-il, êtes-vous sorti de prison, avez-vous payé votre rançon ? J'étois prêt à envoyer un Trompette pour la payer, & vous ramener. Monseigneur, répondit

Bayard, je vous en remercie comme je dois ; le Seigneur Ludovic vous en a épargné la peine, & a fait aujourd'hui aſſaut de généroſité avec vous, il m'a renvoyé ſans rançon : enſuite il lui raconta mot à mot ce qui lui étoit arrivé, en préſence du Seigneur Trivulce, & d'une foule d'Officiers que la joye de le revoir avoit amenés. Trivulce lui demanda, ſi à juger de la contenance & des diſcours du Seigneur Ludovic, il croyoit qu'il riſquât la bataille. Monſeigneur, répondit Bayard, il ne s'eſt pas expliqué juſques-là avec moi, mais il ne m'a pas paru un homme facile à étonner, & peut-être avant peu vous en ſaurez des nouvelles. Quant à moi, je ne puis que me louer de lui, & tout ce que je ſais, c'eſt que la plûpart de ſes gens ſont dans Novarre, & qu'il doit les aller joindre, ou bien leur ordonner de s'approcher de Milan.

Nous avons dit que le Seigneur Ludovic étoit rentré dans Milan, & que la Citadelle étoit toujours reſtée aux François; quand il vit l'armée du Roi ſi proche de lui, il craignit de ſe trouver enfermé entre elle & la Citadelle ; c'eſt pourquoi il s'échappa de nuit pour ſe retirer à ſon armée à Novarre avec preſque

tout son monde ; il laissa dans la Ville le Cardinal son frere avec peu de gens. Sur ces entrefaites la Trimouille étoit arrivé à l'armée de France : il fut résolu entre lui, le Comte de Ligny & Trivulce, & tous les Lieutenans Généraux d'aller attaquer Ludovic dans Novarre : il ne manquoit pas de troupes, mais elles étoient composées de Bourguignons, Suisses, Lansquenets & Cavalerie Allemande, & par cette variété, difficiles à gouverner ; aussi en peu de jours la Ville tomba-t'elle entre les mains des Généraux François. Cela arriva le Vendredi avant Pâques Fleuri.

On fit courir le bruit que le Prince n'étoit pas dans la Ville, & qu'il s'étoit une seconde fois retiré en Allemagne ; mais soit qu'il fut trahi ou non, il fut ordonné que les gens de pied passeroient par-dessous la picque, & Ludovic y passant parmi les autres en habit de soldat, fut reconnu & fait prisonnier, & le reste de son armée congédié vies & bagues sauves (*f*). Ce qui est de certain, c'est que les Suisses s'étant mutinés, ou faute de payement, ou à l'instigation d'Antoine de Bessay, Grand-Bailli de Dijon (*g*), qui avoit beaucoup de crédit chez eux, ou

enfin parce que Ludovic avoit moins de Suiſſes dans Novarre que le Roi n'en avoit devant la Place, ils refuſerent de combattre les uns contre les autres, ce qui eſt arrivé ſouvent, & a décidé du gain ou de la perte d'une bataille. Quoi qu'il en ſoit, Ludovic méritoit un meilleur ſort, s'il eut combattu pour une meilleure cauſe; il étoit brave, généreux & bienfaiſant, mais ces bonnes qualités ne le garantirent pas des caprices du ſort.

Quand le Cardinal ſon frere apprit qu'il étoit priſonnier, il fit promptement ſauver ſes deux fils en Allemagne auprès de l'Empereur, & lui-même ſe ſauva vers Bologne, avec une eſcorte de cinq ou ſix cens chevaux, mais il fut arrêté en route par Severin de Gonzague, Capitaine des Vénitiens, qui le remit aux François, & garda le butin, argent, meubles & bagages, que l'on eſtima deux cens mille Ducats. Les révoltés de Milan & de la Duché ne ſurent pas plutôt le ſort de leurs Princes, qu'ils ſe ſoumirent au Roi, s'attendant au pillage & au ſaccagement de leur Ville; mais ils trouverent un Roi & des Généraux plus magnanimes qu'ils ne méritoient, & qui leur firent grace entiere.

Lors de la conquête de Milan, l'année précédente, par Louis en personne, ce Prince voulant récompenser ses grands Officiers, leur avoit donné plusieurs Places de la Duché pour les tenir en Fiefs relevant de lui : entr'autres au Comte de Ligny Tortone, Voghere, & quelques autres Places : elles avoient toutes suivi l'exemple de la capitale, & s'étoient rendues à Ludovic. Le Comte en eut un si grand ressentiment, qu'il résolut d'aller les châtier ; il mena avec lui le fameux Capitaine Louis d'Ars, le Chevalier Bayard, & plusieurs autres Officiers. Quand ses sujets furent son dessein, & qu'il étoit déja à Alexandrie, résolu, disoit-il, de les mettre à feu & à sang, (quoiqu'il n'en eut seulement pas la pensée), l'allarme les prit bien chaude, comptant sur leur destruction, d'autant plus qu'ils savoient l'avoir méritée. Ils s'assemblerent en Conseil, & choisirent vingt des plus qualifiés d'entr'eux, & les députerent au-devant de leur Seigneur pour lui crier miséricorde. Ces Députés vinrent à deux milles de Voghere, & se mirent en devoir de lui faire leur révérence, mais quoiqu'il les vît, & qu'on les lui montrât, il n'en fit pas semblant, & passa outre jusqu'au

logement qui lui étoit préparé dans la Ville. Les Députés plus effrayés qu'auparavant l'y ſuivirent, s'adreſſerent à Louis d'Ars, & implorerent ſa protection auprès de leur Seigneur juſtement irrité. Il la leur accorda avec ſa bonté & ſa généroſité naturelles, & les remit au lendemain. Dans l'intervalle il prévint le Comte de la grace qu'on devoit lui demander, & le pria de l'accorder à ſa conſidération, ce qu'il n'eut pas grande peine à obtenir. Le lendemain donc après le dîner du Comte, ils vinrent en plus grand nombre que la veille, étant cinquante des principaux de la Ville, & nues têtes, ſe jetterent à genoux devant lui en implorant ſa miſéricorde. Alors l'un d'entr'eux, homme fort éloquent, le harangua en ſa langue: Monſeigneur, lui dit-il, vous voyez à vos pieds les Députés de vos ſerviteurs & ſujets, les habitans des Villes & Places qui vous appartiennent; nous venons reconnoître notre faute & en demander pardon au Roi notre Souverain, & à Vous qu'il nous a donné pour Seigneur. Nous eſpérons l'obtenir en vous remontrant très-humblement que nos Places ne ſont pas capables de ſe ſoutenir contre telle Puiſſance qui ſe préſente: Nous

vous proteſtons de n'avoir cédé qu'à la force, ſans avoir ceſſé un moment d'avoir le cœur François; & ſi vous croyez, Monſeigneur, que la faute ſoit volontaire, ou l'effet de la foibleſſe de nos eſprits, nous vous en demandons grace de tout notre cœur, en vous aſſurant qu'à l'avenir nous ne vous donnerons aucun ſujet pareil d'être irrité contre nous, & ſi jamais ce malheur nous arrive, nous nous remettons dès ce jour, nous, nos femmes, nos enfans, & nos biens à votre merci, & conſentons qu'il ne nous ſoit fait aucune grace, & pour gage de la fidélité & obéiſſance que nous voüons au Roi & à Vous, nous prenons très-humblement la liberté de vous offrir un petit préſent, moins proportionné à notre devoir qu'à nos forces: ce ſont trois cens marcs de vaiſſelle d'argent que nous vous ſupplions d'accepter pour marque que votre colere eſt appaiſée: alors cet Orateur montra au Comte deux tables couvertes d'argenterie de toute eſpece, que ce Seigneur ne daigna regarder; mais d'un air furieux, & d'un ton à les faire trembler, qui vous a rendus ſi hardis, leur dit-il, que de vous préſenter à mes yeux, traîtres & miſérables que vous êtes, après avoir

eu la lâcheté de vous révolter ſans y être forcés par aucune puiſſance? Quelle confiance puis-je avoir déſormais en tous vos ſermens de fidélité? A-t'il paru un ennemi devant vos Places? Avez-vous eſſuyé un ſiége ou un aſſaut? Avez-vous entendu un ſeul coup de canon? Quelles excuſes venez-vous donc me faire, quand je vois que vous vous êtes jettés volontairement dans les bras de l'Uſurpateur de ce Duché? Fuyez de devant moi, & vous dérobez à ma colere, avant qu'elle éclate, & craignez que je ne vous faſſe tous pendre aux fenêtres de vos maiſons.

Pendant ce terrible diſcours, les pauvres Députés étoient comme des gens qui attendent leur arrêt; mais le ſage, le vaillant, le vertueux Capitaine d'Ars, le bonnet à la main, & un genou en terre devant le Comte, prit la parole, & lui demanda leur grace: Accordez-là-moi, dit-il, Monſeigneur, pour l'honneur de Dieu & de la Paſſion de ſon Fils; je me ſuis engagé à l'obtenir, faites honneur à la parole que je leur en ai donnée; je vous promets pour eux qu'à l'avenir ils ſeront fideles au Roi & à Vous. Alors les Députés, ſans attendre la réponſe du Comte, ſe mirent

à crier : Grace, Monseigneur, grace. Nous vous promettons d'exécuter ce que le Seigneur d'Ars vous a promis, & nous en renouvellons nos sermens. Le Comte à ce cri pût à peine retenir ses larmes, la compassion s'empara de lui : Allez, leur dit-il, je vous pardonne à la considération du Capitaine d'Ars, dont je voudrois reconnoître les vertus par chose plus considérable, mais gardez-vous d'y contrevenir. Quant à votre Argenterie, vous ne méritez pas que je l'accepte, remportez-la. Puis appercevant Bayard il lui dit: *Picquet, prenez toute cette Vaisselle, je vous la donne pour votre Cuisine.* Et moi, je vous en remercie, répondit Bayard, à Dieu ne plaise que ce qui vient de traîtres & de si mauvais sujets entre chez moi, il me porteroit malheur. Cela dit, il prit la vaisselle pièce à piece, & la distribua à ceux qui se trouverent-là, sans en rien réserver pour lui. Ensuite il sortit de la chambre, & les Députés le suivirent. Quand il fut dehors, toute la compagnie demeura dans l'étonnement d'une action si noble de la part d'un homme qu'on sçavoit n'être pas riche. Avez-vous vu, dit le Comte, la générosité de Picquet, & son désintéressement ? C'est

grand dommage que Dieu ne l'ait pas fait naître Roi, il se seroit acquis tout l'Univers par son grand cœur : je me promets de le voir un jour un des plus parfaits hommes du monde ; chacun en dit autant, & tous convinrent que c'étoit lui rendre justice. Le Comte pour le dédommager de sa générosité, ne voulant pas être en reste, lui envoya le lendemain un magnifique habillement de velours, doublé de satin broché, un cheval de grand prix, & une bourse de trois cens écus, qui ne lui firent pas grand profit, car ils furent bien-tôt partagés avec ses Camarades. Peu de jours après, le Comte s'en retourna à Milan, (où le Cardinal d'Amboise venoit d'arriver en qualité de Lieutenant Général pour le Roi en Lombardie), & de-là repassa en France.

Nous avons rapporté le chagrin que le feu Roi Charles VIII. avoit eu en apprenant la révolte des Napolitains, de la perte de ce Royaume, & du retour de ses troupes. Cette perfidie ne seroit pas demeurée impunie sans la mort de ce Prince. Louis XII. son successeur commença ses projets par la conquête de sa Duché de Milan, comme étant son patrimoine du chef de Valentine

son ayeule paternelle, ainsi sa vengeance sur Naples fut suspendue (*h*). Déja Ferdinand, fils d'Alphonse, en faveur de qui s'étoit fait la révolte étoit mort, & Frédéric son oncle lui avoit succédé.

Pendant que Charles tenoit le Royaume, il avoit fait épouser au Comte de Ligny, son parent, une Dame du premier rang dans ce pays, Eleonore de Baux, Princesse d'Altemore, de la Maison de Baux, très-ancienne & très-illustre en Provence, jadis Souveraine d'Orange, & qui avoit passé dans le Royaume de Naples: le départ du Comte lui fut si sensible qu'elle en étoit morte de douleur. Par sa mort & par les bienfaits de Charles, ce Seigneur possédoit dans ce Royaume un grand nombre de Terres & de Places, particuliérement dans la Pouille, comme Venoze, Canoze, Monervine, Bezeille, & autres. Louis ayant résolu de remettre le Royaume de Naples sous son obéissance, le Comte de Ligny avoit compté d'aller y commander l'armée du Roi, mais son projet fut rompu deux fois, & on a cru que ce fut le dépit qu'il en eut qui occasionna sa mort quelque temps après, le 31 Décembre 1503.

Le Roi nomma pour commander son

armée Berault Stuart, Seigneur d'Aubigny, brave & ſage Officier, alors Capitaine de la Garde Ecoſſoiſe (*i*). Cette armée étoit belle & nombreuſe, tant en infanterie qu'en cavalerie : la Compagnie du Comte de Ligny en étoit, ſous les ordres de ſon Lieutenant le Capitaine Louis d'Ars. Bayard n'eut garde de ne pas ſuivre, mais il eut bien de la peine à obtenir le congé du Comte, qui l'avoit tellement pris en amitié, qu'il ne pouvoit ſe réſoudre à s'en ſéparer. Ce bon Maître le vit partir avec regret, & ſembloit preſſentir qu'ils ne ſe reverroient plus.

Aubigny marcha droit au Royaume de Naples, & fit ſi grande diligence, que Fréderic pris au dépourvu, d'ailleurs peu aimé de ſes ſujets, ſe trouva hors d'état de ſe défendre, & n'eut d'autre reſſource que d'abandonner le Royaume aux meilleures conditions qu'il put. Il fit ſon Traité avec le Général François, par lequel il fut dit qu'il ſeroit conduit en France, lui, ſa femme & leurs enfans (*k*), & qu'il auroit pour appanage la jouiſſance à vie du Duché d'Anjou. Il fut reçu du Roi avec les honneurs dûs à ſa dignité, & le Traité fut exactement obſervé tant qu'il vêcut,

mais après sa mort, arrivée en 1504, sa veuve fut tellement négligée, qu'elle tomba dans une véritable indigence, & dans la misere.

La conquête de Naples faite (*l*), les garnisons furent distribuées dans les Places, & la Compagnie du Comte de Ligny eut pour quartiers les terres de ce Seigneur, & le Capitaine d'Ars donna à Bayard le gouvernement de quelques terres, où il s'en acquitta à la satisfaction générale.

Dans le même temps il fut fait un autre Traité avec Ferdinand, Roi d'Arragon, mari d'Isabelle de Castille, pere de Jeanne la folle, & ayeul de Charles-Quint : Ferdinand avoit des prétentions sur une partie du Royaume de Naples, laquelle le Roi lui céda, & par ce Traité la paix fut faite entre les deux Princes, & avec l'Empereur Maximilien, & elle fut publiée à Lyon l'année même. Le médiateur fut l'Archiduc Philippe, fils de l'Empereur, & gendre de Ferdinand ; mais ce fut une paix masquée. Le Traité fait par l'Archiduc, comme Plénipotentiaire de son beau-pere, fut bientôt violé, & pendant que Louis se reposoit sur la foi du Roi d'Arragon, celui-ci envoya très-promptement, & avant

que Louis pût s'y opposer, une puissante armée à Fernand Gonçalès, dit le grand Capitaine, alors son Lieutenant dans les Places qui lui avoient été cédées. Ces troupes entrerent dans le Royaume de Naples par les intelligences du Pape Alexandre VI. s'emparerent de la capitale, & chasserent les François de presque tout le Royaume. Aubigny les soutint le plus long-temps qu'il put, mais enfin forcé de céder au nombre, il se retira dans la Pouille, où il tint encore long-temps, & jusqu'à l'année 1504, qu'après avoir donné grand nombre de batailles, gagné les unes, perdu les autres, les François furent obligés de quitter le pays (*m*). Comme cet évenement n'est pas de notre sujet, nous ne nous y étendrons pas, & nous raconterons ce qui arriva à notre Héros pendant le séjour des François dans la Pouille.

Etant en garnison à Monervine, il s'ennuya de rester dans l'oisiveté & de ne pas faire quelque action digne de lui. Il en parla un jour à ses Camarades, & leur fit observer que d'un côté l'inaction les rendroit paresseux & efféminés, & que de l'autre les ennemis en prendroient avantage, & s'imagineroient peut-être que les François les crai-

gnoient assez pour n'oser se mettre en campagne. C'est pourquoi, ajouta-t'il, j'ai dessein de faire demain une course vers Andres ou Barlette, peut-être rencontrerai-je de leurs Coureurs, & je le souhaite, pour nous mesurer ensemble. On applaudit à son projet, & chacun voulut être de la partie. Ceux qui en devoient être se disposerent dès le soir même, eux & leurs chevaux, & ils sortirent de la garnison au point du jour, au nombre de trente jeunes Gentilshommes, résolus de ne pas y rentrer sans avoir vû l'ennemi de près.

Ce jour-là même, & dans le même dessein, un Officier Espagnol, proche parent du grand Capitaine Gonçalès, nommé Dom Alonzo de Soto-Mayor, brave & expérimenté Capitaine, étoit sorti de la ville d'Andres, pour aller chercher les François à la tête de quarante ou cinquante Gentilshommes d'élite. Il seroit difficile de juger lequel eut plus de plaisir de lui ou de Bayard, quand ils se découvrirent à la portée d'un canon, & qu'ils virent que leur nombre étoit à peu près égal. Dès que le Chevalier eut reconnu les Espagnols à leurs croix rouges : allons, amis, dit-il à sa troupe, voilà ce que nous sou-

mes venus chercher, il y a ici de l'honneur à acquérir, faiſons tous notre devoir, & ſi vous ne me voyez faire le mien, tenez-moi toute ma vie pour un homme ſans cœur. Chargeons, répondit toute la compagnie, ne leur donnons pas l'honneur de nous attaquer. Alors la viſiere baiſſée, & prenant le galop en criant, *France, France*, ils tomberent ſur la troupe Eſpagnole, qui de ſon côté ſe mit à crier, *Eſpagne, Eſpagne, Sant-Jago*, & à pointe de cheval, & la lance baiſſée, les reçut vigoureuſement. Dès le premier choc, il y en eut bon nombre de renverſés de part & d'autres, que leurs compagnons eurent bien de la peine à remonter. L'affaire ayant duré environ une demi-heure indéciſe, & chacun voulant en avoir la gloire, la ſeconde attaque fut de côté & d'autre plus rude que la premiere; mais enfin Bayard anima tellement les ſiens par ſon exemple & par ſes diſcours, qu'il détermina la victoire, & que les Eſpagnols furent rompus. Il en demeura ſept ſur la place, & autant de priſonniers: le reſte prit la fuite, & leur Commandant Soto-Mayor comme les autres. Bayard le pourſuivit l'épée dans les reins, en lui criant: *Tourne, Homme d'Armes*,

d'Armes, *tourne*, & ne te laisse pas tuer par derriere. Soto-Mayor préféra la défense à une mort honteuse, & se retourna comme un tigre en fureur, & fondit sur Bayard. Ils se portèrent dans un instant & sans relâche cinquante coups d'épée, mais enfin le cheval de Soto-Mayor rendu de lassitude succomba, ne pouvant davantage seconder l'ardeur de son maître. Alors Bayard lui cria, *rends-toi, Homme d'Armes, où tu es mort :* A qui me rendrai-je, dit Soto-Mayor ? au Capitaine Bayard, répondit le Chevalier. Dom Alonzo ne voyant plus d'autre parti que de se rendre ou de mourir, & déja instruit par la renommée des beaux faits de son vainqueur, lui remit son épée, après avoir fait tout ce que l'on pouvoit attendre d'un très-brave Officier ; & si ses compagnons avoient combattu comme lui, la victoire auroit coûté cher aux François, au lieu qu'ils ne perdirent pas un homme, & qu'ils en furent quittes pour cinq ou six blessés, & deux chevaux tués. En revanche ils avoient des prisonniers qu'ils emmenerent à leur garnison. Le Chevalier, qui dans la route s'étoit informé du nom & de la qualité du sien, lui fit donner une des

plus belles chambres du Château, & lui envoya des habits, & tout ce qui pouvoit lui être néceſſaire. Il porta même la généroſité juſqu'à lui dire, Seigneur Dom Alonzo, je ſuis informé de votre naiſſance, mais j'eſtime encore plus le renom de brave & vaillant Officier que vous vous êtes acquis; je ne veux point vous traiter en priſonnier, donnez-moi votre parole de ne point ſortir de ce Château ſans mon congé, je vous le donne tout entier pour priſon; il eſt grand, & il y a bonne compagnie qui ſe fera honneur de votre ſociété, juſqu'à ce que vous traitiez de votre rançon, pour laquelle je vous promets que vous me trouverez de bonne compoſition. Capitaine, répondit Dom Alonzo, j'accepte votre offre gracieuſe, & vous donne ma parole de ne point ſortir d'ici ſans votre congé. Il la tint mal, & la paya cher.

La rançon de Soto-Mayor ayant été accordée entre lui & Bayard à mille écus, il reſta environ quinze jours au Château avec les Officiers François, de qui il recevoit tous les bons traitemens poſſibles, avec une liberté entiere, perſonne ne le croyant capable de violer ſa parole; cependant un jour, ſoit mau-

vaiſe foi, ſoit, comme il l'a dit depuis, pour aller lui-même chercher ſa rançon & la rapporter, ſoit ennui de ſa captivité, & de n'avoir point de nouvelles des ſiens, il ſuborna un ſoldat de la garniſon, nommé Théode, Albanois de nation (*n*), & lui promit que s'il pouvoit l'aider à ſe ſauver, il lui donneroit de quoi vivre à ſon aiſe le reſte de ſes jours : il ne faut, lui dit-il, que me tenir prêt demain au point du jour un bon cheval hors les portes du Château, & un pour toi ; je ſuis libre, comme tu le vois, nous partirons enſemble, & en quatre heures nous ſerons à la garniſon, qui n'eſt qu'à quinze ou vingt milles d'ici : tu en ſeras bien récompenſé, & de plus je te donnerai cinquante écus. L'Albanois qui aimoit l'argent, accepta le parti, après lui avoir pourtant fait obſerver qu'il étoit priſonnier ſur ſa parole, & que Bayard n'étoit pas homme à le lui pardonner. Je ne veux pas lui manquer de foi, répliqua Dom Alonzo, il a mis ma rançon à mille Ducats, je les lui enverrai, & ne ſuis pas obligé à davantage. En ce cas, dit l'Albanois, comptez ſur moi, demain à l'ouverture des portes je vous *attendrai à cheval*, avec un autre pour

vous, feignez de vous promener, & de prendre le frais, & ſortez. La choſe fut exactement exécutée, le Portier averti que Dom Alonzo étoit ſur ſa parole, le laiſſoit aller & venir librement, de ſorte qu'il fut bien-tôt à cheval, & picqua des deux. Bayard, toujours vigilant, vint faire ſa ronde dans la cour, & demanda où étoit ſon priſonnier, avec qui il ſe promenoit & cauſoit tous les matins. Perſonne ne pouvant lui en donner des nouvelles, il s'adreſſa au Portier, qui ne put lui en dire autre choſe, ſinon qu'il avoit paru près de la porte au point du jour. Il fit auſſi-tôt ſonner le tocſin, mais ni Dom Alonzo, ni l'Albanois ne parurent. Il eſt impoſſible d'exprimer la colere & l'indignation de Bayard; il fit en toute diligence monter à cheval un de ſes ſoldats nommé le Baſque, avec dix autres, & leur ordonna de courir vers Andres à toute bride, & à quelque prix que ce fût, de ramener Dom Alonzo, mort ou vif, de tâcher auſſi de prendre l'Albanois pour le payer de ſes peines aux créneaux du Château. Le Baſque fut à cheval dans un inſtant, & l'éperon dans le ventre, prit le chemin d'Andres, ſans regarder s'il étoit ſuivi ou non, quoique ſes camarades

fussent en effet sur ses pas. Ils n'eurent pas fait deux milles, qu'ils apperçurent Dom Alonzo, qui étoit pied à terre, & ressangloit son cheval; il voulut remonter, mais le Basque ne lui en donna pas le temps, il fondit sur lui, & l'arrêta. Quant à Théode, il se garda bien de se laisser prendre: il gagna Andres à bride abbatue, & Dom Alonzo fut ramené à Monervine. Quand le Chevalier le vit, il ne put contenir ses reproches: Est-ce là, lui dit-il, l'action d'un Gentilhomme, de fuir d'une prison où il est libre sur sa foi? J'avois la vôtre de ne pas sortir d'ici sans mon congé, & vous l'avez violée, je ne dois plus me fier à vous. Je n'ai point eu dessein de vous faire tort, répondit l'Espagnol, nous sommes d'accord de mille écus pour ma rançon, dans deux jours vous les auriez eus, & ma parole auroit été dégagée; mais je me suis ennuyé de n'avoir aucunes nouvelles de chez moi, & j'allois en chercher. Bayard étoit trop irrité pour se payer de telles excuses, il le fit conduire dans une Tour, où il le tint quinze jours renfermé, sans cependant lui faire mettre les fers aux pieds, comme il l'auroit pû, & du reste le fit traiter comme aupara-

vant. Au bout de ce terme, arriva un Trompette avec un Valet de Dom Alonzo, chargé de ſa rançon, qui fut délivrée au Chevalier, & l'Eſpagnol remis en liberté. Il partit donc, après avoir pris congé d'aſſez bonne grace de Bayard & de tous les Officiers, & avoir vû en ſa préſence ſon argent diſtribué juſqu'au dernier ſou à la garniſon.

Dom Alonzo retourné à Andres, fut reçu avec tous les témoignages poſſibles de joye & d'amitié; il les méritoit, tant par ſa naiſſance, que comme l'un des plus braves hommes de l'armée d'Eſpagne: chacun le félicita de ſon retour, & le conſoloit de ſa diſgrace: c'eſt le ſort des armes, lui diſoit-on, peut-être demain votre vainqueur ſera-t'il votre priſonnier; heureux celui qui revient ſain & ſauf; enſuite on le queſtionna ſur Bayard, & ſur la façon dont il en avoit été traité. Je vous jure, répondit à cela Dom Alonzo, que quant au Seigneur de Bayard, je ne crois pas qu'il y ait dans le reſte du monde un homme plus vigilant & plus intrépide; s'il n'eſt aux champs, il n'en eſt pas plus tranquille, non plus que ſa troupe, il la tient dans un exercice continuel, ſoit à la lutte, ſoit à jetter la barre,

ou autres images de la guerre : il n'a pas son pareil pour la générosité, j'en ai vû plusieurs exemples, mais en dernier lieu il a en ma présence distribué à ses soldats l'argent de ma rançon sans en réserver un Ducat ; enfin s'il vit, ce sera un des plus grands hommes que l'on ait jamais vû. Cependant je ne puis me loüer du traitement que j'ai reçu de lui pendant ma prison, ni ne puis croire que ses ordres ayent été suivis ; mais ses gens ne m'ont pas traité en Gentilhomme, & je m'en ressentirai tant que je vivrai. Chacun en dit son avis, les uns disoient qu'il n'y a pas de belles prisons, d'autres ne reconnoissoient pas Bayard aux plaintes de Dom Alonzo, d'autres enfin blâmoient Dom Alonzo lui-même, & ne pouvoient l'en croire.

Le Chevalier fut informé quelques jours après des discours de l'Espagnol par un Officier de Monervine, prisonnier à Andres, & rançonné ; il en fut surpris, & sur l'heure assembla toute sa garnison, à qui il dit : j'apprends que Dom Alonzo se plaint parmi les siens que je l'ai traité le plus mal que j'ai pû ; vous en avez été témoins, & je ne crois pas qu'un prisonnier puisse prétendre plus d'agrémens qu'il en a eu ici

avant ſon évaſion, & même depuis, ſinon qu'il a été plus reſſerré : je ne penſe pas qu'il ait à ſe plaindre de moi, ni de perſonne, & ſi cela étoit, je lui en ferois ſatisfaction. Je vous prie donc tous de me dire franchement s'il s'eſt paſſé quelque choſe à mon inſçu qui ait pû le fâcher. A cela tout le monde répondit unanimement, que quand il eut été le plus grand Seigneur d'Eſpagne, il n'auroit pû eſperer un traitement plus honorable, & qu'il avoit grand tort de ſe plaindre. Cela étant, dit Bayard, quoique la fievre me tienne, je veux lui écrire que s'il ſoutient les diſcours qu'il a faits, je lui ſoutiendrai le contraire de lui à moi, à pied ou à cheval, à ſon choix. Auſſi-tôt il fit appeller ſon Secretaire, & lui dicta la lettre ſuivante : « Dom Alonzo, j'ai appris que après » votre retour de ma priſon, vous vous » êtes plaint de moi, & avez ſemé par- » mi vos gens que je ne vous ai pas » traité en Gentilhomme. Vous ſavez » bien le contraire, mais pour ce que » ſi cela étoit vrai, me ſeroit gros des- » honneur, je vous ai bien voulu écrire » cette lettre, par laquelle vous prie » rhabiller autrement vos paroles de- » vant ceux qui les ont ouyes, en con-

» feſſant, comme la raiſon veut, le bon
» & honnête traitement que je vous
» ai fait ; & en ce faiſant, ferez vo-
» tre honneur, & rhabillerez le mien,
» lequel contre raiſon avez foullé ; &
» où ſeriez refuſant de le faire, je vous
» déclare que je ſuis déliberé le vous
» faire dédire par combat mortel de
» votre perſonne à la mienne, ſoit à
» pied ou à cheval, ainſi que vous plai-
» ront les armes. Et adieu. De Mo-
» nervine le 10 Juillet. » La lettre fut envoyée par un Trompette qui appartenoit à Chabannes la Palice. Dom Alonzo l'ayant reçûe, y répondit par le même Trompette en ces termes, & ſans avoir pris l'avis de perſonne. « Sei-
» gneur de Bayard, j'ai vû votre lettre
» que ce porteur m'a baillée : & entre
» autres choſes, dites dedans icelle
» avoir été ſemé paroles devant ceux
» de ma nation que ne m'avez pas trai-
» té en Gentilhomme, moi étant votre
» priſonnier, & que ſi je ne m'en dé-
» dis, êtes déliberé de me combattre.
» Je vous déclare que oncques ne me
» dédis de choſe que j'ai dite, & n'êtes
» pas homme pour m'en faire dédire ;
» par quoi du combat que me préſen-
» tez de vous à moi, je l'accepte entre

» ci & quinze jours, à deux milles de » cette ville d'Andres, ou ailleurs que » bon vous ſemblera. » Le Trompette rapporta cette réponſe au Chevalier, qui n'auroit pas donné cette bonne fortune pour dix mille écus, quoique bien malade; & il lui renvoya par le même ſon acceptation du défi, avec parole de n'y pas manquer. L'accord fait de part & d'autre, Bayard en donna avis au Seigneur de la Palice, pour avoir de lui la permiſſion, comme Lieutenant pour le Duc de Nemours, Viceroi, & il choiſit pour ſon Guidon ſon ancien ami Bellabre.

Le jour pris pour le combat, Dom Alonzo écrivit au Chevalier pour le prier d'être demandeur, & trouver bon que lui Dom Alonzo, ſe portât comme défendeur. Cette propoſition étoit irréguliere, & ne tendoit qu'à ſe rendre maître du choix des armes, & de la maniere de combattre. Bayard accorda tout ce que l'Eſpagnol voulut, diſant: *ſur une bonne querelle peut me chaut d'être demandeur ou défendeur.* Dom Alonzo devenu maître des conditions, & ſachant que Bayard étoit l'homme du monde le plus redoutable à cheval, ou plutôt qu'il y étoit invincible, décida

qu'ils combattroient *à pied*, *armés de toutes armes*, *réservé d'armet & de baviere*, *à visage découvert*, *avec l'estoc & le poignard*. Le jour venu, Chabannes avec une escorte de deux cens Maîtres, suivant l'accord des deux Champions, amena Bayard, bien monté, & vêtu de blanc *par modestie*. Dom Alonzo n'étant pas encore arrivé, le même Trompette qui avoit porté les lettres & fait les sommations, alla le hâter. L'Espagnol sachant que Bayard étoit à cheval, se récria sur ce que c'étoit à lui à choisir les armes, & à Bayard le lieu, & lui envoya dire qu'il vouloit se battre à pied : la vérité étoit qu'il doutoit que le Chevalier malade, & affoibli par la fievre, pût accepter le combat à pied ; il auroit même bien voulu n'avoir pas porté la bravade si loin, mais le vin étoit tiré, il falloit le boire. Le Trompette ayant rapporté cette réponse, Bayard demeura étonné un petit moment, parce qu'alors la fievre le tenoit, mais revenu à lui, il répondit courageusement au Trompette : ami, va le hâter, & dis-lui que pour si peu de chose il ne différera pas plus long-temps à réparer l'injure qu'il m'a faite, & si le combat à pied ne lui plaît pas, je consens encore

qu'il ſe raviſe. Cela fait, Bayard fit dreſſer ſon camp, qui ne fut que quelques groſſes pierres miſes les unes ſur les autres, & ſe plaça lui-même à l'un des deux bouts, accompagné de nombre de Seigneurs des plus qualifiés, tels que Chabannes, d'Oroze, d'Humbertcourt, Fontrailles, Baron de Bearn, & pluſieurs autres, qui tous faiſoient des vœux pour lui. Dom Alonzo cependant ayant reçu la réponſe du Chevalier, & voyant qu'il n'y avoit plus à reculer, s'avança accompagné de Seigneurs de ſa nation, le Marquis de Licite, D. Diego Quignonès, Lieutenant du grand Capitaine, D. Pedro de Valdès, D. Franciſco d'Altemeze, & nombre d'autres. Arrivé ſur le champ de bataille, il envoya à Bayard deux eſtocs & deux poignards à choiſir, mais celui-ci ne s'amuſa pas à choiſir, & ſe contenta d'être armé comme Soto-Mayor, de ſecrette & de gorgerin. Après les ſermens faits & les cérémonies accoutumées, il entra dans le champ par un bout, accompagné ſeulement de Bellabre pour ſon Parrain, & du Seigneur de la Palice pour Juge du camp. Il étoit à viſage découvert, & tenoit l'eſtoc nud à la main droite, & le poignard à la

gauche. Par l'autre bout entra D. Alonzo avec D. Quignonès son Parrain, & Altemeze pour Juge du camp, & il avoit l'estoc nud à la main, & le poignard à la ceinture. Bayard, dès qu'il fut dans le camp, fit sa priere à genoux, baisa la terre, & se releva en faisant le signe de la Croix, puis marcha à son ennemi avec autant d'assurance & de tranquillité que s'il fût allé à quelque partie de plaisir. Dom Alonzo vint droit à lui avec la même intrépidité, & lui dit, *Segnor de Bayardo, que me quieres?* Bayard lui répondit : *D. Alonzo de Soto-Mayor, je quiers défendre contre toi mon honneur, dont faussement & mauvaisement m'as accusé.* Alors comme deux lions animés, ils fondirent l'un sur l'autre à grands coups d'estocs, qui se succédoient comme la grêle : de l'un des premiers coups Bayard blessa son homme au visage ; le combat n'en devint que plus vif, chacun cherchant le défaut de son adversaire. L'Espagnol, grand & vigoureux, observoit Bayard pour le prendre en flanc, & le saisir au corps, mais le François avoit l'œil par-tout, & paroit tout. On eut cru voir deux sangliers aux abois & écumant de rage. Le combat fut long, & le dan-

ger bien balancé par l'adreſſe & l'égalité de la force des combattans. Les ſpectateurs trembloient chacun pour leur parti, les François pour Bayard, qui quoiqu'affoibli par la fievre, n'en frappoit pas moins ſouvent & moins vigoureuſement; les Eſpagnols pour Dom Alonzo, que tout fort & puiſſant qu'il étoit, ſes amis auroient mieux aimé voir à Sarragoſſe que là. Enfin après qu'ils eurent bien cherché le défaut l'un de l'autre, Bayard uſa d'adreſſe, il prit le temps que l'Eſpagnol levoit le bras pour le frapper, il leva auſſi ſon épée & la ſoutint en l'air ſans porter ſon coup, & l'épée ennemie étant rabattue ſans l'avoir touché, il porta la ſienne avec une viteſſe & une adreſſe merveilleuſe droit au gorgerin, & avec tant de force, que malgré la bonté de cette armure, il la perça, & l'épée entra de quatre bons doigts dans la gorge de D. Alonzo, enſorte qu'il eut peine à l'en retirer. Celui-ci perdant ſon ſang avec abondance, devint furieux & enragé. Il fit les plus grands efforts pour joindre ſon homme & le ſaiſir au corps, mais Bayard paroit ſes coups, & l'évitoit ſi adroitement, que quoiqu'ils fuſſent aſſez proches l'un de l'autre pour

que de la main ils se fussent touché au visage, néanmoins il lui donna le temps de s'affoiblir par la perte de son sang : alors se jettant sur lui à corps perdu, le poignard à la main, il l'embrassa & le serra si fort, qu'ils tomberent tous les deux, & se débatirent quelques temps par terre ; mais Bayard porta un dernier coup de poignard à Dom Alonzo si vigoureusement entre le nez & l'œil gauche, qu'il le fit entrer jusques dans le cerveau, & lui cria, *rendez-vous, Dom Alonzo, où vous êtes mort.* L'Espagnol étendu sur la possiere n'avoit garde de répondre, il étoit mort. Son Parain Quignonès voyant cela, s'écria aussi-tôt : *Segnor Bayardo, ja es muerto, vincido aveis,* & de fait il ne remua plus. Le Chevalier auroit voulu pour tout ce qu'il avoit au monde, le vaincre vif, & non l'avoir tué ; il en ressentit la plus grande douleur, mais il n'étoit plus temps.

Il se jetta à genoux pour remercier Dieu de lui avoir donné la victoire, & se releva après avoir baisé la terre trois fois. Ensuite il tira le corps hors du champ, & le rendant au Parrain, il lui dit : Seigneur D. Diego, en ai-je assez fait ? *Tropo, Segnor Bayardo, per l'on-*

nor d'Eſpagna, répondit triſtement D. Diego : Je vous le remets donc, repliqua Bayard, quoique le corps ſoit à ma diſpoſition, mais je voudrois de bon cœur vous le rendre vivant. Alors les Eſpagnols l'emporterent en faiſant des plaintes & des lamentations, & les François reconduiſirent le vainqueur à la Garniſon au ſon des trompettes, hautbois & autres inſtrumens. Sa premiere action fut d'aller à l'Egliſe rendre une ſeconde fois graces à Dieu, & enſuite il donna une Fête magnifique aux Officiers ſes camarades. Et ce combat contribua encore à étendre tant dans les deux Armées, que par tout le Royaume, la réputation de notre Héros. (On peut le voir amplement rapporté dans Champier, Hiſtoire de Louis XII. dans Paul Jore, *in vitâ Magni Conſalvi*, *Lib.* 2. & dans du Rivail, Conſeiller au Parlement de Grenoble, en ſon Hiſtoire des Allobroges. Il étoit contemporain & ami de Bayard).

Après cet évenement il y eut entre les Armées de France & d'Eſpagne une trêve de deux mois. Les Eſpagnols étoient inconſolables de la mort de Soto-Mayor, ils croyoient que l'honneur de toute leur Nation y étoit inté-

reſſé, & ne reſpiroient que vengeance. Pendant cette trève, les Officiers de part & d'autres alloient ſouvent ſe promener juſqu'auprès de leurs Garniſons réciproques, & il ſembloit que les Eſpagnols cherchaſſent à braver les François. Ils ſe trouverent un jour entr'autres au nombre de treize Hommes d'Armes, tous braves & bien montés, proche la Place de Monervine, d'où Bayard & ſon bon ami d'Oroze étoient ſortis enſemble pour prendre l'air; ils rencontrerent à demie-lieuë de la Ville les Eſpagnols, & les ſaluerent, ceux-ci leur rendirent le ſalut, & lierent la converſation. Un des Eſpagnols nommé Diego de Bizagna, qui avoit été de la compagnie de Soto-Mayor, & ne pouvoit pardonner ſa mort à Bayard, d'ailleurs brave & hardi Capitaine, prit la parole: Seigneurs François, dit-il, il y a huit jours que la trève eſt commencée, & déja elle nous ennuye, je ne ſais ſi elle ne vous ennuye pas auſſi. Si vous vouliez, pendant qu'elle dure, faire avec nous une partie de dix contre dix, vingt contre vingt, plus ou moins en nombre égal, ſur le ſujet qui met la guerre entre nos Maîtres, je me fais fort de trouver de mon côté de quoi

vous ſoutenir, en convenant que les vaincus demeureront priſonniers des vainqueurs. A cette propoſition les deux amis ſe regarderent : Seigneur d'Oroze, dit Bayard, que vous en ſemble ? Je ſais bien, dit d'Oroze, quelle réponſe j'y ferois, mais je vous prie de la faire vous-même. Puiſque vous le voulez, répondit le Chevalier, je vais donc y répondre. Seigneur, dit-il à l'Eſpagnol, nous acceptons avec grand plaiſir, mon camarade & moi, votre propoſition. Vous voilà treize Hommes d'Armes, promettez-nous de vous trouver d'aujourd'hui en huit jours à deux milles d'ici, nous nous y rendrons en même nombre, & nous verrons qui en aura l'honneur. Les Eſpagnols le promirent, & chacun s'en retourna de ſon côté. Les deux amis arrivés à Monervine, firent part à leurs Compagnons de la rencontre des Eſpaguols, & du rendez-vous donné. Chacun voulut en être ; mais on s'accorda, & on forma le nombre de treize, qui ſe trouverent à jour nommé au lieu dont on étoit convenu, & où les Eſpagnols ſe rendirent pareillement. Les uns & les autres y vinrent accompagnés de nombre d'amis attirés par la curioſité. On fit les condi-

tions, qui furent que la limite réglée, quiconque la passeroit, demeureroit prisonnier, & ne combattroit plus du jour : que qui seroit mis à terre, ne combattroit plus pareillement, & que si la nuit venoit sans que la victoire fût décidée, n'en restât-il qu'un à cheval de chaque côté, le combat seroit terminé, & que chacun se retireroit, & emmeneroit ses Compagnons, avec pareil honneur de part & d'autre. L'accord fait, les deux partis se mirent en présence, & la lance en arrêt, picquerent leurs chevaux. Les Espagnols dans le combat ne visoient point aux hommes, mais à tuer les chevaux, & y réussirent jusqu'au nombre de onze, en sorte que Bayard & d'Oroze se trouverent seuls à cheval. Ce stratagême qui étoit un vrai abus des conditions faites, ne réussit pas aux Espagnols, car leurs chevaux ne voulurent jamais passer sur le corps des autres, quoiqu'ils fussent crevés de coups d'éperons. Bayard & son ami d'Oroze profitoient de l'aventure, & les chargeoient fort & souvent, & quand le gros de la troupe les attaquoit, ils se retiroient derriere leurs chevaux morts, & s'en faisoient un rempart. Enfin les Espagnols furent les plus mal-

traités, & quoique treize contre deux, ils ne purent jamais gagner le champ des François, qui les ſoutinrent juſqu'à ce que la nuit forçât les deux partis à ſe ſéparer, ſuivant les conditions, ſans aucun avantage, ſinon que les deux François en eurent l'honneur, ayant ſoutenu ſeuls contre treize, pendant plus de quatre heures.

A quelque temps de-là, & la trève expirée, Bayard ſut par ſes eſpions qu'il y avoit à Naples un Tréſorier qui changeoit de l'argent en or, pour l'apporter au grand Capitaine Gonçalès, & qu'il ne pouvoit manquer de paſſer à trois ou quatre milles de ſa Garniſon. A cette nouvelle il ne dormit plus qu'il ne ſût l'heure & le moment du départ de ce Tréſorier, ſa route, & le lieu de ſes ſéjours. Enfin il apprit qu'il étoit au gîte dans une petite Place occupée par les Eſpagnols, à quinze milles de Monervine, & que le lendemain au point du jour il devoit en partir pour ſe rendre auprès de Gonçalès, avec une eſcorte de quelques Cavaliers.

Bayard réſolu de mettre la main ſur l'homme & ſur ſon tréſor, partit deux heures avant le jour, & alla accompagné ſeulement de vingt Maîtres, s'em-

busquer entre deux Monticules, & il envoya Tardieu, l'un de ses Hommes d'Armes, d'un autre côté avec vingt-cinq Albanois, afin que si le Trésorier échappoit à l'un, l'autre ne le manquât pas. Or; sur les sept heures du matin les Espions du Chevalier entendirent le bruit des chevaux, & vinrent le lui annoncer. Il étoit tellement caché par ces deux Rochers, que l'on auroit pû passer sans le découvrir, ce qui arriva en effet à l'escorte du Trésorier, lequel étoit dans le milieu avec un homme à lui, chargés tous deux de l'argent en valise. Dès qu'ils eurent passés l'embuscade, Bayard fondit sur eux avec ses gens, criant: *France, France, tue, tue.* Les Espagnols bien étonnés, & croyant avoir toute une armée à leurs trousses, s'enfuirent à Barlette, sans regarder derriere eux. Ils ne furent suivis que jusqu'à qu'à ce que le Trésorier & son Caissier fussent atteints, car on n'en vouloit qu'à eux, & ils furent conduits à Monervine. En y arrivant, Bayard fit prendre leurs valises, & voulut compter les beaux Ducats qu'elles contenoient: *Non conta eis, Segnor*, dit le Trésorier, *sono quinze milia Ducados*, ce qui fit plaisir au Chevalier, qui peut-être ne croyoit

pas avoir fait un ſi bon coup de filet.

En ce moment arriva Tardieu, qui fut ébloui de ces belles Médailles, & qui n'en regrettoit que mieux que la fortune ne lui eût pas donné la préférence ſur Bayard; cependant il lui dit: mon camarade, j'ai ma part là-dedans, comme ayant été de l'entrepriſe. Vous avez été de l'entrepriſe, repliqua Bayard, mais non pas de la priſe; & pour ſe divertir à ſes dépens, il ajouta: & même quand vous en auriez été, n'êtes-vous pas ſous mes ordres? Je vous ferai la part qu'il me plaira, & vous vous en contenterez. Tardieu devint furieux à cette réponſe, & jurant qu'il en auroit raiſon, alla porter ſes plaintes au Général François, lequel manda à Bayard de ſe rendre chez lui; là chacun plaida ſa cauſe en préſence de ce Seigneur, & de nombre d'Officiers qui méconnoiſſoient le Chevalier à la diſcuſſion d'une queſtion pécuniaire, & qui après avoir entendu les raiſons des deux Parties, jugerent que Tardieu n'y avoit rien, dont il eut bien du dépit; cependant faiſant de néceſſité vertu, il tourna la choſe en plaiſanterie, & dit en riant: » *Par le ſang de S. Georges*, je ſuis bien » malheureux; mais, mon camarade,

» c'eſt tout un, vous me nourrirez toute » la Campagne ». Bayard ſe mit à rire, & cette querelle ne les empêcha pas de marcher juſqu'à la Garniſon.

Quand ils furent arrivés, Bayard voulut en avoir encore le plaiſir, & ſe fit apporter les valiſes, & mettre en monceau les Ducats ſur une table, en diſant à Tardieu: Camarade, voilà de belles dragées, qu'en dites-vous? Je dis, répondit-il avec un grand ſoupir, qu'elles ſont belles, mais que je n'en tâterai pas; cependant la moitié de cela m'auroit bien accommodé, & me mettroit à mon aiſe pour toute ma vie. Ne tient-il qu'à cela, mon ami, reprit Bayard, pour que vous ſoyez heureux le reſte de vos jours? Ne regrettez pas de n'avoir pas mis la main deſſus plutôt que moi: ce que le haſard ne vous a pas adreſſé, je vous le donne de bon cœur, la moitié de cela eſt pour vous. Tardieu croyoit que le Chevalier continuoit encore à le badiner; mais quand il vit compter & partager l'argent, & que Bayard lui en eut mis la moitié entre les mains, il ne fut pas maître de ſon premier mouvement: Hélas! mon cher Maître mon ami, s'écria-t-il, en ſe jettant aux genoux du Chevalier, & verſant des lar-

mes de joye, hélas ! comment reconnoîtrai-je le bien que vous me faites ! Jamais Alexandre ne fut ſi généreux. Ne parlez pas de ſi peu de choſe, mon Compagnon, répondit Bayard, c'eſt le moins que je vouluſſe faire, & que je ferois pour vous, ſi j'en avois la puiſſance. Cependant le bienfait ſe trouva ſi conſidérable pour Tardieu, qu'il en fut riche toute ſa vie, & qu'il épouſa dans le Rouergue, ſa patrie (*o*), une héritiere de trois mille livres de rente, fille d'un Gentilhomme nommé Saint-Martin; & leur poſtérité ſubſiſte ſous le même nom, & avec titre de Marquis de Maleſſie (*p*).

Cette moitié du tréſor partagée, Bayard fit de l'autre des portions inégales qu'il diſtribua à la Garniſon, ſuivant la qualité de chacun, & toujours, ſelon ſa coutume, ſans ſe réſerver rien. S'il eut été homme à jouir de cet événement dans toute ſon étendue, il avoit encore le Tréſorier entre les mains, dont il pouvoit tirer une rançon conſidérable, outre ſa dépouille qui valoit plus de cinq cens Ducats; mais il eut la généroſité de le renvoyer ſans lui faire le moindre tort en ce qui lui appartenoit perſonnellement, & de lui témoigner être content

content de l'argent de son Maître, offrant de le faire conduire avec sureté de sa personne en telle Place qu'il voudroit, sans qu'il fût pillé ni fouillé. Cet homme, comprenant à peine tant de grandeur d'ame, remercia de son mieux son bienfaiteur, & fut reconduit à Barlette par un Trompette du Chevalier, qu'il récompensa honnêtement, rendant graces au Ciel d'être tombé en si bonnes mains.

Pendant que les François tenoient encore le Royaume de Naples, & avant leur entiere expulsion par la perfidie de Ferdinand, Roi d'Arragon, & la connivence du Pape Alexandre VI. comme nous l'avons déja dit, il arriva à notre Héros des choses dignes de l'histoire; le trait suivant pourra faire plaisir au lecteur.

Sur la fin de la guerre dont nous avons parlé jusqu'ici, les François étoient campés d'un côté de la riviere de Garillan, & les Espagnols de l'autre. Parmi ceux-ci étoient, aussi-bien que chez les François, de très-braves Officiers, & en grand nombre, sur-tout le fameux Fernand Gonçalès; mais le plus extraordinaire étoit un petit homme qui n'avoit que deux coudées de hauteur, si

boſſu, ſi contrefait, que la tête de ſon cheval le déroboit à la vue, nommé Pedro de Pas, & malgré ſa difformité & la foibleſſe de ſa perſonne, il étoit un des plus hardis & des plus entreprenans de toute l'Armée. Il voulut un jour donner une allarme au Camp des François, & pour cela il prit avec lui cent ou cent vingt Hommes d'Armes, portant chacun un Fantaſſin en croupe, tous armés d'arquebuſes, & leur fit paſſer le Garillan à un gué qu'il connoiſſoit. Son deſſein étoit d'y attirer toute l'Armée, & de faire dégarnir le Pont, dont cependant les ſiens s'empareroient. Il réuſſit ſi bien, que l'Armée Françoiſe ſe crut attaquée par toute celle d'Eſpagne, & courut du côté où étoit l'allarme. A ce bruit Bayard, qui s'étoit logé tout proche du Pont, comme à l'endroit le plus intéreſſant, ſe leva, & s'arma, & avec lui un Ecuyer Cavalcadour du Roi, nommé Pierre de Tardes, & par ſobriquet le Baſque, brave & hardi Gentilhomme. Dès qu'ils furent à cheval, courant du côté où étoit l'allarme, Bayard apperçut un gros de Cavalerie Eſpagnole de deux cens hommes, qui venoient droit au Pont, pour s'en emparer, ce qu'ils auroient fait

sans peine ; & s'ils eussent réussi, c'en étoit fait de toute l'Armée Françoise. Il s'écria à l'instant : Ami Basco, courez chercher du secours, s'ils se rendent maîtres de notre Pont, nous sommes tous perdus ; courez, vous dis-je, pendant que je vais les occuper de mon mieux. (Chose incroyable qu'un seul homme osât tenter une pareille entreprise !) Bayard, la lance au poing, se posta sur l'autre bout du Pont, avant que les Espagnols y arrivassent, & comme un lion furieux porta de si terribles coups, qu'il renversa d'abord quatre Hommes d'Armes, dont deux tomberent dans l'eau, & ne reparurent plus. Les Espagnols animés par la perte de leurs camarades, attaquerent Bayard avec fureur, & l'environnerent ; mais lui, l'épée à la main, les soutint tous ; il s'accula tout à cheval à la barriere du Pont pour les empêcher de la gagner, & leur donna tant d'affaires, qu'ils croyoient avoir un diable à combattre, & non pas un homme, & que le Basque eut le temps de venir avec un secours d'environ cent hommes, & de le dégager. Ce secours sauva le Pont, & il étoit temps, car sans doute Bayard eût succombé sous le nom-

bre, & ſes forces ſe feroient épuiſées, & toute l'Armée étoit perdue. Les Eſpagnols quitterent d'abord la partie, & les François les-chaſſerent un grand mille ; mais un corps de ſept à huit cens chevaux qu'ils virent venir au ſecours des fuyards, les arrêta, & le Chevalier leur dit : Nous avons aſſez gagné pour un jour, d'avoir ſauvé notre Pont, retirons-nous en Eſcadron quarré, & ſerrons-nous ; chacun fut de ſon avis, & tous reprirent le chemin du Camp, Bayard allant toujours le dernier pour ſoutenir la retraite, comme il alloit toujours le premier à l'attaque.

Cependant le travail exceſſif qu'il avoit fait faire à ſon cheval, lui attira une diſgrace ; car comme ſa troupe marchoit en bon ordre, elle fut tout à coup chargée par un autre détachement des ennemis : il y eut même quelques-uns des ſiens renverſés, & Bayard ſentant que ſon cheval étoit outré, l'accula contre un foſſé ; mais il fut bientôt environné de vingt ou trente hommes qui lui crioient : *Rende, Segnor, rende.* Il ſe défendit encore, mais enfin il ſe rendit, en diſant : il le faut bien, je ne ſuis pas pour réſiſter à tous moi ſeul. Ses Compagnons ne s'é-

tant pas apperçus de ſa chute, alloient regagner le Pont en queſtion, le croyant parmi eux, lorſque l'un d'entr'eux, Pierre de Guiffrey, Dauphinois, & d'une très-grande Maiſon, s'écria tout-à-coup : Eh ! mes compagnons mes amis, nous avons tout perdu, le brave Bayard nous manque, il eſt mort ou priſonnier ! Je fais vœu à Dieu d'en avoir des nouvelles, duſſé-je y aller tout ſeul, & y perdre la liberté ou la vie ! Abandonnerons-nous un homme qui a rendu de ſi grands ſervices à toute l'Armée, & qui nous a fait à tous acquérir tant de gloire ? Chacun ſentit comme Guiffrey l'importance de la perte qu'ils avoient faite, & tous ayant reſanglé leurs chevaux, ſe mirent au grand galop après les Eſpagnols, qui en effet tenoient Bayard, & l'emmenoient ſans l'avoir déſarmé, ſinon de ſa hache d'armes. Ils lui avoient demandé ſon nom, mais il ſavoit trop que s'il s'étoit nommé ils l'auroient maſſacré, pour le leur apprendre, (tant étoit grande la terreur que ſon nom ſeul leur inſpiroit :) c'eſt pourquoi il ſe déguiſa comme il pût, ſans dire autre choſe, ſinon qu'il étoit Gentilhomme. Sur cela les François les joignirent,

criant : *France, France ; tournez, Eſpagnols, ainſi n'emmenerez-vous pas la fleur de Chevalerie.* Les Eſpagnols, quoiqu'en grand nombre, furent étourdis de cette ſaillie Françoiſe ; cependant ils ſe retournerent en bonne contenance pour la ſoutenir, mais du premier choc, pluſieurs des leurs furent renverſés ; Bayard qui étoit encore armé, & à qui il ne manquoit qu'un cheval capable de le ſeconder, profita de l'événement ; il fut bientôt à terre, & laiſſant le ſien, il ſauta ſur un beau courſier qui ſe trouva là, & dont le maître (Salvador de Borgia, brave ſoldat, & Lieutenant de la Compagnie du Marquis de la Padule) avoit été renverſé par l'Ecuyer le Baſque. Quand le Chevalier ſe trouva ſi bien monté, il redoubla de courage, & fit des prodiges de force, en criant, pour inſulter les Eſpagnols : *France, France ; Bayard, Bayard ; que vous laiſſez aller.* Quand ceux-ci l'entendirent ſe nommer, & qu'ils ſentirent les deux fautes qu'ils avoient faites, l'une de ne l'avoir pas déſarmé, l'autre de ne pas prendre ſa foi, qu'il n'auroit jamais fauſſée, le cœur leur manqua à tous ; ils ſe dirent entr'eux, retirons-nous, nous ne

ferons rien de bon d'aujourd'hui, après ce que nous venons de perdre. En effet, ils tournerent le dos au grand galop, & les François se contenterent de les regarder courir, tant parce que la nuit approchoit, que parce qu'ils s'estimoient trop heureux d'avoir tiré de leurs mains *leur vrai guidon d'honneur*. Ils regagnerent leur camp, où il fut long-temps parlé d'une journée si extraordinaire par les évenemens, & en particulier par les exploits de notre Chevalier.

Il est temps de reprendre le fil de l'histoire. On a vû plus haut que l'armée Françoise qui tenoit le Royaume de Naples, avoit été forcée de l'abandonner par les perfidies multipliées de Ferdinand, Roi d'Arragon, lequel avoit violé tous les Traités, & qu'elle avoit repassé les Monts en assez mauvais état, & après avoir perdu la plus grande partie de ses Chefs. Alexandre VI. (*q*) étoit mort, & Jules II. de la Maison de la Rouere occupoit le Saint Siége, lorsque ce débris d'armée traversa l'Etat Eccléſiastique ; il fit aux François le meilleur traitement qu'ils pussent espérer, mais c'étoit une amitié de Renard, qu'il fit dans la suite payer bien cher, ayant été toute sa vie ennemi juré du

Roi de France & de toute la nation.

(1505.) Après le départ de l'armée Françoiſe, l'illuſtre Capitaine Louis d'Ars, & Bayard ſon ami & ſon bras droit, demeurerent dans la Pouille, en dépit de toute l'armée d'Eſpagne; ils y tenoient pluſieurs Places, entr'autres Venouze, & s'y ſeroient maintenus long-temps, ſi le Roi ne leur eut donné ordre abſolu de revenir eux & leurs gens, ce qu'ils firent armet en tête, Enſeignes déployées, & la lance en arrêt (*r*). Au retour de Bayard à la Cour, le Roi lui donna une place d'Ecuyer de ſon Ecurie, en attendant qu'il vaquât une Compagnie d'Hommes d'Armes de ſes Ordonnances.

La même année fut marquée par trois évenemens. Le premier fut la mort de Jeanne de France, premiere femme du Roi, en la ville de Bourges. Son mariage avoit été déclaré nul, comme nous l'avons dit ci-devant page 62, & elle avoit eu pour appanage le Duché de Berry. Le ſecond fut la maladie du Roi, qui fut réduit à la derniere extrêmité à Blois. Les Médecins l'abandonnerent, & ce fut peut-être ce qui lui ſauva la vie, avec les vœux & les prieres de ſon peuple dont il étoit adoré. Et le troiſié-

me fut la mort de Fréderic d'Arragon, Roi de Naples, en la ville de Tours. Il tenoit cette Couronne de ſes ancêtres qui l'avoient uſurpée, & ceux qui la reprirent ſur Louis XII. n'y avoient pas plus de droits que Fréderic.

(1506.) L'année ſuivante fut auſſi ſignalée par deux morts conſidérables. La premiere fut celle de l'incomparable Iſabelle, Reine de Caſtille, femme de Ferdinand, Roi d'Arragon, dont nous venons de parler. Princeſſe accomplie, & douée de toutes les vertus qui font les grands hommes, & dont le nom ſeul ſera pour elle un éloge éternel. La ſeconde mort fut celle de ſon gendre, Philippe le Beau, Archiduc d'Autriche, fils de l'Empereur Maximilien I. & de Marie, héritiere de Bourgogne & des Pays-Bas. Il avoit épouſé en 1498 Jeanne, fille aînée d'Iſabelle; après la mort de celle-ci, il fut reconnu Roi d'Eſpagne, conjointement avec ſa femme, dont il eut deux fils, Charles, Duc de Luxembourg, qui fut depuis l'Empereur Charles-Quint, & Ferdinand I. qui ſuccéda à ſon frere après qu'il eut abdiqué la Couronne Impériale. Philippe mourut preſque ſu-

bitement pour avoir bû à la glace en jouant à la paume. Voyez ſur ces Princes & Princeſſes l'hiſtoire du Cardinal Ximenès.

Ferdinand devenu veuf, ſe remaria la même année avec Germaine de Foix, niece de Louis XII. & ſœur du Duc de Nemours, dont il ſera grande mention dans la préſente hiſtoire. Cette Princeſſe élevée à la Cour de France, tendrement chérie du Roi ſon oncle, & de la Reine Anne de Bretagne, changea de cœur en changeant de climat, & devint une ennemie jurée de ſa patrie, & de la Maiſon Royale.

Dans le même temps le Roi envoya un corps d'armée en Italie ſous les ordres de Charles d'Amboiſe, Seigneur de Chaumont, neveu du Cardinal, pour aider le Pape Jules II. à conquérir Bologne ſur les Bentivoglio, ce qui réuſſit, & cette Ville & ſon territoire furent mis entre les mains du Saint Pere, qui n'attendoit plus que ce bienfait pour déclarer ſa haine contre la France. Non-ſeulement il traverſa toute ſa vie les François; mais où il n'étoit pas aſſez fort pour leur faire la guerre, il leur ſuſcitoit des ennémis, & pour ar-

rêter leurs opérations, il fortifia toutes ses Places qui pouvoient leur servir de passage. Nous en rapporterons des traits remarquables dans la suite.

Fin du Livre second.

TAYLOR INST. OXFORD.

HISTOIRE
DU CHEVALIER
BAYARD,
DIT
LE CHEVALIER SANS PEUR ET SANS REPROCHE.

LIVRE TROISIE'ME.

SOMMAIRE.

Rebellion des Génois. Louis XII. les réduit. Exploits de Bayard. Entrevûe des Rois de France & d'Eſpagne à Savonne. Suite du caractere de la Reine d'Eſpagne. Traitemens honorables faits par les deux Rois réciproquement à leurs principaux Offi-

tiers. Trivulce donne au Roi une fête superbe. L'Empereur attaque les Vénitiens. Louis les secourt. Ils traitent secretement avec l'Empereur pour de l'argent ; Trivulce s'en offense. Ligue de Cambrai contre eux. Suite & exécution de ce Traité. Les Vénitiens reprennent Trevi & la brûlent. Le Roi s'en venge sur Rivolta. Bataille d'Agnadel, où les Vénitiens sont défaits, & leur Général prisonnier. Deux Nobles Vénitiens pendus. La Lombardie soumise. Padoue est surprise par les Vénitiens. Leur stratagême. La garnison Autrichienne y est massacrée. Fureur de l'Empereur à cette nouvelle. Le Roi lui donne du secours. Les Vénitiens prennent Vicence. Etat de l'armée de l'Empereur. Ordonnance du siége de Padoue. Prise de Monselles. Le Château en est pris d'assaut. Défaite des Vénitiens sur le Pô. Etat de la ville de Padoue. Bayard force quatre barrieres. Deux traits de sa hardiesse. Parallele des barricades forcées par le Prince de Conti en 1744. Disposition du siége de Padoue. Punition d'un traître. L'armée de l'Empereur est harcelée par Luc Malveze. Bayard

va à sa rencontre, & le défait. Fait plus de prisonniers qu'il n'a mené d'hommes avec lui. Complimens de l'Empereur. Autre exploit du même genre. Ce que c'est que le Palais de la Reine de Chypre. Escarmouche où Bayard défait un parti ennemi. Trait de valeur d'un François âgé de dix-sept ans. Moyen employé par Bayard pour s'emparer d'un Château. Bravade d'un Officien Vénitien, & sa lâcheté. L'Empereur veut faire donner l'assaut à Padoue. Indécente proposition qu'il fait aux François : est rejettée par l'avis de Bayard qui en fait une autre. Les Impériaux ne la goûtent point. L'assaut est différé. L'Empereur mécontent quitte son armée secretement. Il mande que l'on leve le siége. Inhumanité des Lansquenets. Les armées se séparent. Embuscade dressée à Bayard, qui y est fait prisonnier, & délivré par les siens. Il fait une belle retraite. Il est repris & délivré. Il taille en pieces plus de cinq cens hommes. Trahison pour le surprendre, découverte. Il pardonne à l'espion, & profite de la découverte ; bat les Vénitiens, & met en pieces 2000 hommes d'infanterie.

Réflexion sur sa conduite. Il renvoye l'espion à son Maître, qui le fait pendre. Le Duc de Nemours arrive en Italie. Honneurs qu'il fait à Bayard. Siége de Lignago, qui est pris d'assaut & sans quartier. Mort & éloge du Cardinal d'Amboise. Douleur du Maréchal de Chaumont son neveu. Arrivée d'un secours d'Espagne. Grote de Longara, cruel malheur qui y arrive. Un enfant s'en échappe seul. Rage d'un Officier Allemand contre son parent qu'il fait massacrer avec tous les siens. Siége & prise de Montselles, où la garnison est égorgée.

(1507.) LE premier mauvais service que le Pape rendit au Roi, pour reconnoître ses bienfaits, fut de faire soulever les Génois, par des intelligences & des moyens détestables. Il les anima contre les Nobles que la populace chassa tous hors de la Ville, & ensuite se fit un Doge d'un nommé Paul de Novi, Teinturier de profession. Il y avoit huit ans qu'ils étoient soumis au Roi, cependant ils égorgerent la garnison du Château, contre la capitulation, par laquelle il

étoit dit qu'elle ſortiroit librement.

Le Roi en fut inſtruit par Jean-Louis Fieſco (de Fieſque), Comte de Lavagne, d'une des premieres Maiſons de l'Etat, & par d'autres Nobles affectionnés à la France. Irrité de cette rebellion, dont il ſentoit les conſéquences, il ſe réſolut de paſſer les Monts en perſonne, avec toute la diligence & les forces que la circonſtance demandoit.

Bayard étoit alors à Lyon, très-incommodé, tant de la fievre quarte, qui l'a tenu plus de ſept ans, que des ſuites d'une bleſſure qu'il avoit autrefois reçûe, & qui avoit penſé lui coûter le bras gauche : c'étoit un coup de picque dont la playe avoit dégénéré en ulcere, dont cependant il eut le bonheur de guérir avec le temps.

Malgré ſon indiſpoſition, il ſe ſeroit cru deshonoré s'il n'avoit ſuivi le Roi dans cette expédition : dans deux jours ſes équipages furent prêts, & ſans conſidérer à quoi il s'expoſoit, il ſe mit en marche, & fut encore des premiers dans les gorges des Alpes. L'armée fit une telle diligence, qu'elle ſe trouva tout proche de Genes, pendant que les habitans la croyoient encore de-là les Monts ; enſorte qu'ils

n'eurent pas le temps de recevoir le secours que le Pape & quelques autres Princes d'Italie devoient leur envoyer, entr'autres huit mille Bresignels, qu'on estimoit les meilleures troupes du pays, & les plus entreprenantes.

Néanmoins les Génois se préparerent à faire une belle défense, & les François furent bien étonnés de trouver au haut de la derniere montagne, par où il leur falloit passer pour arriver à la Ville, un Fort nouvellement construit, avec une bonne garnison, & beaucoup d'artillerie. Sur cela le Roi tint Conseil de guerre pour savoir ce qu'il y avoit à faire. Les avis furent partagés, les uns pensoient que ce Fort pouvoit couvrir un corps d'armée considérable, qu'ainsi il étoit dangereux de s'engager, & que l'on pourroit y perdre bien du monde, & être forcé de reculer. D'autres soutenoient que ces troupes ne pouvoient être que des canailles ramassées qui fuyeroient au premier choc. Le Roi regarda Bayard, & lui demanda ce qu'il en pensoit. En vérité, Sire, répondit-il, je serois bien embarrassé d'en juger, mais il n'y a qu'à aller voir ce qu'ils font là-haut; & si Votre Majesté veut m'en charger, avant qu'il soit une heure je

lui en rendrai bon compte, ſi je ne ſuis pris ou tué. Je vous en prie, lui dit le Roi, je ne puis en remettre la commiſſion en meilleures mains. Bayard partit auſſi-tôt avec cent ou cent vingt de ſes amis, des principaux de l'armée, dont les noms méritent d'être cités, Chabannes, d'Aubigny, Lieutenans Généraux, Maugiron, François de Cruſſol, Seigneur de Beaudiner, le Vicomte de Rhodès, de la Maiſon de Foix, Odet de Foix, Seigneur de Bardaſſan, André ſon frere, Seigneur de Leſparre, le Bâtard de Luppe, & pluſieurs autres. Le Chevalier leur donna l'exemple de grimper la montagne avec les pieds & les mains, & quand ils furent en haut, la fatigue les força de s'arrêter pour prendre haleine; enſuite ils marcherent au baſtion, dont ils trouverent les avenues garnies de fortes avant-gardes, qui leur donnerent beaucoup d'affaires; cependant les Génois plierent & s'enfuirent. Les François vouloient les pourſuivre, mais Bayard les arrêta en criant: ne les ſuivons pas, Camarades, allons droit au Fort, il y a peut-être dedans des gens qui nous mettroient entre deux feux, voyons ce qui en eſt. L'avis étoit trop ſage pour n'être pas ſuivi, & l'éve-

nement le juſtifia. Il s'y trouva trois cens hommes, qui firent d'abord bonne contenance, & ſe défendirent aſſez bien, mais qui enfin prirent la fuite, & deſcendirent la montagne précipitamment pour gagner la Ville, laiſſant beaucoup des leurs ſur la place. Ainſi le Fort demeura à Bayard, & ſa priſe effraya tellement les Génois, que le courage leur manqua d'abord, & qu'ils ſe ſoumirent à la clémence du Roi. Louis y fit ſon entrée, leur fit payer tous les frais de la guerre, fit conſtruire à leurs dépens une forte Citadelle qui commandoit la Ville, & qu'il nomma Codefa. Il fit trancher la tête au nouveau Doge Paul de Novi, & à un Noble de la Maiſon de Juſtiniani : il ôta à la Ville tous ſes privileges, leur donna un Gouverneur en ſon nom, auquel il les obligea de prêter ſerment, & ordonna qu'à l'avenir la Monnoye ſeroit marquée à ſes armes avec celles de la Ville ; après quoi il leur donna amniſtie.

De Genes le Roi ſe rendit à Savone, où il eut une entrevûe avec Ferdinand, Roi d'Arragon, qui s'y trouva revenant de Naples avec ſa nouvelle femme, Germaine de Foix, laquelle, dit un Hiſtorien, tenoit une *merveilleuſe audace*. On

a déja dit qu'en changeant d'air elle avoit changé de cœur : elle ne ſe déguiſa point à l'entrevûe des deux Rois, & témoigna un mépris inſolent à la Nobleſſe Françoiſe, ſans en excepter l'illuſtre Gaſton, Duc de Nemours, ſon frere. Son mari au contraire fit grand accueil à Louis d'Ars & à Bayard, & alla juſqu'à dire au Roi en leur préſence : *Monſeigneur mon frere, bien eſt heureux le Prince qui nourrit deux tels Chevaliers.* Le Roi, de ſon côté, ne fit pas moins d'amitié au grand Capitaine Gonçalès, l'un des héros de ſon ſiécle & de ſa nation, & dont les vertus donnerent une telle jalouſie à Ferdinand, qu'il fit exprès le voyage de Naples pour le ramener avec lui, de crainte que de Viceroi qu'il étoit, il ne s'en rendît le Souverain, ou que la nation même, rendant juſtice à ſon mérite, ne le couronnât. Pour récompenſe de ſes ſervices, Ferdinand le relegua dans ſes terres, où il lui fit paſſer une triſte vieilleſſe. Mais après ſa mort il l'en dédommagea en Prince Machiaveliſte qu'il étoit, & en faiſant rendre à ſa mémoire par toute l'Eſpagne les honneurs qui ne s'étoient jamais rendus qu'aux Rois (*a*).

Après quelques jours paſſés en con-

férences entre Louis & Ferdinand, ils se séparerent. Celui-ci suivit sa route en Espagne, & Louis se rendit dans sa Duché de Milan, où Trivulce, depuis peu Maréchal de France, lui donna une fête plus digne de la magnificence d'un Souverain, que d'un sujet : il avoit rassemblé six à sept cens personnes du premier rang des deux sexes, & pendant trois jours les plaisirs furent variés, en festins, bals, Comedies, & tout ce qui se peut imaginer, ensuite de quoi le Roi partit, & se rendit dans ses Etats.

(1508.) L'année suivante l'Empereur Maximilien entra en armes sur les terres des Vénitiens, alliés de Louis, à qui ils demanderent du secours par la voix d'Antoine Gondelmar, leur Ambassadeur. Louis le leur accorda, & donna ordre au même Trivulce de leur mener promptement six mille hommes de pied, & six cens chevaux. Cette armée se rendit en diligence dans une petite place nommée la *Pedra-di-qua*, où étoit déja celle de l'Empereur, prête à passer outre, sans l'arrivée de Trivulce, qui l'arrêta & l'empêcha de faire aucuns progrès. Les Vénitiens, qui sont naturellement subtils, eurent recours à la négociation, & sachant que la plus gran-

de maladie de l'Empereur étoit une grande diſette d'argent, ils traiterent ſecretement avec lui, & moyennant une bonne ſomme qu'il reçut d'eux, il ſe retira avec ſon armée. Trivulce, à l'inſçu duquel le Traité fut fait, en fut piqué, & dit au Provéditeur de la République (*b*), qui étoit auprès de lui, que le Roi ſon Maître ne ſeroit pas content d'un pareil procédé. Et de fait, quoique la choſe reſtât quelque temps dans le ſilence, le Roi en tira vengeance peu après.

Cette République de Veniſe étoit alors dans un débordement qui offenſoit le ciel & la terre. Elle s'égaloit aux Têtes couronnées, & ſembloit même les braver. Louis XII. par le Miniſtere du Cardinal d'Amboiſe, & Maximilien, par celui de Marguerite d'Autriche, Gouvernante des Pays-Bas, formerent à Cambray une Ligue, où entrerent le Pape & le Roi d'Eſpagne, pour mettre la derniere main à un Traité qui établit pour une bonne fois les intérêts & les droits des uns & des autres (*c*). Le Seigneur de Chaumont, neveu du Cardinal, y aſſiſta auſſi de la part du Roi, avec les Ambaſſadeurs des autres Puiſſances. Les affaires qui les avoient aſſemblés étant ter-

minées, il fut fait entre ces quatre Princes un Traité d'alliance offensive & défensive pour renverser sans ressource la République de Venise. Il étoit dit que Louis passeroit les Monts en personne, immédiatement après Pâques de l'année suivante, & se trouveroit sur les terres de Venise quarante jours avant qu'aucun des autres se mît en campagne. Il est difficile de concevoir une clause si bizarre, & de comprendre comment elle put être accordée par les Ministres François : il ne semble pas qu'elle ait pû avoir d'autre objet que de mettre l'armée de France à la bonne ou mauvaise aventure, de profiter de la bonne, si le Roi avoit eu l'avantage, ou de tomber sur lui-même, s'il eût eu du dessous. Quoi qu'il en soit, Louis eut tout le succès & l'honneur de l'affaire, mais ses alliés partagerent avec lui le profit. Cet évenement mérite d'autant mieux sa place ici, que le Chevalier y eut grande part.

Dès la fin de l'année, c'est-à-dire au mois de Mars 1508, le Roi fit passer dans le Duché de Milan sa Gendarmerie & sa Cavalerie légere (autrement avanturiers, qui faisoient un corps de quinze mille hommes). Il en donna le

commandement à de grands Capitaines, tels que Molart, d'Aubigny, la Croptе-Daillon, le Comte de Rouſſillon, Bâtard de Bourbon, Odet d'Aydie (*d*), Georges de Durfort (*e*), & pluſieurs autres, qui tous y menerent des Compagnies de gens d'élite. Le Roi manda notre Chevalier, & lui dit: Bayard, vous ſavez que je vais repaſſer les Monts pour avoir raiſon des Vénitiens, & reprendre quelques places qui m'appartiennent, & qu'ils occupent ſans aucun droit, comme Cremone, Ghiera-d'Adda, & quelques autres. On m'a annoncé la mort du Capitaine Chatelart, que je regrete beaucoup, je vous donne ſa Compagnie, mais je vous en donne encore une de gens de pied, que je veux que vous commandiez, & votre Lieutenant, le Capitaine Pierrepont (*f*), en qui j'ai toute confiance, commandera vos Hommes d'Armes. Sire, répondit Bayard, je n'ai qu'à obéir, mais combien votre Majeſté veut-elle me donner de gens de pied? Mille hommes, dit le Roi, perſonne n'en a davantage. A cela Bayard repliqua: je vous ſupplie, Sire, que je n'en commande que cinq cens, un plus grand nombre ſeroit au-deſſus de mes forces, mais je vous promets de

de les choisir si-bien qu'ils vous rendront bon service, & je crois la charge assez forte quand un Capitaine veut faire son devoir. Le Roi s'y accorda, & lui dit de se rendre promptement en Dauphiné, pour être à la fin de Mars à Milan. Tous les autres Capitaines eurent le même ordre, & s'y trouverent rassemblés au temps préfix, ou au commencement d'Avril.

(1509.) L'armée du Roi n'étoit au plus que de trente mille hommes, y compris six mille Suisses & deux mille chevaux. Déja les Vénitiens avoient reçu la Déclaration de guerre par le Héraut d'Armes Mont-Joye-Saint-Denis; & sachant l'état des troupes Françoises, ils leverent une belle armée de trente mille hommes de pied, & de deux mille chevaux, dont ils donnerent le commandement à Nicolas des Ursins, Comte de Petigliane, & firent Général de leur infanterie Barthelemi d'Alviane, lequel en son particulier avoit bon nombre de Bresignels des plus hardis, portant ses couleurs de blanc & rouge.

Le Roi arrivé à Milan, apprit qu une petite Place sur l'Adda, nommée Trevi, prise dès l'arrivée de ses troupes, par le Grand-Maître de Chaumont, se-

condé par Molart, la Cropte, Richemont & Bayard, avoit été repriſe par les Vénitiens, & qu'après l'avoir brûlée, pour la punir de s'être rendue à eux, ils avoient fait priſonniers de guerre le Capitaine Fontrailles qui y commandoit, avec ſa garniſon, compoſée de Gendarmes, & les Officiers qui s'y trouverent, entr'autres le Capitaine de la Porte, le Seigneur d'Eſtançon, deux Capitaines de gens de pied, Antoine d'Arces, Dauphinois, dit le Chevalier blanc, & le Capitaine Imbault (*g. h.*). Le Roi irrité de cette barbarie, marcha droit à Caſſano, & fit conſtruire deux ponts ſur l'Adda; la cavalerie défila par l'un, & l'infanterie par l'autre, & lui-même armé de toutes pieces les vit paſſer. Dès le lendemain il ſurprit une petite Ville, nommée Rivalta, & la fit ſaccager. A deux jours de-là (le 14 Mai) les armées Françoiſe & Vénitienne ſe rencontrerent près d'un village nommé Agnadel, qui touchoit à un autre qui ſe nommoit Pandin. La République avoit expreſſément défendu à ſes Généraux de livrer bataille, mais de ſe contenter de garder leurs Places & Fortereſſes, pour gagner du temps & fatiguer les troupes Françoiſes. Cepen-

dant d'Alviane plus hardi, ou plus téméraire que le Comte de Petillane, s'imagina que quelque succès qu'il eut, c'étoit toujours assez d'honneur pour lui d'avoir combattu une armée Françoise commandée par son Roi en personne. Il engagea l'action le premier avec grand carnage de part & d'autre. Les Vénitiens firent d'abord des merveilles; mais pendant l'action, d'Alviane vit l'arriere-garde Françoise, où étoit Bayard, qui venoit à travers les marais, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, & qui s'avançoit à grands pas pour le prendre en flanc; la frayeur s'empara de lui & de toute son infanterie: aussi-tôt l'armée entiere fut rompue & défaite, ses Brésignels demeurerent tous sur la place, & lui-même blessé de plusieurs coups fut forcé de se rendre au Seigneur de Vandenesse (*i*). Le Comte de Petillane voyant la défaite de l'infanterie, se retira avec sa cavalerie, peut-être plutôt qu'il n'auroit dû. Il ne fut pas poursuivi, les François acharnés sur les gens de pied n'en tinrent aucun compte. Cette victoire fut complette pour les François, à qui elle coûta très-peu, au lieu que du côté des ennemis le nombre des morts passa quinze mille. D'Alviane fut conduit au logis

du Roi, qui pour éprouver ſi ſes troupes ſe tenoient en état en cas d'alerte, fit donner, après ſon dîner, une fauſſe allarme; & quelqu'un ayant demandé à d'Alviane ce que ce pouvoit être : il faut, répondit-il, que vos gens veuillent ſe battre enſemble, car pour les nôtres, je vous promets ſur ma vie qu'ils n'y reviendront de long-temps.

Le Roi paſſa deux jours ſur le champ de bataille, pendant leſquels un mauvais Château, nommé Catavas, ſe fit battre à coups de canon, & fut emporté en deux heures; il ne s'y trouva que quelques payſans qui furent d'abord accrochés aux crénaux. Cet exemple intimida tellement les autres, que ni Places, ni Châteaux ne réſiſterent plus, excepté celui de Peſcaire, dont la garniſon fut rigoureuſement traitée. Il s'y trouva entr'autres un Provéditeur de la Seigneurie & ſon fils, qui offrirent une groſſe rançon; mais leurs offres & leur dignité ne leur ſervirent de rien, & ne les garantirent pas d'être pendus au premier arbre. Ils s'étoient rendus à un Gentilhomme nommé le Lorrain, Officier diſtingué, qui avoit leur parole, & leur avoit donné la ſienne. Il eut à leur ſujet de très-groſſes paroles avec le Gé-

néral (le Grand-Maître), mais pour cela il ne put leur sauver la vie.

Le Roi se logea dans Pescaire, après avoir soumis toutes les Places qu'il avoit projetté de conquérir, Cremone, Creme, Bressia, Bergame, & un très-grand nombre d'autres, qui furent réduites en cinq ou six jours, excepté le Château de Cremone, qui l'arrêta un peu, mais qui se rendit comme les autres. Les Villes de Verone, Vicence & Padoue lui présenterent leurs clefs ; il les remit à l'Empereur qui les reclamoit. Il eut encore la bonté de faire la part du Pape, malgré l'expérience qu'il avoit de son ingratitude : il lui rendit Ravenne, Forli, Imola & Faenza en Lombardie, Brindes & Otrante dans le Royaume de Naples. Il n'eut pas grand profit de sa générosité, l'Empereur reperdit bientôt ses places, & le Pape n'en devint que plus dangereux ennemi, comme on le verra dans peu.

Ce qui resta de l'armée Vénitienne s'enfuit jusqu'au Trévisan & au Frioul, sans s'arrêter, croyant avoir toujours les François à sa suite, ce qui n'étoit pas, de quoi l'Empereur n'eut pas lieu d'être satisfait.

Ce Prince avoit promis au Roi de se

rendre à Peſcaire, pour conférer avec lui. Il étoit convenu entr'eux qu'il viendroit ſur un Bâtiment par le Lac qui mouille cette Place d'un côté, & qu'il auroit telle eſcorte que bon lui ſembleroit. Le Roi envoya au-devant de lui juſqu'à Rouvray le Cardinal d'Amboiſe, pour le recevoir & l'accompagner, mais ce Miniſtre ne put jamais le réſoudre à venir. Le Cardinal revint auprès du Roi, & avec lui l'Evêque de Gurce, autrement Goritz (depuis Cardinal), (*k*) avec qualité d'Ambaſſadeur de l'Empereur, pour complimenter le Roi, & lui donner des raiſons telles qu'elles, de ce que ſon Maître n'étoit pas venu ſelon ſa parole; peu après le Roi s'en retourna à Milan au commencement de Juillet.

Dans ces circonſtances, la ville de Padoue, qui venoit d'être rendue à l'Empereur, retomba par ſa faute dans les mains des Vénitiens. Il n'y avoit mis pour garniſon que huit cens Lanſquenets, ce qui étoit trop peu de choſe pour une Place qui avoit alors ſix milles de tour. Elle fut ſurpriſe par l'adreſſe de deux Nobles Vénitiens, André Gritti, & Luc Malvezze, qui avoient toujours entretenu des intelligences dans la

Place, où la domination Vénitienne étoit chere, à cauſe de l'exacte juſtice que la Seigneurie rend à ſes ſujets.

Ces deux Nobles dans le commencement de Juillet, qui eſt en Italie la ſaiſon des ſeconds foins, s'embuſquerent à un trait d'arbalête de la Ville, dans un lieu rempli d'arbres épais qui bouchoient entiérement la vûe, & qui cacherent ſans peine quatre cens Hommes-d'Armes, & deux mille fantaſſins. Or les environs de Padoue ſont très-abondans en foins, & les voitures pour le tranſport tellement larges, qu'elles rempliſſent les portes de la Ville. Ils dreſſerent ſur cela leur projet, & dès le point du jour, les quatre premieres charrettes étant entrées, ils firent ſuivre la cinquiéme par ſix Cavaliers, ayant chacun un fantaſſin en croupe, armé d'arquebuſe, & parmi eux un Trompette pour ſonner l'allarme, quand le moment en ſeroit venu.

D'un autre côté, les Lanſquenets qui compoſoient la garniſon de la Ville, étoient fort vigilans; ils ne tenoient que deux portes ouvertes, & toujours à chacune trente hommes de garde. La Seigneurie avoit, comme nous l'avons dit, pluſieurs intelligences dans la Ville, en-

tr'autres un Gentilhomme nommé Geraldo Magurin, qui avoit le ſecret, & devoit au premier ſon de la Trompette paroître en armes avec ceux du parti. La cinquiéme charrette étant donc entrée à la ſuite des quatre autres, les ſix Hommes d'Armes qui la ſuivoient de près, ſe mirent à crier : *Marco, Marco*, les fantaſſins qu'ils avoient en croupe mirent pied à terre, & firent feu ſi adroitement, & de ſi près, qu'ils tuerent chacun leur homme : la Trompette ſonna, & le gros des Vénitiens fondit tout-à-coup en faiſant des cris terribles de *Marco, Marco, Italia, Italia.* Ils furent ſecondés par Magurin, qui avoit pratiqué aſſez de monde, pour que dans un inſtant il ſortît des maiſons plus de deux mille habitans armés de picques & de javelines. Les Lanſquenets bien étonnés de la premiere décharge, ſe mirent promptement en défenſe, & ſonnerent l'allarme ; mais quand ils virent la révolte générale, & qu'il falloit périr, ils ſe rendirent ſur la place, & ſe formerent en bataillon quarré, réſolus à ſe battre vigoureuſement, & vendre leurs vies bien cher. A peine y furent-ils, qu'ils ſe virent attaqués de deux ou trois côtés à la fois, jamais

on ne vit une si belle défense ; ils soutinrent deux heures sans se rompre, à la fin le grand nombre l'emporta, ils furent rompus & défaits, sans qu'il fut fait quartier à un seul. Mais en revanche ils firent bien payer leur défaite aux vainqueurs, ils en mirent plus de quinze cens sur la place, tant des habitans que des assaillans, & ainsi la Ville retourna à la Seigneurie, & le Comte de Petillane y étant entré, la répara & la fit fortifier en diligence, connoissant de quelle conséquence elle étoit pour ses Maîtres.

Quand l'Empereur apprit la révolte de Padoue, & le massacre de sa garnison, il entra dans une fureur difficile à exprimer ; il jura de s'en vanger, & d'aller en personne la punir. Louis ne fut pas moins sensible à cet évenement, dont il accusoit la négligence de l'Empereur, & la foiblesse d'une garnison de huit cens hommes dans une si grande place. Cependant Maximilien lui demanda cinq cens Hommes-d'Armes pendant trois mois pour réduire les Vénitiens ; il les accorda, & chargea le brave Chabannes de choisir ce nombre parmi les plus vaillans, gens sur qui il pût compter, & de les mener à l'Empereur.

Chabannes qui ne reſpiroit que la guerre, & n'en ſouhaitoit que les occaſions, fut bien-tôt prêt à partir, & comme il ſortoit les portes du Château de Milan, il rencontra Bayard, à qui il dit : *Mon Compagnon, mon Ami, voulez-vous pas que nous ſoyons de compagnie ?* Bayard, qui n'en demandoit pas d'autre, accepta d'abord la partie, & ſe joignit à la troupe : on a peu vû d'expédition qui ait attiré tant d'hommes du premier ordre par leur naiſſance & leur valeur. Tels furent le Baron de Bearn, qui y mena une partie de la Compagnie du Duc de Nemours : le Baron de Conty (*l*), Capitaine de cent Hommes d'Armes, Théodore Trivulce (*m*), Jules de Saint-Severin, Humbercourt (*n*), la Clayette, la Cropte-Daillon, Lieutenant du Marquis de Monferrat, Bayard, & autres. Avec eux partirent encore plus de deux cens Gentilshommes volontaires, parmi leſquels étoient Buſſy d'Amboiſe, couſin du Grand-Maître, les Seigneurs de Bonnet, Breton, & de Mipont, Bourguignon, intimes amis de Bayard, & braves comme lui. Chabannes ayant raſſemblé toute ſa troupe, qui doubloit & au-delà le ſecours que l'Empereur avoit demandé, marcha droit à

Pescaire, & le Roi prit la route de son Royaume, laissant sa Duché de Milan & les Places conquises en toute sûreté.

Dès que les Vénitiens se furent emparé de Padoue, comme on l'a vû, ils se présenterent devant Vicence, qui n'étant pas une Place fortifiée, se rendit d'abord. De-là ils voulurent aller de même s'emparer de Verone, & s'ils l'eussent prise, le secours des François auroit été inutile, parce que la Place est bonne, & qu'elle est traversée par une riviere fort rapide (*o*). Chabannes en ayant eu avis, partit deux heures avant le jour, il fut le premier aux portes de Verone, & s'en rendit maître, autrement il ne l'auroit pû avoir qu'avec de grosse artillerie. Les Vénitiens prévenus & effrayés, retournerent promptement d'où ils venoient. A cette expédition Bayard conduisoit les avant-coureurs, au nombre seulement de trente Hommes-d'Armes, mais c'étoient tous gens capables & dignes de commander chacun une Compagnie de cent hommes.

Ce fut à la tête de cette brillante troupe que Chabannes entra dans Verone, où il fut reçu avec de grandes démonstrations de joye par l'Evêque de Trente pour l'Empereur. Il y séjourna

deux jours, pendant leſquels les habitans, revenus de leur frayeur, lui donnerent, & à tous les François, tous les plaiſirs qui étoient en leur pouvoir, comme feſtins, bals & autres; après quoi la troupe prit le chemin de Vicence, où elle n'eut pas grande peine à entrer, les gens de la Seigneurie ayant pris la fuite dès qu'ils ſçurent la marche des François. On demeura cinq ou ſix jours dans Vicence à attendre des nouvelles de l'Empereur, qui, diſoit-on, étoit déja en campagne. Cependant il n'arriva qu'au commencement d'Août avec tous ſes équipages au Château de Baſſano, au pied d'une Montagne que ſon train mit huit jours à paſſer, quoique ce fût peu de choſe. Dans cet intervalle le Camp François reçut un renfort de quelque Cavalerie Bourguignone, & un autre de ſix mille Lanſqueners, conduits par le Prince Rodolphe d'Anhalt (*p*); moyennant ces deux renforts, & les troupes de l'Empereur, l'armée ſe trouva une des plus belles que l'on eut vûes depuis un ſiecle. L'Empereur arriva au Camp, près de la ville d'Eſt, (dont les Ducs de Ferrare, & aujourd'hui la Maiſon de Modene, ont pris le nom.) Il fit grand ac-

gueil à Chabannes, & à tous les Seigneurs & Officiers François.

S'il s'étoit fait attendre long-temps, sa présence & ses forces réparerent bien le temps perdu ; il avoit amené cent six pieces de canons sur leurs affuts, & six mortiers, tellement pesans, qu'on ne pouvoit les monter, & que pour les tirer il falloit les mettre à terre & les soulever plus ou moins pardevant avec des madriers pour diriger leur portée, & les arrêter solidement en arriere pour les empêcher de reculer : on ne les chargeoit que de pierres, parce que des bombes à leur mesure auroient été trop pesantes, encore ne les tiroit-on que quatre fois par jour.

Il avoit avec lui près de cent vingt Princes, Ducs, Comtes, ou Seigneurs des premieres Maisons d'Allemagne, environ douze mille chevaux, & cinq à six Lances de Bourgogne & du Haynault, & un nombre prodigieux de Lansquenets & de gens de pied, c'est-à-dire, près de cinquante mille. Le Cardinal de Ferrare (*q*) vint joindre l'Empereur au nom de son frere le Duc Alphonse premier, & amena cinq cens chevaux, trois mille fantassins & douze

pieces d'artillerie, & le Cardinal de Mantoue amena à peu près les mêmes forces ; en ſorte que l'on eſtimoit, que compris les François, l'armée étoit de cent mille combattans. Mais le ſervice de l'artillerie avoit été mal entendu ; la plus grande partie avoit été amenée par charrois, encore en ſi petit nombre, que l'on en voituroit une partie, & on retournoit chercher l'autre : & il falloit que les troupes perdiſſent leur temps à garder tant celle qui étoit tranſportée que celle qui rouloit, & celle qui reſtoit attendoit ſon tour. Ce fut pour ces troupes un très-grand inconvénient, outre qu'elles étoient très-fatiguées des longues traittes que leur Maître leur faiſoit faire depuis le point du jour, juſqu'à deux & trois heures après midi ; *ce qui n'étoit pas*, dit l'Hiſtorien, *vû la ſaiſon, pour rafraîchir le Gendarme ſous l'armet.*

Le premier campement de l'Empereur fut à huit milles de Padoüe proche le Palais de la Reine de Chypre (*r*). Il y arriva encore un autre renfort de mille ou douze cens Avanturiers François, tous gens d'élite & d'eſcarmouche ſous la conduite de Jacques d'Allegre, Seigneur de Millaut, bien digne

de les commander. Ce fut dans ce Camp que l'Empereur proposa le siege de Padoue, & tint un Conseil de Guerre pour en régler les opérations. Il y fut décidé que les Gendarmes François avec les Lansquenets du Prince d'Anhalt, comme la plus belle troupe Allemande de l'Armée, feroient la pointe : mais qu'avant tout il falloit s'emparer de Montselles, petite Place sur le chemin de Padoue, avec un fort Château, dont la garnison Vénitienne auroit pû incommoder la marche des troupes, & encore plus les Convois de vivres & de munitions.

Le lendemain matin l'Armée délogea, & vint à demi-mille de Montselles, qui se rendit d'abord, n'étant d'aucune défense : mais le Château qui étoit bon & capable de tenir fort long temps, inquiétoit les Généraux ; cependant par la lâcheté de ceux qui étoient dedans, on en fut bientôt maître. On commença à le battre, & à peine y eut-on fait une fort petite breche, que l'on sonna l'allarme pour aller à l'assaut. Il y avoit un bon jet d'arc à monter, mais les Avanturiers François du Capitaine d'Alegre y furent dans un moment, & sembloient voler. La garnison qui

n'étoit compoſée que de canailles, fit quelque réſiſtance, mais dans un quart d'heure la Place fut emportée, & ils furent tous mis en pieces. Les Avanturiers y firent beaucoup de butin, entr'autres cent cinquante chevaux de prix. La Ville & le Château furent remis au Duc de Ferrare qui les reclamoit, mais à la charge d'un prêt d'argent à l'Empereur de trente mille Ducats. Le Cardinal d'Eſt en prit poſſeſſion pour ſon frere, & y mit bonne garniſon, pendant que le Duc d'un autre côté faiſoit la guerre aux Vénitiens, à qui la même année il défit une eſpece d'Armée navale, (ſi ce nom peut ſe donner à une affaire paſſée ſur le Pô,) & ne leur fit gueres moins de mal, que le Roi leur en avoit fait à la bataille d'Agnadel : voici le fait. Les Vénitiens pour ſaccager la Poléſine de Rovigo, qui fait partie du Ferrarois, avoient mis ſur le Pô une quinzaine de Galeres chargées de trois à quatre mille hommes, & firent deſcendre cette Flotte depuis Chioſa juſqu'à Francolino. Le Duc de ſon côté avoit fait conſtruire ſur les deux bords du fleuve, & vis à-vis l'un de l'autre, deux bons Forts, le premier à la Tour de Loiſe-

lin, & le second au lieu nommé *Ilpopos*, & les avoit garnis de quatre mille hommes de ses meilleures troupes, & il avoit encore au même lieu quatre bonnes Galeres bien armées & bien équipées : en cet état il sut que ses ennemis étoient débarqués, il alla les attaquer, & les défit si complettement, qu'il n'en échappa pas un seul homme. Tout de suite avec ses quatre Galeres & d'autres fortes Barques, il attaqua les Galeres ennemies qui étoient dénuées de troupes, il en coula deux à fond, & en prit six avec tout leur équipage, trente pieces de canons de fonte, & quantité d'armes & de munitions.

Cette journée fut bien chere pour les Vénitiens, & coûta peu au vainqueur, si ce n'est la perte du Comte Ludovic Pic de la Mirandole tué d'un coup d'arquebuse. Reprenons le fil de notre histoire.

L'Empereur que nous avons laissé dans son Camp devant Montselles, n'eut pas plutôt rendu cette Place à son vrai Souverain, qu'il marcha droit à Padoue, & s'en approcha à un mille. Ce n'étoit pas une petite entreprise que de l'avoir par un siege, la Place étoit bonne & bien fortifiée, elle étoit

défendue par un habile homme, (le Comte de Petillane,) qui avoit avec lui mille Hommes-d'Armes, douze mille de pied, & deux cens pieces de canon. Outre cela la Ville eſt traverſée par une riviere (*s*), qui forme d'elle à Veniſe un Canal qu'il eſt impoſſible de rompre ou de détourner, & qui a environ dix-huit mille de cours.

L'Empereur campé à un mille des murs, tint Conſeil de Guerre pour délibérer de quel côté il formeroit le ſiege : il appella ceux d'entre les François qu'il honoroit de ſon eſtime & de ſa confiance : le réſultat fut que le quartier de l'Empereur ſeroit vers la porte qui va à Vicence, & qu'il auroit les François avec lui ; que le Cardinal de Ferrare ſeroit à une autre porte plus haut avec les Gendarmes de Bourgogne & de Haynault, & dix mille Lanſquenets ; qu'à une autre porte au-deſſous du quartier de l'Empereur ſeroit le Cardinal de Mantoue, & Jean ſon frere (*t*) avec les Lanſqueners du Prince d'Anhalt, afin qu'en cas de beſoin, ces diviſions fuſſent ſecourues par le gros de l'armée. Les opérations ainſi réglées, il n'y eut plus qu'à marcher.

Bayard, à qui on réſervoit toujours

les bonnes occasions, ou plutôt les plus périlleuses, fut chargé de faire les premieres approches, où il fut accompagné du jeune Bussy d'Amboise, de la Cropte-Daillon, de la Clayette, &c. Or, il y avoit un grand chemin tiré au cordeau allant droit à la porte de Vicence, sur lequel de deux cens en deux cens pas, on avoit construit quatre fortes barrieres garnies d'hommes & d'armes à feu, & de chaque côté, ce grand chemin étoit bordé de fossés larges & profonds, suivant l'usage d'Italie, ensorte qu'on ne pouvoit les attaquer que par-devant. Les murailles de la Ville étoient garnies d'une nombreuse artillerie qui dominoit sur ce chemin, & qui par-dessus les barrieres, & sans incommoder ceux qui les gardoient, pleuvoit sur les François comme la grêle. Cependant Bayard & ses compagnons attaquerent la premiere barriere, qui fut vivement défendue; néanmoins à travers les arquebusades, ils la forcerent, & chasserent les ennemis jusqu'à la seconde. Si l'affaire avoit été chaude à la premiere barriere, elle le fut bien autrement à celle-ci : le jeune Bussy y eut le bras percé d'un coup de feu, & son cheval fut tué sous

lui, mais pour cela il ne quitta pas la partie, au contraire il n'en devint que plus furieux. Il vint à leur ſecours à cette ſeconde attaque le Capitaine d'Alegre, avec cent vingt de ſes Avanturiers de ſon choix, qui étoient plutôt des lions que des hommes. Ces opérations ſe faiſoient à midi, ainſi il étoit aiſé de voir qui faiſoit bien ſon devoir & qui le faiſoit mal.

Après une demie-heure de combat, la ſeconde barriere fut forcée & priſe, & les ennemis chaſſés & pourſuivis de ſi près, qu'ils n'eurent pas le temps de ſe loger à la troiſiéme, & que même ils furent heureux de gagner la quatriéme. Celle-ci étoit à un jet de pierre des ramparts de la Ville, & gardée par mille ou douze cens hommes, avec trois ou quatre fauconneaux, qui faiſoient un feu terrible ſur le grand chemin, mais qui ne firent,) choſe incroyable,) que tuer deux chevaux. Les fuyards réunis à cette barriere avec ceux qui la gardoient, reprirent courage à l'abri des murs de la Place, & l'attaque ayant duré une heure au milieu des coups de piques & d'arquebuſes, Bayard s'ennuya d'une ſi longue réſiſtance, & cria aux ſiens :

Compagnons, ceci dure trop, mettons pied à terre, & forçons la barriere; ce qu'ils firent au nombre de trente ou quarante, & la visiere levée, & la lance basse, donnerent dans la garde Vénitienne. Auprès de lui combattoient le Prince d'Anhalt, Jean le Picard, & le Capitaine Maulevrier, qui firent rage. Mais Bayard voyant que les ennemis se relevoient de moment à autre, & qu'il avoit continuellement affaire à des gens frais, s'écria une seconde fois: Compagnons, ils nous tiendront ici tant qu'ils voudront, donnons-leur l'assaut, & que chacun fasse comme moi, & sonne, Trompette; ce qui fut fait avec une force & une fureur de lion de sa part. Ses compagnons le seconderent si bien, que les ennemis reculerent de la longueur d'une pique: alors Bayard, sans balancer, franchit la barriere, en criant encore: Amis, ils sont à nous, avançons; les mêmes qui avoient mis pied à terre, sauterent après lui, & trouverent à qui parler. Ceux qui étoient restés à cheval voyant le danger où leurs camarades s'étoient mis, les imiterent, en criant: *France, France; Empire, Empire.* Alors la charge redoubla, & fut

telle que les ennemis quitterent la place, & s'enfuirent en déſordre dans la Ville. Ainſi les quatre barrieres furent emportées en plein midi, à la grande gloire des François, & ſur-tout de nôtre Héros, à qui tous unanimement en donnerent l'honneur.

[Ce trait m'en rappelle un autre de nos jours, qui peut lui être mis en parallele, & je me fais un devoir d'en orner mon Ouvrage, avec d'autant plus de plaiſir, qu'il mérite d'être conſervé à la poſtérité. Je parle du paſſage des Barricades par le Prince de Conty, le 19 Juillet 1744, où je me ſuis trouvé.

La Provence eſt ſéparée du Piémont par de hautes montagnes : dans une gorge entre deux roches en pic à perte de vûe, diſtantes par le pied de vingt-cinq à trente toiſes, étoient trois digues de terre, peu éloignées l'une de l'autre, larges de douze pieds & de pareille hauteur, renforcées par de gros pilotis & de groſſes pierres, & liées enſemble par un pont fort étroit ſur un courant d'eau, & ſur chaque digue une forte grille de fer pour fermer le pont. On convenoit que cinq cens François auroient arrêté là & détruit une armée de cinquante mille hommes. Le

Prince fit une manœuvre digne de lui : il commença par une fausse attaque en devant, pendant que deux détachemens pénétroient par des gorges, l'un à droite, l'autre à gauche, pour aller prendre les Piémontois à dos, & les mettre entre trois feux. La garnison instruite par des Montagnards de la marche de ces deux détachemens, ne les attendit pas, & se retira précipitament à Démont. Ainsi ce passage, qui naturellement auroit pû coûter cinq ou six mille hommes, se fit librement par un trait de sagesse digne d'Annibal, & ne coûta pas une goutte de sang].

Cette expédition faite, l'artillerie fut aussi-tôt amenée sur le bord du fossé, & les quartiers distribués de façon qu'ils formoient trois camps, comme il avoit été déterminé. L'armée & les suites de l'armée étoient si nombreuses, qu'elles couvroient une étendue de plus de quatre milles, dans un Pays si abondant en vivres, bleds, viandes, fourages, vins & avoine, & tout le nécessaire pour les hommes & pour les chevaux, qu'à la levée du siége, qui dura environ deux mois & demi, il en fut brûlé pour cent mille Ducats, qu'on ne put emporter.

Dès le lendemain de la priſe des barrieres, l'artillerie commença à jouer, & à faire un feu continuel, ſi terrible, qu'il fut tiré des trois Camps en huit jours plus de vingt mille coups de canon, & la Ville les leur rendit avec uſure Il fut fait trois breches, dont bien-tôt on n'en fit qu'une, qui étoit de quatre à cinq cens pas, & par conſéquent plus que ſuffiſante pour donner l'aſſaut.

Pendant le ſervice de l'artillerie, il fut ſurpris un Canonier de l'Empereur, qui au lieu de tirer contre la Place, tiroit ſur le Camp même. Son procès fut bien-tôt fait, on le mit ſur un mortier en guiſe de bombe, & on l'envoya en pieces dans la Ville. On accuſa de cette trahiſon un des Généraux de l'Empereur, ſon favori, qui le gouvernoit abſolument, & qui lui fit faire de très-grandes fautes; il ſe nommoit le Seigneur Conſtantin (*u*), Grec de nation. On le ſoupçonna d'avoir corrompu ce Canonier, & même d'avoir des intelligences dans la Ville avec le Comte de Petillane, à qui il rendoit compte de tout, l'inſtruiſant chaque jour de ce qu'il avoit à faire pour ſa défenſe. Chabannes le lui reprocha publiquementt,

publiquement, le traita de traître & de lâche, & l'appella au combat, mais l'autre refusa l'appel, & se défendit en homme que sa conscience trahissoit ; & l'Empereur, pour en prévenir les suites, les reconcilia.

Le Comte de Petillane, instruit ou non, avoit si bien fortifié sa Place, que cinq cens mille hommes ne l'auroient pas emportée. Il avoit fait derriere la breche un fossé à fonds de cuve de vingt pieds de profondeur, & d'autant de largeur, où il avoit mis plusieurs couches de fagots & de vieux bois tout couverts de poudre à canon, & de cent en cent pas il avoit pratiqué un boulevart chargé d'artillerie qui commandoit sur la longueur du fossé. Au-delà de cette insurmontable tranchée étoit une belle esplanade, où l'armée Vénitienne, tant Cavalerie qu'infanterie, pouvoit se ranger en bataille, au nombre de vingt mille hommes, & derriere cette esplanade, il avoit élevé des plate-formes garnies de vingt à trente pieces de canon chacune, pointées sur la breche par-dessus la tête de sa garnison.

Quand il [illegible]oit dans les mains du Comte de Petillane quelques Officiers

François faits priſonniers aux eſcarmouches, qui ſe rachetoient par rançon, il ne faiſoit nulle difficulté de leur faire voir ſes retranchemens, pour qu'ils en rendiſſent compte à leurs Généraux, ſur-tout à Chabannes, & qu'ils les inſtruiſiſſent du danger certain qu'il y auroit pour eux de hazarder l'aſſaut; car, leur diſoit-il, en les congédiant, j'eſpere que la République rentrera tôt ou tard dans les bonnes graces du Roi de France, & ſans la conſidération que j'ai pour votre Nation, & pour ceux qui ſont avec l'Empereur, je vous aſſure que dans demain, je lui ferois lever le ſiége honteuſement. (Il ſeroit difficile de croire que cela lui eut été auſſi aiſé qu'il le diſoit, vû le nombre des troupes qui étoient devant la place). Tout cela fut rapporté aux Généraux François, mais le Roi les ayant donnés à l'Empereur pour auxiliaires, ils ne voulurent rien prendre ſur eux.

Cependant l'Empereur ſe détermina à donner l'aſſaut; mais avant que de raconter ce qui en arriva, il eſt à propos de mettre ici deux avantures de notre Chevalier, puiſque c'eſt ſon hiſtoire que nous écrivons.

Pendant ce ſiége de Padoue, les aſ-

siégés incommodoient fréquemment le Camp de l'Empereur par leurs sorties ; la garnison de Tréviſe, autre bonne place à vingt ou vingt-cinq milles de-là, en faiſoit autant : elle étoit commandée par Luc Malvezze (*x*), excellent Capitaine, & par d'autres Officiers. Ce Commandant ne manquoit pas deux ou trois fois la ſemaine de venir donner l'alerte au Camp Impérial : & quand l'occaſion ſe trouvoit bonne, il en profitoit ; ſi au contraire il trouvoit de la réſiſtance, il ſe retiroit : il fit long-temps cette manœuvre, mais ſi ſagement, qu'il ne perdit jamais un ſeul des ſiens, en ſorte qu'il s'y étoit rendu redoutable. Bayard s'en ennuya, & en parla à deux de ſes particuliers amis avec qui il logeoit, la Cropte-Daillon, & la Clayette. Ce Capitaine Malvezze, leur dit-il, nous donne ſouvent le réveille-matin, & fait trop parler de lui, j'ai regret qu'il ne nous connoiſſe pas pour ce que nous ſommes : ſi vous voulez me ſeconder, nous irons demain au-devant de lui, & comme voilà deux jours qu'il n'a paru, j'eſpere que nous le rencontrerons.

Bayard avoit des eſpions qu'il payoit ſi bien, qu'au péril de la vie ils ne l'au-

roient pas trahi ; l'un d'eux l'avoit inſtruit de la route & des forces de Malvezze. Ayant fait ſon plan ſur cela, & ſes deux amis ayant accepté la partie, il leur dit de faire armer à deux heures après minuit chacun trente Hommes-d'Armes des plus hardis ; & moi, ajouta-t'il, je menerai ma Compagnie, avec quelques-uns de nos bons Compagnons, Bonnet, Mypont, Coſſé, Brezon, & autres, & nous monterons à cheval ſans bruit & ſans Trompettes : fiez-vous à moi ; j'ai un guide ſur qui je compte. La choſe s'exécuta de point en point ; à deux heures du matin, au mois de Septembre, tout le monde fut à cheval, & l'eſpion marchoit devant, eſcorté de quatre ſoldats. (Bayard étoit trop prudent pour ſe livrer ſans précaution à de pareilles gens : il lui avoit promis bonne récompenſe s'il faiſoit ſon devoir, mais en cas de trahiſon, les quatre ſoldats avoient ordre de le poignarder). Celui-ci le ſervit bien, & mena la troupe environ dix milles : quand le point du jour parut, ils ſe trouverent proche d'une belle & grande Maiſon de plaiſance, qui avoit un grand jardin & un parc entouré de murs. L'eſpion la montra à Bayard, & l'aſſura que ſi le Capitaine

Malvezze devoit ce jour-là venir donner l'allarme au Camp, il passeroit nécessairement par-là ; que ce Château étant abandonnné à cause de la guerre, il étoit aisé que la troupe s'y embusquât, qu'on le verroit passer, & qu'il ne les verroit pas. L'avis fut trouvé bon, on entra dans ce Château, & on fut près de deux heures sans voir aucun mouvement. Enfin ils entendirent un grand bruit de chevaux, & c'étoit justement ce qu'ils étoient venus chercher.

Bayard avoit avec lui un vieux soldat, nommé Monart, homme de confiance, & consommé dans le métier de la guerre. Il l'avoit mis en sentinelle dans le colombier de la maison, pour examiner ce qui passeroit, & juger du nombre. Ce soldat vit de loin, & reconnut le Seigneur Malvezze, avec sa troupe, qu'il jugea être de cent Hommes-d'Armes, l'armet en tête, & environ deux cens Albanois, commandés par le Capitaine Scanderbec, tous bien montés, & ayant l'air de gens à faire un coup de main. Cette troupe ayant passé l'embuscade Françoise d'un trait d'arc, la sentinelle descendit, & fit son rapport, dont tout le monde fut content. Alors Bayard ordonna de resangler les che-

vaux, ce que chacun fit ſoi-même, parce qu'il n'avoit pas voulu qu'on amenât de valets : enſuite il dit à ſa troupe ; Amis, il y a dix ans qu'il ne s'eſt préſenté ſi bonne avanture, & ſi chacun de nous fait ſon devoir, le nombre ne doit pas nous étonner, ils ſont deux contre un, mais c'eſt peu de choſe que cela, & marchons. Tous ayant répondu : *allons*, *marchons*, la porte fut ouverte, l'on ſe mit au grand trot, ſur les traces des ennemis : après avoir marché un mille, ils les découvrirent ſur le grand chemin, & Bayard ordonna au Trompette de ſonner. Les Vénitiens bien étonnés d'entendre la Trompette, crurent que c'étoit des leurs qui venoient ſe joindre à eux, cependant ils s'arrêterent pour le ſavoir, & furent bien-tôt détrompés. A leur ſurpriſe ſe joignit la frayeur de ſe voir enfermés entre la troupe qui venoit à eux, & le Camp de l'Empereur, & de n'avoir aucune iſſue pour s'échapper ; mais ils ſe raſſuroient ſur le peu de gens qu'ils voyoient.

Le Capitaine Malvezze encourageoit les ſiens, les exhortoit à bien faire, en leur remontrant qu'il falloit vaincre ou périr, qu'il ne leur reſtoit aucuns moyens de fuir, le chemin étant bordé de foſſés

si larges & si profonds, que jamais cavalier ne se hazarderoit à les franchir; ensuite il fit sonner la Trompette, & celle des François y répondit. Quand ils furent à un trait d'arc les uns des autres, ils commencerent à se charger, criant d'une part: *France*, *France*, *Empire*, *Empire*; & de l'autre: *Marco*, *Marco*. Cette premiere charge fut vive, il y en eut un grand nombre de renversés, le Capitaine Bonnet perça d'un coup de lance un Gendarme de part en part, & des deux côtés il fut très-bien combattu. Les Albanois laisserent leur Gendarmerie aux prises avec les François, & pensant les surprendre par derriere, ils s'écarterent du grand chemin. Bayard s'en apperçut, & dit à la Crupte-Daillon, ayez l'œil sur eux pour qu'ils ne nous enferment pas, je me charge de ceux qui sont devant nous. La Crupte le fit, & quand les Albanois crurent tomber sur les François, ils furent si bien reçus, qu'il en resta une douzaine des leurs par terre, & les autres prirent la fuite à toutes jambes. La Crupte ne les poursuivit pas, il revint au gros de l'affaire, mais l'action étoit finie, & les Vénitiens entiérement rompus, & déja les vainqueurs saisissoient

les priſonniers. Le Capitaine Malvezze, avec vingt ou trente des mieux montés, franchit le foſſé, & ils s'en retournerent d'où ils étoient venus. On ne ſe mit pas à leur ſuite, leurs chevaux alloient trop bien, & eux-mêmes avoient bon courage à les éperonner.

Les François reprirent la route de leur camp avec plus de priſonniers qu'ils n'étoient d'hommes pour les conduire; car ils en avoient au moins cent ſoixante-dix, qu'ils déſarmerent de leurs épées & de leurs maſſes, & les firent marcher au milieu d'eux, & dans cet état ils rejoignirent le camp. Dans ce moment-là l'Empereur ſe promenoit avec ſa Cour: il apperçut au loin un gros nuage de pouſſiere, & envoya pour ſavoir ce que c'étoit, un Gentilhomme François, Officier à ſon ſervice, nommé Louis du Peſchin. Cet Officier lui rendit compte de l'affaire, & lui dit que c'étoient les Capitaines Bayard, la Cropte & la Clayette qui venoient de faire le plus beau coup de main qui eut été fait depuis cent ans, & qui avoient plus de priſonniers qu'ils n'avoient mené de monde avec eux. L'Empereur ne put contenir la joye qu'il en reſſentit; il s'avança au-devant de la troupe, à la-

quelle il en fit des complimens en général ; enſuite il félicita chaque Capitaine en particulier ſur le ſuccès d'une ſi belle journée, puis il s'adreſſa à Bayard & lui dit : Chevalier, le Roi mon frere & votre Maître eſt bien-heureux d'avoir un homme comme vous à ſon ſervice, je voudrois avoir une douzaine de vos pareils, & qu'il m'en coûtât cent mille Florins par an.

Jamais expédition ne fit tant de bruit que celle-là, ni tant d'honneur à un Capitaine, qu'elle en fit à Bayard ; mais avec ſa modeſtie ordinaire, il en attribuoit la gloire à ſes amis, & à la troupe, & jamais à lui-même.

Peu de jours après cette courſe, il apprit par ſes eſpions que le Capitaine Scanderbec avec ſes Albanois, & quelques autres gens de cheval, s'étoit retiré dans le Château de Baſſano, & que de-là ils faiſoient tous les jours des courſes ſur ceux qui venoient au Camp, & ſur les gens de pied qui s'en retournoient en Allemagne avec leur butin & les beſtiaux qu'ils avoient pris ſur les ennemis, & que même depuis quelques jours ils en avoient défait plus de deux cens, & repris ſur eux quatre ou cinq cens bœufs ou vaches, & qu'ils les

avoient avec eux dans ce Château, enſorte, ajoutoit l'eſpion, que ſi vous voulez que je vous mene à un défilé qui eſt au pied d'une montagne, ils vous tomberont entre les mains. Bayard qui avoit toujours trouvé cet homme véritable, & qui toujours auſſi l'avoit bien payé, réſolut de le ſuivre ſans en faire part à perſonne, comptant bien qu'avec ſes trente Hommes-d'Armes, ſa Compagnie d'Archers, & huit ou dix Gentilshommes qui lui étoient attachés, & qui ſervoient comme volontaires, & ſeulement pour apprendre l'art militaire ſous lui, il déferoit aiſément deux cens Chevaux Légers Albanois, qui avoient pour chef Renault Contarini, Padouan, & Noble Vénitien.

Il conta donc ſon projet à ſes amis & à ſa troupe, qui tous en furent ravis, ne demandant que pareille fête. Leur diſpoſition faite, ils partirent une heure avant le jour, un Samedi du mois de Septembre, & firent avec leur eſpion une traite de quinze milles, avant que d'être au défilé où il devoit les mener, où ils arriverent ſi heureuſement, qu'ils ne furent vus de perſonne; ils s'y embuſquerent à une portée de canon de ce Château, & un inſtant après ils enten-

dirent une Trompette qui du Château sonnoit tout à cheval. Bayard fort content de son voyage, demanda à l'espion quel chemin il croyoit que ces Albanois dussent prendre ; il lui répondit que quelque chemin qu'ils voulussent prendre, il leur falloit nécessairement passer à un petit pont de bois qui étoit à un mille de là, & que deux hommes seuls pourroient garder ; & quand ils l'auront passé, envoyez quelques-uns de vos gens se saisir du pont, pour qu'ils ne puissent le repasser, & je vous conduirai par une gorge que je connois dans la montagne, jusqu'à une plaine proche le Palais de la Reine de Chypre, où vous les rencontrerez infailliblement (*y*). Il fut alors question de savoir qui garderoit le pont ; le Seigneur de Bonnet prit la parole, & dit : Capitaine, si vous le trouvez bon, nous le garderons mon camarade Mypont & moi, avec quelques hommes que vous nous donnerez : Bayard y consentit, & leur donna six Hommes-d'Armes avec dix ou douze Archers.

Pendant qu'ils prenoient cet arrangement, ils entendirent le bruit de la troupe Albanoise qui descendoit du Château, comme s'ils alloient à une nôce, comptant faire quelque bonne capture,

ſelon leur coutume ; mais il y eut à décompter.

On les laiſſa paſſer le pont, & tout de ſuite Bonnet alla avec ſes gens s'en ſaiſir, pendant que Bayard & ſa troupe ſuivirent l'eſpion dans le défilé de la montagne, & furent ſi bien conduits, qu'en moins de demie-heure ils ſe trouverent dans une plaine où on auroit vû un cavalier de ſix mille pas. Alors ils virent à une grande portée de canon leurs ennemis qui prenoient le chemin de Vicence, où ils comptoient faire leur coup. Bayard ordonna à ſon Guidon, le Bâtard du Fay, de prendre vingt hommes, & d'aller eſcarmoucher, d'engager l'action, & de fuir comme effrayé du grand nombre : amenez-les, dit-il, par ici, je vous attends au pied de la montagne, & vous verrez beau jeu. Du Fay ne s'en fit pas dire davantage, il étoit trop habile pour ne pas appercevoir tout l'évenement. Il alla donc aux ennemis aſſez proche pour ſe faire reconnoître à ſes croix blanches : alors Scanderbec & les ſiens, glorieux de la rencontre, ſe mirent à les charger en criant *Marco*. Du Fay fit l'épouvanté, & s'enfuit de toutes ſes forces avec les ſiens vers la montagne, & fut tellement pour-

suivi, que les ennemis se précipiterent d'eux-mêmes dans l'embuscade de Bayard qui les y attendoit de pied ferme, l'armet en tête, & l'épée au poing. A l'instant il parut avec ses gens, qui comme autant de lions fondirent sur la troupe ennemie en criant : *Empire*, *France*, & du premier choc mirent plus de trente hommes par terre. Les Albanois & leurs Arbalestriers soutinrent quelque temps, mais enfin ils furent obligés de plier & de se sauver au grand galop du côté du pont par où ils avoient passé il n'y avoit qu'une heure, pour de-là gagner Bassano. Ils étoient si bien montés, que Bayard auroit perdu sa proye, si le pont ne se fut trouvé barré par Bonnet, Mypont & leurs gens, qui en défendirent le passage. Cette seconde surprise mit Scanderbec dans la nécessité de combattre ou de fuir à l'aventure. Le plus grand nombre prit ce dernier parti, mais ils furent si bien suivis, qu'il leur fut pris deux Capitaines, trente Arbalestriers, & soixante Albanois. Le reste s'échappa à travers champs jusqu'à Tréviſe.

Depuis quelques jours Bayard avoit reçu Cadet dans sa Compagnie un jeune Gentilhomme Dauphinois, nommé Guigues-Guiffrey (z), fils du Seigneur

de Boutieres, âgé de ſeize à dix-ſept ans, mais iſſu de braves gens, & déja capable de marcher ſur leurs traces. Il étoit de l'expédition du Chevalier, & il y donna un grand préſage de ce qu'il devint dans la ſuite; car ayant vû pendant l'action le Porte-Enſeigne de Contarini ſauter un foſſé & prendre la fuite, il ſaura le même foſſé, au hazard de ſe tuer, & le pourſuivit ſi bien qu'il l'atteignit, & lui porta un ſi grand coup de ſa demie-lance, qu'il la mit en pieces, & le renverſa de deſſus ſon cheval, puis mettant l'épée à la main, il lui cria; rends-toi Enſeigne, où je te tue. Celui-ci préféra la premiere partie de l'alternative à la ſeconde, & remit à cet enfant ſon épée & ſon Enſeigne. Guiffrey plus content que s'il eut trouvé ſon peſant d'or, le fit remonter à cheval, & marcher devant lui directement où étoit Bayard. Il arriva comme on ſonnoit la retraite, & vit tant de priſonniers qu'on en étoit embarraſſé. Bonnet fut le premier qui l'apperçut, & qui le montra au Chevalier revenant avec ſon priſonnier & ſon Enſeigne. Bayard ne reſſentit de ſa vie une joye auſſi vive que dans ce moment: Eſt-ce-vous, Boutieres, qui avez pris cette Enſeigne & celui qui

la portoit ? Oui, Monſeigneur, répondit Guiffrey, Dieu m'a fait cette grace, mais je vous aſſure que celui-ci a bien fait de ſe rendre, autrement il étoit mort. Ce diſcours redoubla le plaiſir de Bayard, & de toute la compagnie, & il lui dit : Boutieres, mon cher ami, vous commencez bien, Dieu veuille que vous continuiez ; ce qui fut vérifié par l'évenement, car il fut dans la ſuite un excellent Officier, (& Bayard le fit Lieutenant de la Compagnie de cent hommes que François I. lui donna après la belle défenſe de Mezieres, que nous verrons ſous le régne ſuivant.)

Notre Chevalier non content de la belle expédition qu'il venoit de faire, voulut encore ſe rendre maître du Château de Baſſano ; il en parla à ſes compagnons d'exploits, Bonnet, Mypont, & Pierrepont, ſon neveu & ſon Lieutenant, & aux autres Officiers qui l'avoient ſuivi ; car, diſoit-il, il y a là-dedans de quoi enrichir nos gens. Cela eſt plus aiſé à dire, lui répondit-on, qu'à exécuter, le Château eſt fort, & nous n'avons pas d'artillerie ; & moi, reprit Bayard, je prétends l'avoir dans un quart-d'heure ; il fit venir devant lui les deux Capitaines Vénitiens ſes pri-

ſonniers, Contarini & Scanderbec, & leur dit : Seigneurs, je ſais qu'il eſt en votre pouvoir de me faire remettre à l'inſtant ce Château, je vous donne l'option ou de le faire, ou d'avoir tout-à-l'heure l'un & l'autre la tête tranchée devant la porte. Ils promirent d'y faire leur poſſible, & de fait celui qui y commandoit, & qui étoit neveu de Scanderbec, le rendit dès que ſon oncle lui eut parlé.

Il y fut trouvé plus de cinq cens bœufs ou vaches, & quantité de butin ; le tout fut diſtribué également à la troupe victorieuſe, qui s'en trouva bien. Le bétail fut conduit à Vicence, d'où chacun en rapporta la valeur en argent. Ils trouverent encore dans ce Château de quoi faire repaître leurs chevaux, & de quoi eux-mêmes faire très-bonne chere. Ils firent mettre à table avec eux les deux priſonniers, & ſur la fin du repas le jeune Boutieres entra pour ſaluer ſon Capitaine, & lui préſenter ſon priſonnier, qui étoit un homme de trente ans, deux fois plus grand que lui. A la vûe de cette diſproportion, Bayard ne put s'empêcher de rire ; puis s'adreſſant aux deux Vénitiens : Meſſieurs, leur dit-il, voilà un enfant qui étoit

Page il n'y a que ſix jours, & qui de trois ans ne portera barbe, il a pourtant pris votre Enſeigne, qu'en dites-vous ? Je ne ſais comment vos Officiers penſent, mais nous autres François y ſommes plus difficiles, nous avons bien de la peine à rendre les nôtres à plus fort que nous. L'Enſeigne Vénitien ſentit ce que cette plaiſanterie avoit de picquant & d'humiliant pour lui, & répliqua en ſon langage : ma foi, Capitaine, ſi je me ſuis rendu, ce n'eſt pas que j'aye craint celui qui m'a pris, il n'étoit pas capable de me faire priſonnier, mais auſſi je ne pouvois réſiſter ſeul à toute votre troupe. Bayard à cette réponſe regarda Boutieres, & lui dit : entendez-vous ce que votre priſonnier vient de dire ? Le jeune homme picqué au vif, rougit de dépit, & pria le Chevalier de lui accorder une grace qu'il avoit à lui demander, & l'ayant obtenue ; c'eſt, dit-il, Monſeigneur, que vous me permettiez de lui rendre ſes armes & ſon cheval, & de monter ſur le mien ; nous irons tous deux ſur le pré nous meſurer encore une fois ; s'il eſt vainqueur je lui remets ſa rançon, mais ſi je le ſuis, je lui jure devant Dieu que je le tuerai. Très-certaine-

ment je vous l'accorde, s'écria Bayard, tranſporté de joye; mais le Vénitien n'en voulut pas courir l'aventure, & refuſa le défi honteuſement, & Boutieres en eut l'honneur d'une ſeconde victoire.

Après qu'ils eurent dîné, les François reprirent le chemin de leur Camp, où ils conduiſirent leurs priſonniers; ils y furent reçus auſſi glorieuſement qu'au retour de l'expédition précédente; Bayard en fut félicité par tous les Impériaux, & par l'Empereur lui-même; mais ce fut le jeune Boutieres qui emporta la palme, tant pour la priſe de l'Enſeigne Vénitien, que pour l'offre qu'il lui avoit faite de lui donner ſa revanche. Chabannes ſur-tout ne ſe laſſoit pas de l'admirer, & de lui dire qu'il étoit un digne rejetton de la Maiſon de Guiffrey qu'il connoiſſoit depuis long-temps, & qui avoit toujours été féconde en grands hommes.

Nous avons interrompu le récit du ſiége de Padoue, & nous avons laiſſé l'Empereur dans la réſolution d'y faire donner l'aſſaut. Ce Prince ayant vû le ſuccès de l'artillerie, & que des trois bréches, on en avoit fait une de cinq cens pas, ſe reprocha comme une foi-

bleſſe de ne l'avoir pas fait plutôt, vû le nombre & la force de ſon armée. A peine fut-il rentré chez lui avec les Princes & Seigneurs de ſa Cour, qu'il fit appeller un Secretaire auquel il dicta la lettre ſuivante pour Chabannes, qui étoit logé tout proche de lui : *Mon couſin*, » j'ai à ce matin été voir la bréche » de la Ville que je trouve plus que » raiſonnable à qui voudra faire ſon » devoir. J'ai aviſé dedans aujourd'hui » y faire donner l'aſſaut. Si vous prie » qu'incontinent que mon grand Ta- » bourin ſonnera, qui ſera ſur le midi, » vous faites tenir prêts tous les Gentils- » hommes François qui ſont ſous votre » charge, à mon ſervice, par le com- » mandement de mon frere le Roi de » France, pour aller audit aſſaut avec » mes piétons, & j'eſpere, avec l'aide » de Dieu, que nous l'emporterons.

Le même Secretaire qui avoit écrit la lettre, fut chargé de la porter à Chabannes, qui trouva fort extraordinaire cette propoſition de l'Empereur : cependant il ſe contenta de répondre au Secretaire qu'il étoit fort ſurpris que l'Empereur ne lui eut pas fait l'honneur, ainſi qu'aux autres Officiers François, de les faire appeller pour déliberer plus

mûrement ſur une affaire d'une telle importance ; & le chargea de dire à ſa Majeſté Impériale, qu'il alloit les aſſembler & leur communiquer ſa lettre, ne doutant pas que tous ne fuſſent prêts à lui obéir.

Le Secretaire parti, Chabannes envoya dire à tous les Capitaines de ſe rendre chez lui. Le bruit étoit déja public dans l'armée que l'aſſaut ſe donneroit dans le jour, & c'étoit une choſe ſinguliere de voir chacun ſe confeſſer, & retenir ſon rang au poids de l'or, & quelques-uns confier leurs bourſes à leurs Confeſſeurs. L'Hiſtorien ajoute que jamais il ne s'étoit vû tant d'argent dans une armée, & qu'il ne doute pas que les Prêtres *ne ſe fuſſent conſolés, ſi tous ceux dont ils avoient l'argent étoient reſtés à la bréche.* Outre l'abondance des eſpeces, celle des vivres n'étoit pas moindre, & il n'y avoit point de jour qu'il ne déſertât trois ou quatre cens Lanſquenets, conduiſant dans leur pays toutes ſortes de beſtiaux, meubles, habillemens, ou autres uſtanciles ; enſorte qu'on eſtimoit le butin fait dans le Padouan à deux millions d'écus, en y comprenant les maiſons ou Palais brûlés.

Tous les Capitaines François arrivés chez Cabannes, il fit servir le dîner, parce que, leur dit-il en riant, j'ai quelque chose à vous communiquer, qui si je vous le disois à présent, pourroit vous ôter l'appétit. Il savoit bien à qui il tenoit ce discours, & que dans la compagnie il n'y en avoit pas un qui ne pût passer pour un Héros, sur-tout Bayard, à qui personne n'en contestoit le titre. Pendant le repas ils se divertirent aux dépens les uns des autres; Chabannes sur-tout s'attacha à d'Humbercourt, qui lui rendoit bien le change; le tout cependant sans offenser la politesse, & sans choquer personne. La compagnie étoit nombreuse, & si bien composée, que peut-être dans toute l'Europe n'eût-on pû assembler autant & de pareils hommes (*aa*). Le repas fini, on fit sortir tout le monde, ensorte qu'il ne resta que les Officiers François. Alors Chabannes leur fit lecture de la lettre de l'Empereur, & la relut pour qu'elle fût bien entendue. La surprise fut si grande, qu'ils se regarderent les uns les autres, & sembloient disputer à qui ne donneroit pas son avis. Humbercourt prit la parole, & dit en riant, que le Seigneur de Chaban-

nes pouvoit mander à l'Empereur, qu'ils étoient tous diſpoſés à lui obéir, & qu'il n'y avoit pas tant à réfléchir : je commence, ajouta-t-il, à m'ennuyer ici, le bon vin va nous manquer. On rit de cette ſaillie, & chacun dit ſon avis, s'accordant tous à celui d'Humbercourt. Bayard tout ſeul ne parloit pas, & ſembloit diſtrait en ſe curant les dents. Et vous, l'HERCULES DE FRANCE, lui dit agréablement Chabannes, eſt-ce-là le moment de ſe nétoyer les dents, que répondrons-nous à l'Empereur ? Bayard, qui ne perdoit jamais ſa bonne humeur, répondit ſur le même ton, ſi nous voulons tous ſuivre l'avis du Seigneur de Humbercourt, nous n'avons qu'à aller droit à la bréche ; mais comme ce n'eſt pas le métier d'un Homme-d'Armes que de combattre à pied, je m'en diſpenſerois très-volontiers. Cependant voici mon ſentiment, puiſque vous le voulez ſavoir : l'Empereur vous mande de faire mettre à pied tous les Gentilshommes François pour qu'ils aillent à la bréche avec ſes Lanſquenets : quant à moi, quoique je n'aye ni biens ni Seigneuries, je n'en ai pas moins l'honneur d'être Gentilhomme ; je ne me compare pas à vous, Meſſeigneurs,

qui êtes tous riches & de grandes Maisons, comme presque tous mes Compagnons, mais je ne sais pas à quoi l'Empereur pense de vouloir compromettre tant de Noblesse avec ses piétons, dont l'un est Cordonnier, un autre Boulanger, un autre Tailleur, ainsi du reste, qui n'ont pas la gloire en recommandation comme nous : n'en déplaise à Sa Majesté, c'est trop nous avilir. Voici, Monseigneur, ajouta-t'il, s'adressant à Chabannes, ce que je pense que vous devez lui répondre : que vous avez assemblé vos Capitaines, qu'ils sont tous déliberés à suivre ses ordres, autant qu'ils s'accorderont à ceux du Roi leur Maître, qu'il ne peut ignorer que le Roi n'a point de gens sous ses Ordonnances qui ne soient Gentilshommes, & que c'est trop les dépriser que de les confondre avec ses piétons : mais qu'il a nombre de Comtes, Seigneurs & Gentilshommes Allemands qu'il peut faire mettre à pied avec les Gens-d'Armes François, & que nous leur montrerons le chemin, & qu'après cela il envoye ses Lansquenets, & qu'ils en goûtent, pour voir comment ils s'en accommoderont. Quand il eut fini ce discours, tout le monde s'y rangea sans

exception. La réponſe fut donc dreſſée en conformité, & envoyée à l'Empereur qui en parut fort content. Auſſitôt il fit ſonner ſes Trompettes & Tabourins pour aſſembler les Princes, Capitaines & Seigneurs de ſa Cour & de ſon armée, tant d'Allemagne, que de Bourgogne & de Flandres. Il leur déclara qu'il étoit réſolu de donner l'aſſaut dans une heure, qu'il en avoit averti les Seigneurs & Capitaines François, qui tous promettoient d'y faire leur devoir, mais qu'ils l'avoient prié que les Gentilshommes d'Allemagne allaſſent avec eux, & que volontiers les François marcheroient les premiers à la bréche. C'eſt pourquoi, ajouta-t'il, je vous prie, tant que je puis vous prier, d'accepter la partie, & de mettre pied à terre avec eux, & j'eſpere que dès le premier aſſaut nous emporterons la place. Cette harangue finie, il s'éleva parmi les Allemands une rumeur extraordinaire qui dura près de demie-heure; enfin l'un des plus qualifiés chargé de parler pour les autres, remontra à l'Empereur que leur état étoit de combattre à cheval & en Gentilshommes, & non pas à pied, encore moins d'aller à une bréche. L'Empereur n'en put avoir d'autre

tre réponſe, & quoiqu'elle lui déplût extrêmement, il diſſimula, & leur dit ſeulement, il faudra donc aviſer comment nous ferons pour le mieux.

Auſſi-tôt il fit venir un Gentilhomme de ſa maiſon nommé Rocandolff, qui étoit ordinairement chargé de ſes commiſſions pour les Généraux, & qui étoit auſſi ſouvent auprès d'eux, qu'auprès de ſon Maître, & lui dit: allez de ma part chez mon couſin le Seigneur de la Palice, faites-lui, & à tous les Seigneurs François qui ſe trouveront avec lui, mes recommandations, & leur dites qu'il n'y aura point d'aſſaut aujourd'hui. Cette réponſe ayant été portée à Chabannes, chacun s'alla déſarmer, les uns contens, les autres mécontens, entre ceux-ci, dit l'Hiſtorien, les Prêtres & les Moines, qui avoient fait leur compte autrement.

[Ce fut ſans doute un bonheur que ce contre temps, car ſuivant l'état de défenſe où étoit la Place, & que nous avons décrit ci-devant, il y auroit eu une effuſion de ſang effroyable, & du plus beau ſang de l'Europe, & en pure perte, car jamais la Place n'auroit été emportée].

L'Empereur s'étoit bien poſſédé pour déguiſer à ſa Nobleſſe le dépit qu'il

avoit reſſenti quand elle lui avoit refuſé le ſervice que les François avoient accepté, mais il n'en étoit pas moins picqué. Le vaillant Prince d'Anhalt penſa autrement que les autres ; non ſeulement il offrit à l'Empereur de marcher à la bréche, il vint encore trouver les François, & leur témoigner ſon mécontentement de ce qui venoit d'arriver.

Il y avoit avec lui dans l'Armée Impériale un Officier fort diſtingué par ſa bravoure, & par toutes ſortes de bonnes qualités, qui ſe nommoit Jacob Emps, ou *Empſer*, Gentilhomme de Souabe, au Diocèſe de Conſtance, & qui dans la ſuite paſſa au ſervice du Roi. Il étoit ſouvent des partis François quand il y avoit quelques courſes ou eſcarmouches à faire. Mais ce Capitaine Jacob & le Prince d'Anhalt ne pouvoient pas remplacer tous les Allemands. L'Empereur prit un parti bien ſingulier, ſuggeré par l'indignation que ſes Officiers lui avoient cauſée ; ce fut de quitter ſon armée dès la nuit ſuivante fort ſecretement, avec une eſcorte de cinq ou ſix cens hommes les plus attachés à ſa perſonne, & de faire tout d'une traite près de quarante milles vers ſes

Etats. De-là il manda à Conſtantin, ſon Lieutenant Général, & au Seigneur de la Palice, de lever le ſiege le moins honteuſement qu'ils pourroient. Le départ de ce Prince ſurprit également les ſiens & les François; cependant, conſéquemment à ſes ordres, ils tinrent un Conſeil de guerre, & réſolurent la levée du ſiége. Ce n'étoit pas une opération bien aiſée que de tranſporter environ cent quarante pieces de canons; & le même inconvénient qu'il y avoit eu pour les amener, ſe trouva quand il fallut les retirer: il n'y avoit à peine des équipages que pour moitié: Les François furent commandés pour l'eſcorte, juſqu'à ce que cette nombreuſe artillerie fut toute enlevée. Mais le Prince d'Anhalt, pour couvrir autant qu'il pouvoit la honte de ſa Nation, ne quitta pas l'eſcorte tant que le tranſport dura; & il étoit ſur pied & armé depuis le matin juſqu'au ſoir, ſans prendre le temps de manger; ce qui lui acquit de l'honneur & l'eſtime des François.

On fit, pour enlever tant de canons, la même manœuvre qui s'étoit faite à leur arrivée; on en tranſportoit une partie, & quand elle étoit logée, on revenoit avec les équipages en prendre d'autres, & ainſi

juſqu'à la fin. Cependant la garniſon de Padoue faiſoit d'heure en heure une vigoureuſe ſortie, malgré leſquelles le ſiege fut levé ſans perte d'un ſeul homme tant d'une armée que de l'autre. Le plus grand mal qui arriva fut que les Lanſquenets Allemands brûlerent tous les logemens à meſure qu'ils les quittoient, & tout ce qui ſe trouva ſur leur route. Bayard qui avoit horreur des excès, & de tout ce qui ſort des loix de la guerre, fit reſter ſept ou huit des ſiens dans une belle maiſon qu'il avoit occupée, juſqu'après le départ de ces furieux, & la préſerva de l'incendie.

Les armées vinrent en quelques jours de marche ſe camper à Vicence, où Chabannes reçut des lettres de l'Empereur, & des préſens pour lui & pour les autres Capitaines François, ſuivant la puiſſance de ce Prince, beaucoup plus généreux que riche (*bb*). Il avoit de bonnes qualités, mais elles étoient obſcurcies par un défaut eſſentiel, qui lui a fait grand tort toute ſa vie, qui étoit de ſe défier de tout le monde, & de réſoudre ſeul toutes ſes affaires & ſes entrepriſes.

La ſéparation des Armées ſe fit à Vicence; les Allemands prirent la route

de leur Pays, excepté une garnison qui resta dans la Ville, commandée par le Seigneur du Reu. L'Armée Françoise se retira dans le Milanès vers la Toussaints, & Bayard resta en garnison à Verone, où il se signala par de nouveaux exploits contre les Vénitiens, qui tenoient alors une petite Place voisine, nommée Lignago, d'où ils faisoient des courses dans le Pays.

Pendant son séjour à Verone, où il avoit seulement trois ou quatre cens Hommes d'Armes François au service de l'Empereur, ceux qui gardoient Vicence pour ce Prince ne s'y crurent pas en sûreté : outre qu'elle étoit foible d'elle-même, elle étoit encore menacée de siége ; c'est pourquoi ils se retirerent auprès du Chevalier à Verone, où ne trouvant encore qu'une médiocre garnison, ils passerent outre, & se camperent à quinze ou dix-huit milles plus loin dans un Village nommé Saint Boniface. L'hyver commençoit à se faire sentir, & les gens de Bayard étoient obligés de sortir de leur Place pour aller au fourage, & quelquefois bien loin ; en sorte qu'il fut obligé de les faire escorter, parce que de temps en temps il se perdoit des valets & des chevaux dans les rencontres des ennemis.

Vénitiens avoient un Capitaine
entreprenant, qui tous les jours
t les François, & faiſoit des
jusqu'aux portes de Verone.
réſolut d'aller à ſa rencontre &
lérer ſon ardeur. Pour cela il
être lui-même de l'eſcorte au
fourage, & voir de près ce Vé-
nommé Jean Paul Manfron. Ce-
ſtruit du deſſein de Bayard par
on qu'il avoit auprès de lui,
profiter de l'occaſion en menant
monde pour être le plus fort &
du deſſous au Chevalier. Un
nc les fourageurs étant ſortis de
, ſoutenus de trente ou quarante
s-d'Armes ou Archers, com-
par le Capitaine Pierrepont,
ant de Bayard, brave & ſage
, ils ſe répandirent vers les
pour fourager. Le Chevalier
oit être maître de ſon ſecret,
aché avec cent Hommes d'Ar-
s un Village ſur le grand-che-
Verone, & diſtant de ſix milles,
Saint-Martin; il envoya à la dé-
e, & ſes coureurs lui rapporte-
n-tôt qu'ils avoient vû les enne-
nombre de cinq cens chevaux ti-
it où ſe faiſoit le fourage. Man-

fron averti par ſon eſpion de la ſortie de Bayard, & du nombre de ſes gens, avoit caché dans un Palais abandonné cinq ou ſix cens tant Piquiers qu'Arquebuſiers, & les avoit inſtruits de ce qu'ils avoient à faire, ſur-tout de ne ſortir que quand ils le verroient fuir, & les François après lui. Il ne pouvoit mieux dreſſer ſon projet pour les envelopper, que de les mettre ainſi entre deux feux.

Dès que Bayard eut appris par ſes coureurs l'arrivée de la troupe ennemie, il fit monter la ſienne à cheval, ſans s'effrayer de la diſproportion. Il n'eut pas fait deux milles qu'il les vit à découvert, & marcha droit à eux pour les charger, en criant : *France & Empire* Ils firent ferme un moment, mais à l'approche des François, ils feignirent de plier & de lâcher pied, ce qu'ils firent en reculant vers leur embuſcade qu'ils dépaſſerent de quelques cens pas, faiſant toujours contenance de ſe défendre, puis ils s'arrêterent tout court & ſe mirent à crier : *Marco*, *Marco*. A ce ſignal les gens de pied ſortirent de leur embuſcade, & fondirent ſur les François en faiſant grand feu. Le cheval de Bayard fut tué à la premiere décharge, & il tomba ſi malheureuſement qu'il ſe

trouva une jambe priſe deſſous. Auſſitôt ſes Hommes-d'Armes, qui ſe ſeroient fait tuer pour lui ſauver la vie, l'environnerent, & l'un d'eux, nommé Grandmont, mit pied à terre & le dégagea : Mais quelque belle défenſe qu'ils fiſſent, ils ne purent empêcher Bayard & Grandmont d'être faits priſonniers des gens de pied qui voulurent leur ôter leurs armes. Pierrepont qui étoit avec les fourageurs entendant le bruit, ſe mit au grand galop, & arriva comme les deux priſonniers étoient déja hors des rangs pour être emmenés. A cette vûe la fureur le ſaiſit, il fondit comme un lion ſur ceux qui le tenoient, & à grands coups d'épée les obligea de lâcher leur proye, & de fuir vers leur troupe qui étoit aux priſes avec les François, où de part & d'autre on ſe battoit bien.

Bayard & Grandmont remontés coururent au ſecours des leurs qui étoient vivement préſſés en-devant & en-arriere; mais à la vûe de leur Capitaine & de Pierrepont, ils reprirent courage. Cependant l'inégalité étoit trop grande, les Vénitiens étoient preſque dix contre un, ſans compter l'incommodité que les arquebuſes cauſoient aux François.

Bayard en sentit le danger & dit à son neveu Pierrepont, Capitaine, si nous ne gagnons le grand-chemin, nous périrons ici, & si nous pouvons y parvenir, nous échapperons en dépit d'eux, & Dieu aidant, sans perte. Je le pense comme vous, lui répondit Pierrepont, & ils commencerent à se retirer vers le grand-chemin, où ils parvinrent enfin, toujours combattans, mais non pas sans peine. Cependant ils avoient mis par terre quarante ou cinquante hommes de pied aux ennemis, & sept ou huit de cheval, sans avoir perdu un seul des leurs.

Quand Bayard & sa troupe eurent gagné le grand-chemin, ils se formerent en escadron quarré, toujours battant en retraite, & de distance en distance ils se retournoient sur les ennemis, à qui ils donnoient de l'occupation; mais ils avoient en flanc ces gens de pied dont les arquebuses les inquiétoient beaucoup, & le Chevalier eut encore son cheval blessé sous lui. Le sentant chanceller, il se mit à pied, & fit des prodiges de valeur sans autre arme que son épée. Il fallut néanmoins céder au nombre; il étoit déja enveloppé, quand le bâtard Dufay, son Guidon, vint avec ses Ar-

chers fondre ſur les Vénitiens avec tant de hardieſſe & de ſuccès, qu'il l'arracha de leurs mains, & le remonta en dépit d'eux. Alors ſe formant encore en eſcadron quarré, ils reprirent le grand-chemin de la Ville, avec l'honneur de la journée, & celui de s'être battus contre dix fois plus de monde qu'ils n'étoient, d'avoir mis nombre de leurs ennemis par terre, & de n'avoir perdu qu'un homme.

Comme la nuit approchoit, Bayard commanda qu'on ne chargeât plus, & que l'on ſe retirât vers Saint-Martin, d'où ils étoient partis au point du jour, & fit faire halte à un pont garni de barrieres pour voir s'ils ne ſeroient pas ſuivis; mais le Capitaine Manfron voyant qu'ils étoient hors de ſa portée, & qu'ils pouvoient être ſecourus de Verone, fit battre la retraite, & ordonna que l'on reprit le chemin de Saint-Boniface. Il fit défiler ſes gens de pied devant lui; mais ils étoient outrés de laſſitude, pour avoir combattu quatre ou cinq heures ſans relâche. Ils voulurent donc ſéjourner dans un Village à quatre ou cinq milles de Saint-Boniface, malgré leur Capitaine, qui fut forcé de les y laiſſer, & de continuer ſa route avec ſes gens

de cheval, désespéré d'avoir été si maltraité par si peu de gens.

Bayard & sa troupe passerent la nuit à Saint-Martin, où ils trouverent dequoi faire bonne chere & réparer la fatigue du jour. Ils se félicitoient les uns les autres d'être sortis si heureusement du danger où ils s'étoient trouvés, & avec si peu de perte, n'y ayant laissé qu'un Archer & quatre chevaux.

Pendant le souper arriva un espion de Bayard, venant de Saint-Boniface, qui lui fut amené, & le Chevalier lui ayant demandé ce que faisoient les ennemis, l'espion lui répondit, qu'ils étoient en grand nombre à Saint-Boniface, & qu'ils se vantoient que bien-tôt ils auroient Verone par les intelligences qu'ils y avoient. Mais comme j'en sortois, ajouta-t'il, le Capitaine Manfron y est arrivé bien fatigué, & encore plus fâché; car je lui ai oui-dire à lui-même qu'il venoit de l'escarmouche, & qu'il avoit eu affaire à des Diables, & non pas à des hommes; & à quatre ou cinq milles d'ici j'ai traversé un Village tout plein de leurs gens de pied qui y séjournent, & qui m'ont paru bien las. Je parie ma tête, dit Bayard, que ce sont ceux que nous avons vûs aujourd'hui, & qu'ils

ſont ſi fatigués de la journée qu'ils n'ont pû aller plus loin : ſi vous voulez, Compagnons, ils ſont à nous ; faiſons repaître nos chevaux, & ſur les quatre heures du matin, nous irons au clair de la lune les reveiller. Tout le monde fut de ſon avis, & après avoir fait bien panſer les chevaux, & ordonné le guet, chacun s'alla repoſer, excepté Bayard qui ne dormoit jamais quand il avoit une expédition en tête. Il fut à cheval dès les trois heures, & y fit monter ſa troupe, & prendre ſans bruit le chemin de ce Village que ſon eſpion lui avoit indiqué ; & où ils ne trouverent ni guet ni ſentinelle. Quand ils y furent arrivés, ils commencerent leur cri ordinaire, *Empire*, *France*, *à mort*, *à mort*. Les dormeurs ſe réveillerent au bruit, & encore tout étourdis ſortoient des maiſons, & trouvoient dehors des gens pour les aſſommer comme des bêtes. Leur Capitaine aſſembla deux ou trois cens hommes ſur la place du Village, croyant s'y défendre, mais on ne lui en donna pas le temps ; il fut chargé ſi vigoureuſement, que de tout ſon monde il n'échappa que lui & deux autres Gentilshommes qui étoient freres, & qui furent échangés contre deux Gentils-

hommes François, prisonniers de la République.

Quand Bayard eut terminé la double expédition que l'on vient de voir, aussi glorieusement, il ne crut pas devoir s'exposer à en perdre le fruit par quelque échec, c'est pourquoi il s'en retourna à Verone où il fut reçu comme en triomphe. Les Vénitiens au contraire étoient enragés de la seconde défaite de leurs gens, & le Provéditeur, André Gritti, voulut s'en prendre au Capitaine Manfron qui s'en justifia bien, mais qui médita d'en avoir sa revanche dans peu.

Sept ou huit jours après le massacre des gens de pied Vénitiens, ce Capitaine aposta un espion qui étoit à lui & à Bayard, alloit de l'un à l'autre, & tiroit de l'argent de tous les deux, qui cependant étoit plus affectionné à Manfron, qu'au Chevalier. Il lui fit ainsi sa leçon: Va-t'en à Verone, tu feras entendre au Capitaine Bayard que le Sénat de Venise a nommé celui qui commande à Lignago pour aller au Levant avec les Galeres de l'Etat; que le Provéditeur a ordre de m'envoyer le remplacer à Lignago, & que tu sais certainement que je dois partir demain au point du jour pour m'y rendre avec trois cens Chevaux-Legers,

& point de gens de pied : Je lui connois le cœur trop haut pour manquer de venir me viſiter à mon paſſage, & s'il y vient, je te promets que le mieux qui pourra lui en arriver, ſera d'être mon priſonnier ; car je mettrai deux cens Hommes-d'Armes, & deux mille hommes de pied à *l'Iſola della ſcala* en embuſcade, & je ſçaurai bien l'y amener : & ſi tu fais bien ma commiſſion, je te promets, foi de Gentilhomme, cent Ducats d'or.

L'eſpion ébloüi d'une ſi belle ſomme, promit de faire ſon devoir, & ſe rendit le jour même à Verone. Il alla droit chez Bayard, où il étoit connu des domeſtiques qui le voyoient ſouvent, & qui le croyoient fidele à leur Maître. On le conduiſit devant lui comme il ſoupoit encore, & il en fut mieux reçu qu'il ne méritoit : Vicentin, lui dit Bayard, tu ne viens pas pour rien, quelles nouvelles ? De bonnes, Monſeigneur, lui répondit-il ; à ces mots Bayard quitta la table, & le tira à quartier. Le faux eſpion lui débita ſa commiſſion avec tant de naïveté, que jamais homme ne fut ſi content que Bayard. Il ordonna qu'on le fit ſouper, & qu'on le regalât bien ; enſuite il appella les Capitaines Pierrepont, Du Fay, la Varenne, qui portoit

alors son Enseigne, & le Seigneur de Sucker, Gentilhomme Bourguignon, qui avoit soupé avec eux, & leur redit mot à mot ce qu'il venoit d'apprendre du Capitaine Manfron, qui devoit se rendre le lendemain à Lignago, avec seulement trois cens chevaux : Il leur demanda s'ils étoient d'humeur à le suivre, & que la journée ne se passeroit pas sans qu'il fût donné de bons coups. Chacun voulut en être, & ils convinrent à l'instant de partir à la pointe du jour avec deux cens Hommes-d'Armes, & mirent de la partie le Seigneur de Conty, (Frederic de Mailly), & le firent avertir d'être prêt pour l'heure convenue, à quoi il n'eut garde de manquer ; il aimoit trop ce métier-là, & surtout en compagnie de Bayard. Alors on se sépara pour se mettre en état d'être de bonne heure en campagne.

C'est ainsi qu'ils alloient tête baissée donner dans le piége, si la Providence ne les en avoit sauvés. Elle voulut que le Seigneur de Sucker, qui logeoit assez loin de Bayard, en s'en retournant chez lui, vit le même espion sortir d'une maison qui lui fut suspecte ; elle étoit occupée par un Noble Veronnois, connu pour être plus Vénitien qu'Impérial.

Il lui ſauta au collet & lui demanda d'où il venoit. L'eſpion ſurpris ſe défendit ſi mal, qu'il ne fit qu'augmenter les ſoupçons de ſon infidélité. Le Capitaine ſans le quitter revint ſur ſes pas & le ramena chez le Chevalier, qu'il trouva prêt à ſe coucher, qui cependant le fit entrer, & mettre l'eſpion en ſûreté. Sucker lui raconta ce qui venoit de lui arriver, qu'il avoit vû cet homme ſortir de chez le Seigneur Voltege, le plus ſuſpect Partiſan de la République qui fût dans la Ville : que dans ſa ſurpriſe il avoit changé de couleur & s'étoit mal juſtifié. Bayard à ce récit ne douta point de la trahiſon. Il ſe fit amener l'eſpion, & lui demanda ce qu'il étoit allé faire chez Voltege : Le fourbe répondit d'abord qu'il avoit un parent dans la maiſon, puis il donna un autre excuſe, enfin il ſe coupa cinq ou ſix fois. On fit apporter des menottes pour le faire expliquer plus clairement, & Bayard eut encore la bonté de lui promettre foi de Gentilhomme qu'il ne lui ſeroit point fait de mal, quand même il y auroit conſpiration contre ſa vie, pourvu qu'il lui accuſât la vérité, qu'autrement il le feroit pendre au point du jour. L'eſpion voyant qu'il n'y avoit plus à diſſimuler, ſe jetta

à genoux devant le Chevalier, en lui criant miséricorde; ensuite lui avoua de point en point le projet du Capitaine Manfron, de le surprendre dans une embuscade de deux cens Hommes-d'Armes, & de deux mille de pied, *à l'Isola della scala*; & qu'il venoit de chez Voltege pour l'en instruire, & savoir de lui comment il pourroit quelques nuits livrer une des portes de la Ville au Provéditeur André Gritti, & encore bien d'autres choses; mais que Voltege avoit déclaré ne vouloir entrer dans aucune trahison, & que puisque l'Empereur étoit devenu son Maître, il vouloit lui garder fidélité.

Quand il eut fait toute sa confession, Bayard lui dit tranquillement: Vicentin, j'ai bien mal employé les Ducats que tu as eus de moi, & quoique je ne t'aye jamais regardé que comme un coquin, tu l'es au-delà de ce que j'aurois cru: tu as bien filé ta corde, mais je t'ai donné ma parole de te conserver la vie, je la tiendrai, en te faisant mettre hors de la Ville en sureté; mais garde-toi d'y rentrer, car tout le monde ensemble ne m'empêcheroit pas de te faire pendre. Sur cela il le chassa de devant ses yeux, & le fit enfermer dans

une chambre juſqu'à nouvel ordre.

Bayard ſe trouvant ſeul avec le Capitaine Sucker, lui dit : comment pourrons-nous faire pour rendre à ce Seigneur Manfron le bon tour qu'il nous préparoit ? Il faut en avoir la revanche, & ſi vous voulez faire ce que je vous dirai, croyez-moi, que nous ſerons bientôt quittes avec lui ; vous n'avez qu'à parler, répondit le Capitaine, je ſuis prêt à tout. Allez donc de ce pas, dit Bayard, chez le Prince d'Anhalt, préſentez-lui mes civilités, & lui rendez un compte exact de cette affaire-ci ; priez-le de nous donner demain deux mille de ſes Lanſquenets, que nous menerons avec nous au bon endroit, & ſi vous ne voyez des merveilles, prenez-vous-en à moi. Le Capitaine Sucker fit la commiſſion de Bayard, & le Prince qui l'aimoit, & qui eſtimoit ſa valeur, lui accorda ſa demande à l'inſtant, en diſant qu'il étoit le maître de ſes Troupes autant & plus que lui même, & qu'il auroit ſouhaité être de la partie avec lui. Enſuite il envoya ſon Secretaire, avec ſes ordres, à quatre ou cinq Capitaines, qui ſe trouverent prêts avec leurs Compagnies, auſſi-tôt que ceux qui étoient avertis dès le ſoir. Le Baron

de Conty, qui ne savoit pas de quoi il s'agissoit, fut étonné du nombre ; mais quand il en fut instruit par Bayard : sur ma foi, dit-il, nous allons faire une bonne journée.

Les portes ouvertes, toutes ces Troupes prirent le chemin de l'*Isola della Scala*.. Or, à deux milles de-là il y avoit un Village nommé Servode, où le Chevalier mit en embuscade le Capitaine Sucker avec les deux mille Lansquenets, en lui promettant de lui amener les ennemis jusques sous son nez, & de le mettre en état d'acquerir de l'honneur. Bayard & le Baron de Conty, avec leur troupe, marcherent droit à *Isola*, sans paroître savoir ce qui étoit caché : ils étoient dans une belle plaine fort découverte, où ils virent à peu de distance le Capitaine Manfron avec quelques Chevaux Legers. Bayard y envoya son Guidon le Bâtard du Fay, & quelques Archers pour entamer l'escarmouche, & le suivit d'assez près avec ses Gendarmes. Mais il vit bien-tôt sortir d'*Isola* les gens de pied de Venise avec une troupe de Gendarmes : il fit l'effrayé, & ordonna au Trompette de sonner à l'Etendart. Là-dessus du Fay, qui avoit sa leçon faite,

ſe retira vers la groſſe troupe, & forma avec elle un eſcadron quarré, qui feignant de ſe retirer du côté de Verone, alla le petit pas au Village, où étoit l'embuſcade des Lanſquenets, qui avoient déja reçu par un Archer ordre de ſortir en bataille. La Gendarmerie Vénitienne, appuyée de l'Infanterie, chargea rudement les François, faiſant un bruit épouvantable d'inſtruments, comme allant à une victoire aſſurée. Les François de leur côté ne ſe rompoient point, & eſcarmouchoient prudemment & avec précaution, juſqu'à ce qu'ils fuſſent au Village de Servode. Alors les Lanſquenets parurent en bon ordre à un trait d'arc de la Cavalerie, & Bayard cria auſſi-tôt : chargez. Les Vénitiens déja ſurpris à la vue de cette Infanterie qu'ils n'attendoient pas là, le furent bien davantage du choc qu'il leur fallut eſſuyer de la part des Gendarmes. Cependant ils ſoutinrent très-bien d'abord, quoiqu'il y en eut beaucoup des leurs mis par terre. Les Lanſquenets enſuite tomberent ſur leurs gens de pied, qui n'ayant pas de place pour reculer, furent mis en pieces, ſans que l'on s'amuſât à faire un ſeul priſonnier. Manfron, témoin de ſa défaite,

fit très-bien son devoir, mais ne voyant plus d'autre ressource que la fuite, il se mit au grand galop vers Saint-Boniface, où il y avoit une bonne course. On le suivit, mais Bayard fit sonner la retraite, & tout le monde se rassembla, ayant fait un butin considérable, gagné beaucoup de chevaux, avec environ soixante Hommes d'Armes prisonniers, qui furent conduits à Verone. La perte des Vénitiens fut complette : outre les soixante Hommes-d'Armes prisonniers, il en resta vingt-cinq sur la place, avec leurs deux mille hommes de pied, dont il n'échappa pas un seul. On fit dans Verone une réception triomphante aux vainqueurs, tant François, que Bourguignons & Lansquenets, leurs compagnons ne regrettant que de n'avoir pas été de la fête.

Si cette journée fut glorieuse pour Bayard, & pour tous ceux qui y eurent part avec lui, elle fut encore plus heureuse par le bonheur qu'ils eurent de découvrir la trahison, sans quoi ils y auroient tous infailliblement péri. Cependant on doit rendre justice à sa grandeur d'ame dans les deux occasions que nous venons de rapporter. Dans la premiere, Manfron l'attaque avec cinq cens

hommes, & lui dreſſe une embuſcade de ſix cens autres, Bayard n'en ayant que cent quarante; dans la ſeconde, le même uſe de trahiſon, en lui faiſant dire qu'il doit marcher avec ſeulement trois cens Chevaux Légers; & comptant bien que le Chevalier n'en auroit pas davantage, il lui dreſſe une autre embûche, où il met deux mille hommes pour l'accabler à coup ſûr. Le Chevalier au contraire ne veut prendre d'abord que deux cens Gendarmes à oppoſer aux trois cens ennemis; & quand il ſait la trahiſon, au lieu de la rendre à Manfrou, & de l'attaquer à forces ſupérieures, il ſe contente du même nombre. C'eſt ce qu'il a pratiqué toute ſa vie; il eut toujours en horreur la trahiſon & les traîtres, & on verra dans toute ſon hiſtoire qu'après Dieu il a plus compté ſur la valeur de ſes troupes, que ſur la ſupériorité du nombre.

Quand Bayard fut rentré chez lui, il ſe fit amener l'Eſpion, & lui dit: Je t'ai donné ma parole, il faut la tenir, va-t'en au Camp des Vénitiens, & demande au Seigneur Manfron ſi le Capitaine Bayard en ſait autant que lui: dis-lui encore de ma part qu'au même prix nous nous reverrons quand il vou-

dra. Cela dit, il le fit reconduire hors la Ville par deux Archers. L'Espion fut assez idiot pour aller droit à Saint-Boniface, mais à peine y arriva-t-il, que Manfron le fit pendre, comme un traître, sans seulement vouloir l'entendre.

L'hyver suspendit les opérations; cependant les Vénitiens qui tenoient encore Lignago, & y avoient une bonne garnison, faisoient souvent des courses sur celle de Verone, & celle-ci sur eux.

(1510.) Au commencement de l'année 1510, c'est-à-dire, aussi-tôt après Pâques, le Duc de Nemours, neveu du Roi (*cc*), passa en Italie. Il avoit avec lui l'illustre Capitaine Louis d'Ars, dont il a été parlé plusieurs fois. Ils furent reçus comme il appartenoit à chacun par le Grand-Maître de Chaumont, Gouverneur de Milan, & par tous les Chefs de l'armée. Mais personne ne reçut plus de marques d'amitié & d'estime que Bayard, tant du Prince qui le connoissoit depuis long-temps, & qui étoit instruit de ses exploits depuis qu'ils ne s'étoient vûs, que du Seigneur Louis d'Ars, son premier Maître dans le métier des Armes. Le Roi fit encore passer à son armée d'Italie le Seigneur de Mo-

lard (*dd*) avec deux mille Lanſquenets, & pluſieurs autres Capitaines.

Le Grand-Maître alla mettre le ſiége devant Lignago ; & pour lui couper les ſecours & les vivres, Millaut-d'Alegre fut envoyé à Vicence avec cinq cens Hommes-d'Armes, & quatre ou cinq mille Lanſquenets du brave Prince-d'Anhalt, qui avoit pour ſon Lieutenant le Capitaine Jacob Emps dont il a été parlé. La Place ſe fit battre aſſez long-temps par une nombreuſe artillerie, à laquelle étoit jointe celle du Duc de Ferrare, où étoit entr'autres une longue couleuvrine de vingt pieds de long, que les Avanturiers nommoient *le grand Diable.* La Ville fut priſe enfin, & il n'y fut fait quartier à perſonne. Molard & ſes Avanturiers y firent des merveilles, ne s'étant pas donné le temps que la bréche fût faite pour monter à l'aſſaut. Le Grand-Maître y mit pour Gouverneur la Cropte-Daillon, & avec lui cent Hommes-d'Armes dont il avoit la charge ſous le Marquis de Montferrat (*ee*), & mille hommes de pied commandés par les Capitaines Le Heriſſon, & Jacques Corſe, Napolitain.

Pendant le ſiége de Lignago, le Grand-Maître apprit la mort de ſon oncle.

cle le Cardinal d'Amboise (*ee*). Cette perte lui fut si sensible qu'il ne put jamais s'en consoler ; sa douleur dégénéra en une langueur dont il mourut peu de temps après, comme nous le dirons en son temps. Il avoit obligation à ce grand homme des dignités dont il jouissoit, étant devenu successivement Grand-Maître, Maréchal & Amiral de France, & Gouverneur du Duché de Milan. Ce grand Prélat auquel on ne peut refuser des éloges par-tout où il y a lieu de parler de lui, avoit aussi fait de grands biens à toute sa Maison, alors fort nombreuse, tant dans l'Eglise, qu'à la Cour & dans les armées. Tous les Historiens de son temps s'accordent à le louer sur la sagesse de son Ministere, sur la confiance du Roi qu'il possedoit sans réserve, sur l'administration des finances qui furent toujours abondantes sans charges nouvelles sur les Peuples, quoique Louis XII. ait eu des guerres presque continuelles à soutenir, enfin sur son désintéressement scrupuleux, n'ayant jamais voulu avoir plus d'un Bénéfice. Il mourut Archevêque de Rouen, où sa mémoire est encore aussi récente que le premier jour. Sa mort donna lieu, dit l'Historien Bouchet, à

l'infraction faite peu après au Traité de Cambray.

Le Grand-Maître de Chaumont, ſon neveu, malgré ſon affliction, qu'il diſſimuloit de tout ſon pouvoir, n'en étoit pas moins vigilant pour les intérêts du Roi ſon Maître. Ayant donc pourvû à la garde de Lignago, il alla joindre ſes troupes à celles de l'Empereur, pour marcher contre les Vénitiens & les réduire. Il étoit tout nouvellement arrivé au ſecours de l'Empereur quatre cens Hommes d'Armes Eſpagnols & Napolitains, les plus belles troupes que l'on pût voir, ſous les ordres du Duc de Termes (*ff*) : on les mit en garniſon à Verone pour les raffraîchir. Les deux armées allerent camper à une Ville nommée Sainte-Croix, où elles s'arrêterent pour attendre l'Empereur qui devoit s'y rendre ; mais on l'attendit inutilement.

Quand on décampa de Sainte-Croix pour aller à Montſelles, que les Vénitiens avoient repriſe, il arriva un événement bien cruel, qui mérite d'être rapporté.

Il y a près de Longara une montagne dans laquelle la Nature a pratiqué une voûte de plus d'un mille de longueur. Les habitans du plat-pays effrayés de la

guerre, s'y étoient réfugiés au nombre de deux mille personnes, tant hommes que femmes, Nobles & autres, avec leurs effets & quantité de vivres. Ils avoient quelques armes à feu pour en défendre l'entrée en cas d'attaque, & cette entrée étoit telle qu'il n'y pouvoit passer qu'un homme à la fois. Les Avanturiers, gens de pillage, & dont les plus lâches y sont ordinairement les plus ardens, vinrent à découvrir cette *grotte de Longara*. Ils voulurent y entrer, mais on les pria de n'en rien faire, parce que ceux qui s'y étoient renfermés, ayant laissé leurs biens dans leurs maisons, il n'y avoit pas là de butin à faire: ils s'obstinerent à forcer l'entrée, mais on leur tira de la grotte quelques coups d'Arquebuse qui en mirent deux sur le carreau. Les autres allerent appeller leurs camarades qui accoururent, suivant leur coutume d'être plus diligens à faire un mauvais coup qu'une bonne action. Quand ces scélérats virent qu'ils n'entreroient jamais de force, ils s'en vengerent cruellement. Ils amasserent du bois, de la paille & du foin devant l'ouverture de la grotte, & y mirent le feu. Dans un moment il se fit une fumée si épouvantable, que la grotte en fut rem-

plie, & l'air n'entrant que par cette ouverture, tout ce qui y étoit renfermé fut ſuffoqué ſans que le feu eut touché à perſonne. Il y avoit parmi ces malheureuſes victimes nombre de Gentilshommes & de Dames que l'on trouva morts comme s'ils dormoient, & ſans être défigurés, & entr'autres de jeunes femmes, dont les enfans morts étoient à demi ſortis de leurs corps. Enfin ce fut le plus pitoyable ſpectacle du monde. La fumée diſſipée, les Avanturiers y entrerent, & y firent un butin immenſe. Leur barbarie fit horreur au Grand Maître & à tous les Chefs de l'armée; mais Bayard qui étoit ennemi juré de pareilles expéditions, n'eut point de repos qu'il n'eut mis la main ſur quelques-uns de ces brigands. Il lui en tomba deux entre les mains, dont l'un n'avoit qu'une oreille, & l'autre n'en avoit point; il fit faire perquiſition de leur vie, & en trouva plus qu'il n'en falloit pour les livrer au Prevôt, qui les fit pendre devant l'entrée de la grotte, en préſence de Bayard, qui voulut être témoin de leur ſupplice.

Pendant qu'on les exécutoit, il ſortit de la grotte une eſpece de fantôme, un enfant de quinze ans, tout jauni par la fumée, & plus mort que vif; il fut con-

duit au Chevalier qui lui demanda par quel miracle il avoit échappé. L'enfant répondit que quand il vit cette horrible fumée, il s'étoit enfui tout à l'extrémité de la caverne, où il avoit observé le roc fendu jusqu'au haut, & que de-là il avoit reçu un peu d'air; il raconta aussi une circonstance bien déplorable, qui fut que quelques Gentilshommes, & leurs femmes, ayant vû les préparatifs pour les brûler, avoient voulu sortir, aux risques de périr dehors aussi-bien que dedans: mais que les payſans renfermés avec eux, & qui étoient les plus forts, & le plus grand nombre, les en avoient empêchés à coups de picques & d'autres armes, en disant, puisqu'il faut que nous périssions ici, vous y resterez comme nous.

On a vû que de Sainte-Croix les armées se rapprocherent de Montselles, que les Vénitiens avoient reprise: ils l'avoient fortifiée, & y avoient mis une garnison de mille ou douze cens hommes. Dans la route, Bayard, d'Alegre, & le Seigneur Mercure, Capitaine d'Albanois au service de l'Empereur, rencontrerent une troupe de Chevaux-Legers au service de la République, que l'on nommoit Corvats, (troupe de la

Croatie) plus Turcs que Chrétiens, & gens de pillage. Ils venoient voir s'il y avoit quelque coup à faire, & quelque choſe à gagner; mais tout ce qu'ils gagnerent fut de reſter preſque tous ſur la place, ou priſonniers. Parmi ceux-ci ſe trouva un couſin de ce Seigneur Mercure, & ſon plus grand ennemi, & qui l'avoit injuſtement dépouillé de tous ſes biens en Croatie leur patrie; ils ſe reconnurent, & le Vainqueur ſe rappellant tout le mal que l'autre lui avoit fait, refuſa de le rançonner ou échanger, quoiqu'il lui remontrât qu'étant priſonnier de guerre, il devoit jouir du droit commun de ſe racheter, & qu'il lui offrît ſix mille Ducats, & ſix chevaux Turcs d'une beauté admirable. Nous parlerons de cela une autre fois plus à l'aiſe, dit Mercure; mais de bonne foi, ſi tu me tenois, comme je te tiens, que ferois-tu de moi? Puiſque tu me preſſes ſi fort, répondit l'autre, je te déclare que ſi tu étois en mon pouvoir, comme je ſuis au tien, tout l'or du monde ne m'empêcheroit pas de te faire mettre en piéces. Vrayment, dit Mercure, je n'ai pas envie de te faire pis; & à l'inſtant il ordonna à ſes Albanois de ſabrer lui & ſes Croates; ce qui fut ſi promp-

tement & si bien exécuté, qu'il n'y eut ni Capitaine ni autre, qui ne reçût dix coups de trop. Ensuite ils leur coupe-rent la tête à tous, & les portoient en triomphe au bout de leurs picques, à la maniere des Turcs. Ces Croates portoient un habillement singulier; ils avoient, entr'autres, la tête couverte d'un chapperon comme les femmes, & en-dedans une espéce de bonnet fait de plusieurs feuilles de papier collées ensemble, impénétrable à l'épée.

Montselles fut assiégée & canonnée pendant quatre ou cinq jours. Elle étoit si bien fortifiée, qu'elle n'eut jamais été prise sans les sorties indiscretes & trop fréquentes de la garnison, qui venoit quelquefois jusqu'à un jet de pierre du Fort, contre les Avanturiers François, qui ne demandoient qu'à aller voir ce qui se passoit dans la Place. Un jour ceux du Capitaine Molart allerent avec un Gentilhomme, nommé le Baron de Montfaucon, escarmoucher les gens du Château, qui les reçurent gaillardement, & les repousserent deux ou trois fois avec perte; mais qui enfin les chasserent trop loin, ensorte que quand ils voulurent se retirer, ils étoient si fatigués, qu'à peine pouvoient-ils se traî-

ner. Les Avanturiers s'en apperçurent ; & revinrent ſur eux avec tant de vivacité, qu'ils entrerent tous enſemble pêle-mêle dans la Ville. Quand le reſte de la garniſon vit que tout étoit perdu, ils ſe retirerent dans une groſſe tour, où on les aſſiégea ; & comme ils ne vouloient pas encore ſe rendre, on mit le feu au pied, & la plus grande partie ſe laiſſa brûler plutôt que de ſe rendre priſonniers ; d'autres ſautoient par les fenêtres ou creneaux, & on les recevoit ſur la pointe des picques ; enfin preſque tous y périrent. De la part des François, il y fut tué un Gentilhomme nommé Camican, & le Baron de Montfaucon fut bleſſé à mort, cependant il en revint, mais avec bien de la peine.

Fin du Livre troiſième.

HISTOIRE
DU CHEVALIER
BAYARD,
DIT
LE CHEVALIER SANS PEUR
ET SANS REPROCHE.

LIVRE QUATRIE'ME.

SOMMAIRE.

Guerre du Pape Jules II. contre le Duc de Ferrare. Deux cens François empoiſonnés dans du vin. Témérité d'un Capitaine François. Il eſt trahi par un eſpion. Il donne dans une embuſcade. Il eſt taillé en piéces avec toute ſa troupe. Stratagéme d'un Capitai-

ne Vénitien découvert & sans effet. Le Pape veut s'emparer de la Mirandole. Belle résolution de la Comtesse de la Mirandole. Elle est secourue par le Duc de Ferrare. Bayard tente d'enlever le Pape. Un hazard lui fait manquer son coup. Frayeur de Jules. La Mirandole se rend au Pape, qui y entre par la bréche. Il projette le siége de Ferrare. Il commence par celui de la Bastide. La nouvelle en est portée au Duc de Ferrare. Ses allarmes. Bon conseil de Bayard qui le rassure. Remerciemens du Duc. Ils vont au secours de la Bastide. Succès de l'avis de Bayard. Bataille & Victoire de la Bastide. Défaite totale de l'armée du Pape. Eloge de la Duchesse de Ferrare. Mort de Clermont-Montoison. Fureurs du Pape. Il tente d'avoir Ferrare par trahison. Autre projet encore plus odieux. Le Duc de Ferrare s'y refuse. Il le communique à Bayard. Le Duc projette de se défaire du Pape, qu'un traître lui promet d'empoisonner. Bayard s'y oppose. Le Duc d'Urbin tue le Cardinal de Pavie. La Mirandole reprise & rendue à la Comtesse. Misere des François en Al-

lemagne. Duel entre deux Espagnols. Sainte-Croix y est vaincu & blessé. Suite des affaires d'Italie. Mort du Maréchal de Chaumont. Le Duc de Longueville lui succède. Il est aussitôt relevé par le Duc de Nemours. Histoire singuliere d'un Astrologue. Ce qu'il prédit à Bayard & à d'autres.

LA Ville de Montselles prise, on en augmenta les fortifications, & on y mit une forte garnison, dans le dessein d'aller tout de suite mettre le siége devant Padoue.

Sur ces entrefaites, on apprit que le Pape Jules II. déclaroit la guerre au Duc de Ferrare, allié du Roi, à qui ce Prince avoit écrit pour en obtenir du secours. Le Roi le lui accorda, & donna ordre au Grand-Maître, son Lieutenant Général, de secourir le Duc. Chaumont, en conséquence, lui envoya un détachement de quatre mille hommes sous les ordres des Seigneurs de Clermont-Montoison, de Fontrailles, du Lude, & Bayard. Il y joignit huit cens Suisses, nouvellement venus à son armée comme Avanturiers, commandés par un

Capitaine de leur Nation, nommé Jacob Zemberc. Ces Officiers, & leurs troupes, furent reçus avec bien de la joye par le Duc & la Duchesse de Ferrare, & par leurs Sujets.

(Pour la fidélité de l'Histoire, nous rapporterons ici un trait auquel nous n'ajoutons aucune foi, que nous regardons comme contraire à l'humanité, & aux loix de la guerre, & plus encore, comme indigne du grand Homme à qui l'Historien de Bayard l'attribue, sans le confirmer lui-même. Le Grand-Maître de Chaumont, ayant fait le détachement de son armée, dont nous venons de parler, se retira avec le reste dans le Milanès, tant parce qu'il n'étoit plus en état d'assiéger Padoue, que sur l'avis que les Suisses qui avoient quitté l'alliance de la France, faisoient une descente dans ce Duché, & qu'ils étoient déja même au Pont de la Treille. Il ne s'arrêta point à Milan, & passa outre avec ses Gendarmes, deux cens Gentilshommes, & quelqu'Infanterie, pour attendre les Suisses dans la plaine de Galeras; il fit rompre les meules de moulins, & enlever tous les vivres, sur leur route; & *quipis est*, il avoit, disoit-on, *fait empoisonner tous les vins dans le lieu*

de Galeras. Les Suisses venus jusques-là en bûrent à discrétion, sans qu'aucun en fut incommodé ; & les vivres leur manquant, ils s'en retournerent bientôt par où ils étoient venus, & on les suivit de près dans la crainte qu'ils ne brûlassent quelques Villages. Les Avanturiers François allerent à Galeras, où ils bûrent du même vin empoisonné pour les Suisses, & il en mourut plus de deux cens ; soit que les Suisses eussent résisté au poison, soit que la drogue fut tombée au fonds des tonneaux, soit enfin vengeance du Ciel).

Avant que de parler de la guerre d'entre le Pape & le Duc de Ferrare, il est bon de raconter ici un échec qu'un parti François reçut par la trahison d'un espion.

A peine le Capitaine la Cropte-Daillon fut-il en possession de son Gouvernement de Lignago, qu'il tomba dangereusement malade. Il avoit avec lui un grand nombre de jeunes Gentilshommes volontaires, un entr'autres nommé Guyon de Cantiers, plus brave & plus hardi que prudent. Les Vénitiens faisoient des courses jusqu'aux portes de la Ville ; mais la garnison qui n'avoit ordre que de la bien garder, n'osoit en sortir. Guyon de Cantiers avoit fait

connoiſſance avec des gens de la Ville de Montagnane, diſtante de Lignago de douze ou quinze milles, qui lui ſervoient d'eſpions. L'un d'eux venoit ſouvent voir cet Officier à ſa garniſon, & l'aſſura un jour que s'il pouvoit ſortir avec un petit nombre de gens de cheval & de pied, il lui donneroit le moyen d'enlever le Provéditeur André Gritti, qui venoit ſouvent à Montagnane, avec deux ou trois cens Chevaux-Legers : Il lui promit de l'avertir du jour que l'occaſion ſeroit bonne, & de lui montrer une embuſcade où il ſe placeroit dès le matin, & où ſûrement il enleveroit le Provéditeur, & tout de ſuite prendroit la Ville, où il y avoit de quoi piller. Cantiers qui n'étoit pas moins empreſſé de ſe ſignaler par quelque exploit, que de mettre la main ſur ce butin, promit ce que l'eſpion voulut, à la charge qu'il l'avertiroit exactement. Ce traître retourné à Montagnane fit part au Commandant de ſes conventions avec Cantiers, & lui promit de lui livrer une partie de la garniſon de Lignago, & de le mettre en état de reprendre la Place même qui étoit de conſéquence pour la Seigneurie. Le Commandant goûta le projet, & par un exprès en inſtruiſit le Pro-

véditeur. Celui-ci amena trois cens Hommes-d'Armes, huit cens Chevaux-Legers, & deux mille hommes de pied.

Dès le même jour l'espion retourna vers Cantiers, qui fut charmé de le voir, & lui demanda, quelles nouvelles ? Fort bonnes pour vous, si vous en voulez profiter, lui répondit-il d'un ton assuré, le Provéditeur arrive ce soir dans notre Ville avec seulement cent chevaux ; si vous voulez être en campagne demain avant le jour, je vous le livrerai. Cantiers transporté de joye courut annoncer cette nouvelle à ses Compagnons, entr'autres, à un Gentilhomme qui étoit leur Porte-Enseigne, nommé le jeune Malherbe. Chacun voulut en être, mais pour y aller il falloit la permission du Commandant la Cropte-Daillon, qui étoit encore malade, & gardoit la chambre. Cantiers & Malherbe allerent la lui demander, & lui conterent l'entreprise, comme la plus glorieuse & la plus avantageuse du monde. La Cropte étoit trop sage pour être d'abord de leur avis ; vous savez, leur dit-il, que la Place m'a été confiée sur ma vie & sur mon honneur, pour la garder seulement : s'il vous arrivoit du malheur, je serois un homme deshonoré, & j'en mourrois de chagrin,

ainsi je ne puis vous permettre cette course. Ils insisterent plus fort qu'auparavant, l'assurant que leur espion étoit un homme sûr ; enfin ils lui en dirent tant, que plutôt par force & par leur importunité que de bon gré, il leur en donna congé. Le Provéditeur avoit envoyé en embuscade à deux ou trois milles de Montagnane deux cens Hommes-d'Armes & mille hommes de pied, avec ordre de laisser passer tout ce qui sortiroit de Lignago, & de fermer le passage par derriere ; ce qui ne fut que trop bien exécuté pour Cantiers & ses Compagnons.

Ceux-ci qui auroient pris d'eux-mêmes la permission, si le Commandant la leur eut refusée, avertirent leur troupe de l'heure où il falloit être à cheval, au nombre de cinquante Hommes-d'Armes, aux ordres de Malherbe, & de trois cens hommes de pied, conduits par Cantiers : & ils partirent de Lignago, qu'à peine étoit-il deux heures du matin, guidés par leur infidele espion qui les menoit à la boucherie. Ce fut assurément le plus grand dommage du monde, car tout ce qui sortit de Lignago étoit toute fleur de Noblesse ; mais leur jeunesse & leur témérité les perdit.

Ils suivirent le grand chemin de Lignago à Montagnane, les gens de pied devant, & la cavalerie en aîle, & passerent sans défiance un petit Village où étoit la premiere embuscade, & s'avancerent à un mille de la Ville. Là l'espion les quitta, pour aller, disoit-il, voir ce qui se passoit à Montagnane : ils le laisserent partir, & eussent bien mieux fait de le poignarder ; car il alla droit au Provéditeur, & lui dit : Je vous ai amené la plus belle partie de la garnison de Lignago la corde au col, & si vous voulez il n'en échappera pas un seul, ils sont à un mille d'ici & en-deçà de l'embuscade. Gritti fut bien-tôt à cheval, avec tout son monde, & envoya devant cent chevaux pour escarmoucher. Les François furent ravis de joye, & crurent que le Provéditeur étoit dans cette premiere troupe, & qu'ils alloient lui mettre la main sur le corps. Ils la chargerent vigoureusement : mais elle tourna le dos & s'enfuit jusqu'à la grande embuscade. Alors tout ce qui y étoit caché parut, & les François bien étonnés retournerent vers leurs gens de pied, & leur dirent : Nous sommes perdus, ils sont plus de trois mille, il faut essayer de nous sauver. Ceux de Venise les talon-

nerent, criant : *Marco, à Carne.* Les François voyant le danger mirent leurs gens de pied devant, & la cavalerie derriere pour les soutenir, & en cet état reculerent sans perte jusqu'au Village où étoit la premiere embuscade des Vénitiens. Ceux-ci se montrerent aussitôt au son de la trompette, suivant l'ordre qu'ils en avoient, & fermerent le chemin de Lignago aux François, qui se trouverent enveloppés par dix fois plus de monde qu'ils n'étoient. Cependant ils se défendirent comme des lions, & occuperent ce grand nombre plus de quatre heures sans être rompus. Alors Gritti envoya ses Arbalêtriers à cheval prendre les gens de pied en aîle, ce qui bien-tôt les ébranla, & ne les empêcha pourtant pas de se retirer jusqu'à quatre milles près de leur Place. Mais enfin attaqués de tous côtés, leurs Gendarmes mis à pied, leurs chevaux tués, pour la plûpart, & ayant affaire à dix hommes contre un, il fallut succomber; ensorte que de trois cens qu'ils étoient, il n'en échappa pas un seul. Cantiers, leur Capitaine, voyant que tout étoit perdu, se précipita dans les ennemis, & en tua six de sa main, avant que de périr lui-même. Malherbe soutint encore

une heure avec ſes Gendarmes, & fut enfin fait priſonnier avec vingt-cinq des ſiens; tout le reſte fut mis par terre, & il ne reſta pas un homme pour en porter la nouvelle à Lignago.

Le Provéditeur Gritti voyant que ſa victoire étoit ſi complette, s'aviſa d'un ſtratagême pour ſurprendre Lignago; ce fut de dépouiller tous les morts François, & de mettre leurs habits ſur autant des ſiens, tant gens de pied que gens de cheval; enſuite il leur donna encore cent vingt des ſiens à conduire comme priſonniers, avec trois fauconneaux que les François avoient amenés, & il leur ordonna de gagner la Ville, & de crier en y arrivant: *France, France, victoire, victoire:* Ceux de dedans, diſoit-il, croiront voir venir leurs gens victorieux, & pour les mieux tromper, portez leurs Enſeignes, & quelques-unes des nôtres, comme ſi vous les aviez gagnées; ils vous ouvriront certainement la porte, & vous vous en ſaiſirez, & moi je marcherai à un jet d'arc de vous, & je vous joindrai au premier ſon de la trompette; ſi vous jouez bien vos perſonnages, Lignago ſera à nous dans le jour, & vous ſavez de quelle importance elle eſt pour la République.

Cet ordre fut parfaitement exécuté ; ils approcherent de la Place au bruit des trompettes & clairons, & ſe mirent à crier : *Victoire.* La Cropte avoit un Lieutenant, nommé Bernard de Villars (*a*), homme de qualité, vieux ſoldat, & fort expérimenté, lequel voyant venir cette troupe triomphante, monta au donjon de la porte pour la reconnoître ; la marche & la contenance tant des gens de pied que des gens de cheval, lui furent ſuſpectes ; voilà bien, dit-il, les habits & les chevaux de nos gens, mais ils ne ſont pas montés à la Françoiſe ; ceux-là ne manient pas leurs chevaux comme nous ; le cœur me dit que les nôtres ont eu du malheur, & qu'il y a ici de la ruſe. Dans cette idée, il envoya un homme pour faire abbaiſſer le pont & retirer la planchette : Si ce ſont nos gens, lui dit-il, vous les reconnoîtrez bien, ſinon, ſauvez-vous à la barriere ; j'ai deux pieces de canon chargées avec leſquelles je les recevrai. Le ſoldat exécuta l'ordre, il ſortit de la Place pour reconnoître la troupe, & cria : *Qui vive ? Où eſt le Capitaine Malherbe ?* Perſonne ne répondit ; mais les ennemis penſant que le pont ſeroit abbatu, piquérent des deux. Le ſoldat

gagna la barriere diligemment, & les deux pieces de canon jouerent, dont la troupe bien étonnée s'arrêta tout court, & tourna le dos; ainsi la Place fut sauvée; mais la journée n'avoit été que trop malheureuse.

Quand Daillon en apprit la nouvelle, il pensa en mourir de douleur, & le Roi fut prêt à lui faire faire son procès; mais le Maréchal Trivulce l'appaisa: (il étoit alors à la Cour pour tenir sur les fonds Madame Renée, seconde fille du Roi, & comme il connoissoit Daillon pour bon Officier, il le justifia & obtint sa grace).

Il est temps de retourner à la guerre déclarée au Duc de Ferrare par le Pape, que cet événement nous a fait interrompre.

(1511) Jules II. prétendant que le Duché de Ferrare appartenoit au Saint Siége, & voulant l'y réunir, leva une armée dans le Bolonnois, & pour la faire passer dans ce Duché, il l'amena jusqu'à un Bourg nommé Saint-Felix, entre Concordia & la Mirandole. Le Duc de son côté, & les François qu'il avoit avec lui, étoient venus se loger à douze milles de Ferrare, entre les deux bras du Pô, à un endroit nommé l'Hos-

pitalet, & ils y dreſſerent un pont de bateaux, où ils mirent une bonne garde, & par ce pont ils faiſoient de fréquentes eſcarmouches.

Quand le Pape fut arrivé à Saint-Felix, il manda avec hauteur à la Comteſſe de la Mirandole, qu'elle eut à lui remettre ſa Ville entre les mains, parce qu'elle lui étoit néceſſaire pour ſon expédition de Ferrare. Cette Dame, qui étoit fille naturelle du Maréchal de Trivulce dont nous venons de parler, étoit veuve de Louis-Marie Pico. Elle avoit, comme ſon pere, le cœur tout François, & comme elle étoit inſtruite que le Duc de Ferrare étoit allié de la France, & que le Roi lui envoyoit du ſecours, elle n'auroit pas, au péril de ſa vie, donné ſa Place au Pape. Elle avoit alors auprès d'elle le Comte Alexandre Trivulce, ſon couſin germain, avec lequel elle concerta la réponſe qu'elle devoit faire au meſſage du Saint Pere. Cette réponſe fut, que le député pouvoit s'en retourner, & dire à ſon Maître, que la Comteſſe ne livreroit ſa Ville à quelque prix que ce fût; que Dieu l'en avoit rendu Dame & Maîtreſſe, & qu'elle ſauroit bien la garder contre quiconque voudroit s'en emparer. Le Pape irrité

au dernier point de cette réponſe, jura, dit l'Hiſtorien, *Saint Pierre & Saint Paul*, qu'il s'en rendroit Maître de gré ou de force; & à l'inſtant il ordonna à ſon neveu, le Duc d'Urbin, de ſe préparer à y mettre le ſiége dès le lendemain. Le Comte Alexandre, qui ne s'attendoit pas à moins, envoya en toute diligence faire part de la choſe au Duc de Ferrare, & aux Généraux François à l'Hoſpitalet, diſtant de la Mirandole de douze milles. Il leur fit dire que n'ayant, pour le préſent, pas aſſez de monde pour ſe défendre, il les ſupplioit de lui envoyer une centaine de braves hommes & deux canoniers. La conſervation de la Mirandole intéreſſoit trop le Duc de Ferrare, pour qu'il n'envoyât pas auſſitôt le ſecours qu'on lui demandoit.

(Ce Duc ſe nommoit Alphonſe I. fils d'Hercules I. Il étoit grand Capitaine, ſage & vigilant à la guerre, & bon politique; il ſavoit tout ce qu'un homme peut ſavoir, tant dans les arts que dans les ſciences, & ſur-tout dans celles d'Ingénieur & de Mathématicien, juſqu'à la fonte de l'artillerie & la conſtruction des affuts).

Avec les cent hommes & les deux canoniers, partirent encore, comme volon-

deux Gentilshommes François, les Seigneurs de Montchenu (*b*) & de Chantemerle; le premier Dauphinois, neveu de l'illuſtre Montoiſon, & l'autre de la Beauce, neveu du Seigneur du Lude. A leur départ, Bayard les exhorta à ſe ſignaler & faire parler d'eux; la Place où vous allez, leur dit-il, eſt bonne & forte, & vous allez combattre pour le ſervice d'une Dame; vous devez vous rendre dignes de ſes bonnes graces; & ſi la Place eſt aſſiégée, vous aurez de l'honneur à la lui conſerver. Après d'autres diſcours pour les encourager à bien faire, il monta à cheval avec ſa Compagnie, & voulut les eſcorter lui-même juſqu'à la Ville, où il les vit entrer. Ils furent reçus de la Dame & du Comte avec toute la joye & les honneurs poſſibles, & trois jours après le ſiége fut mis devant la Place. L'artillerie fut auſſi tôt dreſſée ſur le bord du foſſé, & tira ſans relâche, & celle de la Ville lui répondit de même, ſans que les Aſſiégés paruſſent effrayés des forces du Pape.

Cependant Bayard, qui avoit des eſpions par-tout, & qui étoit bien ſervi, parce qu'il payoit bien, ſavoit tous les jours exactement ce qui ſe paſſoit à Saint-Felix dans le Camp du Pape. Un de ſes

eſpions

espions lui ayant rapporté que le Saint Pere devoit dans peu en partir pour venir lui-même commander le siége de la Mirandole, il le renvoya savoir au juste quel jour il partiroit. L'espion revint lui dire que ce seroit le lendemain matin sans faute. Bayard ravi de cette nouvelle, se disposa à faire un coup de main, & à enlever le Pape & toute sa Cour.

Il se rendit chez le Duc de Ferrare, où se trouva le Seigneur de Montoison; je suis informé, leur dit-il, que demain le Pape doit quitter son Camp de Saint-Felix pour aller à celui de la Mirandole, à six milles l'un de l'autre; j'ai un dessein que je viens vous proposer, & si vous l'agréez, on en parlera encore dans cent ans: c'est que je connois à deux milles de Saint-Felix deux ou trois grands Palais abandonnés à cause de la guerre, je veux marcher toute cette nuit, avec cent hommes-d'Armes de mon choix, sans pages ni valets: je m'embusquerai dans celui de ces Palais qui conviendra le mieux à mon projet, & demain matin quand le Pape délogera, je vous promets de l'enlever: je sais qu'il n'a pour escorte que quelques Cardinaux, quelques Evêques & des Protonotaires, avec

cent hommes de ſa garde ; ce ne ſont pas là des gens à le ſauver de mes mains, & avant que l'allarme ſoit à ſon Camp, je vous l'amene ici. Mais pour me ſoutenir en cas d'accident, il faudra, Monſeigneur, dit-il, en parlant au Duc, que vous, & le Seigneur de Montoiſon, paſſiez le pont au point du jour avec le reſte de la Gendarmerie, & que vous avanciez juſqu'à quatre ou cinq milles d'ici. Ce projet fut admiré, il n'y avoit plus qu'à l'exécuter, ce qui ne tarda pas un moment ; car Bayard ayant pris ſes cent hommes d'élite, les fit mettre en ordre de bataille, comme s'il eut marché à une action, & dans cet état il alla toute la nuit, ayant ſon eſpion pour guide, & il eut le bonheur d'être logé dans un de ces Palais avant le jour, ſans avoir été rencontré ni découvert par hommes ni femmes.

Au point du jour, le Pape monta en litiere & prit le chemin de ſon Camp de la Mirandole. Avant lui étoient partis ſes Protonotaires, Secretaires & autres Officiers de ſa Maiſon, pour lui préparer les logis. Quand Bayard vit ce cortége, il fondit deſſus ſans perdre de temps ; mais ils tournerent bride, & coururent à toutes jambes crier allar-

me à Saint Felix. Ce ne fut pourtant pas là ce qui sauva le Pape ; heureusement pour lui, dès qu'il fut en litiere, & qu'il eut fait cent pas hors de Saint-Felix, il neigea avec tant d'abondance & de violence, que le Cardinal de Pavie (*Felix Alidosi*), son premier Ministre, lui représenta que la rigueur du temps ne permettoit point de passer outre, & lui conseilla de s'en retourner ; à quoi le Pape consentit, sans se défier encore de rien. Le malheur voulut que les fuyards arrivassent au moment que le Pape entroit au Château, & Bayard dans le Bourg ; comme il n'en vouloit qu'à lui, il ne s'étoit pas amusé à faire d'autres prisonniers.

Le Pape fut tellement épouvanté de leurs cris, qu'il sauta à bas de sa litiere, sans attendre qu'on lui donnât la main, & lui-même aida à lever le pont : il n'y avoit pas pour lui de temps à perdre, car un instant plus tard il étoit pris.

Quelque mortifié que fut Bayard de ce contre-temps, il n'eut point d'autre parti à prendre que de s'en retourner. Il savoit cependant que le Château ne valoit rien, & qu'il l'auroit dans un quart d'heure ; mais n'ayant pas d'artillerie, ni le loisir d'en faire venir, il étoit à

craindre que l'allarme portée au Camp de la Mirandole, il n'en vint du ſecours, qu'il ne jugeoit pas à propos d'attendre. Ainſi il reprit le chemin de Ferrare avec tant de priſonniers qu'il voulut, entre leſquels étoient deux Evêques, & grand nombre de mulets de charge, dont ſes Gendarmes profiterent.

Il étoit inconſolable d'avoir manqué un coup ſi bien concerté. Le Duc de Ferrare & Montoiſon, qu'il trouva avec leur eſcorte au rendez-vous convenu, ne furent pas moins affligés quand il leur en rendit compte. Cependant ils lui remontrerent que le mal étoit ſans remede, que ſon projet étoit admirable, & que le hazard ſeul l'avoit empêché de réuſſir; ils l'emmenerent ainſi juſqu'au Camp, & chemin faiſant, ils renvoyerent quelques priſonniers à pied, & enſuite les deux Evêques, moyennant une modique rançon.

Le Pape avoit eu une ſi grande frayeur du danger qu'il avoit couru, qu'il en trembla, la fiévre pendant vingt-quatre heures, & la nuit ſuivante il manda par un exprès, à ſon neveu le Duc d'Urbin, de le venir joindre avec quatre cens Hommes-d'Armes, pour le conduire au Camp de la Mirandole. Quand

il y fut, il poussa le siége si vigoureusement, que la Place fut forcée de se rendre. Le même hazard qui lui avoit sauvé la liberté, l'en rendit Maître : c'est que pendant le siége il tomba de la neige, six jours & six nuits sans discontinuation, si abondamment, qu'il y en avoit dans le Camp la hauteur d'un homme. A la neige succéda une gelée si forte, que les fossés de la Mirandole avoient plus de deux pieds de glace, & qu'un canon qui y tomba de dessus le bord, avec son affut, ne put la rompre. D'ailleurs, l'artillerie du Pape avoit déja fait deux grandes breches, ensorte que la Comtesse, & le Comte Alexandre, ne pouvant espérer aucun secours, furent obligés de capituler. Ils savoient que le Grand-Maître de Chaumont étoit à Regio avec le reste de l'armée Françoise, & qu'il fortifioit cette Place, ne doutant pas qu'après la réduction de la Mirandole, le Pape ne l'attaquât avec toutes ses forces, qui étoient devenues considérables par la jonction des troupes Espagnoles & Vénitiennes. Ils demanderent donc par la capitulation que la Ville étant rendue au Pape, il promît que la garnison, & les habitans, auroient la vie sauve ; mais il vouloit

que tout ſe rendît à diſcrétion. Cependant le Duc d'Urbin en fut le médiateur, & traita à la ſatisfaction des deux Parties. Le Pape n'auroit pas été de ſi bonne compoſition, ſans l'amitié qu'il portoit à ce neveu, qui, de ſon côté, avoit le cœur entierement François, & qui ſe ſouvenoit, avec reconnoiſſance, des bontés que le Roi regnant, dont il avoit été Page, avoit eues pour lui. Le Saint Pere ne daigna pas entrer dans la Mirandole par la porte, il fit faire un pont ſur le foſſé, & y entra par la breche.

La nouvelle de cette priſe chagrina infiniment le Duc de Ferrare, & tous les Généraux François. Ce Prince ne doutant point qu'il ne fût inceſſamment aſſiégé dans ſa capitale, rompit le pont, & s'y renferma avec toutes ſes troupes, réſolu de s'y défendre juſqu'à la derniere extrémité. En effet, Jules ne fut pas plutôt tranquille dans la Mirandole, qu'il fit aſſembler un Conſeil de Guerre où aſſiſterent le Duc d'Urbin & tous les Capitaines de l'armée, tant de Cavalerie que d'Infanterie, à qui il déclara qu'il vouloit, ſans perdre un moment, aller mettre le ſiége devant Ferrare. Il leur demanda leurs avis pour la conduite de

cette expédition, attendu qu'il savoit que la Place étoit forte par elle-même, & qu'elle étoit garnie de bonnes troupes & d'une nombreuse artillerie. Il ajouta que le meilleur moyen de la réduire étoit de lui couper les vivres & de l'affamer, ce qui étoit aisé à faire par le dessus du Pô dont il étoit le maître, pourvû que les Vénitiens gardassent bien le dessous de cette riviere. Tout le monde dit ce qu'il pensoit pour & contre ce projet; quand ce vint le tour d'opiner d'un Capitaine de la République, nommé Jean Fort, il adressa la parole au Pape, & lui dit: Très-Saint Pere, suivant le plan de Votre Sainteté & les opinions de tous ceux qui ont parlé, il paroîtroit aisé d'affamer Ferrare, en gardant le dessus & le dessous du Pô; mais je connois assez le pays pour assurer que la Place tireroit toujours assez de subsistances par Argente, que cependant on pourroit encore lui couper cette ressource; d'un autre côté, il y a un pays que l'on appelle la Polesine de Saint Georges, si abondant, que lui seul nourriroit la Ville une année: Or, il sera difficile d'en rompre la communication, si Votre Sainteté ne s'empare d'une petite Ville à vingt-cinq milles de Ferrare, nommée la Bastide, laquelle

une fois priſe, je garantis la Place affamée dans moins de deux mois, à la quantité du monde qu'elle renferme. A peine ce Capitaine Fort eut-il achevé de parler, que le Pape s'écria, qu'il falloit avoir promptement la Baſtide, & qu'il n'auroit point de repos qu'elle ne fût à lui; & dans l'inſtant il en donna la commiſſion à deux Capitaines Eſpagnols qui devoient conduire chacun cent Hommes-d'Armes, & au Capitaine Fort, avec cinq cens chevaux & cinq à ſix mille hommes de pied, & il leur donna ſix pieces de groſſe artillerie. Tout ce grand train partit en diligence, & ſe rendit devant la Place ſans obſtacle, & ſurprit le Gouverneur, qui ne s'attendoit pas à être aſſiégé, ni à l'être par une armée ſi formidable. Cependant il ſe réſolut à ſe bien défendre, autant qu'il le pourroit, avec une auſſi foible garniſon que la ſienne; & il donna à l'inſtant, par un exprès, avis à ſon Maître de l'extrémité où il ſe trouvoit. Les gens du Pape ne perdirent pas un moment. Dès qu'ils furent arrivés, ils placerent leur artillerie, & commencerent à battre en bréche.

Le courier que le Gouverneur avoit d'abord envoyé ſecretement au Duc fit une diligence extrême, & ſe rendit

en six heures à Ferrare. Bayard se trouva à la porte par où il entra, & se le fit amener pour savoir à qui il étoit, d'où il venoit, & ce qu'il avoit à faire à Ferrare. Cet homme lui rendit bon compte de sa commission, de l'arrivée de 7 à 8 mille hommes devant la Bastide, & finit par dire que le Gouverneur mandoit au Duc, que s'il n'étoit secouru promptement, il ne pouvoit pas tenir vingt-quatre heures. Comment! s'écria Bayard, la Place seroit-elle si mauvaise? Non pas, Monseigneur, répondit le courier, elle est même une des meilleures d'Italie; mais il n'y a que vingt-cinq hommes dedans, qui ne sont pas pour résister, sur-tout si les ennemis livrent l'assaut. Sur cela Bayard le mena au Duc, qu'il trouva à cheval sur la Place, se promenant avec Montoison. Celui-ci crut que le Chevalier tenoit un espion, & lui cria du plus loin qu'il le vit: Mon Compagnon, vous aimeriez mieux mourir, que de ne pas faire tous les jours quelque capture sur l'ennemi; combien ce prisonnier-là vous payera-t-il de rançon? Ce n'est pas un ennemi, dit Bayard, c'est un porteur d'étranges nouvelles pour Monseigneur. Le messager rendit au Duc les lettres du Gouverneur de la

Baſtide, qu'il ſe mit à lire, & à chaque mot il changeoit de couleur ; on le voyoit rougir & pâlir ſucceſſivement. La lecture faite, il dit d'un air triſte : Si je perds la Baſtide, je n'ai tout de ſuite qu'à abandonner Ferrare, & je ne vois pas de moyen d'y donner du ſecours dans le terme que mon Commandant me marque ; car il le demande pour demain, & cela eſt abſolument impoſſible, attendu qu'il y a d'ici à la Baſtide vingt milles, & que de plus il y a un défilé de la longueur d'un demi mille, où il ne peut paſſer qu'un homme à la fois ; & ſi mes ennemis connoiſſoient une autre gorge qui eſt ſur la route, avec vingt hommes ils en arrêteroient dix mille ; mais je crois qu'ils ne la connoiſſent pas. Bayard voyant le Prince ſi conſterné, & avec tant de ſujet de l'être, prit la parole, & lui dit : Monſeigneur, aux grands maux les grands remedes ; quand il s'agit de peu de choſe on prend ſon parti, mais quand il y va de ſa ruine, on doit faire les derniers efforts. Vos ennemis ſe croyent en ſûreté devant la Baſtide, parce qu'ils s'imaginent que l'armée du Pape, qui n'eſt pas loin d'ici, nous empêchera d'aller leur rendre viſite ; il me vient une penſée, qu'il ne

sera pas, je crois, difficile d'exécuter, & si elle réussit, elle nous fera honneur.

Vous avez en cette Ville quatre ou cinq mille hommes de bonnes troupes, & bien aguerries, prenons en deux mille, avec les huit cens Suisses du Capitaine Zemberg, & faisons-les embarquer cette nuit : vous êtes encore maître du Pô jusqu'à Argente, ordonnez-leur d'aller nous attendre au passage dont vous venez de parler, & de s'en emparer, s'ils y sont arrivés avant nous. La Gendarmerie marchera toute la nuit par terre, avec de bons guides, & nous ferons ensorte d'y être demain au lever du soleil, & de nous joindre à l'infanterie. Jamais les ennemis ne se défieront de notre marche. Vous dites que de ce passage à la Bastide il n'y a pas trois milles, cela étant, sans leur donner le temps de se ranger en bataille, nous fondrons sur eux, & j'ai bonne opinion du succès.

Tout l'or du monde n'auroit pas fait tant de plaisir au Duc que l'avis que Bayard venoit de lui donner. Monseigneur de Bayard, s'écria-t-il transporté de joye, il n'y a rien de difficile pour vous, & je ne doute point que si tous les Seigneurs François qui sont ici veulent en être, nous ne détruisions l'armée

du Pape ; &, ajouta-t-il, en mettant ſe bonnet à la main, je les en ſupplie de tout mon cœur. Vous n'avez point à prier, Monſeigneur, repartit le brave Montoiſon, ordonnez, & vous ſerez obéi : car le Roi notre Maître nous l'a ainſi preſcrit. Les Seigneurs du Lude & de Fontrailles en dirent autant, & n'étoient pas des gens à reculer. A l'inſtant on manda les Capitaines des gens de pied, qui furent de même avis, charmés d'être d'une ſi belle expédition.

Le Duc fit donc préparer ſecretement quantité de barques, où ſur le ſoir il fit embarquer tous les gens de pied, avec de bons & ſûrs mariniers. (Il étoit de toute conſéquence que la choſe ne fût pas éventée, parce que le Pape ne manquoit pas d'eſpions dans la Ville.) La cavalerie partit à l'entrée de la nuit, le Duc à la tête, avec de bons guides qui les conduiſirent ſi heureuſement, que malgré le mauvais temps qu'il faiſoit, une demie-heure avant le jour ils furent rendus ſans aucun obſtacle ni contretemps au paſſage où étoit le rendez-vous. Au point du jour, les barques qui portoient les gens de pied arriverent auſſi. Quand tout le monde fut réuni, on marcha ſans bruit vers le mauvais paſ-

sage, qui étoit un petit pont si étroit, qu'il n'y pouvoit passer qu'un cavalier à la fois, & il étoit sur une espéce de torrent fort profond, entre le Pô & la Bastide. Il fallut une heure pour faire défiler toute la troupe, ensorte qu'il étoit grand jour, ce qui donna au Duc mauvaise opinion du succès, d'autant plus que n'entendant point tirer de canon, il commençoit à croire que la Place étoit rendue. Mais pendant qu'il en parloit avec les Capitaines François, ils entendirent trois coups à la fois, qui leur firent un plaisir inexprimable.

Ils se trouvoient alors à un mille de l'armée ennemie, & Bayard s'adressant au Duc, lui dit: Monseigneur, j'ai toujours ouï-dire que c'est n'être pas sage que de ne pas estimer son ennemi; nous sommes fort proche des nôtres, & s'ils avoient la moindre connoissance de notre marche, ils nous donneroient bien des affaires; car ils sont trois contre un, ils ont de l'artillerie, & nous n'en avons point. D'ailleurs, le Pape a envoyé ici l'élite de ses troupes; ainsi il faut faire notre possible pour les surprendre. Mon avis est, que le bâtard du Fay, mon Guidon, homme entendu aux escarmouches, aille leur donner l'allarme du

côté par où ils ſont venus, avec ſeulement quinze ou vingt chevaux, & le Capitaine Pierrepont, avec cent Hommes-d'Armes, le ſuivra à un jet d'arc pour le ſoutenir, & à pareille diſtance le Capitaine Zemberg marchera avec ſes Suiſſes. Vous, Monſeigneur, à notre tête, avec le Seigneur de Montoiſon, & tout ce que nous ſommes de Capitaines François, nous marcherons droit au ſiége, & j'irai quelque peu devant donner la premiere allarme. Si du Fay attaque avant nous, & que les ennemis tournent de ſon côté, nous les mettrons entre lui & nous; ſi au contraire nous attaquons avant lui, Pierrepont & les Suiſſes feront la même choſe. Moyennant cela ils ſeront étonnés, & ils nous croiront trois fois plus de monde que nous ne ſommes, & ſur-tout il faut que nos trompettes faſſent le plus grand bruit qu'elles pourront.

Cet arrangement fut approuvé de tout le monde, on s'accorda à le ſuivre, & en conſéquence on marcha par les deux côtés, & le détachement du Prince s'approcha de la Place à une portée de canon, ſans que les uns ni les autres fuſſent découverts.

Du Fay commença par donner de ſon

côté une chaude allarme, qui surprit tout le camp des ennemis. Aussi-tôt ils se mirent sous les armes & monterent à cheval pour aller droit à lui, pendant que leurs gens de pied se rangeoient en bataille; mais par un grand bonheur pour le Duc de Ferrare, on ne leur en donna pas le temps. A peine ceux qui repoussoient du Fay eurent-ils fait deux cens pas, que Pierrepont les prit de côté & les rompit; aussi-tôt les Suisses fondirent sur les gens de pied, qui étoient cinq à six mille, & eurent d'abord du dessous, & sans doute eussent été forcés de céder au nombre, sans la cavalerie qui les soutint, & qui prit cette infanterie en flanc. Alors le Duc, à la tête des Hommes-d'Armes François, commandés par Montoison, du Lude, Fontrailles & Bayard, & avec deux mille hommes de pied, attaqua les ennemis par derriere, & les défit entierement. Sur ces entrefaites, Fontrailles & Bayard apperçurent un corps de trois à quatre cens cavaliers qui essayoient à se rallier; ils appellerent promptement les leurs, qui, sans donner le temps aux ennemis de se reconnoître, les chargerent, en criant: *France*, *France*, *Duc*, *Duc*, & les renverserent pour la plupart. Le

reſte de leur armée ſoutint le choc près d'une heure, malgré le carnage ; mais enfin leur défaite fut ſi complette, qu'à peine en échappa-t-il quelques-uns. Il reſta ſur la place près de cinq mille hommes de pied, & plus de ſoixante Hommes-d'Armes ; tout le bagage, toute l'artillerie, & plus de trois cens chevaux, demeurerent aux Vainqueurs, avec tant de butin, qu'ils en étoient embarraſſés.

Cette Victoire de la Baſtide fut le ſalut du Duc de Ferrare & des François, qui, autrement, étoient perdus. Ils s'en retournerent tous à Ferrare glorieux & triomphans, & y furent reçus aux cris & aux acclamations du Peuple ; la Ducheſſe ſur-tout leur fit l'accueil dû à leurs ſuccès, & pendant leur ſéjour les régala de fêtes & de divertiſſemens continuels. (Nous avons parlé des vertus & des talens du Duc, la Ducheſſe ſon épouſe n'étoit pas moins recommandable. Elle ſe nommoit Anne Sforce, fille de Galéas-Marie, Duc de Milan, & de Bonne de Savoye, fille du Duc Louis. Elle étoit la perſonne de ſon ſiécle la plus avantagée des dons & des graces de la nature ; elle parloit & compoſoit également bien en Italien, en François, en Latin, & en

Grec, & ne contribua pas peu à la gloire de ſon mari & de ſa maiſon. Ils eurent un fils, Hercules II. Duc de Ferrare, qui épouſa Madame Renée, ſeconde fille du Roi.)

Nous ne pouvons nous refuſer d'interrompre un moment notre narration, pour rendre quelques hommages aux rares talens de notre Chevalier. Le Duc de Ferrare lui dut le ſalut de ſes Etats & le ſien; l'armée Françoiſe ne lui eut pas une moindre obligation, puiſqu'elle étoit perdue, ſi le Pape eut réuſſi dans ſes projets, ainſi comme il l'étoit aux Eſpagnols & aux Vénitiens. Quelle tranquillité d'ame à la nouvelle du ſiége de la Baſtide! quel ſang froid à y chercher du remede! quelle promptitude à le trouver! quelle ſagacité à le développer! enfin quelle ſageſſe & quelle conduite dans l'exécution! Mais peut-on aſſez le louer dans une partie eſſentielle pour un général, qui eſt l'étude & la connoiſſance du pays où l'on fait la guerre? Bayard qui n'avoit jamais vû la Baſtide ni ſes environs, ni la ſituation locale du Pô, poſſédoit tout cela; & ſans cette connoiſſance auroit-il pû concevoir & rédiger dans un inſtant un projet auſſi compliqué, & d'où dépendoit ſans autre

reſſource le ſalut du Duc, celui de ſes Etats, & celui même de l'armée du Roi ?

Peu de mois après le grand événement que nous venons de rapporter, mourut à Ferrare Philibert de Clermont, Seigneur de Montoiſon, d'une fiévre continue qui l'emporta en peu de jours. Il étoit Lieutenant Général de l'armée de France en Italie, & l'un des plus grands Capitaines de ſon ſiécle. Il s'étoit extrêmement diſtingué en Picardie, en Bretagne, en Lombardie, & dans le Royaume de Naples, & avoit eu de grands avantages ſur les Suiſſes, & particulierement au Lac de Côme. On le louoit entr'autres d'une juſteſſe ſinguliere à eſtimer le nombre des ennemis, quelqu'éloignés qu'ils fuſſent de lui. Le Roi le regretta infiniment, le regardant comme le premier de ſes Capitaines, & il craignit que ſa mort n'occaſionnât la révolte du Milanès. Il ne fut pas moins regretté du Duc & de la Ducheſſe de Ferrare, de tous les Officiers François, & de toute l'armée ; mais il fut pleuré de Bayard ſon ami particulier & ſon compatriote (*c*).

Si la délivrance de la Baſtide fut un bonheur bien glorieux pour les François,

elle fut au contraire pour le Pape un sujet d'emportement jusqu'à la fureur, quand il en reçut la nouvelle. Il jura d'en tirer vengeance, & voulut aller droit faire le siége de Ferrare; mais ses Généraux l'en détournerent de tout leur pouvoir, sur-tout le Duc d'Urbin son neveu, qui eut bien voulu le reconcilier avec le Roi de France. Ils lui remontrerent que la Place étoit forte par elle-même, bien garnie d'artillerie, & remplie de bons Officiers, sur-tout, disoient-ils, de l'invincible Bayard; que non seulement il y perdroit trop de monde, mais qu'il y auroit encore trop de difficultés à faire suivre les munitions de guerre & de bouche.

Jules forcé de renoncer à avoir cette Place par force, projetta de l'avoir par surprise, en y pratiquant des intelligences avec des Gentilshommes sur qui il croyoit pouvoir compter, & par le moyen desquels il espéroit se faire ouvrir nuitamment une des portes. Il leur envoya donc des espions chargés de les séduire; mais le Duc & le Chevalier faisoient si bon guet, qu'il fut arrêté & pendu six ou sept de ces espions. Cependant, le Prince entra en défiance, peut-être mal-à-propos, contre quel-

ques Gentilshommes qu'il fit arrêter, entr'autres, le Comte Borſe, de la Maiſon de Calcagnini, chez lequel Bayard avoit logé. Le Chevalier en fut fâché, mais dans l'incertitude où il étoit du fait, il ne voulut y prendre aucune part.

Le projet d'avoir Ferrare par trahiſon ne ſe trouvant pas plus heureux que celui de l'aſſiéger, Jules en imagina un troiſiéme qui fait horreur. Ce fut de faire pratiquer le Duc ſecretement pour qu'il livrât les François à ſa diſcrétion. Le Pape avoit à ſon ſervice un Gentilhomme, de Lodi au Duché de Milan, nommé Auguſtin Guerlo, (mais c'étoit un faux nom) homme d'intrigues, toujours plus diſpoſé à faire une trahiſon ou une perfidie qu'une action honorable, & qui à la fin trouva ce qu'il méritoit, ayant été ſurpris en faute dans Breſcia par d'Aubigny, qui lui fit trancher la tête. Le Pape le fit appeller un jour, & le chargea d'aller trouver ſecretement le Duc de Ferrare, de lui propoſer de ſa part une de ſes niéces pour ſon fils aîné, avec la qualité de Gonfalonnier & Capitaine Général de l'Egliſe, & qu'il lui ratifieroit encore pour toujours la poſſeſſion de tout ce qui fai-

soit l'objet de leurs démêlés, à la charge qu'il s'uniroit à lui pour détruire entierement les François. Il ne faut pour cela, disoit-il, que les congédier, & leur déclarer n'avoir plus besoin de leur secours : il faudra qu'ils passent nécessairement par mes terres, & je ne veux pas qu'il m'en échappe un seul. Guerlo trouva la commission de son goût, & s'en chargea, avec promesse de la faire à la satisfaction du Pape. Il vint à Ferrare, & s'adressa directement au Duc, qui l'écouta sagement, & sans lui laisser voir l'horreur qu'il avoit de ses propositions : il lui dit seulement qu'il se prêteroit volontiers aux intentions du Saint Pere, quoiqu'il fût bien éloigné de le penser, & qu'il eût préféré la perte de ses Etats, & la mort même, à une ingratitude & une perfidie aussi indigne de lui. Cependant il reçut bien le messager, & lui fit bon traitement en apparence ; mais il le fit conduire dans une chambre, dont il ferma la porte, & garda la clef, & du même pas il s'en alla chez Bayard, accompagné d'un seul Gentilhomme. Le récit qu'il lui fit du mauvais dessein de Jules fit frémir Bayard qui hésitoit à l'en croire, tant le projet lui parut détestable. Mais le Duc lui offrit,

pour l'en rendre certain, de le conduire à ſon Palais, & de le placer dans un cabinet, d'où il pourroit entendre Guerlo répéter de point en point la commiſſion du Pape, l'aſſurant qu'aux enſeignemens que cet envoyé lui avoit donnés, il n'y avoit pas à douter qu'il n'en fut réellement chargé; mais, ajoûta-t-il, j'en ai frémi d'horreur comme vous: Je ſais les obligations que mes ancêtres ont eues aux Rois de France, & moi ſur-tout au Roi régnant, & plutôt que de l'en payer par une trahiſon, je conſentirois à être démembré à quatre chevaux. Bayard lui répartit qu'il n'avoit pas à ſe juſtifier, qu'il connoiſſoit trop ſa grandeur d'ame pour craindre qu'il arrivât, au moins de ſon conſentement, aucune ſurpriſe aux François, & qu'il ſe croyoit aſſuré dans Ferrare comme dans Paris. Alors le Duc lui propoſa de rendre la pareille au Pape, & de lui jouer quelque bon tour en revanche du ſien, & ſans s'expliquer, il s'en retourna au Palais, où il entretint long-temps Guerlo avant que d'en venir au fait; enfin il lui dit: Je ne trouve pas que le projet du Saint Pere ſoit pratiquable par deux raiſons; la premiere, comment croit-il que je puiſſe me fier à lui, après qu'il a cent

fois dit que j'étois l'homme du monde qu'il haïssoit le plus, que s'il me tenoit en son pouvoir, il me feroit mourir, & que je sais d'ailleurs qu'il n'a d'autre passion que d'avoir ma Ville & mes Etats? En second lieu, comment aurois-je l'assurance de déclarer au Seigneur de Bayard, & aux autres Capitaines François, que leur secours m'est inutile, & qu'ils ayent à se retirer: ils sont deux fois plus forts que moi ici: ils prendront le temps d'en donner avis au Roi, ou à son Lieutenant Général, le Grand-Maître de Chaumont; & si en attendant leurs ordres, ils viennent à découvrir mon intelligence avec le Pape, ils auront droit de me traiter en homme sans foi, & peut-être en ennemi, ou tout au moins ils m'abandonneront, & je me trouverai découvert de toutes parts. Mais, Seigneur Guerlo, vous connoissez le Pape pour un homme terrible, emporté & vindicatif, il vous a parlé d'une façon, & pense peut-être de l'autre, & il est capable de vous mal payer au premier jour de vos services. D'ailleurs, il est mortel, & lui mort, quelle récompense aurez-vous de son successeur? Ignorez-vous que dans cette Cour-là la recon-

noiſſance des ſervices ne paſſe pas d'un Pape à l'autre ? Vous ſavez que je ſuis en état de vous faire du bien, & je vous donne ma parole de le faire ſi généreuſement, que vous ſerez à votre aiſe pour le reſte de vos jours, ſi vous voulez m'aider à me défaire de mon ennemi.

Guerlo avoit l'ame trop baſſe & trop intéreſſée pour ne pas ſe rendre à de telles propoſitions ; il aſſura le Prince qu'il y avoit long-temps qu'il étoit réſolu à quitter le ſervice du Pape pour le ſien, s'il l'agréoit ; que perſonne n'étoit plus à portée que lui de faire ce qu'il ſouhaitoit, étant jour & nuit auprès de la perſonne du Pape, le ſervant même à table, & étant aſſez dans ſa confidence pour qu'il l'entretint ſeul à ſeul de ſes affaires les plus ſecrettes. Ainſi, Monſeigneur, ajoûta-t-il, ſi vous voulez me faire bon parti, il ne ſera plus en vie dans huit jours ; je ne vous demande aucune récompenſe que quand il ſera mort, mais il faut auſſi que je ſois aſſuré de votre parole. Le Duc qui la lui avoit déja donnée, la confirma encore ſur ſon honneur, & ils convinrent de deux mille Ducats comptans, & de cinq cens Ducats de rente. Le traité fait, le Duc le quitta pour aller en inſtruire Bayard. Il

le

le rencontra sur les ramparts, & l'ayant tiré à quartier, il lui dit : Vous savez que les trompeurs & les traîtres tombent souvent d'eux-mêmes dans leurs propres piéges. Nous ferons vous & moi, & tous les François, bien-tôt vangés de notre ennemi ; j'ai gagné le commissionnaire du Pape, & j'ai sa parole que dans huit jours son Maître sera mort. Comment cela, s'écria Bayard ? Cet homme entré-t-il dans le secret de la Providence, pour prédire à coup sûr la vie ou la mort ? Ne vous inquietez pas, répondit le Duc, je suis bien assuré de ce que je viens de vous dire. Bayard avoit le cœur trop pur pour soupçonner la vérité ; mais ayant enfin sû que Guerlo devoit empoisonner le Pape, il en frémit, & en témoigna avec vivacité sa surprise au Duc, comme d'un projet indigne d'un Prince, & dit que s'il pouvoit croire qu'il fut vrai, il en avertiroit le Pape dans le jour même. Le Duc s'en justifia sur ce que Jules avoit voulu leur faire une trahison à l'un & à l'autre, & qu'il savoit que depuis peu ils avoient surpris & fait pendre bon nombre de ses espions. Il n'importe, dit Bayard, je ne consentirai jamais qu'il périsse de la sorte. Le Duc au contraire lui répon-

dit qu'il voudroit en faire autant à tous ſes ennemis ; mais, ajoûta-t-il, puiſque vous vous y oppoſez, il n'en ſera rien ; cependant, ſi Dieu n'y met la main, nous aurons, vous & moi, tout le temps de nous en repentir. J'eſpere que non, reprit Bayard, & ſi vous voulez me livrer *le galand qui veut faire ce chef-d'œuvre*, je ne lui donne pas une heure que je ne le faſſe pendre. Le Duc qui avoit donné à Guerlo ſa parole pour la ſûreté de ſa perſonne, voulut la tenir, & il le renvoya. Ainſi Bayard qui avoit traverſé les projets du Pape contre le Duc, traverſa ceux du Duc contre le Pape ; ſauva la vie à l'un, les Etats & l'honneur à l'autre.

Jules reſta encore quelque temps à la Mirandole, puis mit ſes troupes en quartier, & s'en retourna à Rome. Ce fut dans ce même temps que le Duc d'Urbin, neveu du Pape, eut une querelle avec le Cardinal de Pavie, premier Miniſtre, & le tua ; ſoit jalouſie de ſon crédit abſolu, ſoit parce que c'étoit lui qui animoit ſon Maître à faire la guerre, ſoit, comme on le diſoit, que ce Seigneur qui avoit le cœur François, & qui en effet avoit toujours été oppoſé à la querelle que le Pape faiſoit au Roi & au

Duc de Ferrare, fut accusé par ce Cardinal de favoriser les François, & de les instruire journellement des desseins de son oncle. Le Pape fut fort irrité de la mort de son favori ; mais il n'en fut rien de plus. On sait assez ce que la qualité de neveu d'un Pape a de privilege.

(1511.) L'année suivante, Trivulce, devenu Maréchal de France, qui commandoit l'armée Françoise en Lombardie, reprit la Mirandole, & la rendit à la Comtesse ; ensuite il chassa l'armée du Pape jusqu'à Bologne, où il la détruisit entierement, & pensa faire le Pontife lui-même prisonnier. Cette victoire eut cela de particulier, qu'il n'y eut point de sang répandu ; tout fut pris, hommes, artillerie, tentes & bagages ; il y eut tel François qui fit seul cinq ou six prisonniers ; un entr'autres, nommé la Baume, qui avoit une jambe de bois, en conduisoit trois liés ensemble. Bayard acquit tant de gloire à cette extraordinaire journée, que le Maréchal Trivulce n'hésita pas à dire le soir même, en présence de tous les Officiers de l'armée, que c'étoit à lui, après Dieu, que l'on devoit la victoire.

Dans l'intervalle de ce qui vient d'être raconté, il se passa beaucoup d'affai-

ges en Italie ; mais comme elles ſont en quelque façon étrangeres à l'hiſtoire de notre Héros, nous les ſupprimons. Nous ne devons pas cependant obmettre que l'Empereur ayant dans le Frioul des Places que les Vénitiens lui retenoient, demanda du ſecours à la France pour les recouvrer. Le Roi lui envoya douze cens Hommes d'Armes, & huit mille de pied, commandés par Chabannes, qui n'oublia pas d'engager Bayard, ſon bon ami, à l'accompagner. Ce ſecours joignit à Verone l'armée de l'Empereur ſous les ordres de Georges de Stain, Seigneur Allemand. Elle marcha droit à Tréviſe, d'où, n'ayant pas eu grand ſuccès, elle pénétra dans le Frioul. Bayard commandoit alors cent Hommes d'Armes, que le Roi avoit récemment donnés au Duc de Lorraine, ſous la condition expreſſe que le Chevalier les conduiroit. Avec cette troupe, & le brave Fontrailles avec la ſienne, & quelque peu d'Allemands, ils ſe préſenterent devant Gradiſque & Gorice, s'en rendirent bien-tôt les maîtres, & les remirent aux gens de l'Empereur ; mais dégoûtés par la lenteur des Allemands, ils rejoignirent Chabannes, qui, pour la même raiſon, étoit encore où ils l'a-

voient laissé. Dans cette expédition, ils perdirent un excellent Officier, le Seigneur de Lorges (de la Maison de Montgommery), tué devant Trévise, qui avoit à sa charge mille hommes de pied. La misere survint qui fit périr, faute de vivres, plus de quatre mille hommes tant François que Grisons; ce qui détermina Chabannes à s'en retourner, malgré l'opposition des gens de l'Empereur, avec qui il eut à ce sujet de grosses paroles.

Après que la Mirandole eut été reprise, & Ferrare secourue, comme on l'a vû, le Duc de Nemours, avec les Officiers François, alla voir le Duc & la Duchesse de Ferrare, dans leur capitale, & en eut une réception digne d'un Prince neveu du Roi, & du grand service que les François venoient de leur rendre. Entr'autres spectacles, on leur en donna un que nous allons rapporter, moins pour le donner en modèle, que pour faire voir à quel excès de fureur on portoit alors ce que l'on nommoit bravoure ou point d'honneur. Il paroît incroyable que des Princes & des Seigneurs recommandables par leur naissance, leurs vertus, leur piété même, se prêtassent à des combats qui révol-

tent la nature & la raiſon, comme à des actes bien légitimes & bien raiſonnables, les uns pour ſe battre, d'autres pour les ſeconder, d'autres comme juges du camp, d'autres enfin comme ſpectateurs. Nous avons vû Bayard lui-même, l'homme le plus ſage & le plus vertueux de ſon ſiécle, dans le même cas. Mais ce qu'il y a de plus étonnant, c'eſt de voir les combattans ſe préparer par la priere à ſe battre, & le vainqueur rendre graces à Dieu d'avoir, pour l'ordinaire, tué ſon homme (*d*).

Deux Gentilshommes Eſpagnols, l'un le Seigneur de Sainte-Croix, l'autre Azévédo, (le premier Colonel, l'autre Officier dans les troupes du Pape, faits priſonniers à l'affaire de Bologne) s'étoient querellés. Azévédo accuſoit Sainte-Croix d'avoir voulu le faire aſſaſſiner en trahiſon; Sainte-Croix lui en avoit donné le démenti, & offert de s'en purger par combat à outrance, c'eſt-à-dire, à mort. Azévédo chargea le Baron de Bearn de demander au Duc de Nemours ſa permiſſion, & le camp, ce qu'ayant obtenu, il appella Sainte-Croix, qui accepta le Duel, & ne ſe fit pas attendre. Le camp fut dreſſé devant le Palais du Duc de Ferrare. Le

second jour, les Champions comparurent; Sainte-Croix, accompagné de cent cavaliers, entr'autres, de Dom Pedro d'Acugna son parrain, Chevalier de Rhodes, & Grand-Prieur de Messine, & autres Seigneurs : Azévédo, avec un pareil cortege, & son parrain Frederic de Gonzagues, Comte de Bozzolo. Dès que Azévédo fut entré dans la barriere, armé de toutes armes, pour se battre ou à pied ou à cheval, le Grand-Prieur de Messine s'avança vers lui, & lui présenta deux épées bien tranchantes, & deux poignards, pour qu'il eut à choisir, Sainte-Croix ne voulant point d'autres armes. Ensuite leurs parrains les ayant tâtés, pour juger s'ils n'avoient point de cottes de maille, ou autres défenses sous leurs habits, ils firent leurs prieres à genoux, & tout le monde sortit du camp, excepté les deux parrains & Bayard, que le Duc de Ferrare avoit nommé Juge du camp, tant par honneur, que comme plus au fait que personne de ces sortes de combats. Le Hérault ayant fait son cri pour imposer silence, les deux adversaires marcherent fierement l'un contre l'autre, & commencerent à se porter des coups d'épée si drûs, que l'un n'attendoit pas l'autre,

& tous deux avoient grand beſoin d'avoir bon pied & bon œil. Après pluſieurs coups portés & parés de part & d'autre, Sainte-Croix en donna un bien vigoureux dans le viſage d'Azévédo, celui ci le para de ſon épée fort adroitement, & en la rabattant porta la ſienne à Sainte-Croix dans la cuiſſe de haut en bas, & la lui fendit juſqu'à l'os. Le ſang en ſortit auſſi-tôt à gros bouillons, & celui-ci dans l'inſtant ne fit qu'un pas, & tomba. Azévédo lui cria : Rends-toi, Sainte-Croix, ou je te tuerai ; mais ſans répondre il s'aſſit à terre l'épée au poing, & pouſſoit toujours des eſtocades. Azévédo le preſſa de ſe relever, en lui diſant qu'il ne vouloit pas le frapper à terre. Sainte-Croix eſſaya, mais il ne fit que deux pas & retomba ſur le nez ; l'autre leva ſon épée pour lui abbattre la tête, ce qui lui étoit facile, mais il retint ſon coup.

La Ducheſſe de Ferrare effrayée, pria avec toutes les inſtances poſſibles le Duc de Nemours de les ſéparer : Je ne le puis en honneur, Madame, lui dit il, la raiſon donne le vaincu au vainqueur. Cependant Sainte-Croix perdoit tout ſon ſang, & pour cela ne vouloit point

se rendre. Le Prieur de Messine aborda Azévédo, & lui dit : Seigneur, je connois le cœur de Sainte-Croix, & que pour la mort il ne se rendroit pas, je me rends pour lui, comme son parrain. Alors on appella les Chirurgiens pour panser le blessé & arrêter le sang, après quoi ses gens l'emporterent à bras. Le vainqueur se jetta à genoux pour remercier Dieu de lui avoir donné la victoire, & fut reconduit chez le Duc de Nemours en triomphe, par ceux qui l'avoient accompagné.

C'étoit une suite de la victoire que les armes de Sainte-Croix devoient appartenir à Azévédo, aussi les envoya-t-il demander, mais on les lui refusa ; de quoi il porta ses plaintes au Duc de Ferrare, qui chargea le Chevalier Bayard d'aller les demander & de se les faire rendre, qu'autrement Sainte-Croix seroit rapporté dans le camp, sa playe décousue, & sa personne abandonnée à la discrétion du vainqueur. La rigueur de ces conditions le détermina, & ses armes furent délivrées.

Il est temps de revenir à notre histoire. Après que les troupes du Pape eurent été expulsées du Duché de Ferrare, elles se joignirent à celles d'Espa-

gne, & vinrent mettre le ſiége devant Bologne, & furent bien-tôt forcées de le lever. Les Vénitiens, d'un autre côté, aſſiégeoient Verone, où commandoit pour le Roi le Seigneur du Pleſſis : cette Place avoit été laiſſée au Roi par l'Empereur, pour ôtage d'un prêt d'argent conſidérable ; le Grand-Maître la ſecourut, & fit lever le ſiége, comme il avoit fait à Bologne. Ce fut ſon dernier exploit : fort peu de temps après il mourut dans la petite ville de Corregio, n'étant âgé que de trente-huit ans, ayant été nommé à vingt-cinq ans Gouverneur de Milan, & ayant pendant ces treize années conſervé à ſon Maître ſes Etats d'Italie, avec la ſageſſe & la prudence d'un homme conſommé. Digne neveu du Cardinal d'Amboiſe, qui l'avoit décoré des Charges de Grand-Maître, Maréchal & Amiral de France, comme nous l'avons déja dit (*e*). Les larmes de tous les Officiers, des ſoldats & du peuple, firent ſon éloge, & les regrets du Roi & de tout le Royaume y mirent le dernier ſceau.

Louis envoya auſſi-tôt, pour le relever dans ſa qualité de Lieutenant Général, le Duc de Longueville, lequel ne fit autre choſe que faire renouveller le

ferment au Roi, & à Madame Claude de France, sa fille aînée, par tous ceux qui tenoient des Places dans le Duché de Milan. Ensuite il s'en retourna, & eut aussi-tôt pour successeur le Duc de Nemours, avec toute l'autorité qu'avoit eue le Grand-Maître.

Sur la fin de la même année, c'est-à-dire, vers Noël, ce Prince apprit qu'une grande troupe de Suisses descendoit dans le Milanès pour l'en chasser; il alla à leur rencontre avec le peu de monde qui lui restoit, la plus grande partie de ses gens étant en quartier d'hyver, ou bien en garnison dans les Places de Lombardie, comme Verone, Bologne, & autres; mais ne se trouvant pas en forces, il fut obligé de se replier jusques dans Milan, & eut le chagrin de perdre le Baron de Conty, blessé mortellement dans la retraite, & qui mourut peu après. Cette mort fut vengée, avec avantage, dès le lendemain, par son bon & ancien ami Bayard, qui mit par terre cinq cens Suisses sur le même champ où ce Seigneur avoit été blessé. Cette disgrace, & le manque de vivres, les força à entrer en négociation entre le Duc de Nemours & le Baron de Saxe qui les conduisoit, & en consé-

quence ils reprirent le chemin de leur pays ; mais ce ne fut pas ſans laiſſer de cruelles traces de leur viſite, & ſans avoir brûlé ſur leur route une vingtaine de gros Villages.

Le Duc de Nemours débarraſſé des Suiſſes, n'eut pas le temps de reſpirer ; il apprit que les Eſpagnols s'approchoient de Bologne pour l'aſſiéger. „ il partit avec ſon armée pour Final, & établit ſes quartiers dans les environs : ſur ſa route de Milan à Final, il ſéjourna deux jours dans la petite ville de Carpi, lui, les Chefs de ſon armée, & ceux qu'il affectionnoit. Cette Ville appartenoit à Albert Pico, Comte de Carpi, couſin Germain de Jean-François Pico, Comte de la Mirandole, l'un & l'autre illuſtrés par leur ſavoir.

Le Comte fit grande chere au Chef & aux Capitaines François, & leur donna, entr'autres, le divertiſſement d'un Aſtrologue, qui étoit alors dans ſa Ville, dont l'hiſtoire eſt aſſez curieuſe pour mériter une place ici, quoique nous ne la garantiſſions pas, non plus que l'Ecrivain contemporain, qui la rapporte pourtant comme très-ſérieuſe.

C'étoit un petit homme ſec & noir, de l'âge d'environ ſoixante ans, qui

étonnoit tout le monde par les récits qu'il faisoit à chacun de ce qui lui étoit arrivé, sans en avoir jamais eu connoissance, & plus encore par ses prédictions, que les effets avoient souvent vérifiées. Quand le Duc de Nemours & toute sa Compagnie eurent entendu l'histoire de cet homme, ils voulurent le voir, & comme jeunes gens qu'ils étoient la plûpart, s'en divertir. On lui envoya dire de se rendre chez le Comte, & dès qu'il fut entré, le Duc lui porta la parole avec bonté, & d'un ton d'amitié; il lui fit plusieurs questions sur des choses indifférentes, ensuite il vint au sérieux: Il lui demanda si le Viceroi de Naples & les Espagnols attendroient la bataille, à quoi il répondit que oui, que sur sa tête elle se donneroit le Vendredi-Saint, ou le jour de Pâques, & qu'il y auroit bien du sang de répandu; le Duc lui demanda encore qui la gagneroit: Sa réponse fut que le camp demeureroit aux François; que les Espagnols y perdroient plus qu'ils n'avoient jamais fait dans une bataille; mais que les François n'y perdroient guéres moins, par le nombre & la qualité des braves gens qui y demeureroient; enfin il surprit tout le monde par l'assurance de ses

réponſes, & le bon ſens qu'il montroit. Chabannes lui demanda s'il ne ſeroit pas du nombre des morts? Non, lui dit-il, vous avez encore douze ans à vivre; mais vous mourrez dans une autre bataille. Il en dit autant au Seigneur de Humbercourt, & annonça au Capitaine Richebourg, qu'il étoit menacé de périr de la foudre. Enfin, toute la compagnie le queſtionna, & il répondit à tous très-ſagement & très-pertinemment. Bayard en rioit, ou plutôt s'en mocquoit; mais le Duc de Nemours voulut qu'il interrogeât auſſi l'Aſtrologue ſur ce qu'*il devoit être de lui*; le Chevalier lui répondit en riant: que ce n'étoit pas la peine de le queſtionner ſur ſon compte, qu'il ſavoit aſſez qu'*il n'en ſeroit jamais grand-choſe*. Cependant, il porta la parole à l'Aſtrologue: *Notre Maître*, lui dit-il, apprenez-moi ſi je dois être un jour homme de conſéquence, & ſi je deviendrai riche? L'autre, après l'avoir enviſagé, & regardé dans ſa main, ſuivant ſa coutume, lui répondit: *Tu ſera riche d'honneur & de vertus autant que Capitaine fut jamais en France; mais des biens de la fortune, tu n'en auras guéres, auſſi ne les cherches-tu pas; & ſi tu veux*

bien aviſer que tu ſerviras un autre Roi de France que celui-ci qui regne & que tu ſers, lequel t'aimera & eſtimera beaucoup ; mais les envieux t'empêcheront qu'il ne te fera jamais de grands biens, ni ne te mettra aux honneurs que tu auras mérités, toutefois crois que la faute ne procédera pas de lui. Mais, reprit Bayard, échapperai-je de cette bataille que vous nous annoncez être ſi meurtriere ? *Oui*, répondit le Devin ; *mais d'ici à douze ans, tout au plus, tu mourras dans une action, & d'un coup d'artillerie, non autrement : car tu as le cœur de tous ceux qui ſont ſous ta charge, qui mourroient juſqu'au dernier pour te ſauver la vie.* Après qu'il eut ſatisfait aux queſtions de tout le monde, s'appercevant que le Duc de Nemours faiſoit plus d'amitiés à Chabannes & à Bayard qu'à tous les autres, il les tira à quartier, & leur dit : Vous avez-là un Prince qui paroît vous être bien cher, auſſi le mérite-t-il, je n'ai jamais vû de phyſionomie ſi heureuſe ; mais gardez-le du jour de la bataille, je vois qu'il eſt menacé d'y demeurer, je ſuis même preſque ſûr qu'il y mourra, & j'y hazarderois ma tête ; mais s'il en échappe, il ſera un des plus Grands

hommes que la France ait encore produits.

Ces propos furent interrompus par l'arrivée d'un Avanturier, Enſeigne dans les Bandes du Capitaine Molard, brave ſoldat, mais groſſier & vicieux, nommé Jacquin Caumont; il voulut auſſi avoir part au plaiſir, & ſavoir ſa bonne avanture. Vien-çà, dit il à l'Aſtrologue, l'apoſtrophant en termes inſolens, dis-moi ma bonne fortune. Caumont fut reprimandé par les Seigneurs, qui l'obligerent à faire excuſe à l'Aſtrologue, & à lui faire ſa demande plus civilement. Celui-ci qui d'abord s'etoit fâché, & avoit refuſé de lui répondre, ſe radoucit, conſidéra ſon viſage & ſes mains, & lui fit cette réponſe: Ne me demande rien, car je n'ai à t'annoncer que des choſes funeſtes. Caumont s'obſtina à le faire parler, & l'en preſſa avec inſtance. Si tu veux le ſavoir, je vais te le dire, reprit l'Aſtrologue: Songe promptement à ta conſcience, car ſous trois mois d'ici tu ſeras pendu & étranglé. Toute la compagnie éclata de rire de la prédiction, mais elle fut vérifiée par l'événement peu après, comme on le verra dans la ſuite, ainſi que la mort de Bayard en 1524, celle de Humber-

court en 1522, & celle de Chabannes en 1525.

Ce que nous venons de rapporter se passoit sur la fin de Janvier 1511 à Carpi, d'où le Duc de Nemours se rendit à Final, & de-là, en attendant des nouvelles de l'armée d'Espagne, il alla passer quelques jours à Ferrare, où le Duc & la Duchesse lui procurerent des plaisirs comme gens affectionnés à la France, & qui ne devoient jamais oublier les bienfaits & les secours qu'ils en avoient reçus. De retour à son camp, il apprit qu'il étoit temps de se rendre à Bologne en toute diligence, qu'autrement la ville & la garnison étoient perdues. Il assembla ses Capitaines & tint avec eux Conseil de guerre, où il fut résolu de partir sans perdre un moment, pour en faire lever le siége ; ce qui fut fait, & en y arrivant, la premiere nouvelle qu'il reçut, fut que les Vénitiens étoient rentrés dans Brescia par surprise, comme nous allons le rapporter.

Fin du Livre quatriéme.

HISTOIRE
DU CHEVALIER
BAYARD,
DIT
LE CHEVALIER SANS PEUR
ET SANS REPROCHE.

LIVRE CINQUIE'ME.

SOMMAIRE.

La ville de Breſſe eſt priſe par les Vénitiens, à l'occaſion d'une querelle d'enfans. La garniſon Françoiſe y eſt maſſacrée. La nouvelle en eſt portée au Duc de Nemours. Les Venitiens en renforcent la garniſon. Bayard bat le ſecours envoyé à Breſ-

ſe. Les habitans veulent rendre la Ville. Le Duc de Nemours y arrive en toute diligence. Il fait ſes diſpoſitions pour l'aſſaut. Avis de Bayard qui eſt ſuivi. Sa hardieſſe étonne le Conſeil. Derniere ſommation à la garniſon Vénitienne. La réponſe. Aſſaut donné à la ville de Breſſe. Bayard entre le premier, & eſt bleſſé dangereuſement. Regrets du Duc de Nemours. Les femmes de la Ville contribuent à la défendre. Défaite totale des Vénitiens. Leur Général eſt fait priſonnier. Cette victoire eſt funeſte aux François. Bayard eſt tranſporté hors de la mêlée. Frayeur de la Dame chez qui on le porte. Bayard la raſſure. Sa bleſſure ne ſe trouve pas mortelle. Le nombre des morts du côté des Vénitiens paſſe vingt-deux mille. Supplice d'Avogara. Amitié du Duc de Nemours pour Bayard. Généroſité de Bayard. Le Roi preſſe le Duc de Nemours de livrer bataille. Etat de l'armée d'Eſpagne. Bayard convaleſcent ſe diſpoſe à ſuivre l'armée. Trait admirable de ſa généroſité. Joye générale à ſon arrivée au camp. Conſeil de guerre. Infidélité de l'Empereur. Bayard opine pour la

bataille. Son avis la décide. Siége de Ravenne. Belle défense des Assiégés. On cesse l'assaut. Escarmouche de Bayard contre les Espagnols. Le Baron de Bearn le prévient & réussit mal. Succès de celle de Bayard. Sa prudence. Conseil de guerre. Ordonnance de la bataille. Bataille de Ravenne. Pronostic facheux. Honneurs qu'un Espagnol rend à Bayard, puis au Duc de Nemours. Avis de Bayard & de d'Alegre, & son succès. Disposition de l'armée Espagnole. Mort de plusieurs Officiers François. Façon de combattre des Espagnols, & leur défaite. Conseil de Bayard au Duc de Nemours, qui le suit mal. Défaite d'un corps de François. Mort du Capitaine Jacob, ses dernieres paroles. Trait singulier de force & de hardiesse. Mort de plusieurs hommes de marque. Carnage des Espagnols. Imprudence du Duc de Nemours. Sa mort. Bayard prend deux Enseignes aux Espagnols. Regrets de la mort du Duc de Nemours. Mort d'Officiers François. Détail de la perte des Espagnols. Le Cardinal de Médicis est pris. Autres Prisonniers. L'Empereur, les Suisses & les Vénitiens, se liguent contre la France.

BRESSE, (en Italien *Breſcia*) eſt une des plus belles Villes de l'Europe, des plus fortes & des plus riches; ſa ſituation eſt auſſi des plus heureuſes: Son climat eſt beau, & ſon terroir fertile en tout ce qui eſt néceſſaire à la vie; mais ce qui y entretient principalement l'abondance, c'eſt le voiſinage de trois vallées, dont l'une d'Allemagne, & les deux autres du Frioul, viennent ſe joindre à ſon territoire, & par l'une ou par l'autre de ces vallées, la Ville peut toujours être ſecourue d'hommes & de vivres. Le Roi de France en étoit le Maître depuis le mois de Mai 1509, & y avoit mis pour Gouverneur le Comte du Lude, & pour Capitaine dans le Château un Gentilhomme Biſcayen, nommé Herigoye. Les Vénitiens n'avoient rien plus à cœur que de reprendre cet e Place, tant à cauſe de ſon importance, que parce que de-là ils coupoient les vivres à Verone, & barroient les convois qui ſeroient venus de l'Etat de Milan. Ils ne manquoient pas de correſpondances & d'amis dans une Place qui avoit été long-temps à eux; mais perſonne n'oſoit leur prêter la main, depuis l'e-

xemple que le feu Baron de Conty & le Chevalier Bayard avoient fait du Comte de Martinengue, l'un des plus Grands de la Ville, à qui ils avoient fait trancher la tête, pour une ſurpriſe qu'il leur fit, & où ils faillirent être pris. Mais ce que les Vénitiens n'eſpéroient plus faire, ni par la force des armes, ni par intelligences, ni par trahiſons, une batterie entre deux enfans le fit, & occaſionna leur rentrée dans Breſſe, & le carnage d'un grand nombre de François : tant il eſt vrai que de grands événemens n'ont ſouvent que de petites cauſes.

Entre les principaux Nobles de cette Ville étoient le Comte de Gambara, & le Comte Louis Avogara ; ils avoient chacun un fils à peu-près de même âge ; qui un jour ſe prirent de querelle & ſe battirent. Gambara, un peu plus fort que l'autre, le bleſſa dangereuſement. Le Comte Avogara en demanda raiſon en Juſtice, il alla même la demander au Duc de Nemours à Milan ; mais ſoit que le crédit de Gambara l'emportât ſur le ſien, ſoit que le bleſſé eût tort, ſoit enfin que le Duc de Nemours, occupé d'autres affaires, ne pût vuider celle-là, Avogara n'en eut aucune ſatisfaction, & ſon chagrin le porta à s'en vanger ſur

tous les François aux risques de ce qui pourroit lui en arriver. Il dissimula quelque temps, ensuite feignant d'aller à la campagne pour affaires, il alla jusqu'à Venise, conféra avec le Doge & ceux du Conseil, leur exposa son projet, & les moyens de l'exécuter. On convint de tout avec lui, & on lui promit qu'à jour nommé le Provéditeur André Gritti seroit devant la Ville avec sept à huit mille hommes, & nombre de paysans des montagnes, armés, & il se chargea de pratiquer les principaux habitans, ce qui réussit avec le plus grand succès. Le Comte du Lude étoit toujours en défiance, & faisoit faire bon guet, mais il n'avoit pas assez de monde pour résister à une révolte générale. Au jour marqué l'armée Vénitienne vint donner l'allarme à une des portes, & pendant que l'on étoit occupé à s'y défendre, une partie des troupes rompit les grilles de fer d'un égoût, à l'autre bout de la Ville, & entra en grand nombre, criant : *Marco, Marco.* A ce signal, le Comte Avogara, & tous ses complices, parurent en armes, & mirent la garnison entre deux feux, & aussi-tôt les portes furent ouvertes aux troupes du dehors. Le Comte du Lude se

voyant ſurpris & trahi, fit ſonner la retraite, & ſe retira le mieux qu'il pût au Château, abandonnant chevaux, armes & bagages. Tout ce qui ſe trouva de la garniſon dans la Ville fut maſſacré, ſans que l'on daignât faire un ſeul priſonnier. La Comteſſe de Gambara trouva le moyen de ſe ſauver, & fort heureuſement, car ſi-tôt que ſon ennemi Avogara ſe vit le plus fort, la premiere choſe qu'il fit, fut d'aller aux maiſons de tous les Gambara, & de tout piller, brûler & ſaccager.

Le vainqueur ſentant que c'étoit peu que d'avoir la Ville, s'il n'avoit le Château, envoya une Trompette ſommer ceux qui étoient dedans de le rendre; mais il avoit affaire à de braves gens qui ne répondirent ſeulement pas, quoiqu'au nombre qu'ils étoient leurs vivres ne puſſent les ſoutenir long-temps. Cependant, le Provéditeur fit canonner le Château vigoureuſement, & y fit une grande bréche. Il fit auſſi conſtruire deux édifices de charpente capables de contenir chacun cent hommes de front, pour approcher de la bréche.

Le Comte du Lude avoit trouvé le moyen d'envoyer un homme au Duc de Nemours, qui marchoit avec toutes ſes forces

forces à Bologne ; il lui manda l'événement, & que s'il n'étoit secouru, il ne pouvoit tenir plus de huit jours. Le messager eut le bonheur de passer, quoique toutes les avenues fussent gardées, & il fit si grande diligence, qu'il arriva au moment que le siége de Bologne venoit d'être levé, & les Espagnols battus. Le Duc fut dans le dernier chagrin de la perte de Bresse ; car après Milan c'étoit la plus intéressante Place que les François eussent en Italie. Il rassembla tous les Capitaines & les en instruisit : il fut conclu, tout d'une voix, d'aller reprendre la ville de Bresse, ce qui leur parut facile, pourvu que le Château se soutînt jusqu'à leur arrivée. Aussi-tôt, & sans perdre un moment, chacun se mit en chemin.

Le Provéditeur Gritti, de son côté, n'étoit pas tranquille. Il ne douta pas que le Duc de Nemours n'auroit pas plûtôt appris la perte de cette Place, qu'il accourroit pour la reprendre. Il écrivit en toute diligence à la Seigneurie de Venise le succès qu'il avoit eu, & lui remontra le danger où il étoit d'avoir bien-tôt l'armée Françoise sur les bras ; que ses forces ne suffiroient pas pour l'attendre dans la Ville, encore

moins pour lui livrer bataille : que de la conſervation de Breſſe dépendoit la repriſe de toutes les Places qu'ils avoient perdues ; & il concluoit qu'il lui fût envoyé très-promptement un ſecours aſſez puiſſant pour qu'il fût en état de profiter de ſa victoire. La Seigneurie fut trop ſatisfaite de ce premier ſuccès, pour ne pas eſſayer à le pouſſer plus loin ; elle manda à ſon Capitaine Général Jean-Paul Baillon, de marcher jour & nuit avec quatre cens Hommes d'Armes & quatre mille de pied, & d'aller ſe jetter dans Breſſe. Baillon exécuta ſans délai l'ordre de la République ; mais le Duc de Nemours auſſi diligent que lui, preſſa tellement ſa marche, que ſes gens de pied faiſoient par jour le chemin qu'auroit pû faire un corps de cavalerie, & qu'il arriva le premier à un Château nommé Valege, dont le Général Vénitien voulut ſe rendre maître avant que d'entrer dans Breſſe, & où il y avoit garniſon Françoiſe. Le temps que le Vénitien perdit-là lui fit manquer l'eſſentiel, & donna aux François le moyen de gagner la Ville avant lui, & de l'attaquer lui-même dans un défilé très-étroit. Les Vénitiens menoient avec eux ſix piéces d'artillerie,

qu'ils firent tirer sur l'avant-garde Françoise conduite par Bayard & par un autre vaillant Capitaine, Porte-Enseigne de la Compagnie de Teligny, qui y fut tué. Bayard qui avoit eu la fièvre toute la nuit, & qui étoit à cheval en robbe-de chambre, se voyant seul chargé de l'attaque, emprunta le corselet d'un Avanturier, puis monta sur un excellent cheval, & suivi de Teligny, sans attendre la plus grande partie de son avant-garde qui étoit encore loin, chargea les ennemis avec sa valeur ordinaire, & les soutint un quart-d'heure, malgré l'inégalité. Il fut bien-tôt joint par sa troupe; mais le Général Vénitien ne les eut pas plutôt vûs rassemblés, qu'il tourna le dos avec tant de diligence, que ceux qui le poursuivirent ne purent jamais l'atteindre. Cependant tous ses gens de pied, & presque tous ses Hommes-d'Armes resterent sur la place avec son artillerie. Cet événement heureux, dû au Chevalier Bayard seul, fut bien-tôt porté au camp François, & y causa une joye générale, ainsi qu'au Château de la Ville, qui la témoigna par des feux & des artifices. Le Duc de Nemours & les Capitaines avoient regret de ne s'être pas trouvés à cette vi-

goureuſe opération, ſans cependant aucune jalouſie contre notre Héros; on l'admiroit toujours, mais on ne l'enviroit pas.

Les habitans de Breſſe étoient dans une conſternation générale, prévoyant ce qui ne pouvoit tarder d'arriver. Ils prierent le Provéditeur Gritti de quitter leur Ville pour qu'ils la rendiſſent aux François; mais il le leur refuſa conſtamment, & enfin il s'en trouva mal lui-même.

Le Duc de Nemours qui étoit encore à vingt milles de la Ville lors de la défaite des Vénitiens, ſe rendit le jour ſuivant au pied du Château, ayant ſur ſa route rencontré dans un Village un nombre de gens de pied de Veniſe qui voulurent tenir ferme, & qui furent tous mis en piéces. A ſon arrivée pluſieurs Capitaines François monterent au Château pour raſſurer le Comte du Lude & le Capitaine Herigoye, qui, par maniere de réjouiſſance, envoyerent une vingtaine de volées de canon ſur la Ville, à qui ſans doute cette ſorte de fête ne dût pas beaucoup plaire. Le lendemain le Prince & tous les Capitaines ſe rendirent au Château, & y réſolurent de donner à la Ville un aſſaut général.

Le Général François savoit qu'il y avoit dans la Ville environ huit mille hommes de troupes & douze ou quatorze mille paysans ou miliciens armés, & qu'elle étoit très-fortifiée ; & il n'avoit en tout que douze mille hommes ; mais toutes troupes d'élite, le surplus étant resté à Bologne. On descendoit du Château à la Ville sans peine, il n'y avoit point de fossés qui traversât la marche, mais seulement un rampart assez bon & nouvellement fait. Tous étant disposés, & montrant la plus grande ardeur, jointe à la confiance & à l'amitié que chacun avoit pour le Duc de Nemours, l'assaut fut ordonné pour neuf heures du matin le jour suivant ; & l'ordonnance fut que le Seigneur de Molart conduiroit les premiers, que le Capitaine Herigoye avec ses gens de pied commenceroit à escarmoucher, ensuite le Capitaine Jacob avec les deux mille Lansquenets qu'il commandoit, & après lui Bonnet, Maugiron, le Bâtard de Cleves, & autres, avec leurs gens, montans à sept mille hommes : que le Duc, avec les Gentilshommes aux ordres du Sénéchal de Normandie, & la plus grande partie des Hommes-d'Armes, tous à pied, l'ar-

met en tête, & la cuiraſſe ſur le dos, marcheroient à côté des ſept mille hommes ci-deſſus : qu'enfin d'Alegre avec trois cens chevaux ſe rendroit à la porte Saint Jean, la ſeule qui fut ouverte, toutes les autres étant murées, & ſa commiſſion étoit d'empêcher que perſonne ne ſortît. Chabannes ne pût s'y trouver, ayant été la veille bleſſé à la tête, d'une pierre éclatée par un coup de canon tiré de la Ville contre le Château. Cette ordonnance agréée de tout le monde, ne le fut pas entierement de Bayard, il en dit ſon avis, auquel tous ſe rangerent ; ce fut qu'il eſtimoit que le Seigneur de Molart, chargé de la premiere attaque, pouvoit ſe trouver en tête de l'élite des ennemis, & comme en cette ſituation il ne faut pas reculer, (comme, ajouta-t'il, je ſuis bien ſûr qu'il ne reculera pas,) mon avis ſeroit qu'on lui donnât cent cinquante Hommes-d'Armes pour ſoutenir ſes gens de pied. Vous penſez très-juſte, lui dit le Duc de Nemours, mais quel Capitaine voudra s'aller mettre à la merci des arquebuſes ? Ce ſera moi, répliqua Bayard, ſi vous le trouvez bon, & je réponds que la Compagnie que je commande fera tel honneur & ſervice au Roi, que

vous vous en appercevrez. Tous se regarderent les uns les autres, étonnés de la proposition & du danger, cependant Bayard insista, & la commission ne lui fut disputée par personne.

Toutes choses ainsi réglées, le Duc de Nemours sensiblement touché du sort des pauvres habitans qui alloient être saccagés & massacrés, remontra qu'il faudroit encore faire une tentative pour sauver la Ville des maux qu'elle alloit éprouver, & savoir si elle vouloit se rendre à composition. Cet avis fut approuvé, & on convint qu'avant l'attaque du lendemain on enverroit un trompette pour la sommer, ce qui fut fait: le trompette commença à sonner dès la porte du Château, & descendit ainsi jusqu'au rampart, où il trouva le Provéditeur Griti & tous les Capitaines, lesquels, sans lui permettre d'entrer dans la Ville, reçurent son message, qui étoit de rendre la Ville, qu'on les en laisseroit sortir la vie sauve, qu'autrement, & s'ils soutenoient l'assaut, ils devoient s'attendre à y mourir tous. La réponse fut, que la Ville appartenoit à la Seigneurie de Venise, qu'elle lui demeureroit, & que tant qu'ils l'auroient en garde, jamais François n'y

mettroit le pied. Les habitans pensoient bien autrement, & se seroient volontiers rendus, mais ils ne furent pas consultés. Le trompette remonta au Château avec cette réponse. Le Duc de Nemours qui, dans l'intervalle avoit disposé tout son ordre de bataille, s'écria : Allons donc, mes amis, mes compagnons, au nom de Dieu *& de Saint Denis*, allons leur montrer ce que nous savons faire. A l'instant le bruit des clairons, trompettes & tambours, se fit entendre si terrible, que les cheveux dressoient à la tête aux plus hardis. Les ennemis l'entendant, envoyerent au corps de bataille plusieurs volées de canons, dont une donna droit dans la troupe du Duc de Nemours, sans tuer ni blesser personne. Chose étonnante, & que les anciens auroient prise pour un augure assuré de la victoire !

La marche commença, comme il avoit été réglé, par les Capitaines Molart & Herigoye avec leurs gens : aux deux aîles marchoit Bayard avec ses Hommes-d'Armes, tous hommes de choix, dont la plûpart avoient commandé, & préféroient à l'honneur de commander encore, celui de servir sous lui. Ces troupes aborderent le premier rem-

part, derriere lequel étoient les ennemis qui en défendoient l'approche avec leur artillerie & à coups d'arquebuſes drus comme la grêle. On combattit de part & d'autre comme des lions, en criant du côté des François : *France, France, Bayard, Bayard*, & du côté de la Ville : *Marco, Marco*, avec tant de bruit, que celui du canon ne s'entendoit plus. Le Provéditeur Gritti, pour encourager ſes gens leur diſoit : Tenons bon, camarades, les François n'ont que la premiere pointe, ils ſeront las tout-à-l'heure, & ſi ce Bayard étoit défait, le cœur manqueroit d'abord aux autres. Cependant l'attaque devenoit toujours plus furieuſe des deux côtés ; les François commencerent à pouſſer les Vénitiens, & les firent un peu reculer ; Bayard s'en appercevant, s'écria : Courage, compagnons, entrons, ils ſont à nous, & lui-même le premier franchit le rampart, & fut bien-tôt ſuivi de toute ſa troupe, au nombre de plus de mille, qui gagnerent le premier fort ; mais il en coûta du ſang aux deux partis, bien moins cependant aux François qu'aux Vénitiens ; Bayard ſur-tout paya cher l'honneur qu'il y acquit ; en ſautant le rampart il reçut un ſi terrible coup de

pique dans le haut de la cuiſſe, que le fer y reſta avec le tronçon rompu. La douleur qu'il reſſentit fut telle qu'il ſe crut mort : Capitaine Molart, dit-il, commandez les gens, la Ville eſt gagnée; mais je n'y entrerai pas, je ſuis bleſſé à mort. Le ſang ſortant à gros bouillon, deux de ſes hommes déchirerent leurs chemiſes pour l'étancher, & l'emporterent hors de la mêlée le plus doucement qu'ils purent. Cependant le Seigneur de Molart furieux de la perte de ſon bon ami & voiſin, & les larmes aux yeux, jura de le vanger, ainſi que toute ſa troupe, & ils fondirent comme des tygres ſur les ennemis, renverſant tout ce qui ſe préſentoit. Le Duc de Nemours apprenant la priſe du premier fort, mais que Bayard étoit bleſſé à mort, reſſentit autant de douleur, que ſi lui même eut reçu le coup : Allons, camarades, mes amis, s'écria-t'il, allons vanger la mort *du plus accompli Chevalier qui fut onc. Suivez-moi.*

A ſon arrivée, les Vénitiens déja repouſſés abandonnerent le rampart, & feignant de rentrer dans la Ville, tenterent de lever le pont, ce qui eut beaucoup retardé les François, mais ceux-ci en pourſuivirent ſi vivement qu'ils ne

leur en donnerent pas le loisir, & entrerent pêle-mêle avec eux jusques sur la grande place, où ils trouverent toute la cavalerie & l'infanterie rangée en bataille. Alors les Lansqueners & les gens de pied François firent des prodiges de valeur. Le Capitaine Bonnet commença l'attaque qui fut furieuse, & où les François eurent beaucoup à souffrir de la part des femmes de la Ville, qui, par les fenêtres, les accabloient de pierres, de carreaux, d'eau bouillante & de meubles. Le combat ne dura guéres que demie-heure, sans que les Vénitiens fussent totalement défaits. Il en resta sept à huit mille sur la place, le reste chercha son salut dans la fuite; mais de rue en rue ils rencontroient des gens de guerre qui ne leur faisoient aucun quartier. Le Provéditeur, le Comte Avogara, auteur de la trahison, & tous les Capitaines, voyant la déroute devenue générale, coururent vers la porte Saint Jean en criant: *Marco*, & firent abaisser le pont, mais ils furent renfoncés dans la Ville par d'Alegre & ses trois cens Hommes-d'Armes, qui les chargerent vivement & les mirent presque tous par terre. Le Provéditeur poursuivi se jetta dans une maison où il fut fait prisonnier avec

Avogara. On ne vit de long-temps un carnage ſi terrible & ſi complet : on eſtima les morts, tant des gens de guerre que de la Ville, au-de là de vingt mille hommes, & les François n'en perdirent pas cinquante. Enſuite on ſe mit au pillage qui fut immenſe, & qui alla juſques dans les Couvents de filles, où le ſoldat ſe livra à toutes ſortes de diſſolutions. Mais ce fut un très-grand malheur que la richeſſe du butin pour les François ; car les ſoldats enrichis quitterent l'armée par bandes, & s'en retournerent dans leur pays, de ſorte qu'elle s'en trouva fort affoiblie ; ce qui entraîna bien-tôt la perte de ce que les François tenoient en Italie.

Bayard bleſſé à mort dès le commencement de l'action, comme on l'a vû, fut couché par deux de ſes ſoldats ſur une porte de bois qu'ils dépendirent à la premiere maiſon qu'ils trouverent, & l'ayant tiré de la foule, ils le porterent dans une belle & grande maiſon peu éloignée, & appartenant à un Gentilhomme qui l'avoit deſertée, laiſſant ſa femme & deux jeunes & belles filles à la garde de la Providence. Ce fut la Dame qui en ouvrit la porte, & qui reçut Bayard en l'état d'un mourant. Il

consigna ses deux soldats à la porte, leur ordonnant sur leur vie de n'y laisser entrer que ses gens : Je suis assuré, disoit-il, que quand on saura que c'est mon logis, personne ne sera si hardi que de le forcer, & je vous dédommagerai de la part que vous perdez au pillage. Il fut porté dans un bel appartement où la Dame le conduisit, & dès qu'il y fut, elle se jetta à genoux devant lui, & lui parla en ces termes : Noble Seigneur, je vous offre cette maison & tout ce qui y est, tout est à vous par le droit de la guerre ; je ne vous demande qu'une grace, qui est de conserver la vie & l'honneur à moi, & à deux jeunes filles à marier que nous avons mon mari & moi. Madame, dit Bayard, pouvant à peine parler, je ne sais si j'échapperai du coup que j'ai reçu, mais tant que je vivrai il ne vous sera fait, ni à vos filles, plus d'injure qu'à moi-même ; gardez-les seulement, & qu'elles ne paroissent pas encore, je vous promets que personne n'entrera dans la maison sans votre agrément ; je ne suis pas pour vous piller, je vous promets au contraire toute sorte de respect & d'amitié ; ce qui presse le plus, c'est de me procurer promptement du secours.

La Dame raſſurée par les paroles du Chevalier, alla elle-même, accompagnée d'un des ſoldats, chercher un Chirurgien à deux maiſons de la ſienne. Dès qu'il fut arrivé, il viſita la playe, qui étoit grande & profonde, mais il aſſura qu'elle n'étoit pas mortelle, & y mit le premier appareil, à la levée duquel le Duc de Nemours envoya ſon Chirurgien avec ordre de ne point quitter le malade. En effet, celui-ci le traita ſi bien qu'en moins d'un mois & demi il le mit en état de monter à cheval. Dès que Bayard fut panſé, il demanda à ſon hôteſſe où étoit ſon mari; je ne ſais, répondit-elle en pleurant, s'il eſt au nombre des morts ou des vivans, mais je le crois réfugié dans un Couvent où il a beaucoup d'amis; ſachez cela, Madame, dit Bayard, je me charge de le faire amener chez lui en ſûreté. Quand on ſut le lieu de ſa retraite, Bayard envoya ſon Maître d'Hôtel avec deux Archers qui l'accompagnerent juſques dans la chambre du malade, dont il fut reçu avec bonne grace, & qui lui renouvella toutes les aſſurances qu'il avoit données à la Dame, & qui furent très-exactement obſervées, comme on le verra par la ſuite, & mê-

me fort au-delà de leurs espérances.

Après la glorieuse, mais sanglante reprise de Bresse par les François, le premier soin du Duc de Nemours fut de rétablir, autant qu'il le pût, la tranquillité ; il commença par envoyer ses ordres dans toutes les Eglises & Couvents de la Ville pour en faire sortir les gens de guerre, & faire retourner les habitans en leur maison : Ensuite il commanda que l'on transportât hors la Ville les corps morts qui se trouverent excéder le nombre de vingt-deux mille ; il remplit les places d'Officiers, devenues vacantes, & fit tout ce que la prudence lui inspira pour remettre le bon ordre par-tout ; après quoi il fit faire le procès au Comte Avogara, à Thomas Del-Duca, & à Jerôme de Rive, ses principaux Complices, qui furent condamnés à avoir la tête tranchée, & ensuite leurs corps mis en quatre quartiers.

Pendant sept à huit jours que ce Prince resta dans la Ville, il n'en passa pas un sans aller voir une fois ou deux notre Héros, & l'encourager à se rétablir promptement, parce que, disoit-il, nous serons obligés d'ici à un mois de livrer bataille aux Espagnols, & pour tout ce que j'ai au monde je ne voudrois pas qu'elle se don-

nât ſans vous. Si vous avez tant d'envie que j'y ſois, répondoit Bayard, je vous aſſure que je n'en ai pas moins que vous, &, Dieu aidant, j'y ſerai, dût-on m'y porter en litiere. Le Duc avant que de quitter la Ville lui fit beaucoup de préſens, entr'autres d'une ſomme de cinq cens écus, que Bayard partagea à ſes deux ſoldats, à qui il avoit promis de les dédommager de ce qu'ils ne s'étoient pas trouvés au pillage.

Quand le Roi apprit la réduction de la ville de Breſſe, il en reſſentit une joie incroyable, & ſouhaita d'autant plus de pourſuivre la victoire, & de chaſſer entierement les Eſpagnols de la Lombardie, qu'il jugeoit que tant qu'ils y ſeroient, ſon Etat de Milan ne ſeroit jamais en ſûreté; il écrivoit lettres ſur lettres à ſon neveu le Duc de Nemours, qui n'en ſentoit pas moins que lui la conſéquence; le Roi lui marquoit, entr'autres, qu'il ne pouvoit ſubvenir aux frais des gens de pied qu'il ſoudoyoit (*a*), ſans être obligé de mettre des impôts ſur ſon peuple, ce qu'il craignoit plus que choſe du monde; & il ajoutoit, qu'il ſavoit que le Roi d'Angleterre méditoit de deſcendre dans quelque Province de France, & que les Suiſſes de

leur côté avoient de mauvais desseins, & il en concluoit tous les jours plus vivement de renvoyer les Espagnols si loin qu'ils n'y revinssent jamais.

Le Duc, tant pour obéir au Roi, que parce qu'il voyoit lui-même la nécessité d'une bataille qui pourroit terminer la guerre, partit de Bresse avec tous ses Capitaines & tous ses hommes de cheval & de pied, & se rendit à Bologne, où arriva bien-tôt après lui le Duc de Ferrare, qu'il chargea avec Chabannes de conduire son avant-garde. L'armée Françoise rencontra à quelques milles de Bologne celle d'Espagne, qui étoit une des plus belles qu'on eut jamais vûe, tant pour le nombre que pour l'élite des troupes, la richesse des équipages & la beauté des chevaux. Elle étoit commandée en chef par le Vice-roi de Naples, Dom Raymond de Cardonne, qui avoit pour sa compagnie particuliere douze ou quatorze cens Hommes-d'Armes, la plûpart armés de toutes pieces; de plus, il avoit douze mille hommes de pied, savoir, deux mille Italiens sous les ordres d'un Capitaine nommé Ramassot, & dix mille Espagnols, Biscayens ou Napolitains, commandés par Dom Pedro de Navar-

re, qui les avoit autrefois menés en Barbarie, & avoit avec eux gagné deux ou trois batailles, enſorte que c'étoient tous gens aguerris ſur leſquels il pouvoit compter. Toute cette armée, depuis deux ans, n'avoit fait que parcourir la Lombardie, qui eſt un pays abondant en vivres & en pâturages, & où ils s'étoient entretenus à ſouhait hommes & chevaux.

Pendant trois ou quatre ſemaines les deux armées ſe tenoient continuellement à cinq ou ſix milles l'une de l'autre. Les Eſpagnols obſervoient de ſe camper toujours à leur avantage, & cependant eſcarmouchoient ſouvent avec les François, & tantôt les uns, tantôt les autres, avoient le deſſus. Malgré la ſituation des Eſpagnols, & l'état floriſſant de leur armée, les François ne ſouhaitoient que de les voir en plaine & de leur livrer bataille, ce qui ne tarda pas à ſe préſenter, comme nous le dirons après avoir vû comment Bayard ſe rétablit de ſa bleſſure, & avec quelle générosité il traita ſes hôtes.

Le bon Chevalier qui s'étoit crû bleſſé à mort, en fut quitte pour garder la chambre cinq ou ſix ſemaines, & ſa bleſſure alloit tous les jours de mieux

en mieux ; mais non pas assez vîte à son gré ; il ne voyoit pas sans inquiétude approcher le temps de la bataille que le Duc étoit résolu de livrer aux Espagnols, où pour tout l'or du monde il n'auroit pas voulu manquer de se trouver. Son impatience l'obligea enfin à essayer ses forces ; il se leva & marcha un peu par la chambre, son courage lui déguisa sa foiblesse, il envoya appeller son Chirurgien pour savoir de lui s'il pouvoit, sans danger, monter à cheval ; il me semble, lui dit-il, que je suis guéri, & je vous assure que je serois plus malade de rester à la chambre que de me mettre aux champs. Le Chirurgien qui le connoissoit, l'assura que la blessure étoit guérie en dedans, & qu'il ne falloit plus que la laisser se cicatriser, & il ajouta, votre valet-de-chambre vous pourra suffire, il m'a vû vous panser, je vais lui donner l'onguent dont je me suis servi, & il vous pansera comme moi-même. Bayard transporté de joye le récompensa avec sa libéralité ordinaire, & résolu de partir dans deux jours, il ordonna à ses gens de tout disposer pour cela sans perdre de temps.

Le Gentilhomme & la Dame chez qui il logeoit, apprenant son prochain

départ, & qui ſe regardoient comme lui appartenans, eux, leurs enfans & tout leur bien, qui pouvoit monter à deux mille ducats d'or (*b*) de revenu, étoient bien en peine de quelle façon il les traiteroit, & ne comptoient pas moins que ſur dix mille ducats de rançon. La Dame, qui avoit eu lieu de connoître la nobleſſe de ſes ſentimens, eſpéra qu'il ſe contenteroit des offres qu'elle lui feroit, & mit dans un petit coffre d'acier fort orné, deux mille cinq cens ducats d'or, & le matin du jour que Bayard devoit partir, elle entra dans ſa chambre ſuivi d'un laquais chargé du coffre. Elle débuta par ſe jetter à ſes genoux, mais il la força de ſe relever, & ne voulut l'entendre qu'après qu'elle ſeroit aſſiſe auprès de lui. Monſeigneur, lui dit-elle, je rendrai graces à Dieu toute ma vie de ce qu'il lui a plû, dans le ſaccagement de notre Ville, conduire en notre maiſon un Chevalier ſi généreux, je vous regarderai toujours comme notre Ange tutélaire, & reconnoîtrai vous devoir la vie & l'honneur, ainſi que mon mari & mes deux filles. Depuis que vous y êtes entré nous n'avons reçu de vous que bontés & amitiés, vos gens même ne nous ont manqué en

rien, & n'ont pas disposé de la moindre chose sans payer. Nous confessons être vos prisonniers, la maison & tout ce qu'elle contient est à vous par le droit de conquête; mais vous nous avez laissé voir tant de générosité & de grandeur d'ame, que je viens vous prier d'avoir pitié de nous, & de vous contenter du petit présent que j'ai l'honneur de vous offrir. En disant cela, elle ouvrit le coffre, & fit voir à Bayard ce qu'il contenoit. Le Chevalier, qui de sa vie n'avoit fait cas ni d'or ni d'argent, se mit à sourire, & dit: Madame, combien y a-t-il là-dedans? La Dame croyant qu'il ne parloit que par mépris, & qu'il trouvoit le présent trop modique, lui répondit en tremblant: Monseigneur, il n'y a que 2500 ducats, mais si vous n'en êtes pas content, ordonnez ce que vous en voudrez, nous tâcherons de les trouver. Ce n'est pas ce que je veux dire, lui repliqua Bayard, quand vous m'offririez cent mille écus je ne les estimerois pas tant que tout le bien que vous m'avez fait depuis que je suis chez vous, & la bonne compagnie que vous m'ayez tenue, vous & votre famille. Au lieu de prendre votre argent, je vous promets que tant que je vivrai, vous aurez en moi

un Gentilhomme pour ſerviteur & pour ami, & que je conſerverai cherement le ſouvenir de vos bienfaits. La Dame bien étonnée d'une réception qu'elle n'attendoit pas, ſe rejetta à ſes genoux les larmes aux yeux, pour le conjurer de vouloir bien accepter ſon préſent; je me regarderois, diſoit-elle, comme la plus malheureuſe femme du monde, Monſeigneur, ſi vous le refuſiez, & je croirois n'avoir pas mérité, pendant votre ſéjour ici, toutes les bontés dont vous nous avez comblées. Puiſque vous le voulez abſolument, Madame, repliqua Bayard, je l'accepte; mais je vous prie faites venir vos Demoiſelles, pour que je prenne congé d'elles. Pendant qu'elle alla les appeller, Bayard fit partager les ducats en trois lots, dont deux de mille chacun, & l'autre de cinq cens. Les jeunes filles étant entrées, commencerent par ſe jetter à genoux, mais il les fit relever & aſſeoir; enſuite l'aînée lui dit: vous voyez en nous, Monſeigneur, deux jeunes filles qui vous doivent la vie & l'honneur; nous ſommes bien fâchées de n'avoir d'autre puiſſance pour reconnoître vos graces que de prier Dieu toute notre vie pour votre Seigneurie, & de lui demander qu'il vous en récompenſe en

ce monde & en l'autre. Bayard attendri presque jusqu'aux larmes, les remercia lui-même du secours & de la bonne société qu'il avoit trouvé chez elles, (car elles lui faisoient journellement compagnie, & le divertissoient en travaillant dans sa chambre, soit en chantant ou en jouant du luth auprès de lui). Vous savez, leur dit-il, que les gens de guerre ne sont pas ordinairement chargés de bijoux, ou autres choses à présenter aux Demoiselles; mais Madame votre mere vient de m'obliger de recevoir d'elle deux mille cinq cens ducats que vous voyez-là, je vous en donne à chacune mille pour contribuer à vous marier, & malgré elles il les leur fit accepter, ne leur demandant autre chose que de prier Dieu pour lui. Ensuite s'adressant à la mere: Madame, lui dit-il, ces cinq cens ducats sont à mon profit, & l'usage que j'en veux faire, c'est de les distribuer aux pauvres Monasteres de filles qui auront le plus souffert du pillage; & comme je vais partir, & que vous êtes plus en état que moi de connoître où sera le plus grand besoin, je me repose sur vous de cette bonne œuvre, & tout de suite je prends congé de vous & de vos filles. Elles se jetterent de nouveau

à genoux, en faiſant des gémiſſemens comme des perſonnes qui perdroient un pere, elles lui tinrent les mains ſerrées dans les leurs, & la mere pour dernier adieu lui dit, pouvant à peine prononcer : Trop généreux Chevalier, Dieu ſeul peut récompenſer vos vertus, nous ne ceſſerons de le lui demander tous les jours de notre vie ; après quoi elle ſe retira avec ſes filles.

Bayard envoya prier le pere de venir dîner avec lui ; celui-ci déja inſtruit de ce qui s'étoit paſſé, entra dans la chambre, & un genou en terre, ſans vouloir ſe relever, recommença les remercimens, & les offres de ſes ſervices, de ſes biens & de ſa perſonne. Si-tôt qu'ils eurent dîné, Bayard qui avoit commandé que ſes équipages fuſſent prêts, ſe diſpoſoit à partir, lorſque les deux Demoiſelles ſe préſenterent à lui, en le priant d'agréer de chacune d'elles une piece de leur ouvrage ; l'aînée lui donna deux jolis braſſelets de fil d'or & d'argent, & l'autre une bourſe de ſatin cramóiſi, parfaitement brodée ; il les reçut avec autant de reconnoiſſance que ſi c'eut été ſa fortune, ſe fit mettre les deux braſſelets en leur préſence, & ſerra la bourſe dans ſa poche, promettant aux Demoiſelles

Demoiſelles que tant que leurs préſens dureroient, il les porteroit. Les adieux & les larmes recommencerent encore ; mais enfin il fallut ſe ſéparer.

Le Chevalier prit la route du camp devant Bologne, accompagné de ſon bon ami le Seigneur d'Aubigny, que le Duc de Nemours avoit laiſſé pour Gouverneur dans Breſſe, & qui le conduiſit avec un nombre de Gentilshommes juſqu'à deux ou trois milles ; quelques-uns le ſuivirent juſqu'au camp, où ils arriverent le Mercredi avant Pâques. Bayard fut reçu du Prince & de toute l'armée avec de ſi grandes démonſtrations de joye, qu'il ſembloit qu'il fût lui ſeul un renfort de dix mille hommes. Le camp étoit ce jour-là devant Ravenne, les Eſpagnols en étoient éloignés de ſix milles ; mais le lendemain ils ſe rapprocherent à la diſtance de deux milles.

Dès le lendemain de l'arrivée de Bayard, le Duc de Nemours tint Conſeil de guerre ſur le parti qu'il convenoit de prendre. Il remontra que l'armée Françoiſe commençoit à ſouffrir faute de vivres, que le pain & le vin étoient prêts à manquer, parce que les Vénitiens d'un côté, & les Eſpagnols de l'autre, occupoient les paſſages de la

Romagne. Mais il ne savoit pas, non plus que tous les Officiers, un autre inconvénient aussi intéressant, c'est que l'Empereur avoit ordonné par lettres aux Capitaines des Lansquenets de se retirer, à peine de leurs têtes, aussi-tôt ses ordres reçus. Par bonheur ses lettres furent rendues à deux hommes trop généreux pour y déférer, l'un étoit Philippe de Friberg, & l'autre le Capitaine Jacob, dont il a déja été parlé, qui avoit reçu autrefois quelque bienfait de Louis XII. de sorte qu'il avoit le cœur plus François qu'Allemand. Il avoit contracté une amitié singuliere avec Bayard, dès le voyage de l'Empereur devant Padoue en 1509. Il n'eut pas plutôt reçu la lettre de son Maître, que sachant Bayard arrivé au camp, il alla le voir sans autre témoin que son truchement, (n'ayant jamais pû apprendre la Langue Françoise). Après bien des amitiés réciproques, il instruisit le Chevalier des ordres de l'Empereur, dont personne que Friberg & lui n'avoit connoissance, & protesta qu'ayant serment au Roi, & étant à sa solde, il aimeroit mieux mourir mille fois que de lui faire une telle infidélité, quoiqu'il fut bien assuré que si les Lansque-

nets en étoient instruits, pas un ne combattroit ; qu'ainsi il falloit se hâter, de crainte que l'Empereur n'envoyât de nouveaux ordres, & d'autant plus que les Lansquenets faisoient le tiers de l'armée. Bayard l'en remertia avec de grands éloges du bon service qu'il rendoit au Roi, de la part duquel il lui promit telle récompense qu'il pouvoit attendre, quand il n'y auroit que moi, ajouta-t-il, pour lui en rendre compte. Allons chez notre Général, le Duc de Nemours, il tient actuellement Conseil, nous lui déclarerons ce que vous venez de m'apprendre.

Quand ils s'y furent rendus, les avis étoient partagés ; les uns avoient de bonnes raisons pour que l'on ne donnât pas bataille, d'autres en apportoient de meilleures pour qu'on la donnât. Les premiers disoient, si nous la perdons, comme cela est possible, toute l'Italie est perdue pour le Roi, & pas un de nous n'en échappera ; nous aurons à passer, en nous retirant, trois ou quatre rivieres, & nous avons tout contre nous, le Pape, les Vénitiens, les Espagnols & les Suisses, & nous devons peu compter sur l'Empereur. Les autres disoient, notre situation nous force à don-

ner bataille, ou à mourir de faim comme des miſérables & des lâches ; nous ſommes trop avancés pour nous retirer autrement qu'en déſordre & couverts de honte. Le Duc de Nemours déja inſtruit par Bayard du ſujet qui l'avoit amené avec le Capitaine Jacob, opina pour la bataille, & préſenta les lettres du Roi ſon oncle qui l'en preſſoit tous les jours, dans la crainte où il étoit d'être attaqué dans ſon Royaume de tous les côtés à la fois : Cependant le Duc demanda l'avis de Bayard, qui, ſans déclarer le ſecret qu'il ſavoit, répondit : Je ne ſuis ici que d'hier, ainſi, Monſeigneur, je ne connois pas les forces des ennemis, comme mes camarades qui ſont ici préſens, qui les ont vûs de près à l'eſcarmouche ; mais puiſque vous me demandez mon avis, & que j'ai entendu que les uns opinent pour la bataille, les autres contre, je vous dirai que je conviens qu'il eſt toujours dangereux de donner bataille, & qu'il l'eſt peut-être beaucoup aujourd'hui, vû notre ſituation ; que l'on ne doit s'y expoſer qu'avec beaucoup de prudence ; que cependant vû l'état des ennemis & le nôtre, je crois que vous la devez donner, & la raiſon eſt que vous avez déja fait

vos approches devant Ravenne, & que vous devez demain la canonner pour y donner assaut dès que la breche sera faite. Vous savez que le Seigneur Marc-Antoine Colonne, qui est dans la Place depuis plus de quinze jours, n'y est entré que sur la parole & le serment du Viceroi de Naples, Général des Espagnols, du Seigneur Fabrice Colonne son oncle, de Dom Pedro de Navarre, & de tous les Capitaines, de lui donner du secours, s'il peut tenir jusqu'à demain ou au plûtard le jour de Pâques; vous savez aussi qu'ils sont en état de lui tenir parole, puisqu'ils touchent presque à notre armée; que d'ailleurs nous ne saurions rester dans l'état où nous sommes, & que nous manquons de vivres & de fourages; que le Roi vous presse de donner bataille, comme le seul moyen de conserver, non-seulement son Duché de Milan, mais tout son Royaume, pour les causes qu'il vous écrit; ainsi je conclus qu'il faut la donner & y aller bien sagement: car nous avons en tête une belle & nombreuse armée. Mais une chose me rassure, c'est que depuis deux ans les Espagnols n'ont eu d'autre affaire que de boire & de manger; ils sont si gras & si replets,

qu'ils ne pourront agir, au lieu que les nôtres ont eu faute de vivres, & qu'ils en auront meilleure haleine, & je vous aſſure que le champ de bataille demeurera à qui plus long-temps combattra. Ce propos fit rire tout le monde ; mais on ne l'en trouva pas moins ſenſé. Les Seigneurs de Lautrec, de Chabannes, (c) de Cruſſol, le grand Sénéchal de Normandie, & preſque tous les Capitaines, s'y rangerent, & dans le moment tous les Officiers des Gendarmes & des gens de pied eurent ordre de ſe préparer à donner bataille.

Le lendemain, qui étoit le Vendredi-Saint, la ville de Ravenne fut ſi vigoureuſement canonnée, que les Eſpagnols pouvoient de leur camp compter les coups : auſſi ſe mirent-ils en devoir de la ſecourir comme ils s'y étoient engagés. On répondit de la Place au canon des François, qui eurent deux braves hommes ſi dangereuſement bleſſés, qu'ils en moururent peu de jours après à Ferrare ; l'un fut le Seigneur d'Eſpi, Grand-Maître de l'Artillerie, d'un coup d'arquebuſe au bras, l'autre, le Seigneur de Chatillon-Coligny, Prevôt de Paris, d'un pareil coup à la cuiſſe, tous deux bien dignes d'être regrettés.

Quand la bréche fut faite à la Ville, ceux qui étoient commandés pour l'assaut s'approcherent au nombre de trois cens d'Hommes d'Armes & trois mille de pied. Le reste de l'armée se mit en aussi bel ordre de bataille que l'on eut jamais vû, & tous montroient tant d'ardeur de se battre, qu'il sembloit qu'ils alloient à une fête. Ils demeurerent sous les armes trois ou quatre heures à soutenir les assaillants qui avoient assez d'affaires : car s'ils attaquoient bien, on se défendoit de même. Le Vicomte d'Etoge (*d*) Lieutenant du Comte Robert de la Marck, & Frederic Comte de Bozzolo, de la Maison de Gonzague, se signalerent, & furent plusieurs fois jettés du haut du fossé en bas. Marc-Antoine Colonne qui commandoit dans la Place, encourageoit les assiégés ; tenons bon, disoit-il, je vous promets que dans demain nous serons secourus, la bréche est petite & facile à défendre, & si nous nous laissons enfoncer, nous sommes tous perdus & deshonorés.

Quand les François eurent donné cinq ou six assauts, voyant la bréche trop bien défendue pour y pouvoir entrer, ils firent battre la retraite ; & ce fut peut-être un bonheur, car s'ils y fussent

entrés, ils ſe ſeroient ſans doute amuſés au pillage qui auroit été immenſe, & il auroit pu arriver, comme à celui de Breſſe, une grande déſertion, laquelle auroit entraîné la perte de la bataille qui ſe donna le jour de Pâques onze Avril. Le Duc de Nemours fit pareillement retirer ſon armée, pour que chacun ſe repoſât & ſe mit en état de combattre, ce qui ne pouvoit tarder d'arriver, les ennemis n'étant éloignés que de deux milles.

Il donna à ſouper aux principaux Officiers, & après le repas il adreſſa la parole au bon Chevalier, & lui dit : Seigneur Bayard, il faut vous apprendre que les Eſpagnols vous craignent : nos priſonniers nous rapportent qu'ils leur demandent à tous ſi vous êtes dans notre camp ; je ſerois d'avis que demain matin vous leur portaſſiez vous-même de vos nouvelles, & que vous leur fiſſiez quelque bonne eſcarmouche qui les oblige de ſe mettre en bataille, pour que vous jugiez de leur contenance. Bayard, qui de ſa vie n'avoit ſouhaité mieux, ſaiſit la propoſition, & répondit : Je vous promets, Monſeigneur, qu'avant qu'il ſoit demain midi, je les aurai vû de ſi près, que je vous en rendrai bon compte.

Parmi les Capitaines qui étoient présens se trouvoit le Baron de Bearn, Lieutenant du Duc de Nemours, hardi soldat, & toujours prêt à l'escarmouche. Il fut jaloux que Bayard le prévint, & se promit d'être plus matin que lui en campagne. Il confia son dessein à ses meilleurs amis, qui lui promirent de l'accompagner, & tinrent parole. Nous allons voir comment ils s'en tirerent.

Bayard rentré chez lui envoya chercher son neveu, le Capitaine Pierrepont, qui étoit son Lieutenant, avec son Enseigne, son Guidon, & plusieurs autres de sa Compagnie, & les instruisit de ce qu'il avoit promis au Duc. Il consulta avec eux sur la maniere de l'exécuter, & ajouta que son dessein étoit de déployer pour la premiere fois les Enseignes du Duc de Lorraine : j'espere, disoit-il, qu'elles nous porteront bonheur, & qu'elles seront plus belles à voir que des Cornettes. Ensuite il distribua les ordres, il chargea le Bâtard Dufay, son Guidon, de prendre cinquante Archers, avec lesquels il iroit passer le canal au-dessous de l'artillerie des Espagnols, & d'aller donner l'allarme jusques dans leur camp, le plus avant qu'il pourroit, & de se retirer en bon ordre sans rien ha-

ſarder, quand il en ſeroit temps, juſqu'à ce qu'il rencontrât Pierrepont qui le ſuivroit de près avec trente Hommes d'Armes & le reſte des Archers; & ajouta-t'il, ſi vous vous trouvez preſſé, je ſerai là pour vous ſoutenir; & croyez-moi, que ſi nous nous entendons bien, nous en aurons de l'honneur. Il parloit à de trop habiles gens pour qu'ils ne compriſſent pas d'abord ſon projet, & ils avoient à conduire des hommes capables d'en conduire d'autres. Chacun ſe retira pour ſe repoſer juſqu'à ce que la trompette les éveillât, ce qui fut au point du jour. Tous furent bien-tôt ſur pied, & en ordre de marche. Les Enſeignes du Duc de Lorraine furent déployées, & donnoient bon courage à la Compagnie, qui ſe diſtribua, ſelon qu'il avoit été réglé la veille, en trois bandes, à trois jets d'arc l'une de l'autre.

Bayard ne ſavoit encore rien de l'expédition du Baron de Bearn qui l'avoit prévenu, & qui avoit donné au camp des ennemis une ſi chaude alerte, que tout étoit déja ſous les armes. Tout alloit bien pour lui juſques-là; mais on lui tira, de la part des Eſpagnols, deux ou trois coups de canon, l'un deſquels emporta le bras à un de ſes camarades,

nommé Bazillac, & d'un autre, le Seigneur de Berſac eut ſon cheval tué ſous lui; tous deux étoient de la Compagnie du Duc de Nemours, qui eut bien du regret de Bazillac, brave Gentilhomme, & qu'il aimoit beaucoup. Après ces coups d'artillerie, les eſcarmoucheurs furent aſſaillis par cent vingt Hommes-d'Armes Eſpagnols & Napolitains, qui les firent reculer, & enſuite gagner la plaine au grand galop. Les premiers de la troupe déroutée rencontrerent Dufay, qui ne paſſa pas outre & en donna avis à Bayard. Celui-ci lui manda de ſe joindre dans l'inſtant au Capitaine Pierrepont, & lui-même les atteignit avec ſa troupe, & des trois n'en fit qu'une. Alors il apperçut le Baron de Bearn & ſes gens qui fuyoient, & les ennemis qui les ſuivoient de près, & avoient déja paſſé le canal. Il n'auroit pas voulu pour cent mille écus ne s'être pas trouvé-là. A moi, mes compagnons, s'écria-t'il, tant aux ſiens qu'aux fuyards, ils ſont à nous. Sa voix ſeule les rallia, & pour leur donner l'exemple, il ſe jetta tout le premier dans les Eſpagnols, & bien-tôt ſuivi de ſa troupe, il fit des prodiges de valeur; ſes premiers coups renverſerent cinq ou ſix des ennemis,

qui ne s'en étonnerent pas, & ſe mirent en bon ordre de défenſe ; mais dans le moment ils tournerent le dos, & repaſſerent le canal plus vîte qu'ils n'étoient venus. Bayard & les ſiens les pourſuivirent juſques bien avant dans leur camp, où tout étoit déja en bataille, & où ils renverſerent tout ce qui s'oppoſa à eux, avec les tentes & pavillons. Cependant le Chevalier qui avoit l'œil par-tout, apperçut un gros de cavalerie de près de trois cens Hommes-d'Armes, qui marchoient à eux en eſcadron ſerré pour les envelopper ; auſſitôt il fit ſonner la retraite, en diſant à Pierrepont : voici trop grandes forces pour le nombre que nous ſommes. Ils reprirent donc le chemin du canal, & de-là celui de leur camp ſans avoir perdu un ſeul homme. Les Eſpagnols les laiſſerent aller, excepté cinq ou ſix qui les ſuivirent, & demanderent à rompre leurs lances ; Bayard ne voulut pas le permettre, quoique ſes gens en euſſent bonne envie ; mais il craignoit que cela n'engageât quelque nouvelle eſcarmouche, & ce n'en étoit pas là le moment. Sur quoi on peut obſerver que ſa valeur étoit toujours tempérée par ſa ſageſſe, & que s'il fut le plus

brave Officier de son siécle, il fut aussi le plus prudent; qualités qui ne l'abandonnoient jamais, même dans les occasions les plus chaudes.

Le Duc de Nemours, instruit de l'expédition du Chevalier avant qu'il fut arrivé au camp, courut l'embrasser, en lui disant: C'est à vous, Seigneur de Bayard, à aller aux escarmouches, personne ne fait comme vous les commencer & les finir; vous êtes notre Maître dans le métier de la guerre, & vous nous l'avez bien montré aujourd'hui.

Ce même jour, qui fut la veille de la bataille de Ravenne le Duc assembla chez lui tous les Capitaines, tant de chevaux que de pied, & leur parla ainsi: Vous voyez, Messieurs, que nous sommes ici dans un pays où tout nous manque, & que plus nous y resterons, plus nous y languirons; la ville de Ravenne nous borne d'un côté, les ennemis sont de l'autre à une portée de canon; je suis instruit que les Venitiens & les Suisses menacent de descendre dans le Duché de Milan, où vous savez que nous n'avons pas laissé de grandes forces; d'ailleurs le Roi, mon oncle, me presse tous les jours de donner bataille, & je crois que s'il sa-

voit notre ſituation, il m'en preſſeroit encore plus vivement : ainſi, tout conſidéré, je crois que nous ne pouvons pas la différer davantage, & j'eſpere qu'avec l'aide de Dieu, & la bonne volonté de notre armée, nous devons pour l'honneur de notre Maître & pour le nôtre, marcher aux ennemis. Si Dieu nous favoriſe, nous lui en rendrons graces, ſi nous avons du deſſous, ſa volonté ſoit faite ; quant à moi, ne doutez pas que je n'aimaſſe mieux mourir que de la perdre, & ſi Dieu l'ordonne ainſi, les ennemis ſeront bien-tôt lâches s'ils m'épargnent, car je ne les épargnerai pas. Donnez-moi à préſent vos avis, & je les ſuivrai. Chabannes parla le premier, & opina pour la bataille, & plutôt que plus tard. Tous les autres Chefs l'appuyerent, Lautrec, le Grand-Ecuyer (*e*), le Grand Sénéchal de Normandie, le Seigneur de Cruſſol, Louis d'Ars, &c. Elle fut donc réſolue pour le lendemain, qui étoit le jour de Pâques.

On commença par ordonner de conſtruire un pont ſur le canal dont nous avons parlé, pour y faire paſſer l'artillerie & les gens de pied ; car pour la cavalerie, il n'y avoit point d'embarras, le canal étoit guéable, & les bords aiſé à

gravir. Bayard fut d'avis que sans déplacer on réglât l'ordonnance de la bataille, afin que chacun fût sa place & son service, parce que, dit-il, tous les prisonniers que j'ai questionnés m'ont dit que la coutume des Espagnols est de ne faire qu'une seule troupe de leur infanterie, & d'en faire deux de leur cavalerie; ainsi je crois qu'il est bon de nous régler là-dessus. Son avis fut reçu avec éloge, aussi étoit-il bien sage; & tout de suite l'ordonnance fut réglée.

Il fut arrêté que les Lansquenets, avec les gens de pied des Capitaines Molart, Bonner, Maugiron, Baron de Grammont, Bardassan & autres, au nombre de six mille hommes, marcheroient ensemble, & ne feroient qu'un seul corps, qui auroit sur les aîles les deux mille Gascons du Capitaine Oder d'Aydie, & du cadet de Duras; que tous ensemble iroient se poster à la portée du canon du camp des ennemis, ayant l'artillerie devant eux, & que l'on canonneroit les Espagnols pour les faire sortir de leur fort; car c'étoit leur principale précaution que de se bien camper; qu'après les gens de pied, & tout proche d'eux, le Duc de Ferrare & Chabannes seroient à la tête de l'avant-

garde, & avec eux les Gentilshommes au nombre de huit cens Hommes-d'Armes, aux ordres du grand Sénéchal, du grand Ecuyer, de Humbercourt, la Cropte-Daillon, Théodore Trivulce, & autres; & enfin près, & vis-à-vis d'eux, le Duc de Nemours avec ſa Compagnie, ſon couſin Lautrec, d'Alegre, Louis d'Ars, Bayard, & quelques autres, faiſant enſemble quatre cens Hommes-d'Armes; que l'infanterie Italienne, au nombre d'environ quatre mille, reſteroit en-deçà du canal à la garde des bagages, de crainte que ceux de Ravenne ne vinſſent à faire quelques ſorties. Cette infanterie étoit aux ordres des Comtes Nicolas & François Scotti, de Plaiſance, du Marquis Malaſpina, & des autres Officiers de la même Nation. Il fut décidé que le bâtard Dufay ſeroit Chef de tous les Guidons, & qu'il garderoit le pont juſqu'à nouvel ordre.

Dès que le jour parut, les Lanſquenets paſſerent les premiers; mais le Capitaine Molart, jaloux de l'honneur de les prévenir, cria à ſa troupe: Comment, mes amis, fera-t-il dit que les Lanſquenets auront vû les ennemis avant nous? J'aimerois mieux qu'il m'en coûtât un œil. Auſſi-tôt il ſe mit dans l'eau

& suivi de tous les siens qui en avoient jusqu'à la ceinture, ils passerent tous chaussés & tous vêtus jusqu'à l'autre bord, & y furent avant les Lansquenets, après lesquels on passa l'artillerie, & on la mit en tête des gens de pied rangés en bataille; ensuite passa l'infanterie avec le corps des Hommes-d'Armes.

Pendant cette marche il arriva un fait singulier; le Duc de Nemours armé de toutes pieces, & couvert d'un magnifique ajustement aux armes de Foix & de Navarre, étant sorti de chez lui de bon matin, remarqua que le soleil se levoit rouge comme du sang: il le fit observer à ceux qui l'accompagnoient, parmi lesquels étoit un Gentilhomme très-familier avec lui, nommé Hautbourdin, homme à bons mots, qui lui dit: Savez-vous, Monseigneur, quel signe c'est-là, c'est qu'il mourra aujourd'hui quelque grand Prince ou Capitaine, il faut que ce soit vous ou le Viceroi de Naples. Le Duc en rit, comme il faisoit toujours des saillies de Hautbourdin; ensuite il s'avança pour voir défiler son armée qui faisoit grande diligence. Bayard qui étoit auprès de lui, l'engagea à se promener le long du canal, avec les Seigneurs de Lautrec & d'Alegre, & quelques autres.

au nombre d'une vingtaine ; ils virent de loin le mouvement du camp des Eſpagnols qui ſe formoit en bataille, voyant bien qu'elle étoit inévitable ce jour-là, & le Duc dit à Bayard : Nous voilà bien à leur portée, s'ils avoient là des Arquebuſiers embuſqués, ils nous choiſiroient à leur aiſe. Dans le moment ils apperçurent une troupe de vingt ou trente cavaliers Eſpagnols, entre leſquels étoit le Général de la cavalerie, D. Pedro de Pas. Bayard s'avança vers eux, les ſalua & leur dit : Seigneurs, vous vous promenez comme nous, en attendant que la partie commence : je vous prie qu'il ne ſoit point tiré d'arquebuſades de votre côté, & je vous promets qu'il n'en ſera point tiré du nôtre, ce qui fut accordé. Enſuite D. Pedro l'ayant prié de ſe nommer, & Bayard l'ayant fait, cet Eſpagnol inſtruit de la gloire qu'il s'étoit acquiſe au Royame de Naples, lui dit de fort bonne grace : Seigneur de Bayard, encore que votre arrivée au camp des François ne ſoit pas pour nous un ſujet de joye, & qu'au contraire nous l'eſtimions renforcé autant que de deux mille hommes, je n'en ſuis pas moins ravi de vous voir, & plût à Dieu qu'il y eut une bonne

paix entre nos Rois, je vous ferois connoître l'estime que je fais de vous, & combien je voudrois être de vos amis. Le Chevalier lui rendit sa civilité avec sa modestie ordinaire. Après quoi D. Pedro lui demanda qui étoit ce Seigneur si magnifiquement armé à qui tout le monde portoit tant de respect; c'est, dit Bayard, notre Général le Duc de Nemours, frere de votre Reine. A peine eut-il parlé, que cet Espagnol, & tous les siens, s'avancerent vers le Duc, mirent pied à terre, & lui présenterent leurs hommages, l'assurant que sauf le service du Roi leur Maître, ils feroient toute leur vie profession d'être ses serviteurs. Le Duc reçut très-bien leur compliment, & après quelques propos, on se sépara pour aller chacun à son devoir.

Les François en marchant apperçurent l'avant-garde ennemie, commandée par Fabrice Colonne, en belle vûe & en belle portée: Bayard & d'Alegre le firent remarquer au Duc de Nemours: Voyez-vous, lui dirent-ils, cette belle troupe de gens de cheval? si nous avions ici seulement deux pieces d'artillerie, nous l'entamerions bien aisément. D'Alegre alla lui-même faire avancer un ca-

non & une longue couleuvrine, dont on tira ſi vigoureuſement & ſi drû ſur la troupe ennemie, qu'il y eut dans un moment trois cens Hommes-d'Armes par terre; & leur Chef, le Seigneur Fabrice, avoua depuis, étant priſonnier à Ferrare, qu'un ſeul coup lui en avoit emporté trente-trois. Les Eſpagnols étoient tout effrayés, ne ſachant d'où venoient les coups qui les accabloient. Leur Général leur avoit expreſſément commandé de ne point quitter leur poſte, juſqu'à ce que les François allaſſent les y attaquer; mais force leur fut de l'abandonner malgré leur Commandant, à qui ils diſoient en leur langue: *Corps de Dieu, nous allons combattre des hommes, & le Ciel nous écraſe.*

Cependant du côté du camp Eſpagnol, qui étoit extrêmement fort, & couvert d'un bon foſſé, l'artillerie avoit commencé à jouer. Derriere le foſſé, tous les gens de pied, pour ſe garantir de celle des François, étoient couchés ſur le ventre; la leur qui étoit devant eux conſiſtoit en vingt pieces, tant canons que couleuvrines, & environ deux cens arquebuſes à croc, & entre chacune une eſpece de petite charette à roues, chargée de fers tranchans en maniere

de faulx, pour faire rouler dans les gens de pied François qui se seroient avancés. Sur l'aîle étoit Fabrice Colonne avec l'avant-garde composée de huit cens Hommes-d'Armes : un peu plus haut, étoit le corps de bataille, commandé par D. Raymond de Cardonne, qui avoit pour sa Compagnie plus de quatre cens Hommes-d'Armes, & encore tout près de lui étoient deux mille Italiens, commandés par Ramassot. Mais quant à leur gendarmerie, on n'en avoit jamais vû de plus belle & de plus leste.

Si-tôt que le Duc de Nemours eut passé le canal, il ordonna que tous marchassent malgré le feu des ennemis qui tiroient dans l'infanterie Françoise comme dans un but, & en avoient déja tué plus de deux mille avant que le combat fut engagé, entr'autres quatre Capitaines qui furent bien regrettés, Jarses, le Heriſſon, Molart & Philippes de Friberg, tous braves hommes, pleins de courage & d'expérience. Cependant, malgré le feu des Espagnols, les François ne se rallentissoient pas, & marchoient toujours en-avant. D'un autre côté, l'avant-garde commandée par Fabrice Colonne, débusquée de son fort, comme nous avons vû, se mit en plai-

ne pour combattre, & marcha droit au corps de bataille où étoit le Duc de Nemours avec quelque peu de gendarmerie. Les François de ce corps, glorieux de commencer l'attaque, fondirent tête baiſſée ſur les ennemis, qui ſe partagerent en deux troupes, penſant les envelopper. Bayard s'en apperçut d'abord, & conſeilla au Duc de ſe partager de même en deux troupes, juſqu'à ce qu'ils euſſent paſſé le foſſé; ce qui fut fait à l'inſtant. Alors les Eſpagnols ſe mirent à crier de toutes leurs forces: *Eſpagna, ſant-Jago, à os cavallos*, & fondirent ſur les François, ne viſant qu'à tuer les chevaux; mais ils furent reçus avec pareille fureur par les François qui crioient: *France, France, aux chevaux*, & qui comme eux viſoient à les démonter, ſuivant le proverbe: *Moerto el cavallo, perdido l'Hombre-d'Armas.* Il ne s'eſt peut-être jamais vû de combat plus acharné & plus furieux que celui qui ſe donna-là, & qui dura plus d'une heure & demie. Les deux partis étoient obligés de s'arrêter pour reprendre haleine, & puis ils recommençoient plus vivement qu'auparavant avec leurs cris ordinaires; les Eſpagnols de la moitié plus nombreux que les François (*f*)

Le Seigneur d'Alegre voyant la victoire se balancer, courut à l'avant-garde, & cria à la bande du Seigneur de la Marck, qu'il rencontra la premiere, & qui se distinguoit par ses couleurs de blanc & noir : *A moi, blanc & noir*, & les Archers de la garde. Le Duc de Ferrare & Chabannes, jugeant qu'il ne les appelloit pas sans un pressant besoin, firent marcher leurs gens à bride abattue vers le Duc de Nemours, lequel déja, peu à peu, avoit fait reculer les Espagnols, à qui ce raffraîchissement fut bien funeste ; car ces Archers de la garde portoient à l'arçon de la selle de petites haches qui leur servoient à dresser leurs tentes ; ils les mirent en œuvre, & en porterent de si rudes coups sur l'armet des Espagnols, qu'ils abattoient autant d'hommes qu'ils en touchoient ; à la fin ils forcerent les ennemis d'abandonner le camp, laissant entre les deux fossés trois à quatre cens Hommes-d'Armes sur la place, outre plusieurs Seigneurs Napolitains faits prisonniers, & qui eurent la vie sauve. Chacun alors se mit à la poursuite, & Bayard voyant le Duc de Nemours tout couvert de sang, & de la cervelle d'un de ses Hommes-d'Armes tué à son cô-

té, le crut bleſſé, & le lui demanda. Non, dit le Duc, mais j'en ai bien bleſſé d'autres. Dieu ſoit loué, reprit il, la bataille eſt à vous; vous vous êtes aujourd'hui couvert de gloire; mais demeurez ici, raſſemblez vos gendarmes, & ne ſouffrez pas que l'on ſe mette au pillage, il n'en eſt pas encore temps; le Capitaine Louis d'Ars & moi, nous allons ſuivre les fuyards, & les empêcher de ſe retirer derriere leurs gens de pied; mais ne partez pas d'ici que lui ou moi ne venions vous chercher. Le Duc le promit, mais il fit le contraire, & le paya de ſa vie, par un événement qui mérite bien d'être détaillé.

On a vû qu'au commencement de l'action les gens de pied Eſpagnols étoient couchés ſur le ventre pour ſe dérober au feu de l'artillerie Françoiſe, & que leur fort étoit tel qu'on ne les voyoit point, en ſorte qu'il y avoit grand danger à les y attaquer: Or, les François n'en étoient éloignés que de deux longueurs de picques. Il fut donc ordonné aux deux mille Gaſcons d'aller, malgré le péril, les prendre en queue, & leur lâcher leur trait pour les forcer à ſe lever. Le Capitaine Odet & le cadet de Duras s'y préparerent; mais ils remontrerent qu'ils avoient

avoient besoin de quelques Piquiers pour les soutenir, en cas que leurs gens de pied ayant lâché leur trait fussent chargés par quelques Enseignes d'Espagnols. Il fut ordonné au Seigneur de Moncaure d'aller les soutenir avec mille Picards qu'il commandoit. Les Archers lâcherent leurs traits, & tuerent grand nombre d'Espagnols, ce qui obligea les autres à se lever & à se former en bataille; mais aussi-tôt parurent derriere eux deux Enseignes de mille à douze cens hommes, qui fondirent sur les Gascons & les rompirent; (soit que ce fut leur faute ou celle des Picards) tuerent le Seigneur de Moncaure, le Lieutenant du Capitaine Odet, celui du cadet de Duras, & beaucoup d'autres très-bons Officiers. Les Espagnols en firent de grands cris de joye, comme s'ils eussent gagné la bataille, quoique leur défaite fut déja décidée, & les deux Enseignes ne retournerent plus en arriere, mais prirent le chemin de Ravenne, marchant quatre à quatre le long de la chaussée du canal. Il faut les quitter un moment & reprendre la suite de l'attaque des Gascons.

Les Epagnols debout s'avancerent sur le bord de leur fossé, où les François

les assaillirent avec une hardiesse incroyable ; mais ils furent reçus à coups d'arquebuses qui leur tuerent bien du monde, entr'autres ce fameux Capitaine Jacob, dont il a été fait ci-devant mention très-honorable ; il reçut un coup de feu au travers du corps, qui ne lui laissa que le temps de dire à ses camarades, en sa langue : *Amis, servez le Roi aussi-bien qu'il nous traite* ; & il tomba mort. Il avoit amené avec lui un Capitaine nommé Fabian, l'un des plus grands, des plus beaux & des plus forts hommes que l'on pût voir, lequel voyant son bon ami & son Commandant tué, ne voulut plus vivre que pour le venger, & fit un coup de force & de hardiesse sans exemple : Il se précipita au milieu des picques des Espagnols, tenant la sienne en travers, & leur fit baisser leur fer jusqu'à terre, où il les contint par la seule force de ses bras, & par là donna lieu aux François de sauter le fossé, ce qui ne fut pas sans grand carnage de chaque côté ; car on ne vit jamais si belle défense que celle des Espagnols à cette attaque. Les François y perdirent de grands hommes, tels que le Baron de Grammont, les Seigneurs de Maugiron & de Bardassan, qui y

avoient fait des prodiges ; le Capitaine Bonnet y reçut un coup de picque dans le front, où le fer resta ; enfin la perte des François fut grande, moins par le nombre, que par la qualité & le mérite des morts ; mais du côté des Espagnols ce fut bien autre chose ; car pendant qu'ils soutenoient l'attaque du fossé dont nous parlons, les Gendarmes de l'avant-garde Françoise les prirent en flanc, les mirent en déroute, & n'en laisserent pas échapper un seul, sinon le Général D. Pedro de Navarre (*g*), & quelques autres principaux Officiers que l'on fit prisonniers.

Pour revenir à ces deux Enseignes que l'on a vû prendre le chemin de Ravenne, & suivre la chaussée du canal, voici ce qui en arriva, & le plus grand malheur que la France pût éprouver pour lors. Le Duc de Nemours resté au poste où Bayard lui avoit instamment recommandé d'attendre des nouvelles de l'action, apperçut ces deux Enseignes qui se retiroient, pendant que quelques-uns des Gascons défaits fuyoient de son côté, & il demanda ce que c'étoit ; un des fuyards lui répondit : Ce sont des Espagnols qui nous ont défaits. Le Prince pensant que toute son infanterie étoit

en déroute, ſans regarder s'il étoit bien accompagné ou non, s'alla jetter en déſeſpéré ſur cette chauſſée, ayant quatorze ou quinze hommes ſeulement avec lui. Pour comble de malheur, les Eſpagnols avoient rechargé quelques arquebuſes qu'ils tirerent ſur lui & ſur ſon eſcorte, puis fondirent ſur eux à grands coups de picque; les François ne pouvoient aiſément ſe remuer, tant parce que la chauſſée étoit étroite, que parce qu'elle étoit bornée d'un côté par le canal, & de l'autre par un foſſé très-profond. Tous ceux de l'eſcorte furent tués, ou jettés les uns dans l'eau, les autres dans le foſſé. Le cheval du Prince eut les jarrets coupés & tomba, ce qui le força de ſe mettre à pied & de faire avec ſa ſeule épée plus d'exploits que jamais Héros n'en fit avant lui. Il fut vigoureuſement ſecondé par ſon couſin Lautrec, qui crioit aux Eſpagnols: *Ne le tuez pas, c'eſt notre Général, c'eſt le frere de votre Reine;* malgré ſes cris, ils l'acheverent, lui ayant donné tant de coups qu'il en avoit quatorze ou quinze dans le viſage ſeulement. Vivarotz, fils du Seigneur d'Alegre, fut noyé dans le foſſé, & le pere avoit déja été tué à la défaite des gens de pied. Le Seigneur

de Lautrec, & quelques-autres, reſterent pour morts ſur la place, après quoi les Eſpagnols ſe ſauverent le long de la même chauſſée, qui avoit près de dix milles de longueur. A moitié chemin ils rencontrerent Bayard, qui revenoit de la pourſuite des fuyards, avec une quarantaine d'hommes, ſi fatigués qu'ils ne ſe pouvoient ſoutenir, non plus que leurs chevaux; cependant il ſe mit en devoir de les charger; mais un de leurs Chefs s'avança hors des rangs & lui dit: Que voulez-vous faire, Seigneur, vous voyez bien que vous n'avez pas aſſez de monde pour nous combattre, vous avez gagné la bataille. tous nos hommes y ont perdu la vie, & ce n'eſt que par miracle que nous en ſommes échappés, contentez-vous de l'honneur de la victoire, & nous laiſſez paſſer. Bayard s'y accorda, à la charge qu'on lui remettroit les Enſeignes; les Eſpagnols les rendirent, puis lui donnerent paſſage au milieu de leur troupe, & continuerent leur chemin. Hélas! s'il eut ſû leur dernier exploit, & que le Duc de Nemours venoit de mourir de leurs coups, il ne leur eut pas fait ſi bonne compoſition, & ſeroit plutôt mort mille fois, que de ne le pas vanger.

Durant la bataille, & avant la déroute totale des Espagnols, le Viceroi, D. Raymond de Cardonne, s'étoit enfui avec trois cens Hommes d'Armes, & Ramassot avec ses deux mille piémons Italiens; ce fut tout ce qui s'en échappa, tout le reste fut tué ou pris. La bataille avoit commencé à huit heures du matin, & il en étoit quatre de relevée quand Bayard & les autres coureurs revinrent au camp. La nouvelle de la mort du Duc de Nemours y étoit déja répandue, & la consternation, les cris & les pleurs étoient tels, que deux mille hommes de troupes fraîches auroient eu bon marché de toute l'armée, outre que tous étoient excédés de lassitude. Le corps du Prince fut apporté en son logis par ses Gentilshommes, & là les cris & les gémissemens recommencerent, & ne cesserent de long-temps, tant ce Prince, le plus accompli de son siecle, avoit sû gagner l'amitié, la confiance & le cœur de toute son armée, des grands & des petits.

Enfin, on peut dire de cette bataille de Ravenne que peut-être il n'y en avoit jamais eu de si cruelle, ni de plus meurtriere, & que de part & d'autre on s'y battit avec un acharnement dont l'Histoire fournit peu d'exemples.

Si les Espagnols y perdirent beaucoup de monde, étant, comme on l'a vû, presque du double plus nombreux que les François, & presque tous y étant restés, il faut aussi convenir que la perte fut bien grande du côté des François, par le nombre des bons Officiers qui y périrent. La plus grande perte fut celle de cet incomparable Duc de Nemours, en qui la nature avoit réuni toutes les vertus humaines, & qui, s'il eût vécu, étoit destiné à être Roi de Naples; mais Dieu en disposa à sa volonté; avec lui moururent, dans cette cruelle journée, le brave d'Alegre & son fils Vivarots, la Cropte-Daillon, le Lieutenant de Humbercourt, les Capitaines Molart, Jacob, de Friberg, Maugiron, le Baron de Grammont, Bardassan, & bien d'autres, environ trois mille hommes de pied, quatre-vingts Hommes d'Armes des Ordonnances du Roi, sept Gentilshommes de sa Maison, & neuf Archers de sa garde, & de tout ce qui ne mourut pas, la plûpart étoient blessés.

Du côté des Espagnols, il périt vingt Capitaines de gens de pied, & près de dix mille hommes à leurs ordres; de leur cavalerie, plus de trente

Capitaines ou Porte-Enſeignes, avec huit cens Hommes-d'Armes, outre D. Menaldo de Cardonne, D. Pedro d'Aeugna, Grand-Prieur de Meſſine, D. Diego de Quignones, & les Capitaines Alvarado & Alphonſe de Stella. Le Général de leur infanterie, D. Pedro de Navarre, y fut fait priſonnier, avec D. Jean de Cardonne, les Marquis de Licite, de la Padule & de Peſcaire, le Duc de Trayette, les Comtes de Conches & de Pepoli, le Cardinal de Médicis, Légat du Pape, & plus de cent autres Seigneurs ou Capitaines. Toute l'artillerie, les arquebuſes & les bagages y reſterent; enfin, de plus de vingt mille hommes qu'ils étoient, ſeize mille furent tués ou pris. Le Seigneur Marc-Antoine Colonne eut le bonheur de ſe retirer dans la citadelle de Ravenne, qui étoit forte & de bonne défenſe.

Le lendemain la ville fut pillée par les Lanſquenets & les gens de pied François, malgré les défenſes qui en avoient été faites; ce fut par la faute du Capitaine Jacquin Caumont, qui vérifia l'horoſcope de l'Aſtrologue de Carpi; car Chabannes devenu Chef de l'armée le fit pendre.

Cette journée de Ravenne auroit eu de grandes suites sans la mort du Duc de Nemours, & les François auroient sans doute profité de leur victoire ; mais ce malheur, joint aux nouvelles que leur donnoit sans cesse le Seigneur Trivulce, que les Vénitiens & les Suisses menaçoient le Duché de Milan, & que d'un autre côté l'Empereur commençoit à se remuer pour déclarer la guerre au Roi, les détermina à prendre la route du Milanèz.

Fin du Livre cinquiéme.

TAYLOR

HISTOIRE
DU CHEVALIER
BAYARD,
DIT
LE CHEVALIER SANS PEUR
ET SANS REPROCHE.

LIVRE SIXIE'ME.

SOMMAIRE.

Funérailles du Duc de Nemours. Chabannes devient Chef de l'armée. Trait de la haine de Jules II. contre les François. Le Cardinal de Médicis est délivré. Les Vénitiens & les Suisses entrent dans le Milanèz. Les François se retirent à Pavie. Ils sont pour-

suivis. Malheur qui leur arrive. Bayard est blessé dangereusement. Il se rend à Grenoble. Réception qu'on lui fait. Tombe malade à l'extrémité. Sa piété. Sa convalescence. Galanterie de Bayard suivie du beau trait de générosité. Guerre en Navarre sans succès. Bayard prend un Château par stratagême. Les Lansquenets refusent d'aller à l'assaut. Le Château est pris d'assaut, & la garnison passée au fil de l'épée. Demande insolente des Lansquenets. La suite qu'elle eut. Plaisante histoire d'un Lansquenet. Mort de Jules II. Le Cardinal de Médicis lui succede. Grand trait de l'amour paternel. Henri VIII. Roi d'Angleterre fait une descente en Picardie. Il assiege Terouenne, qui manque de vivres & de munitions. Bayard veut enlever ce Roi. Il en est empêché. Henri est joint par l'Empereur Maximilien. Louis XII. se rend à Amiens. Journée des Eperons. Le Duc de Longueville y est fait prisonnier. Bayard soutient seul un corps d'ennemis. Sa présence d'esprit. Il se rend prisonnier. Plaisante question sur sa rançon. Accueil gracieux que l'Empereur lui fait. Il

juſtifie la fuite des François. L'Empereur décide qu'il n'eſt pas priſonnier. Conditions de ſa liberté. Belle réponſe qu'il fait à Henri. Reddition de Terouenne. La capitulation eſt mal exécutée. Les Anglois prennent Tournay. Les Suiſſes deſcendent en Bourgogne. Ils aſſiégent Dijon. Grand trait de ſageſſe de Louis de la Tremoille. Les Suiſſes ſe retirent avec des ôtages. Louis XII. va à Blois. Mort de la Reine Anne. Son éloge. Sa fille aînée épouſe le Comte d'Angoulême. Le Roi ſe remarie. Sa mort.

François I. parvient à la Couronne. Médite la conquête de Milan. Y envoye Bayard, avec qualité de Lieutenant Général en Dauphiné. Exploit de Bayard en Lombardie. Il enleve Proſper Colonne. Les François font un grand butin. Le Roi paſſe les Alpes. Le Duc de Savoye le reçoit à Turin. Méchanceté du Cardinal de Sion. Les Suiſſes attaquent l'armée de France. Sont mis en déroute. Le Roi court riſque de la vie. Bayard ſe tire d'un grand danger. Les Suiſſes reviennent à la charge & ſont totalement défaits. Mort de plu-

ſieurs Seigneurs François. Le Roi reçoit de Bayard l'Ordre de Chevalerie. Reddition de Milan & du Château. Le Roi retourne en France. Bayard arme Chevalier le fils du Duc de Bourbon. Mort de Ferdinand Roi d'Arragon, & celle de Jean d'Albret Roi de Navarre. L'Empereur entre dans le Milanèz & s'en retourne. Sa mort. Son Succeſſeur. Naiſſance d'un Dauphin. Le Seigneur de Sedan déclare la guerre à Charles-Quint. Les forces de Charles ſont ſuſpectes au Roi. Stratagême pour ſurprendre François I. Charles prend Mouzon. Allarmes du Roi pour la Champagne. Sa confiance en Bayard. Il l'envoye à Mezieres. Conduite de Bayard. Sa généroſité. Son diſcours à la garniſon. Le ſiege eſt mis devant Mezieres. Bayard eſt ſommé de rendre la Place. Sa réponſe. Eloge de Bayard par un Officier ennemi. La ville eſt canonée vigoureuſement. Stratagême de Bayard & ſon ſuccès. Il met la diviſion chez les ennemis. Etonnement du Comte de Naſſaw. Réponſe dure du Général Sickengen. Ils ſont prêts d'en venir aux mains. Ils levent le ſiege. Satisfaction du Roi, & la ré-

ception qu'il fait à Bayard. Il lui donne l'Ordre de Saint Michel & cent Hommes-d'Armes. Reconnoiſſance des habitans de Mezieres envers Bayard. Honneurs qu'il reçoit à Paris, & de la part du Parlement. Réception qu'on lui fait en Dauphiné. Le Roi l'envoye à Gênes, & de là dans le Milanès. Diſgrace de l'armée Françoiſe. Bayard retourne à Grenoble, où il trouve la peſte. Ses ſoins & ſes libéralitéz font ceſſer ce fléau. Le Connétable de Bourbon quitte le ſervice du Roi. Bonnivet eſt fait Général au Milanès. Bayard prend Lodi. Commiſſion dangereuſe que Bonnivet lui donne, & lui manque de parole. Soupçons de Bayard, qui eſt ſurpris par les Eſpagnols. Il leur échappe avec ſa troupe. Bonnivet bleſſé charge Bayard de la retraite. Bayard eſt bleſſé à mort, & ne perd pas courage. Ses beaux ſentimens. Charge d'Alegre de ſes adieux au Roi & aux Princes. Douleur des François en le quittant. Grandeur d'ame du Marquis de Peſcaire. Belles paroles de Bayard au Connétable de Bourbon. Sa derniere priere. Sa mort. Honneurs que lui rendent les ennemis.

Regrets du Roi. Honneurs que le Duc de Savoye fait rendre à son corps. Deuil général en Dauphiné. Sa sépulture avec une pompe royale. Son Mausolée. Il est loué par les Ecrivains de toutes les Nations. Son éloge, & celui de sa fille naturelle. Son désintéressement.

QUAND toute l'armée fut arrivée dans le Duché de Milan, on commença par rendre les derniers devoirs au Duc de Nemours, ce qui se fit avec plus de pompe & d'appareil qu'on n'en eût encore fait aux obsèques des Rois. Il s'y trouva plus de dix mille hommes en deuil, la plûpart à cheval; quarante Enseignes prises sur les ennemis, précédoient le cercueil, traînant à terre; ensuite ses Enseignes & son Guidon, & il fut déposé dans l'Eglise du Dôme qui est la Métropole, honoré des larmes & des regrets de tous les assistans.

Les Capitaines assemblés, après la cérémonie faite, déférerent le Commandement au Seigneur de la Palice, Jacques de Chabannes, tant comme le plus ancien, & comme très-digne de cet honneur, que parce que le Seigneur

de Lautrec, bleſſé à mort, avoit été transféré à Ferrare, où le Duc & la Ducheſſe lui donnerent tous leurs ſoins, & eurent la ſatisfaction de le voir recouvrer ſa ſanté.

Le Pape Jules II. toujours ennemi déclaré de la France, ne fut pas content qu'il n'eût fait déclarer l'Empereur contre le Roi; il l'engagea à ordonner à ſes Lanſqueners, pour le peu qu'il en eût échappé à la bataille de Ravenne, de s'en retourner. Ses ordres adreſſés à leur Commandant, frere du défunt Capitaine Jacob, étoient ſi précis, qu'il fallut obéir, & le plus grand nombre quitta l'armée Françoiſe, où il n'en reſta que ſept à huit cens, leſquels furent retenus par un jeune Capitaine qui, n'ayant rien à perdre en Allemagne, s'attacha au ſervice du Roi.

Le Cardinal de Médicis, fait priſonnier à la bataille de Ravenne, étoit ſur le point d'être envoyé en France, où on l'auroit gardé long-temps, lorſqu'il eut le bonheur d'être délivré par un parti des gens du Pape, commandés par Mathieu de Beçaria, qui lui rendit un grand ſervice; car ſans lui il n'auroit jamais porté la Thiarre ni le nom de Leon X.

La crainte que les François avoient

des Vénitiens & des Suiſſes ne ſe trouva que trop bien fondée : ces derniers ne tarderent pas à deſcendre dans le Milanèz en grand nombre, & renforcés des troupes du Pape. L'armée Françoiſe étoit trop fatiguée & trop diminuée pour leur tenir tête. On leur diſputa aſſez bien quelques paſſages ; mais enfin il fallut céder au nombre & ſe retirer à Pavie, où on eſpéroit ſe maintenir. Les François n'y furent pas deux jours, que quelque diligence qu'ils euſſent faite à barricader & fortifier les portes, les Suiſſes y entrerent (on n'a jamais ſû par quel moyen), & gagnerent la grande place, où l'allarme fut bien-tôt miſe. Le Capitaine Lonis d'Ars, qui en avoit été fait Gouverneur, s'y rendit promptement, & y fit des choſes merveilleuſes. Chabannes, Humbercourt le ſeconderent, & ſur-tout Bayard, qui s'y ſurpaſſa. Entr'autres faits, il arrêta tout court les Suiſſes, combattant toujours pendant plus de deux heures, n'ayant avec lui que trente-ſix des ſiens, & dans cet intervalle il eut deux chevaux tués ſous lui.

Ce fut par ſon avis que les François en entrant dans la ville conſtruiſirent d'abord un pont de batteaux, quoiqu'il

y en eut un de pierres, pour avoir, en cas de malheur, une retraite aſſurée. L'événement ne tarda pas à vérifier la ſageſſe de cette précaution; car dès que les Suiſſes eurent commencé leur attaque, on ſe mit à faire paſſer d'abord l'artillerie par ce pont, pour tout de ſuite y faire défiler l'armée. Pendant qu'on y travailloit, & que l'on ſe battoit encore ſur la place, le Capitaine Pierrepont qui avoit l'œil au guet, vint avertir les François, qu'au-deſſus de leur pont il arrivoit aux Suiſſes des troupes fraîches ſur de petits batteaux chargés de dix hommes chacun; que s'ils parvenoient à ſe réunir en troupe, ils s'empareroient du pont, envelopperoient les François de toutes parts, & en auroient bon marché. Sur cet avis chacun prit le chemin du pont, où il y eut de part & d'autre bien des coups de donnés & du ſang répandu.

Cependant la cavalerie paſſa, & on laiſſa trois cens Lanſquenets pour la garde du pont. Mais cette journée étoit un de ces jours malheureux où les diſgraces ſemblent ſe ſuccéder ſans relâche: comme la derniere piece d'artillerie paſſoit, qui étoit une longue couleuvrine priſe à Ravenne, elle enfonça la pre-

miere barque, & par-là coupa le chemin aux Lansquenets, qui prirent la fuite, & se sauverent comme ils purent; il y en eut de tués, d'autres jettés dans le Tesin, & bien peu en échapperent. Quand les François furent tous passés, ils rompirent le pont, & arrêterent par ce moyen les poursuivans. Mais ils n'étoient pas encore quittes de leurs maux pour le jour. Bayard, resté le dernier suivant sa coutume, pour faire rompre le pont, reçut un coup de fauconneau tiré de la ville, qui lui frappa l'épaule en passant, & emporta toute la chair jusqu'à l'os. Ceux qui virent le coup, le crurent mort; mais lui qui ne s'effrayoit jamais de rien, ne se déconcerta pas, & quoiqu'il sentit une douleur extrême, il rassura ses compagnons, en leur disant, que ce n'étoit rien, aussi tranquillement que si en effet c'eut été peu de chose. Cependant le sang sortoit avec abondance, & on eut bien de la peine à l'étancher; mais ne se trouvant pas là de Chirurgien, ses gens déchirerent leurs chemises, d'autres mirent sur la playe de la mousse d'arbres; enfin on le mit le mieux que l'on pût en état de suivre l'armée, qui se retira jusqu'à Alexandrie, où se trou-

va un pont fait par les ſoins du Seigneur Théodore Trivulce, lequel avoit pris exprès les devans. Elle n'y fit pas grand ſejour, & fut bien-tôt obligée de déguerpir tout-à-fait la Lombardie, excepté les citadelles de Milan, Crémone, Lugano & Lucarne, & quelques Places dans la Valteline, avec la ville & le château de Breſſe.

Cette armée, ou plutôt débris d'armée, repaſſa les Alpes, & ſe logea en différentes garniſons. Bayard, quoiqu'encore bleſſé, la ſuivit, & ſe rendit à Grenoble auprès de l'Evêque ſon oncle, qui ne l'avoit pas vû depuis le jour qu'il le laiſſa entre les mains du Duc de Savoye en qualité de Page. Il eſt inutile de dire avec quelles démonſtrations de joye il en fut reçu, & de ſatisfaction du renom qu'il s'étoit fait à la guerre, dans l'intervalle de vingt-deux ans.

Il ne reçut pas moins de témoignages d'eſtime & d'admiration de la part de la Nobleſſe; chacun s'empreſſoit à lui donner des fêtes, & tous, même les Dames, ſe félicitoient de l'honneur qu'il faiſoit à leur Province. Il ne pouvoit pas être mieux que là pour ſe rétablir; cependant ſoit par une ſuite de ſa derniere bleſſure, ſoit par les grandes

fatigues qu'il avoit eſſuyées pendant pluſieurs campagnes de ſuite, il fut attaqué d'une fiévre continue qui dura dix-ſept jours, & le réduiſit à l'extrémité. Quand il ſe vit en cet état, ſon regret n'étoit pas de mourir, mais de mourir dans un lit. Hélas! mon Dieu, diſoit-il, ſi c'étoit votre volonté de me retirer à vous, que ne m'avez-vous fait la grace de permettre que je mouruſſe aux pieds de cet incomparable Duc de Nemours, avec mes braves compagnons? Pourquoi ne l'avez-vous pas permis quand je fus bleſſé ſi griévement à l'aſſaut de Breſſe? J'aurois accepté la mort avec joye, à l'exemple de tous mes ancêtres qui ſont morts ſur le champ de bataille. J'y ai tant de fois été expoſé, je l'ai tant bravée, & en tant d'occaſions périlleuſes, d'aſſauts ou d'eſcarmouches! n'en ai-je échappé que pour venir ici mourir dans un lit comme une femme? Cependant, mon Dieu, que votre volonté ſoit accomplie; toute ma confiance eſt dans votre miſéricorde; je ſuis un grand pécheur, mais j'eſpere que vous me pardonnerez mes fautes, & que vous accepterez le ſacrifice de ma vie en expiation. Enfin, ſes regrets & ſes ſentimens de piété étoient ſi touchans

que tous les aſſiſtans fondoient en larmes. Tant qu'il fut dans cet état, tout le monde de la ville, grands & petits, les Nobles comme le peuple, l'Evêque & le Clergé, & juſques aux Religieuſes, étoient ſans ceſſe en prieres pour ſa conſervation, comme s'il eut été le Roi; enfin, Dieu les exauça, ſa fiévre diminua peu à peu, & en huit ou dix jours le quitta tout-à-fait. Son rétabliſſement fut long; mais avec le temps & les ſoins qu'on prit de lui, ſa ſanté ſe rétablit entierement, & aſſez bien pour qu'il donnât pendant quelques mois qu'il paſſa encore à Grenoble, des fêtes aux Dames, & pour qu'il en reçût.

Pendant cet intervalle il lui arriva une avanture galante, que l'on verra ici avec plaiſir, & d'autant plus que le Héros ne s'y démentit point. Il étoit homme comme un autre & ſujet aux tentations; un jour il lui en prit une d'avoir compagnie pour la nuit: il s'adreſſa à ſon valet-de-chambre, & le chargea de lui trouver quelque jeune & jolie fille; il me ſemble, diſoit-il, que je me porte bien, & que je m'en porterai encore mieux. Le domeſtique n'y perdit pas de temps, & chercha ſi bien qu'il découvrit une jeune fille, extrêmement belle,

dont la mere, veuve d'un Gentilhomme, étoit si pauvre, que souvent le pain manquoit pour la mere & pour la fille. Cette femme eut bien de la peine à se résoudre, & encore plus à déterminer la Demoiselle, qui enfin rendue moins de gré que de force, fut livrée au valet-de-chambre, conduite secrettement chez Bayard, & enfermée dans un cabinet en attendant son retour. Dès qu'il fut arrivé, le valet lui annonça qu'il avoit fait la plus belle découverte du monde, & même que la fille étoit Noble. Bayard se la fit amener, & la trouva belle comme un Ange, mais les yeux tous bouffis des larmes qu'elle avoit versées, & versoit encore. Qu'avez-vous, la belle enfant, lui dit-il, est-ce pour pleurer que vous êtes venue ici? Hélas! non, Monseigneur, répondit-elle, en se jettant à ses genoux, je ne sais que trop que ma mere m'a livrée à votre discrétion; cependant je vous assure que je suis vierge, & que je n'aurois jamais fait de faute si je n'y avois été contrainte par violence, comme je le suis: Plût à Dieu que je fusse morte avec honneur avant que de me voir entre vos mains; mais ma mere ne m'y a forcée que par misere, car nous mourons de faim. Là-dessus les sanglots

redoublerent plus fort qu'auparavant. Bayard attendri, & voyant tant de vertu dans cette jeune perſonne, lui dit: En vérité, ma chere Demoiſelle, je me garderai bien de combattre les beaux ſentimens où je vous vois, j'ai toujours reſpecté la vertu, & je la reſpecte ſur-tout dans la Nobleſſe; raſſurez-vous, & venez avec moi, je vais vous conduire dans une maiſon où votre honneur ſera en ſûreté. Cela dit, il fit prendre un flambeau à ſon valet, & conduiſit lui-même la jeune fille chez une Dame de ſes parentes, logée tout proche de lui.

Le lendemain matin il envoya chercher la mere, à qui il fit les plus vifs reproches de s'être portée à un tel deshonneur que de livrer ſa fille, ſur-tout, diſoit-il, étant de race noble l'une & l'autre, vous en êtes encore plus criminelle. La pauvre femme toute effrayée l'aſſura que ſa fille étoit vierge, & que la faim & la miſere étoient les ſeules cauſes de ſa faute. Mais, dites-moi, répliqua Bayard, perſonne ne vous l'a-t'il encore demandée? Un de nos voiſins, répondit-elle, honnête homme & à ſon aiſe m'en a parlé depuis peu de temps; mais il me demande ſix cens florins, & tout ce que je poſſede au monde

monde n'en vaut pas la moitié. Et l'épouseroit-il, repliqua Bayard, si elle avoit cette somme? Oui, Monseigneur, très-certainement, reprit la veuve. Alors le Chevalier se fit apporter un sac dont il tira trois cens écus qu'il lui donna, en disant: Voilà deux cens écus qui valent un peu plus de six cens florins, pour marier votre fille, & cent écus pour l'habiller; ensuite il lui donna à elle-même cent autres écus, & chargea son valet-de-chambre d'avoir les yeux sur la conduite de la mere & de la fille, & de lui en rendre compte, jusqu'à ce que le mariage fût fait; ce qui ne tarda que trois jours. La générosité de Bayard fut récompensée par la satisfaction qu'il eut d'avoir sauvé l'honneur d'une fille Noble & vertueuse, & d'en avoir fait une femme exemplaire, & respectable par sa conduite.

Après qu'il eut encore passé quelque temps en Dauphiné, fêté & chéri de tout le monde, le Roi Louis XII. envoya une armée en Guyenne, aux ordres du Duc de Longueville, pour recouvrer le Royaume de Navarre, sur Ferdinand Roi d'Arragon, qui l'avoit depuis peu usurpé, & pour le restituer à Jean d'Albret, légitime Roi, par sa

femme Catherine de Foix ; (ſans autre motif de la part de Ferdinand, que parce que Jean étoit allié de la France). Cette entrepriſe ne fut pas heureuſe ; l'armée ayant été long-temps dans le pays ſans aucun ſuccès, une partie commandée par Chabannes fut forcée de repaſſer les Pyrénées, avec le Roi de Navarre. Peu après ils furent ſuivis de Bayard, conduiſant un nombre de groſſes pieces d'artillerie, avec un détachement qui, chemin faiſant, s'empara de quelques petites forteresſes, & vinrent enfin mettre le ſiége devant Pampelune. A quatre lieues de cette Ville étoit un Château dont la priſe devenoit intéreſſante dans la circonſtance, non que par lui-même il fut d'une grande force, mais parce qu'il pouvoit s'y enfermer aſſez d'hommes pour ſecourir la Ville, ou du moins inquiéter les aſſiégeans. Le Roi de Navarre & Chabannes prierent Bayard de ſe charger de s'en rendre maître, & il accepta la commiſſion en homme qui n'avoit jamais trouvé rien de difficile. Il prit avec lui ſa Compagnie, auſſi-bien diſpoſée que lui, & compoſée de gens qui, la plûpart, comme on l'a déja dit, avoient commandé ; il y joignit celle du Capitaine Bonneval, autre excellent Of-

ficier, un nombre d'Avanturiers, & environ huit cens Lanſquenets, & alla en plein jour droit à ce Château. Il commença par envoyer un trompette ſommer ceux qui y étoient de le remettre au Roi de Navarre à qui il appartenoit, les aſſurant qu'ils auroient vie & bagues ſauves; mais que s'ils étoient pris d'aſſaut, il n'y auroit quartier pour perſonne. Ceux de dedans étoient tous bons hommes de guerre, au nombre d'environ cent, Eſpagnols, & fort affectionnés à leur Roi, & y avoient été mis par le Duc de Naxara, & l'Alcaïde de los Donzelles (*a*), que Ferdinand avoit nommés, l'un Vicerοi, l'autre Lieutenant Général au Royaume de Navarre. Leur réponſe fut qu'ils garderoient la Place, & ne la rendroient pas, & eux encore moins. Dès que cette réponſe fut rapportée à Bayard, il fit dreſſer une batterie de quatre groſſes pieces de canon, & battre en bréche ſans relâche. Les aſſiégés de leur part avoient bon nombre d'arquebuſes avec deux fauconneaux, & répondoient fort bien à l'artillerie Françoiſe; mais ils ne purent empêcher qu'en moins d'une heure la bréche ne ſe trouvât aſſez grande, quoique de difficile accès, parce qu'il falloit y

monter. Alors Bayard fit ſonner à l'aſſaut, & commanda aux Lanſquenets de marcher & de faire leur devoir ; mais il fallut, avant que de les réſoudre, compoſer avec eux ; ils lui firent dire par leur truchement que ſuivant leur traité, quand une Place étoit priſe d'aſſaut, il leur appartenoit double paye ; que s'il s'y accordoit ils iroient gaiement à la bréche, autrement non. Bayard ignoroit ce traité ; cependant il leur promit que s'ils prenoient cette Place d'aſſaut, ils ſeroient ſatisfaits de ce qu'ils demandoient. Mais ils entendirent, ſans doute, qu'il falloit les payer d'avance, car pas un ne remua de ſa place. Les Avanturiers ſeuls marcherent gaillardement, & trouverent à qui parler, & que s'ils ſavoient bien attaquer, ceux de dedans ne ſavoient pas moins ſe défendre. Bayard voyant qu'il s'étoit donné trois attaques ſans ſuccès, fit ſonner la retraite, & enſuite tirer nombre de coups de canon, en apparence pour aggrandir la breche, mais pour donner le change aux aſſiégés ; car il lui étoit venu dans l'eſprit un de ces expédiens, qui ne lui manquoient jamais dans l'occaſion. Pour l'exécuter il s'adreſſa à un de ſes Hommes-d'Armes, dont il connoiſſoit la

hardieſſe & la bonne conduite, nommé de la Vergne, & lui dit : Compagnon, voulez-vous faire ici un bon coup, & dont je vous promets bonne récompenſe? Voyez-vous cette groſſe tour qui fait l'encoigneure du Château par-derriere ? Il faut que vous preniez avec vous trente ou quarante braves hommes, & pendant que je vais donner aſſaut, & occuper les ennemis à la bréche, vous conduirez vos hommes munis d'échelles pour y entrer ; je ſuis ſûr que vous n'y trouverez perſonne, & vous ſavez ce que vous aurez à faire. La Vergne étoit un homme au fait de la guerre, à qui il n'en fallut pas davantage, il comprit le projet, & l'exécuta à merveilles, pendant que Bayard faiſoit donner l'aſſaut avec plus d'impétuoſité que la premiere fois. Les aſſiégés étoient tous à la bréche, & furent étrangement ſurpris d'entendre crier derriere eux : *France*, *France*, *Navarre*, *Navarre*, & de ſe voir chargés à dos par la Vergne & les ſiens, au nombre de cinquante. Ils voulurent cependant ſe mettre en défenſe, mais dans l'inſtant ils eurent ſur les bras les aſſiégeans entrés par la bréche, qui les mirent tous en pieces, ou peu s'en fallut, & puis pillerent la Place. Bayard y

laiſſa une petite garniſon à la charge d'un Gentilhomme appartenant au Roi de Navarre ; & comme il ſe diſpoſoit à partir pour rejoindre le camp François, les Lanſquenets qui avoient refuſé le ſervice, & qui n'en avoient rendu aucun, eurent la hardieſſe de lui demandet par leur truchement la double paye qu'il leur avoit promis. La propoſition l'irrita ; dites à vos coquins de Lanſquenets, répondit-il, que je leur ferai plutôt donner à chacun un licou pour les pendre, les lâches n'ont jamais voulu marcher à la bréche, & ils demandent la double paye ; j'en inſtruirai le Duc de Suffolc leur Commandant, & le Seigneur de Chabannes pour les faire congédier ; ils ne valent pas les gourgandines du camp. Leur truchement leur ayant rendu cette réponſe, ils commencerent à murmurer tout haut, comme gens prêts à ſe révolter ; mais Bayard fit ſonner à l'étendart, & aſſembler ſes Avanturiers & ſes Gens-d'Armes, réſolu de les exterminer juſqu'au dernier, s'ils faiſoient le moindre mouvement. Ils prirent le bon parti, qui fut de ſe tranquilliſer, & de s'en retourner avec les autres au camp devant Pampelune.

Cette avanture au lieu d'être ſanglan-

te, comme elle pouvoit l'être, se termina par une scène comique, dont le Lecteur s'amusera volontiers.

Quand Bayard fut retourné de son expédition, il fut reçu du Roi de Navarre, de Chabannes, du Duc de Suffolc, & des autres Capitaines avec tous les témoignages de satisfaction que méritoit le service qu'il venoit de rendre, & l'habileté de sa conduite. Il leur conta l'insolente prétention des Lansquenets, & ce qui en étoit arrivé, dont on ne fit que rire. Le soir il donna à souper au Duc de Suffolc, & à beaucoup d'autres Officiers du premier rang. (Sur quoi il faut encore observer à sa gloire, que quoiqu'il ne fût pas riche, il ne laissoit pas de tenir toujours une des meilleures tables de l'armée où il se trouvoit, & de mêler la bonne chere aux fatigues du métier : non qu'il l'aimât ou qu'il fût homme de plaisir, au contraire, dit Syphorien Champier, il étoit tellement sobre, qu'à peine accordoit-il ce nécessaire à la nature : *Sobrius ita fuit, ut vix sumeret naturæ sufficientia.*) Le souper dont il s'agit étoit abondant & délicat, & la joye y étoit répandue, lorsqu'à la fin du repas Pierrepont vint avertir Bayard qu'il y avoit là un Lans-

quenet bien yvre qui le cherchoit pour le tuer ; le Chevalier ſortit de table en riant, mit l'épée à la main ; & s'adreſſant au Lanſquenet : Camarade, dit-il, eſt-ce toi qui cherche le Capitaine Bayard pour le tuer ? Me voilà, défends-toi. L'yvrogne eut une terrible peur, & répondit tout tremblant en baragouinant le François : ce n'eſt pas moi ſeul qui veux le tuer, c'eſt tous les Lanſquenets enſemble. Miſéricorde ! s'écria Bayard, tous les Lanſquenets. Quartier, mon camarade, je ne me ſens pas capable de me battre contre ſix ou ſept mille hommes. Toute la compagnie rioit de l'avanture, & Bayard, pour achever d'en prendre le plaiſir, fit entrer le Lanſquenet, le plaça à table vis-à-vis de lui, & lui verſa de fréquentes & copieuſes raſades, enſorte qu'il l'acheva de peindre comme il étoit déja commencé, & le renvoya. Le Lanſquenet bien content lui jura qu'il feroit toute ſa vie ſon ami, qu'il étoit honnête homme, & que ſon vin étoit bon, & qu'il le défendroit contre tous les Lanſquenets du monde. Cette ſcêne dura aſſez long-temps, & divertit toute la compagnie, qui rioit aux larmes des propos que le vin faiſoit tenir à cet homme, & que ſon mauvais

François rendoit encore plus plaisans.

Retournons au siege de Pampelune. Le jour d'après la rentrée de Bayard au camp, la Place fut battue en bréche, & on essaya d'y donner l'assaut; mais l'Alcaïde de los Donzelès s'y étoit renfermé, & la défendit si bien, que les François furent obligés de surseoir l'assaut, après y avoir perdu beaucoup de monde.

La suite de cette campagne fut toute malheureuse. L'armée en entrant en Navarre y avoit fait un dégât général de tous les biens de la terre; les magasins de bleds & autres vivres avoient été dispersés, & les meules des moulins rompues, dont on eut bien-tôt lieu de se repentir; car tout manqua à la fois, & la famine devint si grande, que bien des soldats en moururent: les troupes étoient nuds pieds & à peine vêtues; enfin on éprouva tous les maux ensemble.

Dans cette triste situation, & pour comble de disgrace, on apprit que le Duc de Naxara s'avançoit avec un corps de huit à dix mille hommes, & qu'il étoit déja au Pont-de-la-Reine; toutes ces circonstances firent conseiller au Roi de Navarre par Chabannes, & par tous les premiers Officiers, de remettre la partie à une autre saison; ensorte que

le ſiege fut levé en plein jour, & l'artillerie retirée; mais elle n'alla pas loin: car à peine lui eut-on fait faire deux ou trois journées de route, avec des peines & des frais incroyables, par un chemin où il y avoit ſans ceſſe à monter & à deſcendre, qu'il fallut y renoncer, & la mettre en pieces pour que l'ennemi n'en profitât pas; d'autant plus encore qu'à chaque moment du jour l'armée étoit harcelée dans ſa retraite, & qu'elle eſſuyoit de ſanglantes eſcarmouches.

Le Duc de Suffolc étoit dans cette armée, & avoit lié une amitié très-étroite avec le Chevalier. Un jour, entr'autres, qu'après une vive eſcarmouche qui dura juſqu'au ſoir, il ſe retiroit excédé de laſſitude, de faim & de ſoif; il vint trouver Bayard pour lui demander à ſouper, car, dit-il, je ſuis encore à jeun, & mes gens m'ont dit qu'il n'y a rien à manger chez moi. Très-volontiers, répondit Bayard, & même je vous régalerai bien; puis appellant ſon Maître-d'Hôtel, il lui commanda d'aller devant faire hâter le ſouper, & faites enſorte, ajouta-t-il, que nous ſoyons traités comme dans Paris. Suffolc rit de tout ſon cœur de cette fanfaronnade, ſachant qu'il n'y avoit pour

personne dans l'armée d'autre pain, depuis deux jours, que du pain de millet; mais il fut bien agréablement surpris d'être régalé comme si en effet il eut été dans Paris.

Les François se retiroient ayant les ennemis à leur suite, qui sans cesse les inquiétoient; cependant la retraite ne fut pas si malheureuse qu'elle devoit l'être naturellement; Bayard fut-tout y acquit bien de l'honneur, étant toujours à l'arriere-garde faisant face aux ennemis, que souvent il faisoit repentir de leur hardiesse. Enfin l'armée gagna Bayonne, où elle trouva à se refaire de la famine qu'elle avoit éprouvée; mais l'abondance même fut un autre malheur, car il périt beaucoup de soldats pour avoir mangé avec excès.

Cette année finit par trois événemens. Le premier fut, que les Vénitiens rentrerent en grace, & firent leur paix avec le Roi. Le second, la mort du Pape Jules II. ennemi irréconciliable du Roi & de la Nation Françoise, qui n'avoit cessé ou de leur faire la guerre, ou de leur en susciter, comme on l'a vû dans le cours de cette histoire, & qui conserva sa mauvaise volonté & sa haine jusqu'au tombeau. Il eut pour successeur le Cardinal de Mé-

dicis, le même qui fut fait priſonnier, à la bataille de Ravennes, & qui prit le nom de Leon X. homme très-ſavant, Protecteur, ou plutôt Reſtaurateur des Sciences, très-ambitieux & grand politique. Le troiſiéme événement, fut que les Anglois firent une deſcente en Bretagne, qui ne leur réuſſit pas. Un jour, entr'autres, un de leurs plus gros vaiſſeaux ſe battit contre un vaiſſeau de guerre de la Reine Anne, Ducheſſe de Bretagne. L'Anglois nommé la Régente, portoit la plus brillante Nobleſſe du Royaume, & en grand nombre; il accrocha le vaiſſeau de la Reine, nommé la Cordeliere, mais pendant le combat il fut jetté du feu de l'un dans l'autre, & ils furent brûlés tous deux, ſans que perſonne pût s'en ſauver.

(1513.) L'année 1513 commença par une expédition en Italie, d'où les François furent encore obligés de ſe retirer avec grande perte. L'armée commandée par l'illuſtre Louis de la Trimoille, perdit une bataille contre les Suiſſes près de Novarre, où il fut tué bien du monde de part & d'autre; deux fils du Seigneur de la Marck y reſterent pour morts; leur pere déſeſpéré de ce malheur, y alla avec ſa compagnie de

cent Hommes-d'Armes pour les ravoir ou périr avec eux ; il fit une si furieuse charge, qu'il repoussa les Vainqueurs jusqu'à un fossé où étoient ses enfans parmi les morts ; il en mit un en travers devant lui sur son cheval, un domestique en fit autant de l'autre, & ils les rapporterent au camp criblés de coups ; cependant avec le temps ils en guérirent. C'eut été grand dommage que leur mort : l'aîné fut depuis le Maréchal de Fleurange, & l'autre le Seigneur de Jametz, tous deux très-illustres dans la suite. (*b*)

Après cette fâcheuse expédition d'Italie, & l'armée étant de retour en France, le Roi ne tarda pas à avoir de quoi l'occuper. Henri VIII. Roi d'Angleterre, à l'instigation du Pape & de Ferdinand Roi d'Arragon, & d'intelligence avec Maximilien I Empereur, fit une descente en Picardie près de Calais, avec de puissantes forces. Louis envoya contre lui des forces proportionnées sous les ordres de Louis d'Hallwin, Seigneur de Piennes, Gouverneur de la Province, & avec lui Bayard, & nombre d'autres bons Capitaines.

Les Anglois ne furent pas si-tôt débarqués qu'ils allerent droit mettre le siége devant Térouenne, qui étoit une bonne

Place & bien fortifiée. Elle étoit défendue par deux très-ſages & très-vaillans hommes, le Sénéchal de Rouergue, François de Teligny, & Antoine de Créqui, Seigneur de Pontdomi. Ils avoient à leurs ordres leurs Compagnies d'Hommes-d'Armes, un bon nombre d'Avanturiers, & un corps de Lanſquenets commandés par leur Capitaine Brandec. Il y en avoit aſſez pour bien défendre la Place, s'ils euſſent eu des vivres & des munitions ſuffiſamment; mais, dit un Hiſtorien contemporain, c'étoit preſque toujours là le défaut qui faiſoit échouer les affaires.

L'Armée Angloiſe étoit commandée par le Duc de Suffolc, (Charles Brandon) & le Capitaine Talbot. Pendant qu'ils canonoient la Place, le Roi d'Angleterre débarqua, & peu s'en fallut que tout en arrivant il ne fût fait priſonnier ſur la route de Calais à Térouenne. Il avoit avec lui près de douze mille hommes de pied, parmi leſquels étoient quatre mille Lanſquenets, & il n'avoit pas un homme de cheval; il fut rencontré par Bayard, qui commandoit un détachement de douze cens Hommes-d'Armes, tous bien délibérés de faire le coup; mais ils n'avoient pas

avec eux un homme de pied. Le Prince Anglois, saisi de peur, mit pied à terre, & se fit environner par ses Lansquenets. Bayard vouloit absolument attaquer avec ses douze cens Hommes-d'Armes, & disoit au Seigneur de Piennes : Chargeons-les, si nous les rompons, nous aurons leur Roi, s'ils nous repoussent nos chevaux nous en tireront sans grande perte. Piennes lui répondit : Faites-en ce que vous voudrez, mais ce sera sans mon consentement : J'ai ordre du Roi de garder seulement son pays, & de ne rien hasarder. Ainsi il n'en fut autre chose, & Bayard & les siens eurent le dépit de voir passer à leurs nés le Roi d'Angleterre & son escorte. Mais enfin notre Héros ne put se contenir : il fondit avec ses gens sur la queue de la troupe, & lui fit si bien doubler le pas, qu'elle abandonna une grosse piece de canon nommée Saint Jean, faisant partie de douze pieces pareilles & uniformes, portant chacune le nom d'un Apôtre, & que par cette raison Henri qualifioit de ses douze Apôtres.

Ce Roi, peu de jours après son arrivée à son camp, y fut joint par l'Empereur, qui lui amena quelques troupes du Hainault & de Bourguignons, & son arri-

vée fut célébrée par des canonades contre la Ville. Le Roi de France étoit venu juſques à Amiens, & mandoit tous les jours à ſon Général d'avitualler Térouenne à quelque prix que ce fût; ce qui étoit très-difficile à cauſe du nombre de troupes qui l'inveſtiſſoient. Cependant pour obéir au Roi on s'y détermina. Il fut réſolu que toute la cavalerie iroit donner une allarme au camp ennemi, & que par cette diverſion on faciliteroit ceux qui ſeroient chargés d'aller à l'autre bout de la Ville jetter des lards dans les foſſés, d'où les aſſiégés les retireroient. Le jour venu, on tenta l'exécution; mais l'ennemi inſtruit par ſes eſpions, plaça douze mille hommes de pied, Anglois, quatre ou cinq mille Lanſquenets, & dix pieces de canon, dans un poſte favorable, pour que ſi-tôt que la cavalerie Françoiſe ſeroit paſſée pour aller donner l'allarme, ce corps de troupes ſortît & lui coupât le chemin; & à l'endroit où il prévoyoit que l'allarme ſeroit donnée, il avoit mis toute ſa cavalerie en armes avec les Bourguignons & ceux du Hainault.

Du côté des François il y avoit ordre de ne point combattre, mais ſeulement d'occuper les ennemis, pour ſeconder

le transport des vivres dans la Ville, & que si les ennemis se montroient en forces, on eut à se retirer en toute diligence. L'ordre fut assez bien exécuté, mais ne réussit pas ; car les François ayant commencé l'escarmouche avec vivacité, & appercevant bien-tôt ce corps de troupes qui sortoit de son embuscade pour les enclorre, firent sonner la retraite, & chacun se mit au galop vers le camp ; les premiers vinrent se jetter sur le corps que conduisoit Chabannes & sur celui du Duc de Longueville, & y mirent tout en désordre. Les poursuivans voyant cette espece de déroute, poussérent leur pointe, & firent tourner le dos à toute l'armée. Chabannes fit plus que le possible pour les rallier ; mais en vain. Tourne, Homme-d'Armes, s'écrioit-il, ce n'est qu'une fausse allarme ; on ne l'écoutoit plus, au contraire tous fuyoient à bride abbatue vers le camp, où étoient les gens de pied & l'artillerie. C'est ce qui fit donner à cette avanture le nom de *la Journée des épe. rons* (*c*). Le Duc de Longueville & Chabannes furent faits prisonniers avec quelques Capitaines ; mais le dernier se sauva des mains de ceux qui l'avoient pris.

Bayard forcé de se retirer comme les

autres, & à ſon grand regret, faiſoit ſouvent volte-face avec une quinzaine d'hommes de ſa Compagnie, & repouſſoit les ennemis. Il trouva un petit pont ſur un courant d'eau très profond qui traverſoit la plaine, & ce pont étoit ſi étroit qu'il n'y pouvoit paſſer que deux hommes de front. Mes amis, s'écria-t-il, arrêtons-nous ici, & gardons ce pont, je vous promets que d'une heure les ennemis ne le gagneront ſur nous. Il envoya en toute diligence un homme de ſa troupe vers Chabannes lui donner avis du poſte où il étoit, & qui arrêteroit les ennemis aſſez de temps pour qu'il lui amenât du ſecours, & que dans le déſordre où ils étoient, ils ſeroient aiſés à défaire. Les Bourguignons & ceux du Haynault (*les Hennuyers*) y furent bientôt, & ſurpris de ſe voir arrêtés par ſi peu d'hommes, les chargerent de toutes leurs forces; mais Bayard fit des prodiges à ſon ordinaire, & auroit donné aux François le temps de ſe rallier & de venir à lui, lorſqu'il apperçut une troupe de deux cens chevaux qui gagnerent le deſſous du courant, & le paſſerent auprès d'un moulin. Alors ſe voyant enfermé devant & derriere, ſans moyen d'échapper, il dit à ſes camarades: Ren-

dons-nous, voici de trop grandes forces, & nous sommes trop peu, ils sont au moins dix contre un, & toute notre proueſſe ne nous ſerviroit de rien ; car nos chevaux ſont rendus de laſſitude, nos gens ſont trop loin pour nous ſecourir, & ſi ces Archers Anglois nous gagnent, ils nous mettront en pieces. Son avis fut ſuivi, & chacun ſe rendit aux plus apparens de la troupe ennemie. Bayard, que la préſence d'eſprit n'abandonnoit jamais, apperçut un Officier bien équipé, qui s'étoit retiré ſous des arbres pour ſe repoſer & ſe raffraîchir : il s'étoit deſarmé, & ſon épée étoit à côté de lui ; notre Chevalier courut à lui à pointe de cheval, & lui portant ſon épée à la gorge, lui dit : Rends-toi Homme-d'Armes, ou je te tue. Le Cavalier bien étonné d'être pris au dépourvû, n'avoit pas envie de mourir-là, il ſe rendit en diſant : Puiſque je ſuis ſans défenſe, je vous remets mon épée & ma perſonne ; mais apprenez-moi à qui je me ſuis rendu : au Capitaine Bayard, répondit le Chevalier, qui eſt lui-même votre priſonnier, & voilà mon épée. Le Gentilhomme ne comprenoit encore rien à l'avanture ; mais Bayard le mit au fait, & fit ſa condition que s'il arri-

voit que les Anglois vouluſſent le tuer, il lui rendroit ſes armes. L'Officier s'y engagea & lui tint parole ; car ils eurent à ſe défendre contre des coureurs qui tuoient les priſonniers, quand ils ne trouvoient pas de butin à faire. Enfin ils arriverent au camp du Roi d'Angleterre, où l'Officier logea ſon priſonnier dans ſa tente, & le traita en homme qui honoroit la vertu même dans ſon ennemi : cela dura quatre ou cinq jours, au bout deſquels Bayard lui dit un matin, d'un air fort ſérieux : Mon Gentilhomme, je commence à m'ennuyer d'être ici à rien faire, vous m'obligeriez beaucoup, ſi vous vouliez me faire conduire au camp du Roi mon Maître. Comment ! dit le Bourguignon, hé, vous n'avez pas encore parlé de votre rançon ! ni vous de la vôtre, reprit Bayard, n'êtes-vous pas mon priſonnier ? N'ai-je pas été le maître de vous tuer, & ſi je me ſuis rendu à vous, ai-je eu d'autre raiſon que de ſauver ma vie ? J'ai votre parole, & vous me la tiendrez, ſinon tôt ou tard je vous en combattrai. Le Gentilhomme, plus étonné qu'auparavant, ne ſavoit que lui répondre, il le connoiſſoit trop bien par ſon nom pour vouloir avoir affaire à lui ; cependant il ſe re-

mit, & lui dit : Mon Capitaine, je ne veux que ce qui sera trouvé juste par ceux à qui nous nous en rapporterons.

L'Empereur ayant appris que Bayard étoit dans le camp, & témoin de la joye que sa prise causoit à tout le monde, comme si c'eut été le gain d'une bataille, l'envoya quérir, & le reçut avec des bontés & des caresses extraordinaires : *Capitaine Bayard, mon ami*, lui dit-il, *j'ai très-grande joye de vous voir ; plût à Dieu que j'eusse beaucoup de tels hommes que vous, il me semble qu'avant qu'il fût guére de temps je me saurois bien vanger des bons tours que le Roi votre Maître m'a faits par le passé.* Mais, ajouta-t-il, il me semble que nous nous sommes vûs quelque part à la guerre ensemble, & que j'avois oui dire que Bayard ne fuyoit point. Sire, répondit le Chevalier, si j'eusse fui je ne serois pas ici ; ensuite il rendit compte à l'Empereur des occasions où il avoit eu l'honneur de se trouver avec lui. En ce moment arriva le Roi d'Angleterre à qui l'Empereur fit connoître Bayard, & qui lui fit aussi l'accueil le plus gracieux ; ensuite badina sur la retraite précipitée des François, & dit qu'il n'avoit jamais vû si bien courir. L'Empereur en

fit auſſi quelques railleries ; mais Bayard les interrompit, en diſant que les Hommes-d'Armes de France n'étoient point à blâmer, parce qu'ils avoient ordre exprès de ne point combattre ; ils n'avoient, ajouta-t-il, ni gens de pied, ni artillerie, & il étoit indubitable que Vos Majeſtés auroient amené-là toutes leurs forces, comme en effet il eſt arrivé, & Elles ſavent que la Nobleſſe Françoiſe jouit d'une réputation faite, non pas cependant que je me mette du nombre. *Vous*, reprit le Roi d'Angleterre, *je crois que ſi tous les Gentilshommes François étoient vos pareils, le ſiége que j'ai mis devant Térouenne me ſeroit bien-tôt levé : mais enfin vous êtes notre priſonnier.* Sauf le reſpect que je dois à Vos Majeſtés, dit Bayard, je ne puis convenir d'être priſonnier, & je les ſupplie d'en être les Juges ; & tout de ſuite, en préſence du Gentilhomme, il raconta le fait, exactement comme nous l'avons rapporté, à quoi l'Officier ne put rien oppoſer. Les deux Princes ſe regarderent, comme pour ſe conſulter, & l'Empereur prononça que Bayard n'étoit point priſonnier, & que le Bourguignon ſeroit plutôt le ſien ; mais que toutes choſes conſidérées, ils demeure-

roient quittes l'un envers l'autre, & que le Chevalier auroit la liberté de s'en retourner, quand le Roi d'Angleterre le lui permettroit. Ce Prince fut obligé de ratifier le jugement; mais il exigea que Bayard demeurât six semaines sur sa parole sans porter les armes, & il lui donna dans cet intervalle la liberté d'aller se promener dans toutes les Villes de la Flandres. Le Chevalier, un genou en terre, remercia les deux Princes de leur décision, & peu de jours après prit congé d'eux, & partit pour visiter ce beau pays. Le Roi d'Angleterre lui fit secretement proposer d'entrer à son service, & qu'il le combleroit de biens & d'honneurs. Le Pape Jules lui avoit fait proposer la même chose à la fin de 1503, après l'affaire de Garillan, avec promesse de le faire Capitaine Général de l'Eglise; mais il n'eut qu'une même réponse à faire à l'un & à l'autre; savoir, *qu'il n'avoit qu'un Maître au Ciel, qui étoit Dieu, & un Maître en terre, qui étoit le Roi de France, & qu'il n'en serviroit jamais d'autres.*

Nous avons déja dit que quoique Bayard ne fut pas riche, il avoit le talent de tenir bonne table par-tout où il se trouvoit. Dès qu'il fut arrivé en Fla-

dres, il donna des fêtes aux Dames, & régala les ſujets de l'Empereur ſi bien & ſi ſouvent, & ſur-tout, quoique le vin fut cher, leur en faiſoit boire de ſi bon, que le ſoir il les renvoyoit contens, & quand ils le quittoient, rien ne leur manquoit que leur lit. Ils auroient bien voulu que cela eut pû durer long-temps; mais le terme expiré, Bayard prit congé d'eux, & fut reconduit avec ſureté à peu de diſtance du camp François.

La ville de Térouenne continuoit d'être canonée ſans relâche, & ne pouvant être ſecourue d'hommes ni de vivres, fut enfin réduite à capituler. Les articles furent que tous les gens de guerre ſortiroient vie & bagues ſauves, qu'il ne ſeroit fait aucun tort aux habitans, & que la ville ne ſeroit pas démolie. Le premier article fut auſſi-bien obſervé que les deux autres le furent mal; car le Roi d'Angleterre, après avoir fait abattre les murailles, fit mettre le feu en divers endroits. Cette ville fut achevée de ruiner ſous le regne d'Henri II. en 1553 par Charles-Quint, & aujourd'hui à peine en reſte-t-il veſtige.

La ville de Tournay ſuivit celle de Térouenne, & tomba dans les mains de l'Anglois, par la faute de la garniſon qui

qui refusa de recevoir un renfort de troupes Françoises, se croyant assez forte pour se garder elle-même. L'hyver sépara les armées, le Roi d'Angleterre & l'Empereur s'en retournerent dans leurs Etats, & les François furent distribués en garnisons, tant en Picardie que dans les Provinces voisines.

Dans le cours de cette même année 1513, les Suisses, alors ennemis de la France, commandés par le Seigneur de Vergi, & accompagnés d'un corps de Lansquenets, descendirent au nombre de trente mille hommes en Bourgogne, où se trouva le Gouverneur de la Province, le brave Louis de la Tremoille, qui n'ayant pas de forces à leur opposer, fut contraint de se renfermer dans Dijon, où il espéroit d'arrêter cette grande armée; mais la ville fut bientôt investie, canonnée avec fureur, & assiégée par deux côtés. Le Gouverneur fit son devoir en grand homme qu'il étoit, se trouvant jour & nuit sur les ramparts; mais enfin les bréches étant faites, & se voyant lui-même avoir très-peu de monde, & sans espérance d'être secouru, il comprit non seulement que sa ville étoit perdue s'il persistoit à la défendre, mais le danger où alloit se

trouver tout le Royaume par cette perte, n'y ayant depuis Dijon jusqu'à Paris aucune Place de défense ; il eut l'habileté de traiter secrétement avec les Suisses ; il leur remontra les biens qu'ils avoient déja reçus des Rois de France, & les grands avantages qu'ils trouveroient toujours dans l'alliance de cette Couronne, leur fit de belles promesses, & se chargea de porter le Roi à s'allier avec eux, pour rester plus amis que jamais ; il leur fit comprendre qu'il y avoit tout à perdre pour eux & rien à gagner à désoler le Royaume : enfin il négocia si bien & si habilement, après être surtout convenu d'une grande somme d'argent, (*d*) qu'ils s'en retournerent, emmenant avec eux les ôtages que le Gouverneur leur donna de ses promesses, le Seigneur de Maizieres son neveu, le jeune Rochefort, fils de Guy de Rochefort Chancelier de France, & quelques notables de la Ville.

Ce traité du Seigneur de la Trimoille ne fut pas approuvé de tout le monde à la Cour, (où souvent la jalousie empoisonne les plus belles choses), mais le blâme ne tarda pas à se changer en éloges, & dès-lors, comme depuis, tous les Historiens ont rapporté ce fait com-

me un des plus grands services qui ayent été rendus à aucuns de nos Rois.

Pendant le séjour de Louis XII. à Amiens, il eut le chagrin d'apprendre la défaite & la mort de son parent & allié Jacques IV. Roi d'Ecosse, qui essayant d'entrer à main armée en Angleterre, fut vaincu en bataille rangée par le Duc de Nortfolc, & resta sur la place parmi les morts. Les quartiers d'hyver pris, le Roi se rendit à Blois, qu'il aimoit comme étant le lieu de sa naissance, & où il espéroit se délasser des fatigues & des chagrins qu'il avoit essuyés pendant toute l'année; mais le contraire arriva.

A peine la Cour étoit-elle à Blois, que la Reine de France, Anne Duchesse de Bretagne, fut saisie d'une maladie qui se déclara mortelle dès les premiers jours, ensorte que tout l'art de la Médecine ne put la préserver de payer le tribut en moins de huit jours, au commencement de Janvier 1513 (*e*) ayant à peine trente-huit ans. Il est hors de notre sujet de nous étendre sur les vertus de cette incomparable Princesse; toutes les histoires sont remplies des éloges qu'elle a mérités par sa grandeur d'ame, sa bonté, sa générosité, sa prudence;

nous dirons ſeulement qu'elle faiſoit de la chaſteté & de la pudeur ſes vertus favorites, & qu'elle avoit pris pour deviſe une hermine qui eſt le ſymbole de la pureté, avec ces mots : *A ma vie.* Le Roi & toute la Cour reſſentirent vivement cette perte ; la Ville & les Provinces, & même les Cours étrangeres, lui donnerent des larmes, & l'on peut dire avec vérité que ſon nom eſt encore reſpecté de notre ſiécle, & ſur-tout dans ſa Province de Bretagne. Elle laiſſa au Roi deux Princeſſes, Madame Claude, qui peu de jours après épouſa François Comte d'Angoulême, Prince du Sang, lequel ſuccéda dans la ſuite à la Couronne, & Madame Renée, femme d'Hercules II. Duc de Ferrare (*f*).

(1514.) Au mois d'Octobre ſuivant, le Roi ſe remaria avec Marie, ſœur du Roi d'Angleterre. Ce fut le Duc de Longueville, fait priſonnier devant Térouenne, & mené en Angleterre, qui négocia cette affaire, pour laquelle le Roi ne montroit pas grand empreſſement ; mais il vouloit la paix, ſes finances étoient épuiſées, ſes troupes diminuées, & il craignoit ſur toutes choſes de fouler ſon Peuple. La Princeſſe fut amenée à Abbeville, & de-là conduite à Paris, où

on lui fit une entrée d'une magnificence étonnante (*g*). Le Roi eut la complaisance de changer son régime de vie en faveur de sa jeune femme, de partager avec elle les plaisirs & les fêtes, & souvent de les pousser bien avant dans la nuit ; en sorte qu'au lieu qu'il étoit accoutumé à se lever de grand matin, & à se coucher de bonne heure, il se prêta à un dérangement qui lui coûta la vie, après un an de viduité & trois mois de son second mariage, le premier Janvier 1514. Si on avoit donné des larmes à la Reine il n'y avoit qu'un an, on eut bien encore un autre sujet d'en verser sur le tombeau d'un si bon Prince, dont la mémoire est à jamais consacrée par le surnom de Pere du Peuple.

Par cette mort, la Couronne passa de droit au Comte d'Angoulême (*h*), âgé de vingt ans, gendre de Louis. Il fut conduit à Rheims & sacré avec une pompe dont il n'y avoit pas encore eu d'exemple avant lui. Les fêtes recommencerent à son entrée dans Paris, où il séjourna jusqu'à Pâques, & pendant cet intervalle il fit son traité de paix par la médiation de Charles Archiduc d'Autriche, Comte de Flandres, lequel devoit épouser Madame Renée sœur de la Reine.

Ce mariage fut rompu avec la paix peu après, & elle épouſa le Duc de Ferrare, comme nous l'avons dit. La Reine de France, veuve de Louis XII. épouſa le Duc de Suffolc, & retourna en Angleterre. Le Duc de Bourbon fut fait Connétable de France n'étant âgé que de vingt-ſix ans, & ſa ſœur épouſa le Duc de Lorraine, Antoine premier.

(1515) Le nouveau Roi ne ſe livroit pas tant à ſes plaiſirs, qu'il ne méditât de conquérir ſon Duché de Milan, que les Sforces continuoient de tenir en ſouveraineté. Il faiſoit défiler ſecretement des troupes par le Lyonnois en Dauphiné, où il avoit fait prendre les devans à Bayard, avec qualité de Lieutenant Général de la Province, & ordre d'aller en avant juſques ſur les terres du Marquiſat de Saluces, où le Seigneur Proſper Colonne étoit avec les troupes, & le titre de Lieutenant Général du Pape, & traitoit ces terres en pays conquis, excepté une Place nommée Ravel, aſſez forte pour s'être ſoutenue contre lui.

On a vû dans toute cette Hiſtoire que Bayard étoit toujours le premier aux opérations, & le dernier aux retraites; voici ſon premier coup d'eſſai dans le

pays. Il fut d'abord que ce Prosper Colonne avoit avec lui trois cens Hommes-d'Armes, & un nombre de Chevaux-Legers, tous parfaitement montés ; il fut aussi où il se retiroit & logeoit ordinairement, & résolut de l'y surprendre. Il avoit avec lui sa compagnie de cent Hommes-d'Armes, & trois à quatre mille hommes de pied ; mais il n'avoit pas assez de cavalerie pour exécuter son projet, auquel l'infanterie ne pouvoit servir. Il en écrivit au Connétable de Bourbon à Briançon, & celui-ci le manda au Roi qui étoit déja à Grenoble, & qui commanda sur le champ à trois de ses plus braves Capitaines d'aller joindre Bayard, & de lui mener leurs compagnies ; savoir Chabannes (*i*), Humbercourt & d'Aubigny. Dès que Bayard les fut en chemin, il entra en Piémont avec ses cent Hommes-d'Armes seulement ; mais Colonne instruit du petit nombre ne s'en étonna pas, & resta tranquille. Le Chevalier communiqua son dessein à deux Gentilshommes Piémontois, dont l'un étoit de la Maison de Solara, & portoit le nom de Morete, & l'autre étoit son cousin ; & il fut conclu entre eux que dès que les Gendarmes de France seroient

arrivés, on iroit nuitamment ſurprendre Proſper Colonne dans la ville de Carmagnole. En effet, dès que le renfort eut joint, Bayard aſſembla les Capitaines, & leur remontra qu'il ne falloit pas différer d'un moment, parce que ſi Colonne étoit informé de leur nombre, il ne les attendroit pas, ou bien il appelleroit à ſon ſecours les Suiſſes qui ſont, dit-il, en grand nombre à Pignerol & à Saluces. C'eſt pourquoi, mon avis eſt que vous donniez cette nuit à vos chevaux le temps de ſe repoſer & de ſe raffraîchir, & demain nous marcherons au point du jour : Nous aurons, il eſt vrai, un courant d'eau aſſez conſidérable à paſſer, mais le Seigneur de Morete, qui eſt ici préſent, & qui connoît le pays, nous enſeignera un gué que nous paſſerons ſans péril. Chacun alla prendre quelques heures de repos, après avoir vû ſi rien ne manquoit aux chevaux & à leurs équipages, & entre deux & trois heures du matin tout le monde fut à cheval, & marcha avec le moins de bruit qu'il fut poſſible.

Colonne étoit dans Carmagnole, mais croyant toujours que Bayard n'avoit que ſa compagnie, il n'en ſeroit pas ſorti ſi-tôt ſans un événement, qui fut que le

même soir que les François faisoient leurs dispositions pour le surprendre au point du jour, il eut avis de se rendre à Pignerol, pour assister à un Conseil qui devoit s'y tenir sur les nouvelles que l'on avoit de la marche des troupes de France. Il partit donc sans défiance d'assez bonne heure & bien accompagné, pour aller dîner à une petite ville nommée Villefranche, sur le Pô, à sept ou huit milles de Carmagnole. Quand la troupe de Bayard fut arrivée au château de cette derniere ville, elle apprit qu'il n'y avoit qu'un quart d'heure que Prosper en étoit parti, & la route qu'il avoit prise.

Il seroit difficile d'exprimer le dépit que chacun eut d'avoir manqué un si beau coup. Les Capitaines délibererent sur le parti qu'ils avoient à prendre; les uns vouloient aller en avant, les autres balançoient; mais Bayard les décida en disant, puisque nous sommes venus jusqu'ici, mon avis est que nous poursuivions, & si nous les trouvons en plaine, il y aura bien du malheur s'il ne nous en reste pas quelqu'un. Tous s'écrierent qu'il avoit raison, & qu'il falloit marcher sur l'heure; mais qu'avant tout il falloit que le Seigneur de Morete, seul

& déguiſé, allât devant pour découvrir l'état de l'ennemi. Morete s'en acquitta très-bien & très-promptement, & vint leur rendre compte que Colonne & toute ſon eſcorte alloient dîner à Villefranche dans la plus grande ſécurité. Auſſitôt ils concertèrent l'ordonnance de leur marche en cette ſorte : Que Humbercourt iroit devant avec cent Archers, qu'à un trait d'arc de lui marcheroit Bayard avec cent Hommes-d'Armes, & enſuite Chabannes & d'Aubigny avec le reſte de la troupe. Cependant Proſper Colonne eut avis par un de ſes eſpions que les François étoient aux champs en grand nombre; je ſais ce que c'eſt, répondit-il, ce ne peut être que le Capitaine Bayard & ſa compagnie, à moins que d'autres n'ayent volé par-deſſus les montagnes. Un moment après, un autre eſpion vint lui dire : Monſeigneur, je vous avertis que les François ſont tout près d'ici avec plus de mille chevaux. Ce ſecond avis l'étourdit un peu, & il appella un de ſes Gentilshommes, auquel il dit : Prenez vingt Cavaliers avec vous, & allez ſur le chemin de Carmagnole voir de quoi il s'agit, & venez me le dire; puis il fit partir ſon Maréchal des Logis, pour lui aller préparer le ſien

à Pignerol, & se mit à table.

Cependant la troupe Françoise s'approchoit suivant l'ordonnance dont on étoit convenu ; les premiers étant environ à un mille & demi de Villefranche, découvrirent le Gentilhomme que Prosper avoit envoyé à la découverte & son cortége, lesquels dès qu'ils les eurent apperçus, montrerent le dos, & à bride abbatue retournerent sur leurs pas. Humbercourt & les siens le poursuivirent ventre à terre, après en avoir fait donner avis à Bayard, qui le suivit du même train. Humbercourt atteignit les fuyards comme ils entroient dans la ville, & qu'ils en vouloient fermer la porte ; mais lui & les siens criant *France*, *France*, les en empêcherent, & firent des merveilles d'armes, sans autre accident, qu'une légere blessure qu'Humbercourt reçut au visage. Bayard fut bien-tôt à lui faisant un bruit étonnant, & il se rendit maître de la porte. Le Maréchal des Logis, qui entendit ce bruit, comme il sortoit de la ville par la porte opposée, revint sur ses pas, & se mit en défense sur la place ; mais il fut bien-tôt renversé, & une partie de son monde tué. Chabannes & d'Aubigny, qui suivoient de près Bayard, mirent une gar-

de à la premiere porte, & allerent eux-mêmes s'emparer de la ſeconde, (car il n'y en avoit que deux) pour empêcher que perſonne ne ſortît; mais malgré eux deux Albanois paſſerent par-deſſus la petite planche du pont-levis, & coururent avertir un corps de quatre mille Suiſſes, qui étoient à un mille & demi de la ville, du danger où ſe trouvoit Proſper, lequel fut auſſi-tôt inveſti & attaqué dans la maiſon où il dînoit. Il tenta de ſe défendre en guerrier qu'il étoit; mais quand il vit le grand nombre des aſſaillans, & qu'il entendit nommer les Capitaines à qui il avoit affaire, il reconnut que la réſiſtance étoit inutile, & ſe rendit avec le plus grand regret du monde, déſeſpéré d'avoir été ſurpris, & de n'avoir pas attendu les François dans la plaine. Bayard qui étoit auſſi bon dans la victoire qu'il étoit brave dans l'action, lui diſoit, pour le conſoler: Seigneur Proſper, c'eſt le ſort des armes, on gagne un jour, on perd le lendemain; mais vous dites que vous auriez ſouhaité nous trouver dans la plaine, remerciez Dieu de ce qu'il ne l'a pas permis; car je vous aſſure, qu'à voir le courage de nos gens, vous auriez eu, vous & les vôtres, bien de la peine à

vous tirer de nos mains. Plût à Dieu, répondit-il froidement, que cela fut arrivé, quand j'aurois dû rester sur la place ! Avec lui furent pris encore trois Capitaines de gens de guerre, le Comte de Policastro, Pierre Morgant, & Charles Cadamasto. Ensuite les François se mirent à piller leurs équipages & leurs effets.

Le butin fut considérable pour le peu de gens qui furent pris, & si on l'eut fait en bon ordre, il auroit été au-delà de cent cinquante mille ducats (*k*); mais il y eut beaucoup de choses brisées & perdues. Le principal objet fut en chevaux, qui étoient au nombre de près de sept cens, & dans ce nombre quatre cens chevaux d'Espagne de la premiere beauté. Prosper leur avoua que pour sa part il y perdoit plus de cinquante mille ducats en vaisselle d'or & d'argent, bijoux & argent monnoyé. Les François ne purent tout emporter, car ils furent avertis que les Suisses venoient au trot les attaquer, & qu'ils n'étoient pas loin, c'est pourquoi ils firent sonner la retraite; chacun prit ce qu'il put emporter de meilleur, on fit marcher les prisonniers devant la troupe, & on se retira. Comme ils sortoient de la ville par une por-

te, les Suiſſes entroient par l'autre, tant à pied qu'à cheval; mais ils ne paſſerent pas outre. Ainſi ſe paſſa cette expédition dont Bayard eut l'honneur de l'invention & du ſuccès, & où ce Seigneur Proſper Colonne ſe vit priſonnier d'un homme qu'il s'étoit vanté de prendre tôt ou tard comme dans une cage.

Le Roi, cependant, à la tête de ſon armée, étoit déja fort avancé dans des montages où jamais armée n'avoit paſſé. Il reçut à Saint-Paul la nouvelle de la priſe de Proſper, qui lui fit d'autant plus de plaiſir, qu'il le connoiſſoit pour vaillant homme de guerre, & que s'il ſe fut trouvé à la bataille qui ſe donna peu de temps après, il auroit eu avec lui au moins mille Hommes-d'Armes, tant d'Eſpagne que du Pape, qui auroient été capables de balancer la victoire.

Les montagnes paſſées, le Roi deſcendit dans le Piémont, traverſa Turin, où le Duc de Savoye le reçut comme un proche parent & allié, & comme il lui convenoit de recevoir un Roi de France. Les Suiſſes qui s'étoient poſtés pour diſputer les paſſages ayant appris la diſgrace de Proſper Colonne, prirent la route de Milan, ayant toujours les François à leur ſuite.

Sur ces entrefaites il fut proposé une suspension d'armes, que l'on regardoit même déja comme conclue. Cela donna lieu au Duc de Gueldres, allié de la France, qui avoit amené au Roi dix mille Lansquenets, de s'en retourner en son pays, laissant ses troupes aux ordres du Duc de Guise (Claude de Lorraine, frere du Duc regnant), & de son Lieutenant le Capitaine Michel. Le Roi s'approcha jusqu'à douze ou quinze milles de Milan, où les Suisses s'étoient renfermés. Mais les négociations furent rompues par la méchanceté du Cardinal de Sion (*l*), ennemi juré de la France, & qui donna alors une preuve bien funeste de sa passion. Il se trouvoit à Milan, & craignoit que par le traité qui se négocioit ce Duché ne tombât entre les mains du Roi. Pendant que Lautrec étoit allé à Galeras porter l'argent dont on étoit convenu par les préliminaires, il s'avisa d'assembler les Suisses, & de les haranguer avec tant de fureur & d'emportement, qu'ils prirent d'abord les armes, sortirent de la ville, & coururent comme des enragés attaquer le camp du Roi, où on ne s'attendoit pas à cette violente incursion. Le Connétable, qui étoit à l'avant-garde, se mit

promptement en défense, & le Roi qui venoit de se mettre à table, la quitta pour aller au secours des siens. L'escarmouche étoit déja commencée, & il y avoit bien des morts de part & d'autre. Les Lansquenets du Roi voulant se signaler par un coup de hardiesse, & fondre sur les Suisses, essayerent de passer un fossé qui étoit au devant du camp François, mais quand ils l'eurent passé au nombre de sept à huit cens, les Suisses les prirent en flanc, & les précipiterent la plûpart dans le fossé, & le carnage en auroit été très grand, si le Duc de Guise, le Connétable, le Comte de Saint-Pol (*m*), Bayard, & plusieurs autres, ne fussent accourus à leur secours, & n'eussent repoussé les Suisses. Le Duc de Guise fut laissé pour mort dans cette action. L'avant-garde acheva la déroute des ennemis, lesquels en fuyant vinrent passer au nombre de deux mille devant le Roi, qui les chargea vivement & en tua beaucoup; mais il courut danger de sa vie, car son buffle fut percé à jour d'un coup de pertuisane. La nuit sépara les combattans qui ne se voyoient plus; chacun se retira de son côté, & l'on resta jusqu'au jour sous les armes, le Roi comme les autres.

Dans la derniere charge sur les Suisses, il arriva une étrange avanture à Bayard, qui devoit naturellement y périr. Il montoit un cheval très-vigoureux, lequel se sentant blessé de plusieurs coups de piques, & s'agitant, se débrida, & ne sentant plus son mords, prit sa course tout à travers les Suisses, & alloit précipiter son cavalier dans une autre troupe qui ne lui auroit pas fait de quartier. Par bonheur le cheval s'embarrassa dans des seps de vignes attachés d'un arbre à l'autre, suivant l'usage d'Italie, & là il fut forcé de s'arrêter. Si Bayard eut une fois en sa vie peur de mourir, ce fut dans ce moment-là; cependant il conserva sa présence d'esprit ordinaire, il se coula de son cheval à terre, quitta toute son armure, & rampant sur les pieds & sur les mains pour n'être point vû, il tourna du côté où il entendoit crier *France*, *France*, & arriva sans malheur au camp du Roi, rendant graces à Dieu de tout son cœur de l'avoir délivré d'un si grand danger.

Le premier homme qu'il rencontra fut le Duc de Loraine, dont il étoit singulierement aimé & estimé, & qui fut bien étonné de le voir à pied, sans armes, & en si mauvais état. Bayard lui

raconta ſon avanture, & le Prince lui fit donner à l'inſtant un très-beau cheval, dont le Chevalier lui-même lui avoit autrefois fait préſent, l'ayant gagné à la premiere priſe de Breſſe; c'étoit un animal étonnant pour ſon courage dans le combat, on eut dit qu'il entendoit & aimoit la guerre comme un homme.

Bayard remonté étoit fâché d'être ſans armet, tant parce que s'étant fort échauffé à marcher, il lui étoit dangereux de ſe réfroidir, que parce qu'il ne regardoit pas la bataille comme finie. Dans ce moment il apperçut près de là un Gentilhomme ſon ami, qui faiſoit porter ſon armet par ſon Page, il le lui emprunta, bien réſolu de ne le rendre qu'après la bataille, qui en effet recommença au point du jour, & ne finit encore qu'environ midi. Les Suiſſes donnerent d'abord dans l'artillerie Françoiſe, qui en détruiſit un grand nombre. Le combat fut vif & ſanglant des deux côtés; enfin ils furent entierement défaits, & laiſſerent ſur la place dix ou douze mille des leurs. Le reſtant ſe retira vers Milan toujours combattant & en aſſez bon ordre, pourſuivis tant par les François, que par les Vénitiens que

la Seigneurie avoit envoyés au Roi, commandés par le Noble Barthelemy d'Alviane, qui perdit plusieurs de ses meilleurs Officiers, entre autres le jeune de Petigliane (*n*). Les François en perdirent aussi des plus illustres, tels que le Comte de Saint Pol, le brave Humbercourt (*o*), le Comte de Sancere, & le Seigneur de Muy; le Prince de Talmont (cadet de Louis de la Trimoille), & le Comte de Bussi, frere du défunt Grand-Maître de Chaumont, qui y furent blessés, moururent peu après.

Les Suisses ne séjournerent à Milan que le jour de leur défaite, & reprirent dès le lendemain le chemin de leur pays. Le Roi balança s'il enverroit après eux pour les achever; mais il jugea plus à propos de les laisser aller, prévoyant qu'il pourroit dans la suite avoir besoin d'eux, & s'il eut voulu, il ne s'en seroit pas retourné un seul Voilà quel fut le succès de la charitable harangue du Cardinal de Sion.

Le même jour au soir, le Roi à son souper parla beaucoup de cette bataille & de ceux qui s'y étoient distingués, & toutes les voix se réunirent à donner la palme au Chevalier Bayard, qui y avoit fait, comme par-tout ailleurs, des pro-

diges, & qui reçut du Roi la plus glorieuſe récompenſe qu'un ſujet puiſſe eſpérer de la part de ſon Prince; car le Roi voulut recevoir de ſa main l'Ordre de Chevalerie. Bayard s'en excuſa avec ſa modeſtie ordinaire, lui repréſentant que tant d'honneur ne lui appartenoit pas, mais plutôt aux Princes du Sang, ou autres grands Seigneurs qui s'étoient ſignalés plus que lui. Le Roi le voulut abſolument, & le lui ordonna en ces termes: *Avant que de créer Chevaliers ceux qui ont bien fait à la bataille, il faut que ſoye moi-même créé Chevalier par quelqu'un qui le ſoit; pourquoi, Bayard, mon ami, je veux qu'aujourd'hui ſoye fait Chevalier par vos mains, parce que celui qui a combattu à pied & à cheval entre tous autres, eſt tenu & réputé le plus digne Chevalier. Or eſt ainſi de vous, qu'avez en pluſieurs batailles combattu contre pluſieurs Nations. Ainſi, Bayard, dépêchez vous; il ne faut ici alléguer ni Loix, ni Canons, faites mon vouloir & commandement, ſi vous voulez être du nombre de mes bons ſerviteurs & ſujets. Je n'ai plus qu'à obéir, répondit Bayard, & prenant ſon épée, il dit: Sire, autant vaille que ſi c'étoit Roland ou Olivier,*

Godefroy ou Baudouin son frere ; puis il fit la cérémonie, & ajouta : certes vous êtes le premier Prince que oncque fis Chevalier. Dieu veuille qu'en guerre ne fuyiez jamais. Ensuite ayant baisé son épée, & la tenant de la main droite, il dit : Glorieuse épée, qui aujourd'hui as eu l'honneur de faire Chevalier le plus grand Roi du monde, je ne t'employerai jamais que contre les Infideles, ennemis du nom Chrétien. Certes, ma bonne épée, tu seras moult bien comme relique gardée, & sur toutes autres honorée. Enfin il fit deux sauts, & la remit au fourreau. (Cette épée a été perdue : Charles-Emanuel, Duc de Savoye, souhaita de l'avoir comme une piéce de grande valeur, & la fit demander aux héritiers de Bayard après sa mort, & au défaut il obtint sa masse d'armes de Charles du Motet, Seigneur de Chichiliane, l'un d'eux, à qui il écrivit en l'en remerciant, *que parmi le contentement qu'il auroit de voir cette piéce au lieu plus digne de sa Gallerie, il étoit déplaisant de quoi elle ne seroit pas en si bonnes mains que celles de son premier Maître* (*p*).

Les Historiens contemporains qui ont rapporté cette défaite des Suisses, font

très-honorable mention de trois cens Gentilshommes Dauphinois qui s'y trouverent & s'y ſignalerent ; tous de Maiſons anciennes & illuſtrées, dont pluſieurs ſubſiſtent encore, d'autres ſont éteintes. Mais comme cela n'eſt pas de notre ſujet, nous y renvoyons le Lecteur.

Maximilien Sforce, qui ſe prétendoit légitime Duc de Milan, comme héritier de ſon pere, ſe retira dans le Château après la défaite des Suiſſes ; mais dès qu'il vit faire les préparatifs pour l'y aſſiéger, il le rendit, & en ſortit lui & les ſiens vie & bagues ſauves. Le Roi devenu tranquille, alla à Boulogne voir le Pape Léon X, qui lui fit une réception magnifique, & après quelque ſéjour & beaucoup de conférences où furent jettés les fondemens du Concordat, le Roi retourna à Milan, d'où il reprit peu après la route de ſon Royaume, laiſſant pour ſon Lieutenant général le Connétable Duc de Bourbon.

François I. entra dans ſon Royaume par la Provence, où il trouva à ſa rencontre la Reine ſa femme, & Madame de Baujeu ſa mere, qu'il avoit nommée Régente en partant pour l'Italie.

Dans le même temps (le 23 Janvier

1515) mourut Ferdinand Roi d'Arragon, veuf de l'incomparable Isabelle, Reine de Castille. Ils ne laisserent qu'une fille, connue sous le nom de Jeanne-la-Folle, alors veuve de Philippe le Beau, Archiduc d'Autriche, & mere de Charles-Quint & de Ferdinand I. tous deux Empereurs.

Peu après Ferdinand, mourut aussi Jean d'Albret, Roi de Navarre, dont Ferdinand avoit usurpé le Royaume, comme on l'a vû dans cette Histoire (*q*).

(1516.) L'Empereur jaloux de la victoire que le Roi venoit de remporter, & qui le rendoit maître de Milan, rassembla un très-grand nombre de Lansquenets, avec des Suisses du Canton de Zurich & des Ligues Grises, & marcha en personne vers le Milanès. Le Connétable n'ayant pas assez de forces pour aller à sa rencontre, se renferma dans la ville avec son armée; mais ayant reçu peu de jours après un secours de huit ou dix mille Suisses, l'Empereur ne lui donna pas le temps de l'aller chercher en plaine, & se retira plus vîte qu'il n'étoit venu, laissant un bon nombre des siens prisonniers de guerre; & l'année suivante il mourut, & eut pour suc-

ceſſeur ſon petit-fils, Charles-Quint, déja Roi d'Eſpagne, du chef de ſa mere Jeanne-la-Folle.

Le Roi de France eut la ſatisfaction de ſe voir pere d'un Dauphin, né dans la ville d'Amboiſe le dernier jour de Février, qui fut reçu de tout le Royaume avec des réjouiſſances infinies, & qui mourut Dauphin en l'année 1536.

(1517.) François I. n'ayant rien à démêler avec le nouvel Empereur, ſe tenoit tranquille & jouiſſoit des plaiſirs de la Cour, lorſqu'un événement, qui ne ſe pouvoit prévoir, vint troubler ſon repos. La Seigneur de Sedan, Robert de la Marck, dont il a été parlé ci-devant, & qui étoit au ſervice de France, fit quelques courſes ſur les terres de Charles, ſans qu'on ait jamais ſû la cauſe d'une tentative ſi inégale. L'Empereur eut bien-tôt mis ſur pied plus de troupes qu'il n'en falloit pour réduire un ſi foible ennemi, & ſe rendre maître de la campagne. Son armée étoit de quarante mille hommes, ſous les ordres de deux vaillans Chefs, Henri, Comte de Naſſaw (*r*), & le Seigneur de Sickengen, avec cent dix pieces de canons. Cette armée courut les terres du Seigneur de Sedan, lui prit quatre Places,

Places, Floranges, Bouillon, Meſſancourt & Loignes ; quelques-autres ſe défendirent, mais Sedan & Jametz ne furent point aſſiégées, étant preſque imprenables. Cette expédition donna de l'ombrage au Roi François I. Il ne voyoit pas tranquillement les frontieres de ſa Province de Champagne à la merci d'une armée ſi formidable ; c'eſt pourquoi il envoya ſon beau-frere, le Duc d'Alençon, avec quelque nombre de cavalerie ſur cette frontiere, & lui-même ſe rendit à Rheims. Les Impériaux affectoient de ne donner aucun ſigne d'hoſtilité, payant exactement tout ce qu'ils achetoient ſur les terres de France, & leur Général, le Comte de Naſſaw, y tenant la main, comme en ayant l'ordre exprès de l'Empereur, qui vouloit, diſoit-il, ſe maintenir en paix avec le Roi.

Cependant tout-à coup & ſans aucune déclaration de guerre, les Impériaux mirent le ſiége devant Mouzon, dont étoit Gouverneur le Seigneur de Montmort, Grand Ecuyer de Bretagne, & qui n'ayant que ſa Compagnie, & quelque peu de gens de pied, n'étoit pas en état de défendre une place ſurpriſe & dénuée de vivres & d'artillerie. Ce

qu'il y eut de plus fâcheux encore pour lui, c'eſt que quoiqu'il eut bon courage à la défendre juſqu'au dernier ſoupir, ſes gens lui refuſerent le ſervice, & le forcerent à la rendre aux conditions d'en ſortir vies ſauves. Quelques-uns voulurent lui en faire un crime auprès du Roi, comme n'ayant pas fait ſon devoir; mais ceux qui entendoient la guerre lui rendirent juſtice, ſur-tout ceux qui le connoiſſoient capable de s'enſevelir ſous les ruines.

Cet événement ne fit qu'inquiéter le Roi pour la Champagne; & comme la ville de Mezieres étoit la plus proche de Mouzon, il jugea qu'elle étoit auſſi la premiere à garder, d'autant plus que ſi elle eut été priſe, la Champagne étoit ſans défenſe. Il manda auſſi-tôt le Chevalier Bayard, comme l'homme de ſon Royaume en qui il avoit le plus de confiance, & le plus capable de défendre la Place aſſez long-temps pour le mettre en état d'aſſembler une armée, & de faire tête à celle de l'Empereur. Bayard étant arrivé, il fut tenu un Conſeil de guerre auquel il aſſiſta. On y conſidera l'état de la ville de Mezieres, la proximité de l'armée ennemie, l'impoſſibilité de mettre dans l'inſtant des trou-

pes sur pied, de les faire partir, & de les munir de vivres & d'artillerie. Le résultat de ce Conseil fut donc de brûler Mezieres, & de dévaster tous les environs pour affamer l'armée ennemie. Mais Bayard s'y opposa, & dit au Roi : *Sire, il n'y a point de Place foible, là où il y a des gens de bien pour la défendre*, & il s'offrit de s'en charger, & d'en rendre bon compte. Le Roi l'en chargea, & donna ordre au Duc d'Alençon, Gouverneur de la Province, de lui fournir tout ce qu'il demanderoit, en hommes, artillerie, vivres & munitions.

Bayard n'avoit en sa vie reçu de commission qui lui fit autant de plaisir que celle-là, ni de plus belle occasion de servir son Maître & d'acquerir de l'honneur. Il se rendit en diligence dans Mezieres, avec la Compagnie de cent Hommes d'Armes du Duc de Lorraine, qu'il commandoit en qualité de son Lieutenant, & avec des Capitaines de son choix, Charles Alleman, Seigneur de Laval, & Pierre Terrail, Seigneur de Bernin, ses cousins, Antoine de Clermont, Vicomte de Tallard, François de Sassenage, Eynard, Guyffrey, Beaumont, & autres (*s*), tous du Dauphiné, & de l'élite de la Noblesse, qui

y menerent leurs Compagnies. Anne de Montmorency, alors âgé de vingt-huit ans, & depuis Grand-Maître & Connétable de France, voulut l'y ſuivre, avec ſa Compagnie d'Hommes-d'Armes, *ſe faiſant honneur de ſervir*, diſoit il, *ſous un ſi grand & renommé Capitaine.* Pluſieurs autres jeunes Gentilshommes imiterent ce vertueux exemple, & ſe rendirent auprès de Bayard pour apprendre ſous lui le métier de la guerre; entr'autres le Capitaine Bocard, de la Maiſon de Reffuge, & le Seigneur de Montmoreau, qui lui menerent chacun mille hommes de pied.

A ſon arrivée, il trouva la Place hors d'état de ſoutenir le ſiége auquel il s'attendoit du jour au lendemain. Son premier ſoin fut de faire ſortir par le pont de la Meuſe toutes les bouches inutiles, & de faire rompre le pont ſitôt que tout fut dehors; enſuite il aſſembla tous les Chefs de la ville & ceux de la garniſon qu'il y avoit trouvée, leur fit jurer de ne jamais parler de rendre la Place, mais de la défendre juſqu'à la mort; & ſi les vivres nous manquent, ajouta-t-il en riant, nous mangerons nos chevaux & nos bottes. Puis il ordonna de réparer les endroits fortifiés,

de fortifier ceux qui ne l'étoient pas, & pour donner courage aux travailleurs, il mit le premier la main à l'œuvre, & leur distribua plus de six mille écus de son argent : *Camarades*, leur disoit-il, *nous sera-t-il reproché que cette Ville soit perdue par notre faute, vû que nous sommes si belle compagnie ensemble, & de si gens de bien ? Il me semble que si nous étions dans un pré, n'ayant devant nous qu'un fossé de quatre pieds, encore combattrions-nous un jour entier avant que d'être défaits ; Dieu merci, nous avons fossé, murailles & rampart, où je crois, avant que les ennemis mettent le pied, beaucoup des leurs dormiront aux fossés.* Enfin il encourageoit tellement ses gens, que tous pensoient qu'il leur suffisoit de l'avoir pour Chef, & qu'ils étoient invincibles.

Deux jours après qu'il fut dans la Place, le siége y fut mis de deux côtés, en-deçà de la Meuse par le Capitaine Sickengen, avec quatorze ou quinze mille hommes, & au-delà par le Comte de Nassaw, avec plus de vingt mille. Le lendemain ils envoyerent un Hérault sommer Bayard de leur remettre la Place. Le Hérault introduit dans la Ville, fit sa commission, qui

étoit de remontrer de leur part au Commandant qu'elle n'étoit pas pour leur réſiſter long-temps, qu'ils eſtimoient *la grande & louable Chevalerie qui étoit en lui, & ſeroient merveilleuſement déplaiſans s'il étoit pris d'aſſaut, car ſon honneur en amoindriroit, & par avanture lui coûteroit-il la vie :* qu'enfin s'il vouloit ſe rendre ils lui feroient telle compoſition qu'il voudroit. Bayard à ces propoſitions répondit en ſouriant : » Qu'il ne favoit pas avoir l'honneur » d'être connu des Seigneurs de Naſſaw » & de Sickengen, qu'il les remercioit » de leurs offres gracieuſes ; mais que » le Roi l'ayant choiſi pour garder la » Place, il la conſerveroit ſi bien qu'ils » s'ennuyeroient du ſiége avant lui, & » qu'avant que d'entendre à en ſortir, » il eſpéroit faire dans les foſſés un » pont de corps morts ſur leſquels il » pourroit paſſer ». Le Hérault congédié avec cette vaillante réponſe, la rendit à ſes Maîtres, en préſence d'un Capitaine François nommé Jean Picard, qui leur dit : Meſſeigneurs, je connois ce Capitaine Bayard, & j'ai ſervi ſous lui ; ne vous attendez pas d'entrer dans cette Place tant qu'il ſera vivant ; c'eſt un homme qui donne du cœur aux plus

lâches ; je vous assure que lui & les siens mourront sur la bréche avant que nous y mettions le pied, & que pour moi je voudrois qu'il y eut dans la ville deux mille hommes de plus, & que sa personne n'y fût point. Capitaine Picard, répondit le Comte de Nassaw, ce Seigneur de Bayard est-il de bronze ou d'acier ? S'il est si brave, qu'il se prépare à nous le faire voir, car d'ici à quatre jours je lui enverrai tant de coups de canon, qu'il ne saura de quel côté se tourner. *A la bonne heure*, dit Picard ; *mais vous ne l'aurez pas comme vous croyez.*

Cela dit, les deux Généraux ordonnerent les batteries de canons, chacun de leur côté, & furent si bien obéis, qu'en moins de quatre jours il en fut tiré plus de cinq mille coups contre la ville ; ceux de dedans repondoient très-bien pour l'artillerie qu'ils avoient. Sitôt que les mille hommes du Seigneur de Montmoreau entendirent le premier jeu de ces batteries, ils s'enfuirent malgré lui, les uns par la porte, les autres par-dessus les murailles. Cela fut rapporté à Bayard, qui répondit : *Tant mieux, j'aime mieux de tels coquins dehors que dedans, pareille canaille n'étoit pas di-*

gne d'acquérir de l'honneur avec nous.

Cependant la Place étoit grandement incommodée du quartier de Sickengen, parce qu'étant placé ſur une coline, il tiroit à ſon avantage. Bayard qui, non-ſeulement étoit le plus hardi & le plus vigilant homme de ſon ſiécle, mais qui n'avoit pas ſon pareil pour les expédiens, en imagina un bien ſingulier pour faire déloger Sickengen de ſon poſte, & cet expédient lui réuſſit. Ce fut d'écrire au Seigneur Robert de la Marck, qui étoit à Sedan, une lettre par laquelle, après lui avoir mandé qu'il étoit aſſiégé de deux côtés, il ajoutoit: *Il me ſemble que depuis un an vous m'avez dit que vous vous propoſiez d'attirer le Comte de Naſſaw au ſervice du Roi notre Maître, & qu'il eſt votre parent; je le déſirerois autant que vous, ſur la réputation qu'il a d'être* gentil galand. *Si vous croyez que cela ſe puiſſe faire, je vous donne avis d'y travailler plutôt aujourd'hui que demain, parce qu'avant qu'il ſoit vingt-quatre heures, lui & tout ſon camp ſera mis en pieces. J'ai avis que douze mille Suiſſes & huit cens Hommes-d'Armes doivent coucher ce ſoir à trois lieues d'ici, qui, demain au point du jour fonderont ſur lui, pen-*

dant que de mon côté je ferai une vigoureuse sortie, & sera bienheureux celui qui en échappera. J'ai cru devoir vous en prévenir ; mais il faut me garder le secret. La lettre écrite, il en chargea un payſan, à qui il donna un écu, & lui dit : Va-t-en porter cette lettre au Seigneur de la Marck, qui eſt à Sedan à trois lieues d'ici, & tu lui feras les recommandations du Capitaine Bayard qui lui écrit. Bayard ſavoit bien que le payſan ſeroit infailliblement arrêté en chemin, comme il le fut en effet à deux jets d'arc de la ville, & mené à Sickengen, qui le queſtionna. Le pauvre homme ſe crut à ſon dernier moment, auſſi étoit-il en grand danger d'être pendu. Monſeigneur, lui dit-il, le Grand Capitaine qui eſt dans notre Ville m'envoye porter cette lettre au Seigneur de Sedan, & la tirant d'une bourſe, il la lui remit. Sickengen l'ouvrit, & fut étrangement étonné de ce qu'elle contenoit, & crut que le Comte de Naſſaw, avec lequel il avoit eu de vives paroles depuis peu au ſujet du commandement, & à qui il avoit refuſé d'obéir, vouloit par vengeance lui faire un mauvais tour ; mais, dit-il en jurant, je l'en empêcherai bien ; enſuite il appella cinq

ou fit de ses Capitaines, & leur donna la lettre à lire; ils en furent aussi indignés que lui, pensant, comme leur Chef, que le Comte n'avoit mis leur camp de l'autre côté de la Meuse que pour les sacrifier. Aussi-tôt Sickengen, sans prendre leur avis, fit battre le tambour & sonner à l'étendart, plier bagages & passer la riviere. Le Comte qui, de son camp, entendoit le mouvement, envoya un Gentilhomme savoir ce que c'étoit. Celui-ci trouva le corps d'armée en armes, & en train de passer la Meuse, & retourna en rendre compte à Nassaw, dont la surprise redoubla d'autant plus que s'éloigner c'étoit lever le siége. Il renvoya une seconde fois prier Sickengen de ne pas lever le camp qu'ils n'eussent conféré ensemble, qu'autrement ce seroit faire contre son devoir & contre le service de l'Empereur. Sickengen répondit durement: Allez dire au Comte de Nassaw que je ne suis pas sa dupe, & que pour son plaisir je ne me tiendrai pas à la boucherie, & que s'il veut m'empêcher de déloger d'ici, nous verrons de lui à moi à qui le camp demeurera. Nassaw, qui comprit encore moins cette derniere réponse que la premiere, & qui crut que

Sickengen passoit pour l'attaquer, mit son armée en bataille; Sickengen en fit autant dès qu'il eut passé la riviere; les tambours & trompettes faisoient des deux côtés un bruit épouvantable, & il sembloit que les deux armées allassent fondre l'une sur l'autre. Cependant on s'appaisa; mais les deux Généraux irrités ne voulurent ni se voir, ni se parler de plus de huit jours, & par provision décamperent tous les deux, chacun de leur côté. (Sickengen entra en Picardie, poussa jusqu'à Guise, mettant le feu par-tout où il passoit). Avec le temps ils se raccommoderent quand ils eurent découvert qu'ils avoient été également dupés.

Ce fut un miracle que le porteur de la lettre échappât du danger qu'il avoit couru; mais il eut le bonheur de rentrer dans Mezieres, où il rendit compte à Bayard de ce qui lui étoit arrivé, qu'il avoit été arrêté & sa lettre prise, qu'elle avoit occasionné bien du bruit, & qu'enfin les ennemis avoient décampé. Bayard rit à gorge déployée du succès de son stratagême, & dans l'excès de sa joye il dit: Puisqu'ils n'ont pas voulu commencer le jeu, ce sera donc moi, & dans l'instant il leur envoya cinq ou

ſix volées de canon tout-à-la-fois. Ainſi fut levé le ſiége de Mezieres, après avoir duré trois ſemaines (*t*), pendant leſquelles les Aſſiégeans avoient perdu beaucoup de monde, ſans avoir oſé donner un aſſault.

Quand le Roi apprit la levée du ſiége de Mezieres, & l'artifice dont Bayard s'étoit ſervi, il en reſſentit une joie immodérée. Il n'avoit ſouhaité que d'avoir le temps de raſſembler une armée qu'il pût oppoſer à celle de l'Empereur, & Bayard avoit doublé ſes eſpérances en lui procurant cette ſatisfaction, & en délivrant la Champagne; ſi bien que l'armée Royale étoit déja ſur la frontiere, & campée à Fervaques. Le Roi alla la joindre, & le Chevalier s'y rendit pour lui rendre compte de ſon opération, & chemin faiſant reprit Mouzon. Il fut reçu de ſon Prince avec des careſſes & des éloges incroyables. Le Roi le fit Chevalier de ſon Ordre, & lui donna, par une diſtinction ſans exemple, une Compagnie de cent Hommes-d'Armes en chef, honneur qui n'appartenoit qu'aux Princes du Sang (*u*). Toute la France retentit des louanges de Bayard; tout le monde convenant que ſans ſa belle réſiſtance à Mezieres l'armée de Charles-

Quint auroit pû pénétrer jusqu'au cœur du Royaume, d'autant plus aisément que dans la sécurité où étoit le Roi sur la foi de la paix, il n'avoit point d'armée sur pied en état d'arrêter quarante mille hommes; mais il en tira vengeance en suivant cette armée jusques dans Valenciennes. Et si les Allemands, aux ordres de Sickengen avoient fait beaucoup de dégât en Picardie, les François le leur rendirent au double dans le Hainaut.

Ce fut un spectacle touchant que la sortie de Bayard & de ses troupes de la ville de Mezieres; les habitans les reconduisirent fort loin avec des actions de graces & des acclamations; ils les nommoient leurs défenseurs, leurs libérateurs, & baisoient les armes & les casaques des soldats. Enfin, cet heureux événement y fut célébré par une fête publique pendant plusieurs années.

Aux approches de l'hyver le Roi revint à Paris, & Bayard l'y accompagna. Les éloges publics recommencerent à son arrivée: c'étoit tous les jours un concours des Grands & des petits pour le voir & le féliciter. Enfin le Parlement de Paris mit le comble à la gloire de notre Héros, en lui faisant une

députation de Présidens & de Conseillers pour le complimenter sur le grand service qu'il venoit de rendre au Roi & à tout le Royaume.

Après qu'il eut fait quelque séjour à Paris, il alla passer l'hyver à Grenoble, où il y auroit du superflu à raconter la réception qui l'y attendoit, & les fêtes qu'on lui fit : Outre sa dignité de Lieutenant général de la Province, il appartenoit à la plus haute Noblesse du Dauphiné, & cette Noblesse se faisoit un honneur de partager ses lauriers dont il étoit couronné ; c'étoit à qui l'auroit à son tour, & l'on venoit de l'extrémité de la Province pour le voir & pour l'admirer.

Au printemps suivant, le Roi étant à Compiegne, reçut quelques nouvelles que les Génois vouloient remuer, & qu'il seroit bon de leur envoyer, pour les contenir dans le devoir, un Officier sage & prudent. François I. ne balança pas sur le choix, il manda d'abord Bayard, dont il connoissoit l'attachement pour ses Maîtres, & son empressement à leur être utile ; quand il fut arrivé, il le chargea de cette commission & de ses ordres, & finit par ses propres termes : *Je vous prie, tant que*

je puis vous prier, de faire ce voyage pour l'amour de moi, ayant grand espoir en votre personne. Bayard sans délai reprit la route de Grenoble, & tout de suite celle de Gênes, où, pendant son séjour, non-seulement tout fut tranquille, mais il sut se faire estimer & respecter de tous, tant du Gouvernement, que de la Noblesse & du Peuple. Il avoit mené avec lui sa Compagnie de cent Hommes d'Armes & celle de cinq cens hommes de pied, & il étoit accompagné de quantité de Gentilshommes de la Province, entr'autres de Charles Allemand, de Balthazar de Beaumont, & du Seigneur de Romanêche. Ayant passé quelque temps à Gênes, il alla joindre le Maréchal de Foix (*x*) & le Seigneur Dom Pedro de Navarre, dont il a déja été parlé, & qui avoit passé du service d'Espagne à celui du Roi, & ils se rendirent ensemble à l'armée Françoise devant Milan, sous les ordres du fameux Lautrec, aussi Maréchal de France (*y*). Cette campagne ne fut pas heureuse, parce que les Suisses ayant été repoussés à la premiere attaque à l'affaire de la Bicoque, refuserent de retourner à la charge, & peu de jours après regagnerent leur pays, ce qui fut cause que l'on

mit le reſte des troupes en garniſon.

Bayard revint ſur la frontière du Marquiſat de Saluces avec ſa Compagnie & deux mille hommes de pied, commandés par deux Seigneurs Dauphinois, Herculeys & Vatillieu, & là ils attendirent que les ennemis euſſent pareillement pris leurs garniſons; enſuite il repaſſa les monts & ſe rendit à Grenoble, où il trouva que la peſte commençoit à ſe déclarer. Il eut lieu d'exercer là ſes deux vertus favorites, la vigilance & la charité. Il pourvut à tout, nourrit à ſes dépens les pauvres, malades ou ſuſpects de maladie, les fit aſſiſter de Médecins, de Chirurgiens, & de médicamens. Il étendit ſes ſoins & ſes bienfaits juſques ſur les Monaſteres des deux ſexes; enfin, on eut obligation au Chevalier Bayard de la ceſſation très-prompte de ce redoutable fléau.

(1523.) L'année ſuivante, le Roi qui vouloit abſolument rentrer dans ſon Duché de Milan, réſolut d'y aller commander une armée en perſonne; mais l'évaſion de Charles Duc de Bourbon, Connétable de France, qui s'étoit jetté dans le parti de l'Empereur, fit qu'il changea d'avis, & qu'il envoya pour commander à ſa place Guil-

laume Gouffier, Seigneur de Bonivet, Amiral de France, l'un de ses favoris, & sous lui plusieurs Officiers, & sur-tout Bayard, qu'il n'avoit garde d'oublier.

Tandis que l'Amiral mit le siége devant Milan, le Chevalier marcha du côté de Lodi avec huit mille hommes de pied, quatre cens Hommes-d'Armes & huit piéces de canon; son dessein étoit d'y surprendre le Duc de Mantoue, Frederic de Gonzagues, qui s'y étoit jetté; mais ce Prince ne l'attendit pas: ce fut assez pour lui d'entendre nommer Bayard, & de savoir qu'il n'étoit pas loin, pour qu'il prît le parti de sortir précipitamment de la ville par la porte opposée. Bayard entra dans Lodi sans difficulté, y mit garnison, & tout de suite se rendit devant Cremone, qu'il assiégea & canonna à la barbe des troupes du Pape & de Venise, qui n'oserent s'y opposer, & il s'en seroit rendu maître, sans des pluyes continuelles & des orages qui durerent quatre ou cinq jours sans interruption; enforte qu'il fut obligé de se retirer, tant parce qu'il avoit les ennemis tout autour de lui, que parce qu'il craignit de manquer de vivres; mais si peu qu'il en eut, il en raffraîchit la garnison du Château.

qui tenoit pour le Roi, auſſi-bien que d'hommes & de munitions.

(1524.) Au commencement de l'année 1524, l'armée du Roi devant Milan s'affoibliſſoit de jour en jour, pendant que celle de l'Empereur ſe renforçoit. L'Amiral Bonivet vint établir ſon quartier dans une petite ville nommée Biagras, & chargea Bayard de s'avancer juſqu'à un petit village tout proche Milan nommé Rébec, qui n'avoit ni murailles, ni foſſés, ni barricades, & qui touchoit au camp des ennemis. Ils lui donna deux cens Hommes d'Armes, & les deux mille hommes de pied du Seigneur de Lorges, pour inquiéter ceux de la ville, leur couper les vivres, & ſavoir de leurs nouvelles. Bayard qui toute ſa vie n'avoit cherché que les occaſions de ſervir le Roi, étoit trop éclairé pour ne pas appercevoir le danger évident de la commiſſion. Il s'en expliqua aſſez vivement au Général, lui remontra que la place n'étoit pas tenable, que la moitié de l'armée ne ſuffiroit pas pour la garder; qu'ainſi n'y ayant que de la honte à y gagner, il le prioit de faire ſes réflexions. Mais Bonnivet pour le réſoudre lui promit de lui envoyer un ſecours de gens de

pied, l'assurant qu'il ne sortiroit pas de Milan une *souris* sans qu'il en fût averti par ses espions. Enfin soit par belles paroles ou d'autorité, il le détermina à se rendre avec son monde dans ce misérable village de Rébec, où non-seulement il n'y avoit aucunes fortifications, mais encore où il étoit impossible d'en faire, sinon quelques barrieres aux entrées. Quand Bayard y fut arrivé, & qu'il connut par ses yeux le danger du poste où il étoit, il écrivit lettres sur lettres pour avoir le renfort que l'Amiral lui avoit promis, & qu'il ne lui envoya point. Alors il ne douta plus que ce Général ne l'eut envoyé là pour le faire périr, par jalousie, ou par quelqu'autre motif, dont il se promit bien de le combattre tôt ou tard d'homme à homme.

Le Général Espagnol, Dom Ferdinand-François d'Avalos, Marquis de Pescaire, avoit un soldat nommé Lupon, d'une force & d'une vîtesse extraordinaire à la course, qui se chargea de lui donner des nouvelles sûres de l'état des François à Rebec. Ce soldat, accompagné d'un seul Arquebusier, se coula sans être apperçû jusqu'à une sentinelle Françoise; il prit l'homme à bras-le-corps, le chargea sur ses épaules,

& s'enfuit auſſi légerement que s'il n'eût rien porté. On lui tira quelques coups d'arquebuſes, mais ſon camarade empêcha qu'on ne le ſuivît. Lupon apporta le François au Marquis de Peſcaire, & le mît à ſes pieds, ſi effrayé qu'il ne pouvoit encore parler. C'étoit un fou & un jureur, qui ſe donnoit cent fois le jour au diable, & qui crut dans ce moment avoir été pris au mot, & que le diable l'emportoit. Enfin, revenu de ſa frayeur, avec bien du temps & de la peine, il inſtruiſit le Marquis de la ſituation où ſe trouvoit Bayard, & du nombre de ſon monde; ſur ce rapport, le Marquis ſe détermina à ſurprendre les François dès la nuit ſuivante, & d'avoir le Chevalier mort ou vif.

Il mit aux champs, entre minuit & une heure, environ ſept mille hommes de pied, & quinze cens Hommes-d'Armes, guidés par des gens du village même, & qui en connoiſſoient toutes les avenues. Bayard qui ne pouvoit être tranquille dans un ſi mauvais poſte, faiſoit faire le guet la nuit par la moitié de ſes gens, & lui-même en avoit déja paſſé trois ſans ſe repoſer. Il tomba malade de froid, de fatigues & de peines d'eſprit, en ſorte que forcé de reſ-

ter à la chambre, il chargea quelques-uns de ses Capitaines de faire le guet, & de se relever les uns les autres; mais ils n'en firent rien, & s'allerent coucher, ne laissant pour leur garde que trois ou quatre misérables Archers. Les Espagnols, qui, pour se reconnoître, avoient tous une chemise par-dessus leurs habits, s'approcherent du village, bien étonnés de ne rencontrer personne. Leur premiere idée fut que Bayard instruit de leur projet s'étoit retiré à Biagras; mais ayant fait encore environ cent pas, ils trouverent ces Archers faisant le guet, lesquels s'enfuirent criant: Allarme, allarme. Les Espagnols les suivirent, & furent aussi-tôt qu'eux aux barrieres. Bayard qui connoissoit tout le danger où il étoit, se reposoit tout vêtu: il fut bien-tôt sur pied & à cheval, & vint à la barriere où étoit l'allarme, accompagné de cinq ou six de ses Hommes-d'Armes. Un moment après arriva à son secours le Capitaine de Lorges avec sa troupe de gens de pied qui firent des merveilles.

Pendant ce choc, les Espagnols parcouroient tout le village, cherchant le logis de Bayard; car ils ne vouloient autre chose que sa personne, & s'ils eus-

ſent pû le prendre, ils s'en ſeroient retournés contens comme d'une victoire complette. Tandis qu'ils le cherchoient il étoit à la défenſe de la barriere, & de-là il entendit le bruit du tambour, & jugea du nombre des gens de pied ennemis. Il prit ſon parti de ſe retirer le mieux qu'il pourroit, & dit au Capitaine de Lorges : Compagnon, mon ami, la partie n'eſt pas égale, s'ils paſſent les barrieres, nous ſommes tous perdus ; laiſſons-leur nos équipages & ſauvons les hommes ; faites retirer les vôtres, & marchez ſerrés tant que vous pourrez, & moi avec mes Hommes-d'Armes je ferai l'arriere-garde. Tout cela fut bien & heureuſement exécuté, ſans qu'il y fut perdu que neuf ou dix hommes, & environ cent-cinquante chevaux qui reſterent aux ennemis avec quelques valets.

La barriere forcée, les Eſpagnols parcoururent toutes les maiſons croyant y trouver ce qu'ils cherchoient, mais Bayard étoit déja à Biagras, où il eut de très-vives paroles avec l'Amiral, & s'il eut vécu, il lui auroit très-certainement fait mettre l'épée à la main.

Peu après cet échec, l'Amiral qui ne ſe trouvoit pas en forces pour réſiſter

à celles de l'Empereur, & qui au contraire voyoit tous les jours son armée diminuer par les maladies, assembla le Conseil de guerre, dont le résultat fut qu'il n'y avoit rien de mieux à faire, en l'état où ils étoient, que de se retirer. L'Ordonnance de la retraite y fut reglée, suivant laquelle l'Amital & Bayard se tinrent à l'arriere-garde, & intimiderent tellement les ennemis, qu'ils n'osoient les approcher; mais les saluoient de loin à coups de mousquets, d'arquebuses & de fauconneaux. Le lendemain les François continuerent à se retirer, & les ennemis à les suivre. Ceux-ci avoient jettés sur les deux bords du chemin un nombre d'Arquebusiers, à la faveur desquels, sur les huit heures du matin, ils firent une furieuse charge, en laquelle fut blessé le Seigneur de Vandenesse (z), lequel mourut peu après de sa blessure, regretté de toute l'armée. L'Amiral reçut aussi un coup dans le bras, & fut obligé de se mettre en litiere & de se retirer, laissant toute la charge à Bayard, auquel il dit: *Je vous prie & conjure pour l'honneur & la gloire du nom François, que vous défendiez aujourd'hui l'artillerie & les Enseignes que je vous remets & consigne entiere-*

ment à votre fidélité, valeur & ſage conduite, puiſqu'il n'y a perſonne dans l'armée du Roi qui en ſoit plus capable que vous, ſoit pour la valeur, l'expérience & le conſeil. A quoi Bayard répondit en homme encore piqué, qu'il auroit ſouhaité qu'il lui eût fait cet honneur dans une occaſion plus favorable & moins dangereuſe; mais, ajouta-t-il, *quoi qu'il en ſoit, je vous aſſure que je les défendrai ſi bien, que tant que je ſerai vivant, elles ne viendront jamais au pouvoir des ennemis.* En effet, il fit pendant deux heures tant & de ſi vigoureuſes charges ſur les Eſpagnols, qu'il les obligeoit à ſe rejoindre d'abord au corps de leur armée, & puis il revenoit avec ſes Hommes-d'Armes d'un air auſſi tranquille que s'il eût été dans un jardin, & tout au petit pas. Il avoit auprès de lui le jeune Prince de Vaudemont (*aa*), qui pour ſon coup d'eſſai à la guerre, alloit à la charge en homme conſommé dans le métier.

L'artillerie & les Enſeignes étoient paſſées & en ſureté, lorſqu'enfin ſur les dix heures du matin, il fut tiré un coup d'arquebuſe à croc, dont la pierre vint frapper Bayard au côté droit & lui rompit l'épine du dos. Quand il ſentit

sentit le coup, son premier cri fut, *Jesus! ah, mon Dieu, je suis mort;* ensuite il baisa la croisée de son épée, en guise de croix; il changea de couleur, & ses gens le voyant chanceller, allerent à lui, & voulurent le retirer de la mêlée: Son ami d'Alegre l'en pressa beaucoup, mais il ne voulut pas le permettre. C'est fait de moi, leur disoit-il, je suis mort, & ne veux pas dans mes derniers momens tourner le dos à l'ennemi pour la premiere fois de ma vie. Il eut encore la force d'ordonner que l'on allât à la charge, voyant que les Espagnols commençoient à s'avancer; puis il se fit descendre, à l'aide de quelques Suisses, au pied d'un arbre, *enforte*, disoit-il, *que j'aye la face regardant les ennemis.* Son Maître-d'Hôtel, qui étoit un jeune Gentilhomme Dauphinois, nommé Jacques Joffrey de Milieu, fondoit en larmes auprès de lui, ainsi que ses autres domestiques. Bayard les consoloit lui-même; c'est, disoit-il, la volonté de Dieu de me retirer à lui, il m'a conservé en ce monde assez long-temps, & m'a fait plus de bien & de graces que je n'en ai jamais mérité. Ensuite, faute de Prêtre, il se confessa à son Gentilhomme, à qui il recommanda qu'on

le laissât en la place où il étoit, parce qu'il ne pouvoit se remuer sans ressentir des douleurs insupportables. Le Seigneur d'Alegre, Prevôt de Paris, lui demanda & reçut ses dernieres volontés, & un Capitaine Suisse, (Jean Diesbach) s'offrit à le faire enlever de là, de peur qu'il ne tombât au pouvoir des ennemis; mais il lui répondit, & à tous les Officiers qui l'environnoient: Laissez-moi le peu que j'ai à vivre pour penser à ma conscience; je vous supplie vous-même de vous retirer, de peur d'être faits prisonniers, & ce seroit pour moi un surcroît de douleur si cela arrivoit; c'est fait de moi, vous ne sauriez me soulager en rien; tout ce que je vous demande, Seigneur d'Alegre, c'est d'assurer le Roi que je meurs son serviteur, sans autre regret que de ne lui pouvoir plus rendre mes services; présentez mes respects à tous Messeigneurs les Princes de France, & à tous les Gentilshommes & Capitaines, & adieu, mes bons amis, je vous recommande ma pauvre ame. Alors tous se retirerent, & prirent de lui le dernier congé, avec des cris & des gémissemens qui furent entendus de l'armée ennemie, au pouvoir de laquelle il demeura,

Dans le moment arriva auprès de lui le Marquis de Pescaire (*bb*), qui, les larmes aux yeux, lui dit cette belle parole : *Plût à Dieu, Seigneur de Bayard, avoir donné de mon sang ce que j'en pourrois perdre sans mourir, & vous avoir mon prisonnier en bonne santé, vous connoîtriez bien-tôt combien j'ai toujours estimé votre personne, votre bravoure, & toutes les vertus qui sont en vous, & que depuis que je me mêle des armes, je n'ai jamais connu votre pareil.* Aussi-tôt ce Seigneur fit apporter son propre pavillon avec son lit, le fit tendre autour du mourant, & lui-même aida à l'y coucher en lui baisant les mains. Il lui donna une garde pour qu'il ne fût ni fouillé, ni pressé, ni offensé, & lui-même amena un Prêtre, auquel Bayard se confessa avec une connoissance parfaite, & une piété édifiante. (Oh ! généreux Marquis, digne d'une mémoire éternelle ! la postérité dira de vous, tant que le nom de Bayard subsistera, que la vertu a ses droits sur les grands cœurs, même ennemis !)

Toute l'armée Espagnole s'empressa, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, à venir admirer ce Héros expirant. Le Connétable de Bourbon, qui, com-

me nous l'avons dit, étoit passé au service de l'Empereur, y vint comme les autres, & lui dit ; *Ah ! Capitaine Bayard, que je suis marri & déplaisant de vous voir en cet état ; je vous ai toujours aimé & honoré pour la grande prouesse & sagesse qui est en vous ; ah ! que j'ai grande pitié de vous.* Bayard rappella ses forces, & lui dit d'une voix assurée ; *Monseigneur, je vous remercie, il n'y a point de pitié en moi qui meurs en homme de bien, servant mon Roi ; il faut avoir pitié de vous qui portez les armes contre votre Prince, votre Patrie & votre serment.* Le Connétable resta un peu de temps avec lui, & l'entretint des raisons qu'il avoit eues de sortir du Royaume ; mais Bayard l'exhorta à rechercher les bonnes graces du Roi, qu'autrement il resteroit toute sa vie sans biens & sans honneur.

Bayard demeuré seul, ne pensa plus qu'à mourir ; il récita dévotement le Pseaume *Miserere mei, Deus*, après lequel il prononça à haute voix cette Priere : *Mon Dieu, qui avez promis un asyle dans votre miséricorde aux plus grands pécheurs qui retourneroient à vous sincerement & de tout leur cœur, je mets en vous toute ma confiance, &*

toute mon espérance dans vos promesses. Vous êtes mon Dieu, mon Créateur, mon Rédempteur. Je confesse vous avoir mortellement offensé, & que mille ans de jeûne au pain & à l'eau dans le désert ne pourroient acquitter mes fautes; mais, mon Dieu, vous savez que j'étois résolu d'en faire pénitence, si vous m'eussiez conservé la vie; je sens toute ma foiblesse, & que par moi-même je n'aurois jamais pû mériter l'entrée en votre Paradis, & que nulle créature ne peut l'obtenir que de votre infinie miséricorde..... Mon Dieu, mon Pere, oubliez mes fautes, & n'écoutez que votre clémence..... que votre Justice se laisse fléchir par les mérites du Sang de Jesus-Christ..... La mort lui coupa la parole: Son premier cri quand il se sentit blessé à mort, fut le nom de Jesus, & ce fut en invoquant ce nom adorable que le Héros rendit son ame à son Créateur, le 30 Avril 1524, âgé de quarante-huit ans.

Les Espagnols lui donnerent des larmes aussi sinceres que s'il les avoit méritées de leur part, comme il avoit mérité celles de toute la France. Dès qu'il fut mort, la garde que le Marquis de Pescaire lui avoit donnée, le transporta, sub-

yant les ordres de ce Seigneur, dans l'Egliſe la plus prochaine, où il lui fit faire des Services pendant deux jours; enſuite on remit le corps à ſon Gentilhomme & à ſes domeſtiques, avec des paſſe-ports pour le tranſporter en France.

Quand le Roi apprit la mort de Bayard, il en fut vivement affligé pendant pluſieurs jours, & lui rendit ce témoignage, *qu'il avoit perdu un grand Capitaine, dont le nom ſeul faiſoit honorer & craindre ſes armes; que véritablement il méritoit des plus hautes charges & bienfaits qu'il n'en avoit poſſédé.* Mais il ſentit bien autrement combien il avoit perdu au mois de Février ſuivant, quand, après la bataille de Pavie, il ſe vit priſonnier de l'Empereur & conduit en Eſpagne: *ſi le Chevalier Bayard*, diſoit-il au Seigneur de Montchenu (*cc*) qui le ſuivit dans ſa priſon en Eſpagne, *ſi le Chevalier Bayard qui étoit vaillant & expérimenté eut été vivant, & près de moi, mes affaires, ſans doute, auroient pris un meilleur train; j'aurois pris & cru ſon conſeil, je n'aurois ſéparé mon armée, & je ne ſerois ſorti de mon retranchement, & puis ſa préſence m'auroit valu cent Capitaines, tant il avoit gagné de créance parmi les miens, &*

de crainte parmi mes ennemis. Ah ! Chevalier Bayard, que vous me faites grande faute, ah ! je ne serois pas ici.

Le corps de notre Héros fut apporté en France dans sa Province natale pour y être déposé suivant ses dernieres volontés, auprès de ceux de ses ancêtres dans l'Eglise de Grenion. Son convoi passa par le Piémont & la Savoye, & par-tout il y avoit ordre du Duc de Savoye de le recevoir avec les mêmes honneurs qu'on auroit rendu à un Prince de son sang, & de lui faire des Services solemnels dans toutes les Eglises de la route, & de l'y déposer les nuits.

Quand il fut arrivé en Dauphiné, les larmes & les gémissemens que l'on avoit donnés à la nouvelle de sa mort, recommencerent & furent universels. Il seroit impossible d'exprimer les regrets de toute cette Province. Les Prélats, le Clergé, la Robbe & la Noblesse, les riches & les pauvres, tous sembloient avoir perdu ce qu'ils avoient de plus cher, & peut-être n'y avoit-il jamais eu avant lui un deuil aussi général. La Cour de Parlement, la Chambre des Comptes, avec la Noblesse & la Bourgeoisie de Grenoble, allerent au-devant du Convoi jusqu'à demie lieue de la Ville, &

le conduiſirent en l'Egliſe Cathédrale, où le lendemain ils aſſiſterent au Service qui fut fait pour lui, *non ducali modò, ſed regio apparatu*, avec l'appareil dû aux Princes; lequel fini, le corps fut tranſporté, non à Grenion, comme il l'avoit ordonné, mais à demie lieue de la Ville, en un Couvent de Minimes fondé par ſon oncle Laurent Alleman, Evêque de Grenoble, & il fut accompagné du même cortége qui avoit honoré ſon arrivée. Là il repoſe ſous une grande pierre au pied des marches du Sanctuaire: & à la main droite, au-deſſus d'une porte qui entre dans le Monaſtere, on voit ſon buſte en marbre blanc, ayant le Collier de l'Ordre, & ſur un autre marbre blanc au-deſſous, on lit une épitaphe latine, que le Lecteur trouvera à la fin de ce volume.

Il y a ici une obſervation à faire, qui eſt que ce buſte paroît fait au hazard, & ſans aucune reſſemblance: ou bien que le portrait de Bayard, que l'on voit dans la Gallerie du Palais Royal à Paris, eſt un ouvrage d'imagination. Je les ai vûs tous les deux, & ne leur ai trouvé aucune conformité. Mais je trouve le tableau plus conforme que le buſte à la deſcription que pluſieurs Auteurs nous

ont laissé de la personne & des traits de Bayard. Quoi qu'il en soit, la ville de Grenoble fit un fonds de mille livres pour ériger un Mausolée à ce Héros. Henri IV. étant en Dauphiné, ordonna une somme de trois mille livres pour le même sujet ; mais ces deux projets sont restés sans exécution ; & un Gentilhomme, son compatriote, dont le nom mérite d'être conservé à la postérité, Scipion de Poulloud, Seigneur de Saint-Agnin, sans être son parent ni son allié, lui a rendu ce devoir, en lui érigeant le buste & l'épitaphe dont nous venons de parler.

Tous les Écrivains qui ont eu lieu de parler de Bayard, soit de son temps ou depuis sa mort, François, Allemands, Espagnols, Italiens ou autres, amis ou ennemis, se sont accordés sans aucune exception à le louer de toutes les vertus qui peuvent décorer l'humanité, & qu'il a toutes réunies ; la piété, la charité, la modestie, la générosité, la valeur, la grandeur d'ame dans le péril, l'intrépidité, la bonté dans la victoire, le désintéressement, le talent d'obéir, & celui de commander, la justesse du conseil, la fécondité pour les expédients, la fidélité pour ses Rois, pour sa Patrie

& pour ſes devoirs ; il avoit tout, & ces vertus ne peuvent mieux être exprimées que par le ſurnom que ſon ſiécle même lui a décerné, de Chevalier ſans peur & ſans reproches.

Ceux qui auront le loiſir ou la curioſité de conſulter les Auteurs que nous citons, doivent lire le loyal ſerviteur, Godefroy, Champier, Martin du Bellay, Jean d'Auton, Abbé d'Angle, l'Hiſtoire de Louis XII. celle de Charles, dernier Duc de Bourgogne, par Marillac, Etienne Paſquier, liv. 5, chap. 20.

Quant à nous, nous ne pouvons nous refuſer d'analyſer ſuccinctement l'éloge qui termine le ſupplément du Préſident d'Expilly. Bayard étoit né avec toutes les vertus & ſans aucun vice ; il aimoit & craignoit Dieu, avoit toujours recours à lui dans ſes peines, & le prioit aſſidûment le matin & le ſoir, & pour cela vouloit toujours être ſeul. Il ne refuſa jamais de ſecourir le prochain, ſoit en rendant ſervice, ſoit en aſſiſtant de ſon argent, ce qu'il faiſoit toujours dans le ſecret & de bonne grace. Les pauvres Nobles ſur-tout n'ont jamais eſſuyé de refus de ſa part, quelque choſe qu'ils ſouhaitaſſent de lui. On a eſtimé qu'il avoit marié pendant ſa vie

plus de cent pauvres orphelines, Nobles & autres. Les veuves étoient assurées de trouver chez lui de la consolation & des secours. A la guerre, il remontoit un Homme-d'Armes, donnoit des habits à un autre, en aidoit un autre de ses deniers, & leur persuadoit encore que c'étoit lui qui leur devoit de la reconnoissance. Il eut de grandes & nombreuses occasions de gagner de l'argent, soit en rançons ou autrement; mais il distribuoit tout, & ne se réservoit rien. Jamais il ne sortit d'un logement en pays conquis sans payer ce que lui ou ses gens y avoient pris, & quand il se trouvoit avec certaines nations qui, pour l'ordinaire, mettoient le feu aux lieux qu'ils abandonnoient, il restoit le dernier à la garde de la maison qu'il quittoit, & la préservoit de l'incendie. Il étoit ennemi juré des flateurs & de la flaterie, & à quelque grand Prince qu'il eût à parler, il ne lui a jamais dit que la vérité. La médisance lui étoit odieuse, & jamais il n'y a pris part; au contraire, il la réprimoit autant qu'il lui appartenoit de le faire. Il mépriſa toute sa vie les richesses, & fit toujours peu d'estime des riches s'ils étoient sans vertus. Il haïssoit également l'hypocrite

& le faux brave, & puniſſoit avec ſévérité ceux qui quittoient leurs Enſeignes pour piller. Pour ce qui eſt de ſa bravoure, de ſa ſageſſe dans le conſeil, de ſa prudence dans l'action, nous ne pourrions que répéter ce que l'on a vû dans ſon Hiſtoire. Il avoit fait ſon apprentiſſage des armes ſous le célébre Capitaine Louis d'Ars, auſſi lui porta-t-il toute ſa vie reſpect & obéiſſance comme à ſon Maître, ou plutôt comme à un Roi. Enfin, nous terminons cet éloge par obſerver que Bayard n'a pas été de ceux qui ayant bien commencé ſe ralentiſſent, ni de ceux qui terminent leur carriere plus honorablement qu'ils ne l'ont commencée; ſes vertus ſe ſont montrées dès l'enfance, elles ſe ſont développées avec l'âge; les honneurs ne les ont pas altérées, & elles ont été couronnées par la mort la plus glorieuſe, & par un renom que la poſtérité la plus reculée reſpectera.

Tite-Live a dit d'Annibal : *On le vit ſouvent dormir ſur la dure, enveloppé dans une caſaque de ſoldat, au milieu des ſentinelles & des corps de gardes, malgré le bruit des armes & les cris tumultueux de l'armée. Il ne ſe diſtinguoit point par la magnificence de ſes habits,*

mais par la bonté de ses armes & de ses chevaux. Il l'emportoit sur tous les autres, soit qu'il fallût combattre à pied ou à cheval, toujours le premier sur le champ de bataille & le dernier à la retraite. De si grandes qualités se trouvoient jointes à des vices qui n'étoient pas moins grands ; une cruauté inouie, une perfidie plus que Carthaginoise, point de vérité, point d'égard pour sa parole ni pour ses sermens, point de crainte ni de respect pour les Dieux, point de religion (*d d*).

Nous laissons à nos Lecteurs à faire le parallele, & à juger combien le Héros François l'a emporté sur le Général Carthaginois.

Bayard ne fut point marié, mais il en avoit contracté verbalement & par lettres l'engagement avec une belle & noble Demoiselle de la Maison de Freque dans le Milanès, de laquelle il avoit eu une fille naturelle, nommée Jeanne Terrail ; digne fille du plus vertueux de tous les peres : Il lui fit donner la plus belle éducation, & elle y répondit si bien, qu'on ne la regarda jamais dans la famille du Chevalier comme une fille naturelle ; elle y étoit traitée de niéce, & comme telle, fut mariée un an après la

mort de ſon pere à François de Bocſozel, Seigneur de Chaſtelart, & dotée par ſes oncles comme leur héritiere ; & tout le monde, tant qu'elle vécut, reconnut & honora en elle la vive image du Chevalier ſans peur & ſans reproches.

Bayard avoit la taille élevée, droite & peu d'embonpoint ; il étoit blanc de viſage, avoit de belles couleurs, les yeux noirs & pleins de feux (*ee*). Il étoit extrêmement gai, toujours égal, & ſes propos, même dans les occaſions les plus ſérieuſes, étoient accompagnés de ſaillies. Quoique ſes avis prévalûſſent preſque toujours, jamais on ne le vit prendre le ton ſur perſonne, ni dépriſer l'avis d'autrui.

Il haïſſoit mortellement l'uſage des arquebuſes, comme s'il eût prévû qu'il en dût mourir ; c'eſt une honte, diſoit-il, qu'un homme de cœur ſoit expoſé à périr par une miſérable *friquenelle* dont il ne peut ſe défendre. Auſſi faiſoit-il peu de quartier à ceux qui lui tomboient dans les mains avec cette arme.

Si ſa mort vérifia exactement l'horoſcope de l'Aſtrologue de Carpy, qui lui avoit prédit en 1512 qu'il avoit encore douze ans à vivre, & qu'il mour-

roit d'un coup d'artillerie, le surplus de la prédiction ne fut pas moins vrai: *Tu seras riche d'honneur & de vertus..... des biens de la fortune tu n'en auras guéres.....Ton Roi t'aimera & t'estimera; mais les envieux l'empêcheront de te faire de grands biens, & de te mettre aux honneurs que tu as mérités.*

Il n'étoit pas né riche, & n'augmenta son bien que de l'acquisition qu'il fit du Domaine du Roi d'un droit honorifique; ce fut une portion de la Terre d'Avalon qu'il acheta quatre mille livres pour décorer sa Seigneurie de Bayard d'une Juriſdiction: Mais avec cette augmentation tout ce qu'il laissa en mourant ne valoit pas plus de quatre cens livres de rente. Exemple admirable de désintéressement dans un homme qui avoit été neuf ans Lieutenant Général pour le Roi dans une grande Province, & qui avoit touché des sommes immenses en rançons; aussi disoit-il souvent, *ce que le gantelet amasse, le gorgerin le dépense.*

Le Président d'Expilly dit que le Général des Chartreux ordonna, pour le repos de l'ame de Bayard, un Anniversaire à perpétuité dans tout son Ordre; mais il doit avoir été abrogé puis-

*

qu'il ne s'exécute plus. J'ai vû les Rituels des Chartreux en pluſieurs de leurs Maiſons, où il n'en eſt fait aucune mention ; ſoit que l'Ecrivain ait haſardé cette anecdote, ſoit que l'Ordonnance du Général ait été révoquée depuis.

Un Auteur moderne (*M. d'Auvigny*) a cru qu'il auroit manqué quelque choſe à la gloire de Bayard, s'il n'en eut pas fait un homme de Lettres. On ne ſait d'après quel Hiſtorien il lui a donné ce mérite, nous n'en voyons aucun qui en ait fourni une ſeule autorité. Il auroit dû au contraire mettre en parallele le ſiécle d'ignorance où eſt né notre Héros, avec le ſiécle de Louis XIV. & le nôtre, & comparer ce que Bayard a été dans un temps où les ſciences exiſtant à peine, il n'a dû ſes talens qu'à lui-même, avec ce qu'il auroit été, ſi à ces talens, qu'il ne tenoit que de la Nature, il eût ajouté l'étude des ſciences militaires, & cultivé toutes les autres ; s'il eût vécu enfin dans un ſiécle, où la plus haute naiſſance, & les plus grandes dignités, ne peuvent ſauver l'ignorance du mépris qu'elle mérite.

Fin du ſixiéme & dernier Livre.

NOTES
SUR L'HISTOIRE
DU CHEVALIER BAYARD.

LIVRE PREMIER.

(*a*) Ecus d'or]. C'étoit une monnoye d'or de 70 au marc, pesant deux deniers seize grains, valant, sous Louis XI. 27 sols 6 den. & portée à 30 sols 3 deniers par sa Déclaration de 1473; ensuite par Déclaration de Charles VII. de 1487 à 36 sols 3 deniers. L'Ecu d'or vaudroit aujourd'hui, sur le pied courant de 720 livres l'or monnoyé, 10 livres 5 sols 9 deniers.

(*b*) [Le Duc de Savoye]. Ce Prince se nommoit Charles I. fils d'Amédée IX. & de Yolande de France, fille de Charles VII. (Morery, édition de 1698, s'est trompé en le nommant Philippe Comte de Baugé, &c. devenu Duc de Savoye par la mort de son petit-neveu).

(*c*) [Le Comte de Ligny]. Louis de Luxembourg, fils de Louis Comte de Saint Pol, Connétable de France, qui eut le col coupé à Paris le 19 Décembre 1475, pour crime de félonie.

(*d*) [Le Seigneur d'Avesnes]. Il se nommoit Gabriel d'Albret, & étoit frere de Jean, Roi

de Navarre. Jean fut pere de Jeanne, mariée à Antoine de Bourbon-Vendôme, desquels naquit Henri IV. en 1553.

(e) [Le Maréchal de Gié] Pierre de Rohan, Maréchal de France, Favori de Charles VIII. mort en 1513.

(f) [Au Fauxbourg de Vaize] Le Roi & la Reine avoient fondé ce Couvent sous le nom de l'Observance, en considération d'un Religieux nommé Frere Jean Bourgeois, qu'ils honoroient d'une estime singuliere.

(g) [Ses écussons]. Ses armes étoient emmanché de gueules & d'argent. Cette Maison très-illustre dans la Comté de Bourgogne, portoit pour devise : *J'ai Valu, Vaux & Vaudray*, par allusion à trois Terres qu'elle possédoit, Vaux, Valu & Vaudray. J'ignore si elle subsiste encore.

(h) [Bellabre]. Il se nommoit Pierre de Pocquieres, Seigneur de Bellabre, du Limosin. Il fut ami de Bayard dès l'enfance & toute sa vie, & le suivit dans presque toutes ses Campagnes. Il en sera parlé honorablement dans le cours de cette Histoire.

(i) Ce gros Abbé d'Ainay. Il n'étoit pas oncle de Bayard, il y avoit entre eux la distance du troisiéme au cinquiéme degré. Son nom étoit Théodore Terrail : Il posséda son Abbaye quarante-huit ans, & y mourut en 1505. Sa Sépulture se voit encore au milieu de la Nef. Voyez la note (F) de la généalogie.

(k) [Louis d'Ars]. L'un des plus illustres Capitaines de son temps. Il étoit Dauphinois, parent & voisin de Bayard. Il en sera fait fréquemment d'honorables mentions dans cet Ouvrage. On m'a assuré que sa Maison sub-

siste encore à quelques lieues de Grenoble ; mais non pas à beaucoup près dans l'éclat où devroit être la postérité d'un si grand homme, & d'une si ancienne Noblesse.

(*l*) [Le Maréchal de Cordes]. Il se nommoit Philippe de Crevecœur, Seigneur Picard, mort en 1494.

(*m*) [Le Seigneur de la Palice]. Jacques de Chabannes, l'un des plus grands Officiers de son siécle. Il fut Grand-Maître de France, & s'en démit en faveur d'Artus Gouffier, Seigneur de Boisy, Favori de Louis XII. qui l'en récompensa par le bâton de Maréchal de France.

La Maison de Chabannes, l'une des plus anciennes du Royaume, a de tout temps été féconde en Guerriers illustres. Elle a eu trois Grands-Maîtres de France, sous Charles VI. & ses quatre Successeurs : mais une distinction unique & bien honorable, c'est d'avoir contracté six alliances avec la Maison de Bourbon, trois Seigneurs de Chabannes ayant épousé des Princesses du Sang Royal, & trois Demoiselles de Chabannes des Princes du Sang sous différens noms. (On voit leurs Portraits au Château de la Palice.)

Mademoiselle de Montpensier écrit dans ses Mémoires, tome III. page 20. qu'elle a fait rechercher dans les archives du Duché de Saint-Farjeau, comment cette belle Terre lui appartenoit, ayant été bâtie par Jacques Cœur, Argentier & Favori de Charles VII. Voici ses termes :

» Il est bon de dire comment cette Terre » m'est venue, parce que de Jacques Cœur » à moi il y a quelque distance. Comme il

» fut disgracié, on décréta son bien; Antoine
» de Chabannes l'acheta. Depuis, sous le re-
» gne de Louis XI. où il fut lui-même dis-
» gracié, on voulut lui imputer de s'être pré-
» valu de sa faveur, & de la disgrace de
» Jacques Cœur, pour avoir son bien à bon
» marché; il l'acheta une seconde fois, ne
» voulant pas qu'il lui fût reproché d'avoir
» pour rien le bien d'un homme disgracié. Les
» contrats sont au trésor de Saint-Farjeau,
» ce qui m'a bien réjouie; j'aurois été en
» fort grand scrupule d'avoir du bien d'au-
» trui..... Ce Grand-Maître de Chaban-
» nes eut de Marie de Nanteuil un fils, Jean
» de Chabannes, Comte de Dammartin, qui
» épousa Susanne de Bourbon, Comtesse de
» Roussillon; leur fille, Antoinette de Cha-
» bannes, épousa René d'Anjou, Marquis
» de Maisieres, & ils eurent un fils, Nico-
» las d'Anjou, qui, de Gabrielle de Mareuil,
» eut Renée d'Anjou, femme de François de
» Bourbon, dit Montpensier, pere & mere
» de mon ayeul.... Les armes de Chaban-
» nes étoient par toute la maison, & comme
» je les avois fait abbattre quand je la reba-
» tis, je crus devoir faire honneur à des gens
» dont je tenois beaucoup de biens; ainsi j'ai
» fait peindre exprès une chambre des allian-
» ces de cette Maison, qui est très-bonne &
» très-illustre, & j'ai beaucoup de joye d'en
» être descendue ».

(Je me suis un peu étendu dans cette note, tant pour rendre témoignage à la gloire d'une Maison si illustrée, que pour opposer une autorité aussi autentique que respectable, à la témérité d'un Auteur décrié du dernier siè-

cle, qui a déchiré insolemment la mémoire du Grand-Maître Antoine de Chabannes, dont Mademoiselle se faisoit presque honneur d'être issue.) Les armes de cette Maison sont de gueulles au lion herminé, armé, couronné & lampassé d'or.

(*n*) [Aymond de Salvaing, son cousin, Seigneur de Boissieu]. Il étoit petit-fils de Catherine Terrail, tante de Bayard, & avoit nom par sobriquet *Tartarin*.

Lorsque je commençai cette Histoire, je bornai ma note à ce peu de mots, ajoutant seulement que cette Maison étoit éteinte, parce qu'en effet elle ne subsiste plus en Dauphiné, & témoignant bien des regrets que de si bonnes races soient perdues pour la Patrie. Cette Maison à laquelle tous les Ecrivains Dauphinois ont prodigué les éloges, tiroit son origine dès l'an 1012, d'un Seigneur de Salvaing, d'Allinges & de Boissieu. La branche aînée subsiste encore en Savoye sous le nom des Marquis d'Allinges. Elle s'étoit divisée en un très-grand nombre de branches, toutes fécondes en Guerriers illustres, & alliées aux plus grandes Maisons du Dauphiné & des Provinces voisines. Vulson de la Colombiere en a donné une généalogie, & rien n'est si glorieux que ce qu'en disent le Président Expilly, Guy Allard & Godefroy, dans l'Histoire de Bayard. Voilà tout ce que j'en savois, & ce qui me faisoit passer si légerement sur une Maison que je croyois éteinte, lorsque le hasard me fit découvrir qu'une branche sous le nom de Salvaing de Boissieu s'étoit transplantée en Auvergne dans l'année 1430. Cette découverte excita ma curiosité,

je me ſuis inſtruit, j'ai même recouvré une filiation généalogique de cette branche juſqu'aujourd'hui ; & c'eſt avec un plaiſir ſenſible que je vais mettre ici quelque détail ſur cette Maiſon dès ſon origine connue, & avec d'autant plus d'aſſurance, que je ſuis inſtruit que les Seigneurs de Boiſſieu d'Auvergne ont dans leurs mains les titres ſur leſquels ils doivent faire travailler à une généalogie qui démontrera l'identité de leur nom de Salvaing de Boiſſieu, avec les grands hommes qui l'ont porté en Dauphiné.

La Maiſon de Salvaing de Boiſſieu tient de tout temps un rang diſtingué parmi la plus haute Nobleſſe de cette Province, que l'on a nommée par excellence l'écarlatte de la Nobleſſe. Son ancienneté ſe perd dans les temps les plus reculés, & on voit dès l'an 1012 un Aymond de Salvaing, Chevalier, poſſéder des Fiefs & des Seigneuries par indivis avec les Comtes de Savoye, & tranſiger d'égal à égal avec ces Princes, & avec les Souverains du Dauphiné. (Les actes en ſont en grand nombre, où pendent les ſceaux des uns & des autres, au dépôt de la Chambre des Comptes de Grenoble.) L'un de ſes deſcendans, Guiffray de Salvaing, étoit Grand-Maître de l'Ordre des Templiers en 1285.

La poſtérité d'Aymond s'eſt perpétuée juſqu'à la perſonne de Denis de Salvaing, Seigneur de Boiſſieu, Premier Préſident en ladite Chambre des Comptes, homme auſſi recommandable par ſes vertus & ſon ſavoir, que par ſa naiſſance. D'Eliſabeth de Villiers ſa ſeconde femme il ne laiſſa qu'une fille, Chriſtine de Salvaing, mariée à Charles-

Louis-Alphonſe, Marquis de Saſſenage, &c. auquel elle porta tous les biens de la Maiſon de Boiſſieu. Elle eut un fils, Joſeph-Louis-Alphonſe, marié à Juſtine de Prunier-Saint-André, de laquelle il eut Gabriel-Louis-Alphonſe, Marquis de Saſſenage, pere d'une fille unique, Marie-Françoiſe-Camille de Saſſenage, femme de Charles-François de Saſſenage, couſin-germain de ſon pere, devenu Marquis de Saſſenage, Pont-à-Royan, &c. Chevalier d'Honneur de Madame la Dauphine & des Ordres du Roi. Ils ont cinq filles, les Marquiſes de Maugiron, de Talaru, de Bezanger, & deux autres.

Ce Denis de Salvaing étoit ſixiéme petit-fils de Pierre I. marié en 1380 à Sibile de Poitiers; ils eurent deux fils, Aymond VIII, cinquiéme ayeul de Denis, en qui la branche aînée s'eſt éteinte, & GASPARD, lequel, vers l'an 1430, paſſa en Auvergne, s'y établit, y épouſa une héritiere de grande Maiſon, Jacquette d'Oreille, & bâtit dans la Paroiſſe de la Chapelle-Geneſte, au Diocèſe de Clermont, un Château qui ſubſiſte encore, auquel il donna le nom de Boiſſieu, que ſes deſcendans, diviſés en pluſieurs branches, ont continué de porter, quoique ce Château ait été vendu lors de l'extinction de la branche aînée tombée en quenouille.

Il en exiſte encore trois en Auvergne, l'aînée ſous le nom de Boiſſieu de Maiſonneuve, la ſeconde, ſous le nom de Serviere, & la troiſiéme, ſortie de la ſeconde, eſt celle des Seigneurs de Rochelaure. Nous ne pouvons nous refuſer de faire mention de cette derniere, tant, en général, parce que tout ce qui

porte le nom de Salvaing de Boiſſieu, eſt iſſu du même ſang que notre Héros, que parce que cet Ouvrage eſt dédié à l'Ecole Militaire, où Henri-Louis-Auguſtin de Salvaing, dit le Chevalier de Boiſſieu, a été l'un des premiers Gentilshommes admis par Sa Majeſté dès l'établiſſement de cette Maiſon Royale. Il y a rempli les exercices de ſes premieres années, comme Bayard a illuſtré les ſiennes, avec l'avantage d'une éducation bien ſupérieure, ayant réuni l'étude des Langues à celle des Mathématiques & du Génie *; & il a été compris avec éloge dans la premiere nomination d'Officiers ſortis de cette Ecole. Il a un frere aîné, marié & réſidant en Auvergne, & une ſœur, Marguerite de Boiſſieu, Eleve de Saint Cyr, Dame de Compagnie de Madame la Comteſſe de Toulouſe. Ils ſont enfans de Joſeph-Clair de Boiſſieu, mort en 1749 âgé de cinquante-ſept ans, Chevalier de Saint Louis, Commandant du Fort de Landau, après quarante-quatre ans de ſervice, & de Dame Marie-Anne de Brun, de la Maiſon de ce nom en Provence.

La Généalogie que j'ai dit avoir dans les mains remonte à huit ſiécles de filiation ſuivie, ſans aucune dérogeance, & les Seigneurs ſubſiſtans du nom de Boiſſieu ont un intérêt ſingulier de conſtater par les titres qu'ils poſſédent, qu'ils ſortent réellement de l'ancienne Maiſon de Boiſſieu, & de faire revivre un nom ſi illuſtre avec tout l'éclat de ceux qui l'ont porté.

* Voyez l'Année Littéraire, année 1759, T. 2 Let. 15.

Les

Les armes de cette Maison sont de l'Empire à la bordure de France, par deux concessions l'une de temps immémorial accordée par un Empereur, l'autre par Philippe de Valois à Pierre de Salvaing, en reconnoissance de ce qu'il fut l'un des Seigneurs Dauphinois qui contribuerent le plus à la démission que fit le Dauphin Humbert II. de ses Etats en faveur de la Couronne de France, par actes des années 1343 & 1349. Leur devise est *à Salvaing le plus gorgias*, (C'est-à-dire le plus triomphant).

(*o*) [Tardieu, son nom étoit Jean de Tardieu]. Du Rivail le nomme, *Miles Rhutunensis*, Gentilhomme du Rouergue. Il étoit Homme-d'Armes dans la Compagnie du Comte de Ligny ayant Bayard, avec lequel on le retrouvera plusieurs fois dans cette Histoire. Voyez les notes (*o p*) du second Livre.

(*p*) [Page 55, lig. 14, seulement sept mille]. Les Historiens font ici mention des Gentilshommes qui combattirent à Fornoue, parmi lesquels étoient nombre de Seigneurs Dauphinois avec leurs Compagnies, toutes composées de Noblesse de la Province; mais cette énumération seroit trop longue; nous ne nommerons que les Terrails, les Allemans, les Sassenages, les Clermont, les Miolans, & tant d'autres, qui firent des prodiges de valeur.

(*q*) [Profiter de son succès]. La nuit ayant surpris les combattans, on se sépara, le Roi étant résolu d'achever le lendemain ce qu'il avoit si bien commencé; mais pendant la nuit, un torrent qui divisoit les deux camps, s'accrût de la hauteur de sept pieds, & se déborda, ce qui sauva, sans doute, les débris de l'armée combinée.

(r) [La Ducheſſe de Bourbon ſa ſœur]. Elle ſe nommoit Anne de France, femme de Pierre de Bourbon, Seigneur de Baujeu.

(ſ) [Agé de vingt-huit ans]. L'Hiſtoire rapporte que ſa mort fut ſi précipitée, que l'on n'eut pas le temps de le tranſporter en lieu décent, & qu'il mourut dans une eſpéce de hutte ou cabanne, ſans autre lit que la paille qui s'y trouva. Au reſte il fut loué après ſa mort, & regretté comme un bon Prince, vaillant, généreux, & qui rendoit la juſtice par lui-même.

LIVRE SECOND.

(a) [Louis, Duc d'Orléans]. Il étoit alors âgé de trente-ſix ans, & fils de Charles, dont le pere, Louis I. (l'un & l'autre Ducs d'Orléans) étoit frere du Roi Charles VI. & avoit épouſé Valentine de Milan, qui lui avoit apporté ſes droits ſur ce Duché, comme nous le dirons ailleurs. La mere de Louis XII. ſe nommoit Marie de Cléves.

(b) [Des Commiſſaires]. Ils furent au nombre de trois; Philippe de Luxembourg, Evêque du Mans, Louis d'Amboiſe, Evêque d'Alby, depuis Cardinal, & Pierre, Evêque de Ceuta, Portugais de Nation.

(c) [Anne de Bretagne]. Son contrat de mariage avec Charles VIII. portoit cette clauſe ſingulière, qu'en cas qu'elle devint veuve, elle ne pourroit ſe remarier qu'avec le ſucceſſeur du Roi; & cela pour aſſurer plus ſolidement l'union de ſon Duché de Bretagne à la Couronne de France.

(*d*) [Trivulce & d'Aubigny]. Ils furent tous deux dans la suite Maréchaux de France. Le premier, étoit d'une des premieres Maisons de Milan, & le second de la Maison Royale d'Ecosse, & se nommoit Berault Stuart. Trivulce mourut en 1518 à Milan, où il fut enterré dans le tombeau de ses ancêtres, avec cette épitaphe laconique : *Joannes-Jacobus Trivulcius, Magnus, qui nunquam quievit, quiescit. Tace.* Voyez, sur Stuart, la note (*i*) du premier Livre.

(*e*) [Nona & la Rocca]. Ces deux Places furent depuis rebâties & fortifiées ; & on lit dans l'Histoire de France qu'elles furent prises en 1617 par le Maréchal de Lesdiguieres, qui fut depuis Connétable.

(*f*) [Le Seigneur d'Espi]. Il fut dans la suite Grand-Maître de l'Artillerie.

(*g*) [Les réconcilia pour toujours]. On peut voir le sujet de leurs contestations, & les conditions de l'accommodement fait par le Roi, dans l'Histoire de l'Univers de Puffendorff.

(*f bis*) [Bagues sauves]. Ludovic Sforce fut conduit prisonnier en France, d'abord à Pierre-Enciſe à Lyon, ensuite au Lys-Saint-George en Berry, & enfin au Château de Loches en Tourraine, où il mourut en 1510.

(*g bis*) [Antoine de Bessay]. Baron de Trichâtel, & d'une ancienne & illustre Maison de la Comté de Bourgogne. Il étoit en grand crédit auprès des Cantons Suisses, & ce fut lui qui eut la commission du Roi de lever chez eux un corps de 15000 hommes pour la conquête du Milanès.

(*h*) Ce fut pendant cette campagne de 1503 que Bayard offensé par Hyacinte Simonetta, homme de mérite, de valeur, & de

grande Maison au Duché de Milan ; mais arrogant jusqu'à l'insolence, l'appella en duel, & le tua. On ne trouve ce trait d'histoire que dans Alcyat, Jurisconsulte Milanois, qui même n'en rapporte ni la cause, ni les circonstances. Voici ses termes : *Cognovi strenuos equites, dùm nimium elegantiæ student, in armis concluſos, victoriam è manibus emiſiſſe ; ex quibus vel maximè inſignis fuit Hyacyntus Simonetta, Mediolanenſis, Bayardo Gallo congreſſus, quo tempore primùm Franci in Italiam prorupere ; manifeſtum calamitatis Sforziacæ, quæ mox ſubſecuta eſt præſagium.* » J'ai vu, dit-il, de braves Chevaliers, qui pour trop affecter le bon air & la bonne grace sous les armes, ont laissé échapper la victoire : Tel fut principalement Hyacynte Simonetta, Gentilhomme Milanois, contre Bayard, Capitaine François, pendant les premières irruptions des François en Italie. Ce fut un présage manifeste de la déroute des Sforces, qui arriva peu après.

(*i*) [La Garde Ecossoise]. C'est aujourd'hui la premiere Compagnie des Gardes du Corps, qui étoit alors la seule. M. le Président Hainaut (Abrégé Chronologique) & M. l'Abbé Lavocat (Dictionnaire historique), le nomment Robert Stuart ; mais son vrai nom étoit Berault. Il mourut en 1543. La Seigneurie d'Aubigny est en Berry, & fut érigée en Duché-Pairie par Lettres non vérifiées du mois de Janvier 1685, en faveur de Louise-Renée de Penencouet de Ploeuc, Favorite de Charles II. Roi d'Angleterre, & de Charles Lénos, Duc de Richmont leur fils, & de sa postérité qui en jouit encore.

(*k*) [Sa femme & leurs enfans]. Frédéric

maria une de ses filles à Louis de la Trimoille ; c'est de-là que cette Maison prétend avoir des droits sur la Couronne de Naples, & que les fils aînés portent le nom de Prince de Tarente.

(*l*) [La conquête de Naples faite.] L'Historien de Serres remarque comme une chose considérable que cette expédition coûta au Roi quarante-sept cens mille livres.

(*m*) [Quitter le pays.] Ce trait d'histoire, étranger à notre sujet, est rapporté fort au long dans la vie du Cardinal Ximénès, *Edition de Paris 1739*, par l'Abbé Marsollier.

(*n*) [Albanois de Nation.] L'Albanie est une Province de la Grece, appartenante autrefois à la République de Venise, aujourd'hui aux Turcs. Elle est en Europe, & sur le Golfe de Venise. Durazzo en est la Capitale. Les Albanois suivent le Rit Grec, ils sont bons Cavaliers & grands voleurs.

(*o*) [Tardieu.] Voyez la note (*o*) du Livre précédent.

(*p*) [Marquis de Maleſſie.] Cette branche se transporta au Comté d'Eu il y a environ deux siécles ; elle avoit deux Chevaliers de Malthe vivans en 1610.

(*q*) [Alexandre VI.] Son nom étoit Rodrigue Borgia, Espagnol, l'un des plus mauvais hommes de son siécle ; tous les Historiens unanimement le dépeignent comme tel.

(*r*) [La lance en arrêt.] Syphorien Champier, & Martin du Bellay rapportent ce trait d'histoire avec beaucoup de détail, & parlent du retour de Louis d'Ars & de Bayard du Royaume de Naples, comme d'une expédition hardie & glorieuse, & digne d'être conservée.

LIVRE TROISIE'ME.

(*a*) AUX Rois]. Il ordonna un deuil général par toute l'Eſpagne, & des ſervices ſolemnels pour le repos de ſon ame, dans toutes les Egliſes du Royaume.

(*b*) [Provéditeur de la République]. C'eſt une dignité au-deſſous de celle des Procurateurs ; elle revient à peu-près à celle de nos Intendans d'armées ou de Provinces. Les Procurateurs ſont pris pour l'ordinaire dans l'un des Colléges des Nobles Vénitiens, & les Provéditeurs parmi les Nobles de terre ferme.

(*c*) [Les droits des uns & des autres]. L'Hiſtoire de la Ligue de Cambrai a été donnée au Public par l'Abbé du Bos, *édition de Paris 1728*. Elle mérite d'être lûe.

(*d*) [Odet d'Aydie]. On le nommoit ſimplement le Capitaine Odet. Il étoit de la Maiſon de Riberac, en Xaintonge.

(*e*) [Georges de Durfort]. Il étoit frere cadet du Seigneur de Duras, lequel étoit l'aîné de toute cette illuſtre & ancienne Maiſon en Gaſcogne, aujourd'hui très-nombreuſe.

(*f*) [Pierrepont]. Son nom étoit Pierre du Pont-Dali, Gentilhomme Savoyard, fils de Marie Terrail, ſœur de Bayard, & il fut un excellent Officier. On le verra par-tout avec ſon oncle, qu'il ſuivit dans toutes ſes expéditions, d'abord en qualité de ſon Porte-Enſeigne, enſuite de ſon Lieutenant dans la Compagnie de cent Hommes-d'Armes du Duc de Lorraine, que Bayard commandoit, puis dans

les deux Compagnies d'Hommes-d'Armes d'ordonnance de ſon oncle, l'une de cinquante hommes que Louis XII. lui donna, l'autre de cent qu'il eut peu de temps avant ſa mort, de François I. honneur réſervé juſques-là aux Princes. Pierrepont, après la mort de Bayard, reçut du Roi un Office d'Ecuyer de ſon Ecurie, & mourut peu après à la bataille de Pavie, près de la perſonne de François I. & en le défendant.

(*g h*) [Le Chevalier Blanc & le Capitaine Imbault]. Le premier ſe nommoit Antoine d'Arces, dit le Chevalier Blanc, parce qu'il portoit toujours des armes de cette couleur. Le ſecond, Imbault de Rivoire, l'un & l'autre des premieres Maiſons du Dauphiné, aujourd'hui éteintes.

Du Rivail rapporte de ces deux Gentilshommes un trait d'hiſtoire digne d'être conſervé, tant pour faire connoître les mœurs de leur ſiécle, & la folie alors dominante des tournois, que parce que ce trait paroît avoir été en France le dernier en ſon genre, & que depuis eux on n'en trouve plus d'exemples.

Antoine d'Arces & Imbault de Rivoire s'aſſocierent deux autres Gentilshommes de la même qualité qu'eux, Aymond de Salvaing, dont nous avons déja parlé, & Gaſpard, Baron de Mont-Maur. Ils firent enſemble, depuis 1505 juſqu'en 1507, diverſes courſes dans les Royaumes étrangers, pour y défier les plus vaillans Chevaliers au combat à fer émolu & à lance mornée, pour leur propre honneur, ou à la gloire de leurs Dames; ils allerent d'abord en Eſpagne, en Portugal & en Angleterre, où les Souverains leur refuſe-

rent la permiſſion de combattre. Le Roi d'Ecoſſe, Jacques IV. qui avoit du goût pour ce plaiſir, leur permit de publier leurs cartels. Un couſin germain de ce Prince, homme le plus redoutable de la Cour, combattit contre d'Arces, & fut vaincu; ce qui donna au Roi tant d'eſtime pour lui, & tant d'amitié, qu'il le retint à ſa Cour le plus long-temps qu'il pût, & le combla de préſens quand il repaſſa en France.

Buchanan ajoute, que quelque temps après d'Arces retourna en Ecoſſe avec ſa femme, il parvint à la plus grande faveur auprès du même Roi, qui en mourant le nomma Régent, & Tuteur de ſon fils, conjointement avec pluſieurs autres Seigneurs & Prélats; il gouverna avec beaucoup de ſageſſe, maintint ou rétablit l'ordre dans les Troupes, dans les Finances, & dans les Tribunaux. Mais la jalouſie de quelques Seigneurs qui ſouffroient impatiemment l'autorité dans les mains d'un François, excita une révolte; on en vint aux mains, & d'Arces pendant une action ayant été renverſé de ſon cheval, fut tué par Daniel de Humes de Wedderburn en 1517. Le Vainqueur lui coupa la tête, & l'expoſa au bout d'une lance au lieu le plus élevé de ſon château de Humes.

Arces laiſſa un fils nommé Jean, lequel fut pere du célébre Livarot qui tua Schomberg ſous le regne d'Henri III dans ce fameux combat dont toutes les Hiſtoires ont parlé de trois contre trois.

(*i*) [De Vandeneſſe]. Il ſe nommoit Jean de Chabannes, frere cadet du Seigneur de la Palice. Il fut tué dans la même occaſion que Bayard, & regretté de toute la France, com-

me un Officier d'une valeur & d'un mérite rares, & qui seroit parvenu aux premieres Dignités.

(*k*) [L'Evêque de Gurtz]. Il étoit François & se nommoit Raymond Berault, Cardinal, Evêque de Gurtz (aujourd'hui Goritz), né à Surgeres en Xaintonges, d'une famille obscure.

(*l*) [Le Baron de Conty]. Son nom étoit Frederic de Mailly. Il laissa une fille unique, Madelaine de Mailly, Dame de Conty, qui épousa Charles de Roye, Comte de Roucy, & ne laissa pareillement qu'une fille, Eléonore Dame de Conty, mariée à Charles de Bourbon, Duc de Vendôme, dont elle eut Louis, premier Prince de Condé, cousin-germain de Henri IV.

(*m*) [Théodore Trivulce]. Il étoit neveu du Maréchal dont il a été déja parlé. (Voyez la note (*d*) du second Livre). Il fut aussi Maréchal de France, & mourut en 1531 à Lyon dont il étoit Gouverneur.

(*n*) [Humbercourt]. Officier très-distingué, & d'une très-grande Maison de la Comté de Bourgogne. Il étoit petit-fils de Guy de Humbercourt, qui, commandant en chef les troupes du Duc de Bourgogne, prit & brûla la ville de Liége en l'année 1467.

(*o*) [Une riviere fort rapide]. C'est l'Adige, qui traverse la ville de Véronne, & en fait l'abondance. Il n'est pas exact de dire qu'elle est fort rapide, elle ne l'est que dans le temps de la fonte des neiges.

(*p*) [Rodolphe de Anhalt]. Il étoit fils de Georges, & frere cadet d'Ernest, qui furent tous deux successivement Souverains d'Anhalt,

Il fut un des plus braves, des plus sages & des meilleurs Guerriers de son siécle.

(q) [Le Cardinal de Ferrare]. Il se nommoit Hypolite d'Est, fils de Hercule I. & frere du Prince regnant.

(r) [Le Palais de la Reine de Chypre]. On est étonné de voir le Palais d'une Reine de Chypre dans le territoire de la République de Venise. Voici le trait d'Histoire qui regarde cette Princesse, que je n'ai trouvé que dans Puffendorff.

Charlotte, fille unique & héritiere de Jean Roi de Chypre, veuve en premieres nôces de Jean, Infant de Portugal, Duc de Coimbre, & en secondes nôces de Louis, Prince de Savoye, sans enfans de l'un & de l'autre, avoit, suivant le testament de son pere, transporté à son second mari ses droits sur ce Royaume. Jean, son pere, avoit laissé un fils naturel, nommé Jacques, qu'il avoit fait Archevêque de Nicosie. Jacques, malgré son état ecclésiastique, le vice de sa naissance, & le soupçon violent d'avoir avancé les jours de son pere, s'empara de la Couronne, secondé par le Soudan d'Egypte, duquel il se rendit Tributaire de huit mille ducats d'or par an; il épousa Charlotte Cornaro, Vénitienne, & de l'une des plus nobles Maisons de l'Etat; il en eut un fils qu'il déclara son successeur, lui substitua sa mere Charlotte Cornaro, & mourut. Le jeune Prince le suivit de près, & par sa mort laissa sa mere en possession du Trône de Chypre. Les Vénitiens eurent l'adresse d'engager cette Princesse, par les sollicitations de Georges Cornaro son frere, à abdiquer en faveur de la République; Georges la persécuta

si vivement, que plus par importunité que de bon gré, elle y consentit, & se retira à Venise. En reconnoissance les Vénitiens l'adoptèrent fille de Saint Marc, & lui donnerent la ville & le territoire d'Azola, dans la Marche Trévisane, avec un revenu très-considérable suivant leur traité. Ce fut sur ce territoire qu'elle bâtit une maison de plaisance, qui fut nommée tant qu'elle subsista, *le Palais de la Reine de Chypre.*

(*s*) [Traversée par une riviere]. Cela n'est pas exact dans le texte. La Brenta, dont il s'agit ici, tombe dans les fossés de la ville de Padoue, & les remplit d'eau vive, mais ne traverse pas la ville; à peu de distance de laquelle est le Bachilion, qui n'est qu'une espece de torrent, où l'eau manque souvent, & sur-tout en été.

(*t*) [Le Cardinal de Mantoue]. Son nom étoit Sigismond, Cardinal, & Jean de Gonzague, étoient fils de Frederic, Marquis de Mantoue, & frere de François, alors regnant.

(*u*) [Constantin]. Il étoit oncle de la Marquise de Montferrat, fille du Roi de Servie. Philippe de Commines dit qu'il étoit de son chef héritier & légitime Souverain de la Macédoine & de la Thessalie.

(*x*) [Luc Malvezze]. C'est le même qui surprit Padoue, avec le Comte de Petillane, comme on l'a vû. Il étoit d'une des meilleures Maisons de Bologne.

(*y*) [Infailliblement]. Voyez la note (*r*) ci-dessus, au sujet du Palais de la Reine de Chypre.

(*z*) [Guigues Guiffrey]. Il étoit fils de Sebastien Guiffrey ou Guiffray, Seigneur de Boutie-

res, mort en 1515, & neveu de Pierre Guiffrey, dont il eſt parlé ci-devant (page 125) & ſortoit d'une de ces anciennes Maiſons du Dauphiné, que l'on honoroit dans cette Province du nom de l'Ecarlatte de la Nobleſſe. Touſſes ancêtres, qualifiés Chevaliers dès l'an 1280, avoient porté les armes avec éclat; mais Guigues les ſurpaſſa tous. Quelques années après le trait de valeur dont il s'agit ici, Bayard, dont il ne s'étoit jamais ſéparé, le fit ſon Lieutenant. Après la mort de celui-ci, il eut une Compagnie de cinquante Hommes-d'Armes, qu'il compoſa de tous Gentilshommes, la plûpart Dauphinois, à la tête deſquels il ſe ſignala ſi glorieuſement à la bataille de Cérizoles en 1544, que de l'aveu des Officiers généraux, ce fut lui qui décida la victoire. (Le Marquis du Guaſt, Général de l'Empereur, comptoit tellement battre l'armée Françoiſe, qu'il s'étoit pourvû de quantité de colliers & de menottes de fer, pour enchaîner deux à deux les priſonniers qu'il devoit faire, & les envoyer ainſi en triomphe à ſon maître. L'événement le trompa, il laiſſa douze mille hommes ſur la place, quinze pièces d'artillerie, ſa caiſſe militaire, armes, bagages, munitions, &c. Enfin, la victoire du Comte d'Enghien fut complette). Guiffrey ſoutint ſa réputation par un grand nombre d'autres Exploits rapportés dans l'Hiſtoire, & que nous obmettons, comme étrangers à notre ſujet. Le Roi, pour le récompenſer, le fit enfin Prevôt de ſon Hôtel, Chevalier de ſon Ordre, ſon Lieutenant Général de là les Monts, & Gouverneur de Turin. Il eut une ſœur, Jeanne Guiffrey, femme de Georges de Beaumont,

Baron des Adrets, & mere du célébre Baron de ce nom, François de Beaumont.

La Maiſon de Guiffrey eſt éteinte. On ne peut ſans regret voir diſparoître un ſang ſi beau; le nom ſeulement en eſt conſervé par alliances ou par adoption dans quelques familles, entr'autres dans celle des Seigneurs de Marticu, dont le nom propre eſt Emé, originaires de la ville de Romans, annoblis par le Dauphin Louis, vers l'an 1444.

(*aa*) M. de Voltaire, dans ſon Hiſtoire générale, a fait la même obſervation, & dit que le ſeiziéme ſiécle fut le ſiécle des Héros en France.

(*bb*) [Plus généreux que riche]. On lui avoit donné le nom de *Maſſimiliano pauchi dinari*: Maximilien peu d'argent.

(*cc*) [Neveu du Roi]. Il étoit fils de Jean de Foix, Comte d'Etampes & de Narbonne, & de Marie d'Orléans, ſœur du Roi. Il ſeroit ici ſuperflu de donner des éloges à cet incomparable Prince. Ce que l'on verra de lui dans le cours de notre Hiſtoire le fera mieux connoître que tout ce que nous en pourrions dire.

(*dd*) [Le Seigneur de Molart]. Il ſe nommoit Soffrey Alleman, Seigneur de Molart & d'Uriage. Il fut Capitaine de mille hommes de pied, précéda Bayard dans la Charge de Lieutenant-Général pour le Roi au Gouvernement de Dauphiné, & mourut à la bataille de Ravenne. Voyez ſur la Maiſon des Allemans la note (E) de la généalogie de Bayard.

(*ee*) [Cardinal d'Amboiſe]. Il ſe nommoit Georges d'Amboiſe. Il étoit ſeptiéme fils de Pierre, Seigneur de Chaumont & de Reſnel, & de Anne de Beuil, ſœur de l'Amiral de France.

Comte de Sancerre. Georges fut d'abord Evêque de Montauban, & successivement Archevêque de Rouen, Cardinal, Légat *à latere*, & principal Ministre. Il mourut à Lyon, où son cœur fut déposé dans l'Eglise des Célestins, auxquels il avoit fait de grands biens, & son corps fut apporté dans sa Cathédrale à Rouen, où l'on voit son tombeau. Il eut un frere Grand-Maître de Rhodes, deux autres, Evêques d'Albi, dont le second fut Louis, Cardinal, tous deux Abbés Généraux de Cluny, & un neveu, nommé Georges comme lui, & qui lui succeda dans son Archevêché. Voyez la note (*e*) du Livre suivant.

(*ff*) [Duc de Termes]. Je n'ai pû découvrir ce que c'étoit qu'un Duc de Termes en Espagne, & dans le temps dont il s'agit ici: Il y a certainement de l'erreur dans l'Histoire originale. Ce ne peut point non plus être un Duc de Lerme, puisque Dom François de Sandoval, premier Ministre d'Espagne, & depuis Cardinal, ne fut fait Duc que par Philippe III. vers l'an 1618.

LIVRE QUATRIE'ME.

(*a*) [Bernard de Villars]. Il y a plusieurs Seigneurs de ce nom en Savoye. Il y a eu aussi, outre la Maison de Villars-Brancas, d'autres Maisons du même nom éteintes. Ce Brave Soldat pouvoit être de l'une ou de l'autre. On trouve dans l'Histoire du Dauphiné un Henry de Thoire-Villars, Archevêque de Lyon, Régent du Dauphiné pendant l'abse-

ce de Humbert II. alors dans la Terre-Sainte, où il commandoit l'armée Chrétienne, & d'où il revint en 1348. C'eſt, ſans doute, de la Maiſon de ce Prélat que l'on voit une épitaphe à l'un des pilliers du grand-Autel de la Métropole de Lyon, avec les armes d'un Seigneur de Villars, bandé d'or & de gueulles de ſix piéces, & celles de ſa femme, qui étoit de Harcourt-Beuvron.

(*b*) [Montchenu]. Il ſe nommoit Marin de Montchenu, Favori de François I. & depuis ſon premier Maître-d'Hôtel. Il ſuivit ce Prince par attachement & ſans être priſonnier, dans ſa captivité à Madrid, après la funeſte bataille de Pavie.

(*c*) [Son compatriote]. Ils étoient tous deux du même canton, de la Province de Dauphiné. Montoiſon fut Capitaine de cinquante Hommes-d'Armes, & l'un des plus illuſtres Guerriers de ſon ſiécle, qui étoit celui des Héros. C'eſt lui qui donna lieu à la deviſe que prit ſa poſtérité, *A la recouſſe, Montoiſon*, à l'occaſion de la bataille de Fornoue, où Charles VIII. voyant une aîle de ſon armée ébranlée, & prête à ſe rompre, s'écria, *A la recouſſe, Montoiſon*; ce Seigneur, qui commandoit l'arriere-garde, accourut, & chargea ſi vigoureuſement les ennemis, qu'il décida le gain de la bataille.

Il étoit d'une branche cadette de la Maiſon de Clermont-Tonnerre, ſur laquelle il y auroit ici du ſuperflu à nous étendre: Tout le monde la connoît pour l'une des plus anciennes, des plus qualifiées & des plus illuſtres du Royaume. Mais nous devons à la curioſité de nos Lecteurs le trait le plus honorable de l'Hiſtoire de cette Maiſon.

Il y a eu une Bulle du Pape Calixte II. de l'an 1120. qui porte qu'en reconnoissance de ce que Aynard de Clermont, ayant en sa faveur levé une armée à ses dépens, l'avoit reconduit jusques dans Rome malgré les forces de l'Anti-Pape Maurice Bourdin, il lui donne, & à sa postérité, pour armoiries les clefs de Saint Pierre, (*de gueulles à deux clefs d'or passées en sautoir*) avec une Thiarre pour cimier, & bien d'autres priviléges. M. le Maréchal de Clermont est l'aîné de cette Maison, qui avoit autrefois un grand nombre de branches, la plûpart éteintes. *Voyez Moréri.*

(*d*) [Tué son homme]. Un des plus célébres duels dont l'Histoire fasse mention, est celui de Jarnac & de la Chateigneraye, sous le regne d'Henri II. Celui-ci étant blessé, & tombé par terre, Jarnac alla se jetter aux pieds du Roi, qui étoit présent à leur combat, pour le prier d'agréer qu'il lui donnât le vaincu. Le Roi ne lui fit aucune répense, pour ne point violer la Loi des duels. Jarnac fit sa priere à genoux, & remercia Dieu de lui avoir donné la victoire, s'écriant, en se frappant la poitrine : *Domine, non sum dignus.* Ensuite il retourna à la Chateigneraye, qui perdoit tout son sang, & qui, cependant, faisoit encore des efforts pour le tuer ou se faire tuer. Jarnac retourna encore vers le Roi, & le supplia d'accepter le vaincu pour qu'on le pensât ; autrement, Sire, ajouta-t-il, il va mourir sur la place ; ce que le Roi refusa encore, jusqu'à ce que le Duc de Vendôme, le Connétable, l'Amiral & les Maréchaux de France le déterminassent enfin à le recevoir. Alors on enleva la Chateigneraye du champ de bataille, & sa blessure fut pansée.

(e) [Comme nous l'avons déja dit]. *Voyez ci-devant pag.* 217. Il étoit fils de Charles d'Amboise, Seigneur de Chaumont, Gouverneur de Bourgogne & Champagne, & petit-fils de Pierre, pere du Cardinal Georges, & de sept autres fils. Toute cette grande & nombreuse Maison s'est éteinte ; le nom seulement en est conservé par l'alliance de l'héritiere dans la Maison de Clermont-Gallerande, dont la branche cadette, connue sous le nom de Clermont-d'Amboise, subsiste en la personne de Jean-Baptiste-Louis, Marquis de Resnel, dit le Marquis de Clermont, Lieutenant-Général des armées du Roi, lequel est substitué au nom & aux armes d'Amboise. Il a un fils unique, Chevalier de Malthe, Dom d'Aubrac en Rouergue.

Il y a encore deux Maisons qui joignent à leur nom celui d'Amboise. Le Marquis d'Aubijoux, & une branche de celle de Crussol, comme ayant fait alliance dans celle d'Amboise, mais sans substitution, ni autre engagement.

(Les armes du Marquis de Clermont sont d'azur à trois chevrons d'or, celui du chef brisé à la pointe, écartelé d'Amboise, qui est pallé or & de gueulles de six piéces).

LIVRE CINQUIE'ME.

(a) [LES gens de pied qu'il soudoyoit]. La plûpart étoient troupes étrangeres, l'Infanterie Françoise n'étant presque rien alors que des payſans que l'on appelloit les

Villains, (du mot Latin *Villanus*), qui se débandoient quand il leur plaisoit, & sur lesquels on ne comptoit point, ou très-peu. Mais ce trait fait voir que dès que le Prince étoit en guerre, la Noblesse montoit à cheval, & servoit par honneur, & comme l'a dit un Ecrivain déja ancien, servoit non par ambition, mais par devoir. Cela prouve aussi que quoique les Histoires ne nous ayent conservé les noms que de tels ou tels Guerriers plus signalés que d'autres par des faits plus éclatans, il n'en est pas moins vrai que toute la Noblesse étoit militaire par devoir & par état.

(*b*) [Ducats d'or]. C'étoit une piéce de monnoye fort mince, de la taille & de la valeur du Sequin d'aujourd'hui, qui vaut environ onze livres ou onze livres dix sols argent de France. Il faut se souvenir que quand il est seulement dit Ducat, on ne parle que du Ducat d'argent, qui valoit environ le cinquiéme du Ducat d'or.

(*c*) [Chabannes]. Il venoit de succéder au *Maréchal* de Chaumont dans la dignité de Grand-Maître de France.

(*d*) [René d'Anglure]. Il étoit d'une illustre Maison, connue depuis sous les noms de Bourlemont & de Givry. Son petit-fils, René d'Anglure, Vicomte d'Estoge, servit Henri IV. dans les Batailles de Senlis & d'Ivry, au siége de Paris & à celui de Rouen. Il fut tué au siége de Laon en 1594.

(*e*) [Le Grand Ecuyer]. Il se nommoit Pierre d'Urfé, Grand Bailly de Forest, d'une noble & ancienne Maison éteinte.

(*f*) [Plus nombreux que les François]. Il paroîtroit ici de l'exagération ; l'armée d'Es-

pagne étoit de vingt mille hommes, & celle de France de quinzemille quatre cens, ſuivant un état conſervé à la Chambre des Comptes de Grenoble. Mais on a vû qu'il en étoit reſté quatre mille à la garde des bagages, ce qui réduit les combattans à onze mille quatre cens; ainſi l'exagération diſparoît.

(*g*) [Dom Pedro de Navarre]. Ce fut un ſoldat de fortune que ſon mérite & ſes talens avancerent aux premieres dignités militaires. On tient qu'il fut le premier inventeur des mines. Il paſſa du ſervice d'Eſpagne à celui de France ſous François I.

LIVRE SIXIE'ME.

(*a*) [L'Alcïde de los Donzellès]. Il ſe nommoit Dom Didago Fernand de Cordoue, & paſſoit pour l'un des plus braves & des meilleurs Officiers Eſpagnols de ſon temps.

(*b*) L'Hiſtoire rapporte un trait ſingulier de la bataille de Novarre. La veille qu'elle ſe donna, tous les chiens qui étoient dans l'armée françoiſe, après avoir hurlé pendant un temps conſiderable, paſſerent tout à coup en bande dans le camp des Suiſſes, comme s'ils avoient preſſenti qu'ils étoient prêts à changer de maîtres. Cet exemple n'eſt pas unique dans l'Hiſtoire. On lit dans celle d'Angleterre que Richard II. qui regnoit en 1390, avoit un beau levrier qu'il appelloit Math, qui n'avoit jamais connu ni careſſé que lui. Ce Prince ayant été vaincu & fait priſonnier

par le Duc de Lancastre qui lui disputoit la Couronne, Math passa d'abord & de son mouvement du côté du Duc, & lui fit des caresses qui le surprirent, & dont il demanda la raison ; Richard lui répondit, cela est de bon augure pour vous, ce chien ne connoît d'autre maître que le Roi d'Angleterre, je l'étois hier, vous l'êtes aujourd'hui.

(*c*) [La journée des Eperons]. M. de Voltaire dans son Histoire générale qualifie la journée des Eperons de *victoire complette*. Il nous permettra d'en appeller à tous les Ecrivains contemporains, qui disent unanimement que la retraite des François étoit d'ordonnance, qu'il n'y eut point, ou très-peu, de sang répandu, & qu'en la regardant comme une fuite, il conviendra lui-même qu'elle étoit volontaire, & même très-sage.

(*d*) [Une grande somme d'argent]. Puffendorff dit cent mille écus, qui vaudroient aujourd'hui plus d'un million de notre monnoye.

(*e*) [Janvier 1513]. Le mois de Janvier étoit alors le dixiéme mois de l'année. Nous avons fait observer dans la Préface qu'alors l'année commençoit à Pâques, à quelque date qu'il tombât, & que l'on n'a commencé à dater l'année au premier de Janvier, qu'à pareil jour de l'année 1564, par Ordonnance de Charles IX.

(*f*) [Madame Renée]. Elle embrassa les erreurs de Calvin, qui alla exprès à Ferrare pour achever de la pervertir. Son changement de Religion ne lui permettant pas de rester en Italie, elle repassa en France sous le regne suivant. François I. lui donna pour appanage le Duché de Montagis. Elle y mourut en 1568

dans s'être reconciliée à l'Eglise Romaine.

(g) [D'une magnificence étonnante]. C'étoit alors un usage de faire aux Rois & Reines des Entrées, qui étoient très-somptueuses, & même très-magnifiques pour ces temps-là. L'usage en a cessé sous Henri II. La marche de ces Entrées étoit toujours par la porte & la rue Saint Denis.

(h) [Au Comte d'Angoulême]. Quelques Historiens ont qualifié François I. Duc d'Angoulême. Ils se sont trompés, le Comté d'Angoulême ne fut érigé en Duché-Pairie que par ce Prince la premiere année de son regne en faveur de sa mere. Il étoit petit-fils de Jean Duc d'Orléans, lequel étoit fils de Louis I. aussi Duc d'Orléans, & de Valentine de Milan. Louis I. étoit frere du Roi Charles V. dit le Sage. Il fut assassiné à Paris rue Barbette, par ordre du Duc de Bourgogne, ce qui occasionna les longues querelles des Maisons d'Orléans & de Bourgogne, & enfin la mort du Duc de Bourgogne assassiné sur le pont de Montereau.

François I. comme arriere-petit-fils de Valentine de Milan, avoit les mêmes droits que Louis XII. tenoit d'elle sur ce Duché, & les mêmes raisons de le conquérir.

(i) [Chabannes]. Le même dont il a déja été fait mention plusieurs fois. C'est à cette époque que les Historiens commencent à le nommer le Maréchal de Chabannes : Il eut cette dignité en se démettant de celle de Grand-Maître, en faveur d'Artus de Gouffier de Boisy, l'un des Favoris de François I. Il mourut en 1524 aux pieds de ce Prince à la bataille de Pavie, donnée contre son sentiment,

L'anecdote dont il s'agit ici présente une observation à laquelle on ne peut se refuser. Chabannes, Humbercourt & d'Aubigny, l'un Maréchal de France, les deux autres Officiers généraux, & par conséquent tous Supérieurs à Bayard, & de beaucoup plus anciens que lui dans le service, lui cédent ici l'honneur de la conduite, & même du commandement dans une opération dont il étoit l'auteur, & y servent sans répugnance sous ses ordres. Admirable leçon, mais dont les exemples sont bien rares!

(*k*) [Ducats]. Voyez l'explication de cette monnoye à la note (*b*) du Livre précédent. Amelot de la Houssaye dit que le Ducat d'or valoit alors environ cinquante sols courans. Voyez le Traité des Monnoyes par le Blanc, Paris 1690.

(*l*) [Cardinal de Sion]. Il se nommoit Mathieu Schinet, ou selon d'autres Schaner, Evêque de Sion dans le Valais, ennemi mortel du nom François. Il mourut peu de temps après ce trait de fureur.

(*m*) [Le Comte de Saint-Pol]. Il se nommoit François de Bourbon, & avoit pour frere aîné Charles Duc de Vendôme, ayeul de Henri IV. Il eut la Comté-Pairie de Saint-Pol quand elle fut réunie à la Couronne, par la mort du Connétable Louis de Luxembourg, Comte de Saint-Pol, exécuté à Paris en 1475 pour crime de Félonie. Voyez la note (*c*) du premier Livre. Le Comte de Saint-Pol dont il s'agit ici, mourut sans laisser d'enfans mâles.

(*n*) [Comte de Petillane]. Il étoit, comme celui dont il a été plusieurs fois mention dans cette Histoire, de l'illustre Maison des Ursins à Rome.

(o) [Le brave Humbercourt, le Comte de Sancerre]. Voyez sur le premier la note (*n*) du troisiéme Livre. Sa mort vérifia exactement la prédiction de l'Astrologue de Carpi, que nous avons rapportée page 278. Le second se nommoit Charles de Beuil, d'une très-bonne Maison éteinte. Moréri se trompe quand il dit que ce Seigneur fut tué au siége de Pavie. Voyez au mot Beuil.

(*p*) Les Historiens rapportent que Bayard passant par Moulins, rendit visite au Duc de Bourbon, & qu'il en fut reçu avec toutes les démonstrations possibles d'estime & d'amitié, & que ce Prince, pour lui en donner une marque essentielle, le pria de faire Chevalier son fils aîné, encore dans les bras des nourrices, disant que c'étoit le plus grand honneur que cet enfant pût recevoir, & l'augure le plus avantageux de sa gloire à venir. (On ne sait à quelle époque fixer cet événement, qui fut au retour d'une Campagne au Milanès: ce ne peut être celle-ci, puisque le Duc de Bourbon y étoit resté en qualité de Lieutenant Général pour le Roi)

(*q*) [Jean d'Albret]. Il ordonna par son testament que son corps seroit porté dans le tombeau de la Maison Royale à Pampelune, quoique cette ville fut tombée au pouvoir du Roi d'Espagne; non qu'il comptât être obéi, mais pour conserver le ton de Souverain sur cette ville, & sur son Royaume de Navarre usurpé.

(*r*) [Henri Comte de Nassaw]. Il étoit frere aîné de Guillaume, qui fut pere d'un autre Guillaume, Prince d'Orange, duquel descen-

dit Guillaume III. Roi d'Angleterre.

(*f*) [Eynard, Guiffrey, Beaumont]. Trois grandes Maisons du Dauphiné, & des plus anciennes. Voyez sur celle de Guiffrey la note (*n*) du troisiéme Livre. Celle d'Eynard, ou Mont-Eynard, est connue depuis l'an 1170. Elle a toujours été Militaire & très-illustre, & subsiste aujourd'hui dans la personne du Comte de Mont-Eynard, Enseigne des Mousquetaires de la Garde du Roi, dont la sœur est femme du Marquis de Mont-Eynard son cousin au cinquiéme degré, Lieutenant Général des armées du Roi, qui a un frere cadet, nommé aussi le Comte de Mont-Eynard; tous Officiers dignes de leur nom, & du sang dont ils sortent.

Balthazar de Beaumont, dont il s'agit ici, sortoit de la Maison de Beaumont qui, comme les deux précédentes, étoient de celles que nous avons dit ailleurs avoir été qualifiées par excellence l'Ecarlatte de la Noblesse du Dauphiné, & que les anciens Auteurs nomment très-noble & très-ancienne Chevalerie. Elle étoit connue dès l'an 1080 sous *le nom de Bellemonte*, à cause du Château de Beaumont qu'elle possédoit dans la Vallée de Graisivaudan, & qu'elle a possédé jusqu'en l'année 1617.

Elle étoit divisée en un très-grand nombre de branches, dont quelques-unes se sont transplantées en différentes Provinces, comme le Languedoc, le Perigord, le Limosin, &c. Il est constaté par une généalogie imprimée en 1717, qu'elle ne s'est alliée qu'aux plus grandes Maisons de ces Provinces, & qu'elle

qu'elle a produit de grands hommes d'Etat & de Guerre (*).

Il n'eſt point de notre ſujet d'entrer dans le détail de près de ſept ſiécles de générations; nous nous bornerons à dire ici qu'il en ſubſiſte encore deux branches en Dauphiné, dont l'une porte le nom d'Autichamp, une dans le Quercy, une en Anjou, une en Languedoc, ſous le nom de Pompignan, & une en Perigord, ſous celui du Repaire-la-Roque.

Quelques Auteurs (**) ont écrit mal-à-propos que la Maiſon de Beaumont reconnoiſſoit pour branche aînée celle de Pompignan, fondés ſur ce que le célébre Baron des Adrets, qu'ils prenoient pour l'aîné de toute la Maiſon, n'avoit eu que des filles, & que par-là l'aîneſſe avoit paſſé à la branche de Pompignan. Ils n'ont pas ſu que ce Baron n'étoit pas lui-même l'aîné, & que les Seigneurs d'Autichamp & de Montfort avoient le degré ſur lui.

La branche du Repaire dont eſt M. l'Archevêque de Paris, ſort au quatorziéme degré de Artaud I. Seigneur de Beaumont & de la Freyre, vivant en 1240, & de ſa femme Ambroſie. On voit par un acte de ladite année une donation qu'il fit à la grande Chartreuſe, où

* Amblard de Beaumont, grand homme d'Etat, fut le premier & principal inſtrument de la donation du Dauphiné à la France. Je trouve ſous le regne de Louis XII. ſeul, trois Guerriers de cette Maiſon, Capitaines d'Hommes-d'Armes ou de gens de pied, Laurent, Jean & Balthazar, Seigneur de Saint-Quentin, qui donne lieu à cette note, & dont il a été fait mention page 50.

(**) Caſtelnau, Lelaboureur, Guy Allard, &c.

il est qualifié Chevalier ; de lui sont sorties toutes les branches subsistantes, & celle du Repaire sort de celle de Pompignan-Peyrac.

Christophe de Beaumont-du-Repaire, né le 26 Juillet 1703, Comte de Lyon en 1732, Evêque de Bayonne en 1741, Archevêque de Vienne en 1745, & de Paris en 1746, Commandeur des Ordres du Roi, Proviseur de Sorbonne, a pour frere aîné Armand, Comte de la Roque, &c. marié en 1724 à Marie-Anne de Faurie, fille de Jean-Baptiste, Seigneur de la Guillone, Co-seigneur de Saint Géry, &c. & de Jeanne de Calmont, de laquelle il a trois fils dans le service. Ils sont enfans de François de Beaumont, Comte de la Roque, Seigneur de Meyrals, Castel, le Repaire, Nabirac & Saint-Aubin, Guidon des Gendarmes de feu Monsieur, frere de Louis XIV. mort en 1710, & de Marie-Anne de Lostanges-Sainte-Alvere, Dame du Vigan, du chef de sa mere Claude-Simone d'Ebrard de Saint-Sulpice, fille d'Emmanuel de Lostanges, Marquis de Sainte-Alvere.

La généalogie imprimée en 1757, que nous avons citée, & que l'on trouvera à la Bibliotheque du Roi (*), n'est faite que par *Extraits*; cependant les curieux y trouveront de quoi se satisfaire, & juger de l'ancienneté & des illustrations de la Maison de Beaumont ; ils y trouveront aussi un très-grand nombre d'anecdotes intéressantes pour d'autres Maisons illustres.

Les armes de Beaumont sont de gueules à la face d'argent, chargée de trois fleurs de lys d'azur.

(*) Voyez aussi Morery, Edition de 1760.

(*t*) [Trois semaines] Plusieurs Ecrivains ont dit que ce siége dura six semaines ; mais suivant les circonstances que nous rapportons cette longueur n'est pas vraisemblable.

(*u*) [Aux Princes du Sang]. Tant que Bayard vécut, cette Compagnie fut toujours de quinze cens hommes, & soutenue sur un si bon pied, que par-tout où elle se trouvoit, elle étoit toujours la plus belle & la mieux composée de l'armée.

(*x*) [Le Maréchal de Foix]. Thomas de Foix, connu auparavant, & cité dans cette Histoire, sous le nom du Seigneur de Lescun.

(*y*) [Le fameux Lautrec]. Odet de Foix, frere du précédent, aussi Maréchal de France. Nous en avons parlé plusieurs fois, & tous les Historiens l'ont représenté comme l'un des plus grands hommes de guerre de son siécle.

(*z*) [De Vandenese]. Nous avons déja dit qu'il se nommoit Jean de Chabannes, frere cadet du Maréchal de la Palice. Voyez la note (*i*) du troisiéme Livre.

(*aa*) [Le Prince Vaudémont]. Louis de Lorraine, second fils du Duc René. Il avoit deux freres, l'aîné étoit Antoine, Duc de Lorraine, alors regnant, & son cadet, Claude Duc de Guyse.

(*bb*) [Le Marquis de Pescaire]. Ferdinand-François d'Avalos, Marquis de Pescaire, au Royaume de Naples, du chef de sa mere, Antoinette d'Aquino, femme d'Inigo d'Avalos, lequel étoit fils de Ruïs-Lopès d'Avalos, Comte de Ribadeo, Connétable de Castille, vivant en 1390.

Ferdinand-François, dont il s'agit ici, a été loué par tous les Ecrivains contemporains

comme l'un des plus grands Capitaines, & l'un des plus sages & vertueux hommes de son siécle; mais rien ne lui a plus fait d'honneur que d'avoir pour Auteur de son Histoire & de ses beaux faits d'Armes, sa femme même, Victoire Colonne, Noble Romaine, qui les a écrits en vers toscans, avec une éloquence admirable. Les mêmes Ecrivains qui ont donné des éloges au mari, les ont prodigués à la femme, tant sur toutes les graces de la nature dont elle fut douée, que sur les qualités de son cœur & de son esprit; en sorte qu'un d'eux (Pierre Valerian), que ce Seigneur n'eut pas plus de gloire de tant de victoires qu'il avoit remportées, que d'avoir eu une femme si vertueuse, si savante, si recommandable par la beauté de son génie & l'élégance de sa poésie ..... *Quasi splendidius nihil in posterum expectare posset è vitâ migrans, uxorem te reliquerit tam piam, tam pudicam, tam doctam, tali præstantem ingenio, eâque facundia & arte scribendi præditam ..... ut in ambiguo posueris utram ille res illas prudentiùs, feliciùs-ve fecerit, an tu eas doctiùs & elegantiùs victuræ memoriæ commendaveris.*

(*cc*) [Le Seigneur de Montehenu]. Voyez ce qui en a été dit note (*b*) du quatriéme Liv.

(*dd*) Voyez la Traduction de Tite-Live par M. Guerin, Professeur de Réthorique dans l'Université de Paris, édition de 1739, chez Dupuis.

(*ee*) [Les yeux noirs & pleins de feu]. Suivant ce portrait d'après Expilli & Champier, j'ai dit que le tableau de la Gallerie du Palais Royal doit mieux ressembler à Bayard que le buste de son tombeau. Néanmoins je

les trois tous deux faits d'idée & sans modele.

Depuis la note (g), *page 477, imprimée, j'ai acquis le détail de ce que j'ai dit.* De la porte Saint Denis, ces cérémonies alloient jusqu'au Grand Châtelet, & de-là au Palais. De distance en distance on faisoit des espéces de Reposoirs très-ornés, où étoient représentés des Mysteres, le Ciel, les Etoiles, Dieu & tous les Saints. Ailleurs il y avoit des chasses en animaux figurés ou réels, & toujours des fontaines de vin & d'hypocras pour le Peuple.

Telles furent les Entrées que l'on fit le 20 Juin 1389 à Isabeau de Baviere, femme du Roi Charles VI. Au Roi d'Angleterre en 1431; à Charles VII. en 1437; à Louis XI. en 1461; à Charles VIII. Louis XII. Anne de Bretagne, Marie d'Augleterre, qui donne lieu à cet article, Madame Claude, & Eléonore d'Autriche, premiere & seconde femme de François I.

Les curieux trouveront le détail de ces Fêtes dans Froissart, Monstrelet, la Colombiere, & autres Historiens; ou bien en abrégé dans l'Histoire du Théâtre François par les sieurs Parfait, édition de Paris 1745, tome 2, page 184 & suivantes.

EPITAPHE
DU CHEVALIER BAYARD,

Dans l'Egliſe des Minimes près Grenoble.

Lapis hic ſuperbit tumulo, non titulo... Ubi ſepultus eſt Heros maximus, ſuo ipſe-met ſepulchro monumentum.

D. O. M.

PETRUS TERRALLIUS, Bayardus, vix puber, addictus caſtrenſibus operis, præclarè factis tempora eluſit, virtutis miraculo præluſit, primo fermè militiæ tyrocinio magnus; Prodigioſæ fortitudinis, quà domi, quà foris, ſpectacula juvenis dedit; ſed illuſtri præſertim Italiæ theatro, lauris adtexta lilia geminum in fronte honorem diviſere. Ubi virum animoſa maturitas & experientia tulerunt, quæ finxit fortia facta vetuſtas, fecit. Bayardum Alcidi confudit impavidi & inculpati Equitis cognomentum: conſtantis famæ vulgatu, virtutis appellationem ſuo nomine occupavit. Tres illum Reges, luſtris ferè ſeptem, gravibus gerendi belli inſtitutis, ſuæ militiæ præfectum habuerunt. Illi honorem ſtipendio potiorem

emerito, victori triomphalia decora virtus decreverat, sed honoris currus, tot victoriis onustus, nutavit; virtutis magnitudine laboravit. Regiæ vicis, in Delphinatûs Provinciâ Præfecto, ingens honor fuit, honore eo non egere; non concessum regni insigne, sed præmium; Regem suum gladii succinctu, militiæ inaugüravit. Illud tandem Duci semper victori deerat, ut lethum vinceret: vicit. Attonita mortis, nec ausa luctari, feriendum se fulmineo tela objecit. Erubuit hæc, & quòd victa, & quòd immatura. Ille equo desiliens, victoriis sessus, sub arbore resedit, & vultu in hostem converso, placidè oculos & diem clausit 1524, ætatis 48.

Moriturum monumentum non moriturus cineribus, N. Scipio de Pollovil, D. de Saint-Agnin, suis sumptibus accuravit.

TRADUCTION

De l'Epitaphe du Chevalier Bayard.

PIERRE TERRAIL, Seigneur de Bayard, à peine hors de l'enfance porta les armes. Ses beaux faits devancerent ſes années. Ses coups d'eſſais furent les chef-d'œuvres d'un guerrier conſommé. Il ſe ſignala dans ſa Patrie & dans les Pays Etrangers. Mais l'Italie fut le théâtre où il parut avec plus de gloire, & où les lys & les lauriers partagerent l'honneur de le couronner. Devenu homme par la vigueur de l'âge & par l'expérience, il égala tout ce que l'antiquité fabuleuſe a raconté de ſes Héros. Le ſurnom de Chevalier ſans peur & ſans reproche lui fut commun avec Hercules. Sa réputation répandue généralement avoit attaché à ſon nom ſeul l'idée de toutes les vertus réunies. Il ſervit & commanda ſous trois Rois pendant près de trente-cinq ans. La vertu lui avoit décerné l'honneur du triomphe qu'il eſtimoit plus que les richeſſes; mais le char plia ſous le poids des lauriers & des victoires dont il étoit ſurchargé. Nommé Lieutenant Général

pour le Roi en Dauphiné ; ce qu'il y eut de plus glorieux pour lui fut d'être supérieur à sa dignité. Chevalier de l'Ordre du Roi, il reçut moins une grace que le prix de ses Exploits, & il eut l'honneur de donner à son tour l'Ordre de Chevalerie à son Souverain. Enfin il ne manquoit aux victoires d'un si grand Capitaine que de triompher de la mort. Il en triompha : elle fut étonnée elle-même du courage avec lequel il s'offrit au coup mortel. Elle rougit de sa défaite & d'un trait si précipité. Si-tôt qu'il l'eut reçu, il se fit descendre de son cheval au pied d'un arbre : là, succombant sous ses trophées, & le regard encore tourné vers l'Ennemi, il ferma les yeux à la lumiere en l'année 1524, âgé de quarante-huit ans.

Le temps pourra détruire ce monument ; mais les dépouilles qu'il renferme seront immortelles. Il fut érigé aux dépens de Scipion de Polloud, Seigneur de Saint-Agnin.

TABLE
DES MATIERES.

A.

Acugna (D. Pedro d') Chevalier de Rhodes, Grand-Prieur de Meſſine, page 271. Sa mort 344.
Agnadel. (Bataille d') gagnée par les François ſur les Vénitiens, 146
Ainay (l'Abbé d'Ainay.) Oncle de Bayard, 2[illegible]. Son neveu lui attrape de l'argent, 2[illegible]. Autres tours qu'il lui fait,
Albret, (Jean d') Roi de Navarre, dépouillé par les Eſpagnols, 361, va avec une armée Françoiſe pour recouvrer ſes [illegible] 362. Eſt repouſſé 369. Sa mort 407 &
Albret. (Gabriel d') Frere du précédent, le Seigneur d'Aveſnes, 1[illegible]
Alcaïde de Los Donzelès, (D. Didago de Cordoue) commande les Eſpagnols en Navarre, 363. Fait lever aux François le ſiége de Pampelune, 369
Alegre. (d') Seigneur de Millaut, mene du ſecours à l'Empereur, 164. Suit le Duc de Nemours en Italie, 216. Se trouve à la priſe de Breſſe, 294. Meurt à la bataille de Ravenne, 343
Alegre. (d') Fils du précédent, dit Vivarots, eſt tué avec le Duc de Nemours, 3[illegible]
Alegre. (d') Prevôt de Paris, ſe trouve à la mort de Bayard, 433. Reçoit ſes dernieres

Polonnés, 434
Alexandre VI. Pape, trahit Louis XII, 94. Sa mort, 127. Note, 461
Alleman. (Maison d') page, *xxx* de la Généalogie.
Alleman. (Helene) Mere de Bayard xxv Ses dernieres leçons à son fils, 9
Alleman. (Laurent, frere d'Helene) Evêque de Grenoble, 5. Donne son neveu Bayard au Duc de Savoye, 12.
Alleman (Charles & Barachin) tués à Novarre, 57.
Alleman (Soffrey) Seigneur de Molart, Voyez *Molart.*
Alviane. (Barthelemi d') Général des Vénitiens, 145. Livre bataille au Roi & la perd, 147. est fait prisonnier, *ibid.* Meine un secours à François I. 403.
Amboise. (George d') Cardinal, Lieutenant Général de Louis XII. en Lombardie, 90. Son Ambassadeur au Congrès de Cambray, 141. Sa mort & son éloge, 217. Note 469.
Amboise. Voyez Bussy.
Amboise. Voyez Chaumont.
Amboise. (Maison d') Note 473.
Anglois. Font une descente en Bretagne, 372. Malheur qui leur arrive, *ibid.* Descendent en Picardie, 373. Assiégent la ville de Térouenne, *ibid.* La prennent, 384
Angoulême. (François Comte d') Epouse Madame Claude de France, 388. Parvient à la Couronne, 389. *V. François I.*
Arnolt. (Rodolphe Prince de) mene six mille Lansquenets au siége de Padoue, 156. Offre d'aller à l'assaut, 194. Passe en Italie avec cinq mille Lansquenets,

de Charles VIII. 58. Devient veuve, *ib.* Se remarie à Louis XII. 62. Sa mort & son éloge, 387. Note, 458

Ars. (Le Capitaine Louis d') 44. Se maintient dans la Pouille malgré toutes les forces d'Espagne, 128. Passe en Italie avec le Duc de Nemours, 215. Se trouve à la bataille de Ravenne, 336. Gouverneur de Pavie, 353. Note 470

Astrologue de Carpi. Ses prédictions étonnantes, 276.

Avales (Ferdinand-François d', Marquis de Pescaire) Est fait prisonnier à la bataille de Ravenne, 344. Trait singulier de force & de vîtesse d'un de ses soldats, 427. Attaque Bayard & le manque, 430. Son éloge & celui de sa femme, Note 483. Ses larmes & ses paroles à la mort de Bayard, 435. Ses soins pour lui, *ib.* Honneurs qu'il lui rend après sa mort, 478. Renvoye son corps en France, *ib.*

Aubigny (Berault Stuart, Seigneur d') du Sang Royal d'Ecosse, commande les François au Royaume de Naples, 92. Est forcé de se retirer, 94. Suit Louis XII. à la réduction de Gênes, 138. Va à la conquête de Milan, 144. Y retourne encore pour François I. 391. Note sur sa Maison, 459 & 460

Avogara (le Comte d') Batterie entre son fils & un autre enfant, & ce qui en arrive, 286. Trahit les François qui sont tous massacrés, 287. Est pris & puni de mort, 303.

Aydie. (*V. Odet*).

Aymond Terrail, pere de Bayard, XXV de la Généalogie.

B.

Baillon (Jean-Paul Baglioni) Général des Vénitiens vient au secours de Bresse, 290. Est défait & se sauve, 291
Bardassan. V. *Foix.*
Barricades en Piémont passées par le Prince de Conti, 166.
Basco (Pierre de Tardes, dit le Basque) Ecuyer de Louis XII. 122. Abbat un Espagnol, 126
Bastide. (la) Ville de Lombardie assiégée par Jules II. 248. Secourue & le siége levé, 253
Bataille de Fornoue gagnée par Charles VIII. 55
Bayard. (Pierre Terrail, dit le bon Chevalier, sans peur & sans reproche) Sa Généalogie, xix. Sa naissance, 3. Se détermine à treize ans pour les armes, 4. Est fait Page du Duc de Savoye, 13. Le surnom de Piquet lui est donné, & pourquoi, 20. Le Duc le donne au Roi, qui le donne au Comte de Ligny, 21. Il est fait Homme-d'Armes à dix-sept ans, *ib.* Il touche aux écussons du Seigneur de Vaudrey, 23. Attrape de l'argent à l'Abbé d'Ainay, 27. Il sort victorieux du Tournoi, 35. Plaisantes louanges des Dames de Lyon, *ib.* Il part pour sa garnison, 37. Prend congé du Roi qui lui fait des présens, *ib.* Réception qu'on lui fait à Aire, 40. Y donne un Tournoi & gagne le prix, 42. Fête qu'il donne aux Dames, 50. Suit le Roi à Naples, 52. Ses exploits à la bataille de Fornoue, 56. Il présente une Enseigne au Roi & en est ré-

compensé, *ib.* Va à la Cour de Savoye & y est bien reçu, 65. Y donne un Tournoi dont il remporte le prix, 69. Il défait trois cens hommes avec cinquante, 76. Il poursuit les fuyards jusques dans Milan, où il est fait prisonnier, 77. Il est présenté au Prince qui le renvoye sans rançon, 79. Hardie réponse qu'il lui fait, *ib.* Reçoit trois cens marcs de vaisselle d'argent qu'il distribue, 89. Retourne à Naples, 92. Défait un parti d'Espagnols, 96. Prend Sotomayor leur Chef, 97. Qui fausse sa parole, 100. Sotomayor parle mal de Bayard, 103. Bayard l'appelle en duel & le tue, 104. Combat de treize François contre autant d'Espagnols, 115. Bayard prend un Trésorier avec quinze mille Ducats d'or, 117. En donne moitié à Tardieu, & distribue le reste, 119. Défend seul un pont contre deux cens Espagnols, 123. Est fait prisonnier & délivré par les siens, 124. Retourne en France, & est fait Ecuyer du Roi, 128. Il suit Louis XII. à la réduction de Gênes, 136. Il escalade un montagne, prend un fort, & taille en piéce la garnison, 138. Le Roi lui donne cinquante Hommes d'Armes & cinq cens hommes de pied, 144. Il se trouve à la guerre contre les Vénitiens, 147. Force quatre barrieres au siége de Padoue, 163. Défait le Capitaine Malvezze, 175. Fait plus de prisonniers qu'il n'avoit de troupes, 176. Défait Scanderbec, 181. Moyen dont il se sert pour s'emparer d'un Château plein de butin, 184. Son avis sur une proposition de l'Empereur, 190. Fait une course sur les Vénitiens avec cent quarante hommes contre plus de mille, 199.

Il eſt pris & délivré deux fois dans un jour, 200. Surprend cinq cens hommes dans un Village & les taille en piéces, 204. Un eſpion lui tend un piége qui eſt découvert, 206. En profite contre l'auteur de la trahiſon, 212. Défait deux mille Vénitiens juſqu'au dernier, 213. Pardonne à l'eſpion & le renvoye, 214. Il fait pendre deux incendiaires, 220. Va avec quatre mille hommes au ſecours du Duc de Ferrare, 227. Eſſaye d'enlever le Pape, 242. Manque ſon coup par un haſard, 243. Conſeil ſalutaire qu'il donne au Duc de Ferrare, 250. Il l'exécute lui-même, 253. Il taille en piéces l'armée du Pape, 256. S'oppoſe à un projet contre la vie de Jules, 265. Contribue à la défaite d'une ſeconde armée de ce Pape, 267. Le Roi lui donne cent Hommes-d'Armes ſous le Duc de Lorraine, 268. Il défait cinq cens Suiſſes, 275. Prédictions que lui fait un Aſtrologue, 278. Se trouve à la repriſe de Breſſe, 297. Eſt bleſſé dangereuſement, *ib.* Largeſſes qu'il fait aux ſoldats de ſa garde, 304. Sa générosité pour ſes hôtes, 309. Sa convaleſcence & ſon départ, 313. Son arrivée au camp y cauſe une joye générale, *ib.* Découvre une infidélité de l'Empereur, 314. Décide la bataille dans le Conſeil, 318. Eſcarmouche les Eſpagnols, 323. Propoſe l'ordonnance de la bataille de Ravenne, 327. Détruit trois cens Eſpagnols à coups de canons, 332. Bon conſeil qu'il donne au Duc de Nemours, 334. Autre encore plus intéreſſant, 336. Prend les Enſeignes de deux cens Eſpagnols n'ayant que quarante hommes, 341. Trait de prudence à Pavie, 353

Il soutient avec trente hommes toute l'armée des Suisses, *ib.* Est blessé dangereusement, 355. Son intrépidité, *ib.* Se rend à Grenoble, 356. Honneurs qu'il y reçoit, *ib.* Il y est malade à l'extrémité, 357. Prieres publiques pour lui, 358. Sa guérison, *ib.* Trait de galanterie & d'une rare générosité, 359. Il va en Navarre & y prend un Château par stratagême, 362. Plaisant démêlé qu'il a avec un Lansquenet, 368. Va au secours de Terouenne, 373. Il veut enlever Henri VIII., 375. Il fait des choses incroyables, 378, Fait un prisonnier auquel il se rend lui-même, 379. Plaisante question sur leur rançon réciproque, 380. L'Empereur lui fait bon accueil, 381. L'Empereur juge la question en sa faveur, 382. Belle réponse qu'il fait au Roi d'Angleterre, 383. Il va en Flandres, *ib.* François I. l'envoye dans le Milanès, & le fait Lieutenant Général en Dauphiné, 390. Son premier exploit en Lombardie, 391. Surprend Prosper Colonne, & le fait prisonnier, 396. Repousse les Suisses, 400. Court risque de *la vie*, 401. Il s'échappe par un grand bonheur, *ib.* Louanges que le Roi lui donne, 404. François I. reçoit de lui l'Ordre de Chevalerie, 405. Il fait Chevalier le fils du Duc de Bourbon, 479. Est mandé par le Roi, 410. Son avis prévaut dans le Conseil de guerre, 411. Il s'enferme dans Mezieres, 412. Se dispose à y être assiégé, *ib.* Harangue sa garnison, 413. Il est sommé de rendre la place & sa réponse, 414. Subtilité pour faire lever le siége, 416. Succès de son stratagême, 417. Il quitte Mezieres & se rend près du Roi, 420. Est fait

Chevalier de l'Ordre du Roi, *ib.* Il le suit à Paris, où on lui fait une réception glorieuse, 421. Il est honoré d'une députation du Parlement, *ib.* Il va à Grenoble, où il est comblé d'honneurs, 422. Le Roi l'envoye à Gênes, *ib.* De-là au Milanès, 423. Il revient à Grenoble qu'il trouve infectée de la peste, 424. Ses soins & ses charités font finir ce fléau, *ib.* Il retourne au Milanès, 425. Prend Lodi & canone Crémone, *ib.* Il va contre son gré s'emparer d'un Village, 427. Soupçonne Bonnivet de mauvais dessein, *ib.* Demande en vain le secours promis, *ib.* Est surpris par les Espagnols, & leur échappe, 430. Retraite des François du Milanès, 431. Bayard en est chargé par Bonnivet, *ib.* Il est bleſſé à mort, 432. Belles paroles de Bayard, 433. Sa piété, *ib.* Ce qu'il dit au Seigneur d'Alegre, 434, & au Connétable de Bourbon, 436. Ses dernieres paroles, 437. Sa mort, *ib.* Honneurs que les Espagnols rendent à son corps, *ib.* Regrets du Roi, 438. Le Duc de Savoye lui fait rendre les honneurs dûs aux Princes, 439. Deuil général en Dauphiné à sa réception, *ib.* Il est enterré avec une pompe Royale, 440. Son éloge, 442. Parallele avec Annibal, 444. Eloge de sa fille naturelle, 445. Son Mauzolée, 441. Son Epitaphe, 488

Beaudiner (François de Crussol, Seigneur de) va à la réduction de Gênes, 138

Beaumont. (Note), 480

Béarn (le Baron de) va au secours de l'Empereur, 154. Escarmouche les Espagnols, 322. Est repoussé & secouru par Bayard, *ib.*

Bellabre (Pierre de Pocquieres, Seigneur de) ami de Bayard, 23. Lui donne un plaisant avis, 28. Combat au Tournoi d'Aire, 46. Sert de Guidon à Bayard dans un duel, 106.

Bocard, (de la Maison de Refuge.) va servir sous Bayard avec mille hommes de pied, 432

Boissieu, (Aymond de Salvaing, Seigneur de) dit *Tartarin*, cousin de Bayard, combat au Tournoi d'Aire, 46. Note sur sa Maison, 453

Bologne. (dite la grasse, ville de Lombardie) Louis XII. la prend sur les Bentivoglio, & la donne au Pape, 130. Assiégée par les Espagnols, 276. Le Duc de Nemours en fait lever le siége, 281

Bonneval (Germain, Seigneur de) va en Navarre & se trouve au siége de Pampelune, 362

Bonnivet, (Guillaume Gouffier, Seigneur de) Amiral de France, Favori de François I. va commander au Milanès, 425. Envoye Bayard à Rebec, 426. Soupçonné d'avoir *voulu le* sacrifier, 427. Lui manque de parole, *ib.* Quitte le Milanès, 431. Est blessé & charge Bayard de faire la retraite, *ib.*

Bourbon (Charles Duc de) est fait Connétable, 390. Lieutenant Général au Milanès, 406. Se retire chez l'Empereur, 424. Se trouve à la mort de Bayard, 436. Ce qu'il lui dit & la réponse du Chevalier, *ib.*

Bourdillon. (Le Seigneur de) Combat au Tournoi de Vaudrey, 34

Bourgeois, (Frere Jean) Cordelier à Lyon. Charles VIII. bâtit un Couvent à sa considération., 16

Boutieres. (Pierre de) *Voyez Guiffrey*.

Bréſignels. (Infanterie Italienne) 157
Breſſe (ou Breſcia, ville de Lombardie.) Sa ſituation avantageuſe, 283. Une querelle d'enfans en occaſionne la priſe par les Vénitiens, 286. Eſt repriſe par le Duc de Nemours, 296. Maſſacre des Vénitiens & des habitans, 299 Butin qui s'y trouve, & ce qui s'en ſuit, 300
Briçé, (Louis de) Grand Sénéchal de Normandie, ſe trouve à la repriſe de Breſſe, 293. Opine pour donner la bataille de Ravenne, 318.
Buſſy (Jean d'Amboiſe, Seigneur de) va au ſecours de l'Empereur, 154. Eſt bleſſé devant Padoue, 163. Sa mort, 403

C.

Cantiers. (Guyon de) Sa témérité lui coûte la vie & à toute ſa troupe, 229
Cardonne, (D. Raymond de) Viceroi de Naples, Général des Eſpagnols en Italie, 305. perd la bataille de Ravenne & s'enfuit, 342.
Chabannes, (Jacques de) Seigneur de la Paliſſe, ſuit Louis XII. à la réduction de Gênes, 138. Mene un ſecours à l'Empereur, 153. Propoſitions que l'Empereur lui fait, 187. Sa réponſe, 192. Se trouve à la bataille de Ravenne, 326. Devient Chef par la mort du Duc de Nemours, 351. Maréchal de France, 391. Note, 451
Chabannes, (Jean de) Seigneur de Vandeneſſe, 147. Sa mort, 431. Note, 464
Charles VIII. Roi de France, reçoit le Duc de Savoye à Lyon, 14. Fait la viſite de ſon Royaume & revient à Lyon, 22. Louanges & préſens qu'il donne à Bayard, 37. Va

conquérir Naples, 52. Ce qui lui arrive à Florence, 54. Soumet le Royaume de Naples, 55. Eſt attaqué à ſon retour par ſoixante mille hommes qu'il défait, *ib.* Récompenſe la valeur de Bayard, 56. Revient en France & meurt, 58

Charles I. Duc de Savoye. Son amitié pour Bayard, 13. Va voir le Roi à Lyon & lui donne Bayard avec éloge, 21. Prend congé du Roi, 22

Charles-Quint, (Archiduc d'Autriche,) Roi d'Eſpagne, 129. Eſt élû Empereur après Maximilien ſon ayeul, 408. Envoye des forces exceſſives contre Robert de la Marck, *ib.* Lui prend ſes Places, 409. Son ſtratagême pour ſurprendre le Roi, *ib.* Prend Mouzon ſans déclaration de guerre, 410. Fait aſſiéger Mézieres, 413

Châtillon, (Jacques de) Seigneur de Coligny & de Châtillon, Prevôt de Paris, combat au Toumoi de Vaudrey, 34. Sa mort, 318

Chaumont (Claude d'Amboiſe) ſuit *Louis* XII. à la réduction de Gênes, & va Ambaſſadeur au Congrès de Cambray, 142. Ses dignités, 217. Sa douleur à la mort du Cardinal ſon oncle, *ib.* Fait lever le ſiége de Véronne, 274. Sa mort & ſon éloge, *ib.*

Chypre. (La Reine de) Trait d'Hiſtoire, Note, 466

Claude (Madame de France) Fille de Louis XII. Sa naiſſance, 64. L'Etat de Milan lui prête ſerment de fidélité, 275. Epouſe François I. 388

Clermont. (Voyez Montoiſon.) Note, 471

Colonne (Proſper) traite en tyran le Mar-

quiſat de Saluces, 390. Eſt ſurpris & fait priſonnier par Bayard, 396
Colonne (Fabrice) commande les Eſpagnols, 331
Colonne (Marc-Antoine) ſe trouve à la bataille de Ravenne; 331
Combat de treize François contre autant d'Eſpagnols, 113
Congrès de Cambray contre les Vénitiens, 142. Ses ſuites, 143. Rompu par la mort du Cardinal d'Amboiſe, 218
Conti (Fréderic de Mailly, Baron de) va au ſecours de l'Empereur, 154. Sa mort, 275. Note, 465
Conti. (Le Prince de) V. *Barricades*.
Créqui, (Antoine de) Seigneur de Pontdormi, défend la ville de Terouenne, 374
Cropte. V. *Daillon*, Seigneur de la

D.

Daillon, (François de) Seigneur de la Cropte, ſe trouve à l'armée contre les Vénitiens, 144. Gouverneur de Lignago, 216. Sa douleur à la défaite de Cantiers, 237. Colere du Roi contre lui. Trivulce obtient ſa grace, *ib.* Se trouve à la bataille de Ravenne, 328
Dauphin, (Naiſſance du) fils de François I. 408
Dijon aſſiégée par les Suiſſes, 385. La Trimoille traite avec eux & ils ſe retirent, 386
Duels de Bayard contre Simonetta qui eſt tué, 460. Contre Sotomayor qui l'eſt pareillement, 106. Entre deux Eſpagnols, 270
Ducat d'or. Sa valeur. Ducat d'argent. Sa

valeur, 474
Durfort, (Georges de) dit le cadet de Duras, se trouve à la guerre contre les Vénitiens, 144. & à la bataille de Ravenne, 327

E.

Eperons. (Journée des) 377. Note, 476
Espagnols. Chassent les François du Royaume de Naples, 94. Un parti de cinquante battu par Bayard, 96. Leur douleur à la mort de Sotomayor, 111. Combat de treize contre treize François, 213. Donnent une allarme au camp François, 122. Arrêtés sur un pont par Bayard seul, 123. Font Bayard prisonnier & le laissent reprendre, 126. Assiégent Bologne, 276. Levent le siége, 281. Etat de leurs forces, & leurs Généraux, 305. Perdent la bataille de Ravenne, 335. Tuent le Duc de Nemours, 340. Refusent le combat, & rendent leurs Enseignes à Bayard, 341. Leur perte *à la bataille de Ravenne*, 344. Taillés en piéces par Bayard dans un Château, 365. La noblesse de leur procédé à la mort de Bayard, 435
Espi (François de Bussérailles, Seigneur d') est fait Gouverneur de la Citadelle de Milan, 65. Depuis Grand-Maître de l'Artillerie, & sa mort, 318
Est, (Alphonse I. Duc d') Duc de Ferrare, défait sur le Pô les galeres des Vénitiens, 160. Le Pape Jules II. lui déclare la guerre, 217. Son éloge, 239. Se renferme dans sa Capitale pour la défendre, 246. Apprend le siége de la Bastide, 259. Bon conseil que

Bayard lui donne, *ib.* Il défait l'armée du Pape, 155. Veut attenter à la vie de Jules, 264. Bayard s'y oppose, 265. Se trouve à la bataille de Ravenne, 327
Est. (Hypolite, Cardinal d') V. *Ferrare.*

F.

Fabian, Capitaine Allemand. Trait de sa force & de sa valeur, 338
Ferdinand (Roi d'Arragon.) Surprend Naples & presque tout le Royaume, 93. Epouse Germaine de Foix, niéce de Louis XII. 130. Va avec elle voir le Roi à Savône, 139. Son ingratitude envers Fernand Gonzalès, 140. Sa mort, 407
Fernand Gonzalès, (dit le grand Capitaine,) Viceroi de Naples, 140. Comment traité par Ferdinand, *ib.*
Ferrare. (la ville de) Jules II. veut s'en emparer, 246. Sauvée par la défaite de l'armée du Pape, 256. Qui essaye de l'avoir par trahison, 259
Ferrare. (Le Duc de) V. *Est.*
Ferrare (Le Cardinal de) amene un renfort à l'Empereur, 157. Prend possession de Montselles, 160. Se trouve au siége de Padoue, 162
Ferrare. (La Ducheſſe de) Son éloge, 256. Fête qu'elle donne au Duc de Nemours, 269. Ses soins pour Laurec blessé à mort, 352
Fiesco, (Jean-Louis de Fiesque) Comte de Lavagne, donne avis à Louis XII. de la révolte de Gênes, 136
Flavas. (La Dame de) Premiere inclination de Bayard, 66. Il lui fait des honneurs d'un

Tournoi, 71
Foix, (Le Vicomte de) Guillaume de Carmain, dit de Foix, suit Louis XII. à la réduction de Gênes, 138
Foix, (Odet de) de la même Maison, dit le Vicomte de Lautrec, suit Louis XII, à Gênes, 138. Est blessé à mort, 341. Porté à Ferrare où il guérit, 352. Va commander au Milanès, 399. Maréchal de France, 423
Foix. (André de, frere du précédent,) Seigneur de l'Esparre, va à la réduction de Gênes, 138
Foix, (Odet de) Seigneur de Bardassan, va à Gênes, 138. Sa mort, 338
Fornoue (la bataille de) gagnée par Charles VIII. avec dix mille hommes contre soixante mille, 55
François chassés de Milan, 74. S'emparent de Novarre, 83. Prennent Ludovic Sforce, *ib.* Leur générosité à Milan, 84. Sont chassés du Royaume de Naples, 94. Combat de treize contre autant d'*Espagnols*, 213. Délivrent Bayard prisonnier des Espagnols, 126. Passent dans le Milanès, 145. Battent les Vénitiens à Agnadel, 147. Secourent Verone, & reprennent Vicence, 155. Se retirent dans le Milanès, 197. Combat de cent quarante François contre mille Vénitiens, 199. Deux cens François empoisonnés dans du vin, 229. Massacrés à Bresse, 288. Y donnent l'assaut, & massacrent les Vénitiens, 299. Gagnent la bataille de Ravenne, 345. Morts d'Officiers François, 343. Se retirent de Milan à Pavie, 353. Sont forcés d'abandonner la Lombardie, 356. Vont en Navarre, 361. Leurs disgraces

disgraces, 369. Se sauvent à Bayonne, 371. Retournent en Italie, & perdent la bataille de Novarre, 372. Journée des Eperons, 377. Note, 476. Repassent au Milanès avec François I. 398

François I. (Roi de France) parvient à la Couronne, 389. Médite la conquête du Milanès, 390. Y envoye Bayard, & le suit de près, *ib.* Sa réception à Turin, 398. Bat les Suisses, 400. S'empare de Milan & du Château, 406. Va visiter le Pape Leon X. à Bologne, & entame l'affaire du Concordat, *ib.* Retourne en France, *ib.* Sa défiance de Charles-Quint, 409. Apprend la prise de Mouzon, 410. Ses allarmes pour la ville de Mezieres, *ib.* Il y envoye Bayard, 411. Sa joye quand il apprend la levée du siége, 420. Réception qu'il fait à Bayard, *ib.* Le fait Chevalier de son Ordre & Capitaine de cent Hommes-d'Armes, *ib.* Il retourne à Paris, 421. Envoye Bayard à Gênes, 422. Médite la conquête de Milan, & y envoye l'Amiral Bonnivet, 424. Sa douleur de la mort de Bayard, 438

Frederic, (Roi de Naples), abandonne son Royaume, 92. Ses conditions avec Louis XII. *ib.* Marie une de ses filles à Louis de la Trimoille, 461. Sa mort, 129

G.

GALYOT, (Jacques) Seigneur de Genouillac, depuis Grand-Ecuyer de France, & Grand-Maître de l'Artillerie, combat au Tournoi de Vaudrey, 34

Gambara (le Comte de), Seigneur Bressan. Une querelle entre son fils & un autre en-

fant occasionne la prise de Bresse & le massacre des François, 286. Ce qui s'ensuivit, 287

Garillan (le), riviere au Royaume de Naples. Bayard y défend seul un pont contre deux cens Espagnols, 123

Gaston de Foix, (Duc de Nemours,), Voyez *Nemours*.

Gênes se soumet à Louis XII. 139

Génois (les) se révoltent contre le Roi, 136. Sont réduits à l'obéissance, 139. Loix que Louis XII. leur impose, *ib.*

Germaine de Foix, niéce de Louis XII. seconde femme de Ferdinand, Roi d'Arragon, son caractere, 130. Mépris qu'elle montre pour les François, 140

Gié (Pierre Rohan), Maréchal de France, appellé le Maréchal de Gié, 16

Grammont (le Baron de) tué à la bataille de Ravenne, 343

Griti, (André) Noble Vénitien, surprend Padoue, 151. Dresse une embuscade à un parti François, & le défait, 233. Stratagême pour surprendre Lignago, ne *lui réussit* pas, 235, Surprend Bresse, & massacre la garnison Françoise, 287. Y est assiégé & refuse de capituler, 295. Tente de se sauver, & est pris, 299

Grotte de Longara. Malheur horrible qui y arrive, 219

Gueldres (le Duc de) amene dix mille Lansquenets à François I. 339

Guiffrey, (Pierre, dit le Chevalier de) retire Bayard des mains des Espagnols, 126

Guiffrey, (Guigues) Seigneur de Boutieres, beau trait de sa valeur à dix-sept ans, 186. Autre, 185. Note, 467.

Guise, (Claude, Duc de) commande mille Lanſquenets au Milanès, 399. Reſte pour mort ſur le champ de bataille, 400

H.

Hallwin, (Louis de) Seigneur de Pienne, commande les François contre Henri VIII. 373. Empêche Bayard d'enlever ce Prince, 375

Hédouville, (Louis de) Seigneur de Sandricourt, combat au Tournoi de Vaudrey, 34.

Henri VIII. Roi d'Angleterre, deſcend en Picardié, 373. Manque à être enlevé par Bayard en arrivant, 375. Aſſiége Terouenne, *ib.* Eſt joint par l'Empereur, *ib.* Rend la liberté à Bayard, & à quelles conditions, 383. Sollicite Bayard d'entrer à ſon ſervice, *ib.* Prend Terouenne, & obſerve mal la capitulation, 384

Hérigoye, (Gaſcon) Gouverneur de la Citadelle de Breſſe, 285

Humbercourt, (Adrien de Brimeu, Seigneur de) de la Maiſon de Brimeu aux Pays-Bas, va au ſecours de l'Empereur, 154. Se trouve à la bataille de Ravenne, 328. Va au Milanès, 391. Sa mort, 403. Note, 465

I.

Jacob Emps (ou Empſer, Allemand), Va en Italie avec le Prince d'Anhalt, 294. Se trouve à la repriſe de Breſſe, 293. Bon ſervice qu'il rend au Roi, 314. Belles paroles qu'il dit en mourant, 338

Jeanne Terrail, fille naturelle de Bayard. *V. Terrail.*

Jeanne de France, fille de Louis XI. femme de Louis XII. 61. Eſt répudiée, 62. Sa mort en odeur de ſainteté, *ib.* & . 128

Jules II. Pape, ſon ingratitude envers Louis XII. 130. Fait ſoulever les Gênois contre le Roi, 135. Louis lui rend des Places tenues par les Vénitiens, 149. Leve des troupes pour attaquer le Duc de Ferrare, 237. Veut avoir la Mirandole, 238. Eſt refuſé, & entre en fureur, 239, Manque à être pris par Bayard, 243. La frayeur lui donne la fiévre, 244. Aſſiége la Mirandole, la prend & y entre par la bréche, 246. Veut aſſiéger Ferrare, *ib.* Il fait le ſiége de la Baſtide, 248. Son armée eſt taillée en piéces, 255. Sa fureur à cette nouvelle, 259. Tente d'avoir Ferrare par trahiſon, *ib.* Ses moyens, 260. Son eſpion ſe charge de l'empoiſonner, 264. Bayard lui ſauve la vie, 265. Mauvais ſervice qu'il rend au Roi, 352. Sa mort & ſon caractere, 371.

L.

LANSQUENETS. Huit cens *Lanſquenets* en garniſon à Padoue ſont ſurpris & maſſacrés par les Vénitiens, 152. Lâcheté de ſept mille Lanſquenets, 364. Bayard menace de les exterminer, 366. Plaiſant démêlé d'un Lanſquenet avec Bayard, 368.

Lautrec. Voyez *Foix.*

Léon X. Pape, reçoit François I. à Bologne, 406. Voyez *Médicis.*

Lignago, (ville de Lombardie) aſſiégée par les François, 216. Priſe d'aſſaut, *ib.* Manque à être ſurpriſe par Gritti, 235

Ligny, (Louis de Luxembourg, Comte de) va au-devant du Duc de Savoye, 14. Se

charge d'élever Bayard, 21. Son amitié & sa généroſité pour lui, 36. Commande l'armée de Louis XII. au Milanès, 74. Grand trait de ſa généroſité, 89. Sa mort, 91
Ligue de Cambray. Voyez *Congrès*.
Lodi, (ville de Lombardie) priſe par Bayard, 425
Longara. Voyez *Grotte*.
Longueville (le Duc de) va au Milanès en qualité de Lieutenant Général, 274. Va en Navarre, 361. Fait priſonnier devant Terouenne, 377. Négocie en Angleterre le mariage de Louis XII. 388
Lorraine. Voyez *Guiſe*.
Lorges, (Montgommery) ſa mort, 269
Louis XII. (Duc d'Orléans) aſſiégé dans Novarre, délivré, 57. Succede à Charles VIII. 61. Répudie Jeanne de France ſa femme, 62. Epouſe Anne de Bretagne, *ib.* Rend certains Offices vénaux, *ib.* Fait ſon entrée dans Milan, 64. Retourne en France, 65. Fait grace aux révoltés de Milan, 84. Tombe malade à l'extrémité & en revient, 128. Va réduire les Gênois révoltés, 136. Fait ſon entrée dans Gênes, 139. Loix qu'il impoſe aux Gênois, *ib.* Repaſſe en France, 141. Envoye du ſecours aux Vénitiens, *ib.* Forme contre eux la ligue de Cambray, 142. Leur déclare la guerre, 145. Saccage Rivalta, 146. Sa colere contre la Croptе-Daillon, 237. Il lui fait grace, *ib.* Ses regrets de la mort de Montoiſon, 258. Sa joye à la nouvelle de la repriſe de Breſſe, 304. Ses ordres réïtérés de livrer bataille aux Eſpagnols, 325. Va à Amiens au ſujet du ſiége de Terouenne, 376. Se rend à Blois, 387. Y devient veuf, *ib.* Se rema-

rie, 388. Sa mort, 389
Esde, (Jacques de Daillon, Comte du) va au secours du Duc de Ferrare, 227. Est surpris dans Bresse & se retire dans la Citadelle, 286. Est secouru, 292

M.

Maillet. Voyez *Conti*.
Malvezze, (Luc) Capitaine des Vénitiens, surprend Padoue, 151. Fait des courses sur les Impériaux, 171. Est défait par Bayard, 175
Manfron, (Jean-Paul) Noble Vénitien, fait des courses contre les François, 198. Bayard l'attaque avec cent quarante hommes contre mille, 199. Et lui échappe, 201. Il lui défait cinq cens hommes, 204. Manfron dresse un piége à Bayard par un faux espion, 205. Tombe lui-même dans son piége, 212
Mantoue, (le Cardinal de) amene un renfort à l'Empereur, 156. Se trouve au siége de Padoue, 162
Marie, Princesse d'Angleterre, seconde femme de Louis XII. 388. Se remarie au Duc de Suffolc, 390
Marck, (Robert de la) Seigneur de Sedan, Trait de hardiesse & d'amour paternel, 373. Attaque Charles-Quint, 408. Ce qui s'ensuit, 409
Maugiron, (François de) Dauphinois, fait Louis XII. à la réduction de Gênes, 178. Se trouve à la reprise de Bresse, 293. Est tué à la bataille de Ravenne, 343
Maximilien I. Empereur, attaque les Vénitiens, 141. Traite avec eux pour de l'ar-

gent, 142. Le Roi lui rend trois Places que les Vénitiens lui retenoient, 149. Perd Padoue par sa faute, 150. Sa fureur à cette nouvelle, 153. L'attaque avec de grandes forces, 157. Se résout à faire donner l'assaut, 187. Propositions qu'il fait aux François, *ib.* Leur réponse, 192. Renonce à donner l'assaut, & pourquoi, 193. Quitte son armée & s'en éloigne de vingt lieues, 194. Ordonne par lettres de lever le siége, 195. Son infidélité envers les François, 314. Elle ne lui réussit pas, *ib.* Arrive au camp de Henri VIII. devant Terouenne, 375. Accueil qu'il fait à Bayard, 381. Juge qu'il n'est pas prisonnier, 382. Descend au Milanès, & s'en retourne précipitamment, 407. Sa mort, *ib.*

Médicis, (le Cardinal de) pris à la bataille de Ravenne, 344. Est délivré, 352. Devient Pape sous le nom de Léon X. 371. Son caractere, 372

Mercure, (le Seigneur de) Capitaine de Croates, taille en piéces son cousin & toute sa troupe, 222

Méziers (ville de Champagne) menacée & ensuite assiégée par les Impériaux, 410. Bayard va y commander, 411. Il en fait lever le siége, 419. Joye & reconnoissance des habitans, 421

Milan (le Duché de) occupé par Ludovic Sforce, appartient au Roi, 62. Conquis par ce Prince, 64. Surpris par Sforce, 74. Se soumet au Roi, 81

Mirandole, (la) ville d'Italie, assiégée par Jules II. 238. Forcée à se rendre, 246. Reprise par le Maréchal Trivulce, 267

Mirandole (la Comtesse de la) refuse sa Place

au Pape, 238. Soutient le siége, 239. Le rend, 246
Molart, (Soffrey Alleman, Seigneur de) commande en Italie pour Louis XII. 144. Il y retourne avec le Duc de Nemours, 226. Marche le premier à l'assaut de Bresse, 296. Se trouve à la bataille de Ravenne, 327. Trait de sa bravoure, 328. Sa mort, 333
Montmoreau (le Seigneur de) va servir sous Bayard à Mezieres avec mille hommes de pied, 422. Ses gens s'enfuyent, 415
Montmorency, (Anne, Duc de) s'enferme dans Mezieres avec Bayard, 412. L'estime qu'il en fait, *ib.*
Montmort, (le Seigneur de) Gouverneur de Mouzon, y est surpris, 409. Blâmé & justifié, 410
Montoyson (Philibert de Clermont-) va au secours du Duc de Ferrare, 227. Sa mort, 258. Regrets du Roi, *ib.* Note, 471
Montpensier, (Gilbert, Comte de) Vice-roi de Naples pour Charles VIII. 53
Montselles (ville de la Lombardie,) assiégée par les François, 233. Prise, & la garnison taillée en piéces, 224
Mouzon surprise par les Impériaux, 410. Reprise par Bayard, 420

N.

NAPLES (le Royaume de) conquis par Charles VIII. 53. Se révolte, chasse les François, & rappelle son Roi Frederic, 58. Soumis une seconde fois par l'armée de Louis XII. 92
Nassaw, (le Comte de) Général de Charles-

Quint, 408. Prend Mouzon par surprise, 410. Assiége Mezieres, 413. Somme Bayard de la rendre, 414. Canonne la Place, 415. Son étonnement de la retraite de Sickengen, 418. Leve le siége, 419

Navarre (D. Pedro de) commande l'Infanterie Espagnole, 305. Est fait prisonnier à la bataille de Ravenne, 344. Passe au Milanès pour François I. 423.

Navarre (le Royaume de) usurpé par Ferdinand. Voyez *Albret*.

Naxara, (le Duc de) Viceroi de Navarre, 363. En chasse les François, 369

Nemours, (Gaston de Foix, Duc de) va en Italie, 215 Va à Ferrare, 269. Permet un duel entre deux Espagnols, 270. Succede à Chaumont dans le Gouvernement du Milanès, & dans le commandement en Chef, 275. Prédiction d'un Astrologue à son sujet, 278. Secourt Bologne assiégée par les Vénitiens, 281. Apprend qu'ils ont surpris Bresse; 289. Marche aux Vénitiens pour leur livrer bataille 292. Résout l'assaut de Bresse, 293. Charge Bayard d'escarmoucher les Espagnols, 320. Pronostic fâcheux de sa mort, 329. Commande à la bataille de Ravenne, 333. La gagne, 335. Suit mal le conseil de Bayard, 339. Action de désespoir qui lui coûte la vie, 340. Regrets sur sa mort, 342. Les funérailles magnifiques qu'on lui fait, 351

Novarre (ville de Lombardie,) assiégée par les Vénitiens, 57. Charles VIII. fait lever le siége, & délivre Louis Duc d'Orléans, *ib.*

Novarre (la bataille de) perdue par la Trimoille contre les Suisses, 372. Histoire sin-

guliere des chiens de l'armée Françoise ; 405. Autre d'un chien de Richard II. Roi d'Angleterre, ib.

O.

Odet. Voyez *Foix*.

Odet d'Aydie, (dit le Capitaine Odet) de la Maison de Riberac, se trouve à la guerre contre les Vénitiens, 144. & à la bataille de Ravenne, 336

Orléans, (le Duc d') depuis le Roi Louis XII. est assiégé dans Novarre & delivré, 57. Voyez *Louis XII.*

Oroze, (François d'Urfé, Seigneur de) ami de Bayard, 113. Ses faits d'armes, 115

P.

Padoue, (ville de Lombardie, y conquise par Louis XII. rendue à l'Empereur, 149. Reprise par les Vénitiens, 152. assiégée par l'Empereur, 162. Soutient le siége qui enfin est levé, 169

Paléologue, (Blanche) veuve de Charles I. Duc de Savoye, 65. Son amitié pour Bayard, 68. Fête qu'elle lui donne à la suite d'un Tournoi, 71

Pampelune, (ville en Navarre) assiégée par les François, 362. Le siége en est levé, 362

Parlement de Paris honore Bayard d'une députation sur ses succès, 421

Pavie (ville de Lombardie) se soumet à Louis XII. 64

Pavie, (Felix Alidosi Evêque de) Premier Ministre de Jules II. 243. Est tué par le Duc

d'Urbin, 267
Pedro de Pas, (Espagnol) petit & contrefait, mais d'une valeur étonnante, 122. Commande la Cavalerie Espagnole à la bataille de Ravenne 330. Honneurs qu'il rend à Bayard, *ib.* & au Duc de Nemours, 332
Pescaire, (le Marquis de) Voyez *Avalos*.
Petillane, (Nicolas des Ursins, Comte de Petigliano,) Général de la Cavalerie Vénitienne, 145. Perd la bataille d'Agnadel & s'enfuit, 146. Commande dans Padoue, 153. Sa belle défense, 169. Ce qu'il dit aux prisonniers François, 170
Pierrepont, (Pierre de Pont d'Aly) neveu de Bayard, 144. Délivre son oncle des mains des Vénitiens, 200
Poequieres. (Pierre de) Voyez *Bellabre*.
Provéditeur. Ce que c'est, 462
Provéditeur & son fils faits prisonniers, & pendus, 148

R.

Ramasso commande les Italiens à la bataille de Ravenne, 309. S'enfuit avec eux après la bataille perdue, 342
Ravenne, (ville de Lombardie) attaquée par le Duc de Nemours, 318. Bataille de Ravenne 327. La ville est pillée, 344
Raveſtein, (Philippe de Cléves, Comte de) Gouverneur de Gênes pour Louis XII. 64
Reine de Chypre, (Charlotte Cornara) V. *Chypre*.
Renée, (Madame) seconde fille de Louis XII. femme du Duc de Ferrare, 388. Note, 476
Rocheshinard, (Barachin Alleman, Seigneur de) Grand-Prieur de Provence, reçoit Zizime, 57. Sa mort, *ib.*

S.

SANDRICOURT. Voyez *Hédouville.*
Savoye. Voyez *Charles*, Duc de
Scanderberc, Capitaine Albanois, deux fois défait par Bayard, 173 & 181
Sforce, (Ludovic) prétendu Duc de Milan, 62. En eſt chaſſé par Louis XII. 64. Y rentre, 74. Sa générosité envers Bayard, 79. Se ſauve de Milan, 82. Eſt reconnu & fait priſonnier, 83. Sa mort en priſon, 459
Sforce (Maximilien) tient le Duché de Milan, 406. Se retire dans le Château, puis le rend à François I. *ib.*
Sickengen, (François de) commande les Impériaux, 468. Canone Mezieres, 415. Intercepte une lettre de Bayard, 417. La peur lui fait lever le ſiége, 418. Entre en Picardie & y fait le dégât, 419
Sion, (Mathieu Schinet, Cardinal, Evêque de) ennemi de la France, 399. Harangue les Suiſſes avec fureur, & ce qui s'enſuit, *ib.* Note, 478
Sotomayor (D. Alonzo de) défait par Bayard & fait priſonnier, 97. Bon traitement qu'il en reçoit, 98. S'échappe contre ſa parole, 100. Eſt repris & reſſerré, 101. Paye ſa rançon; 102. Se plaint injuſtement, 103. Bayard l'appel en duel & le tue, 104
Stuart. Voyez *Aubigny.*
Suffolc, (Charles Brandon, Duc de) commande ſept mille Lanſquenets pour la France & les mene en Navarre, 366. Son amitié pour Bayard, 370. Commande l'armée d'Henri VIII. devant Terouenne, 374. Epouſe la veuve de Louis XII. 390

Suiſſes, entrent au Milanès, 275. Battus par Bayard, *ib.* S'en retournent & brûlent tout ſur leur route, 276. Battent les François en Italie, 372. Entrent en Bourgogne, 385. Aſſiégent Dijon, *ib.* Font leurs conditions & ſe retirent, 386. Fuyent devant les François à Milan, 398. Y ſont totalement défaits, 400 & 402

T.

TARDIEU, (Jean de) Gentilhomme du Rouergue, ami de Bayard, 41. Combat au Tournoi d'Ayre, 47. Reçoit de Bayard 7500 Ducats d'or, & ce qui s'enſuit, 119. Notes, 457 & 461

Teligny (François de) défend Terouenne, 374

Terrail (Maiſon de) en Dauphiné, ſa généalogie, *xix*

Terrail (Pierre II. ayeul de Bayard. Aymond, pere de Bayard, &c.) Voyez la *Généalogie.*

Terrail, (Théodore, Abbé d'Ainay) donne de l'argent à Bayard, 27. Plaiſante mépriſe qu'il fait, 31

Terrail, (Jeanne) fille naturelle de Bayard, 444. Son mariage & ſon éloge, 446

Térouenne, (ville de Picardie) aſſiégée par Henri VIII., 373. Manque de vivres & de munitions, 374. Eſt réduite à ſe rendre, 384. La capitulation eſt mal obſervée, *ib.*

Tournay, (ville de Flandres) priſe par Henri VIII. 384

Tournoi du Seigneur de Vaudrey à Lyon en préſence de Charles VIII. 22. Bayard y combat à dix-ſept ans, & ſe fait admirer, 35

Tournoi de Bayard à Aire en Picardie, où il gagne les deux prix, 42 & suivantes.
Tournoi de Bayard en Savoye, 69
Trimoille, (Louis de la) se trouve avec Louis XII. en Italie, 83. Y commande l'armée Françoise, & est battu par les Suisses, 372. Défend Dijon, 385. Traite avec les Suisses, 386. En est blâmé & loué, *ib.*
Trivulce, (Jean-Jacques) Milanois, Maréchal de France, Gouverneur de Milan, 65. Commande l'armée du Roi au Milanès, 74. Y donne à Louis XII. une fête superbe, 147. Mene du secours aux Vénitiens, *ib.* Tient sur les fonds la seconde fille du Roi, 237. Reprend la Mirandole sur le Pape Jules II. 267. Défait son armée, *ib.* Note, 459
Trivulce, (Théodore) neveu du précédent, aussi Maréchal de France, va au secours de l'Empereur, 154. Se trouve à la bataille de Ravenne, 328
Trivulce, (Alexandre) neveu de Jean-Jacques, défend la Mirandole, 238

V.

Vandenesse. Voyez *Chabannes*.
Vaudrey, (Claude de) Seigneur Comtois, donne un Tournoi à Lyon, 22. Bayard combat contre lui à dix-sept ans, & en a l'honneur, 35
Vénitiens, traitent avec Louis XII. 63. Obtiennent de lui un secours contre l'Empereur, 141. Leurs débordemens, 142. Perdent la bataille d'Agnadel, 146. Reprennent Padoue, 150. Leurs galeres sur le Pô sont détruites, 161. Surprennent Bresse par stratagême, 287. Perdent Bresse &

vingt-deux mille hommes, 299. Font leur paix avec Louis XII. 371. Envoyent un secours à François I. 403
Véronne, (ville de Lombardie) secourue par les François, 155
Vivarotz, (d'Alegre) tué auprès du Duc de Nemours, 340
Urbin, (le Duc d') neveu de Jules II. a le cœur François, 246. Tue le Cardinal de Pavie, 267

Z.

Zizime, frere de Bajazet II. 57
Zemberg, Capitaine Suisse, va au secours du Duc de Ferrare, 228

Fin de la Table des Matieres.

ERRATA.

Page 4, *ligne* 5, ne la lui, *lisez* ne le lui.
Pag. 32, *lig.* premiere, gâeé, *lis.* gâté.
Pag. 40, *lig.* 27, près, *lis.* prêt.
Pag. 48, *lig.* 14, de la ville, *lis.* de la veille.
Pag. 111, *lig.* 14, poſſiere, *lis.* pouſſiere.
Pag. 112, *lig.* 20, Paul-Jore, *lis.* Paul-Jove, Evêque de Nocera.
Pag. 214, *lig.* 14, Manfrou, *lis.* Manfron.
Pag. 216, *lig.* 25. ôtez (*e e*).
Pag. 239, *lig. derniere*, volon, *lis.* volontaires.
Pag. 278, *lig.* 26, tu ſera, *lis.* tu ſeras.
Pag. 326, *lig. derniere*. aiſé, *lis.* aiſés.
Pag. 451, *lig.* 12, Favori de Louis XII. *lis.* de François I.
Pag. 465, *lig.* 16, couſin-germain, *lis.* oncle.
Pag. 476, *Note ſ. corrigez ainſi cette Note* : Elle épouſa en 1527 le Duc de Ferrare, & peu après elle embraſſa les erreurs de Calvin, qui alla exprès à Ferrare pour achever de la pervertir. Son changement de Religion ne lui permettant pas de reſter en Italie, elle repaſſa en France, & le Roi lui donna pour appanage le Duché de Montargis, où elle mourut en 1575, ſans s'être réconciliée à l'Egliſe Romaine.
Pag. 477, *lig.* 17, Charles V. dit le Sage, *lis.* Charles VI.
Pag. 480, *lig.* 9, *lis.* Enſeigne de la ſeconde Compagnie des Mouſquetaires.

APPROBATION.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier un Manuſcrit intitulé : *Hiſtoire de Pierre Terrail, dit le Chevalier Bayard, ſans Peur & ſans Reproche*, & je n'y ai rien trouvé qui dût en empêcher l'impreſſion. A Paris le 17 Décembre 1759.

Signé, GAILLARD.

PERMISSION.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le Sieur ***, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Hiſtoire de Pierre Terrail, dit le Chevalier Bayard*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous

Fol. 93. conformément au Réglement de 1723, qui fait défenses, art. 41. à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs, ou autrement, & à la charge de fournir à la susdite Chambre neuf Exemplaires prescrits par l'Art. 108. du même Réglement. A Paris ce 9 Septembre 1760.

Signé, MOREAU, Adjoint.

62632504